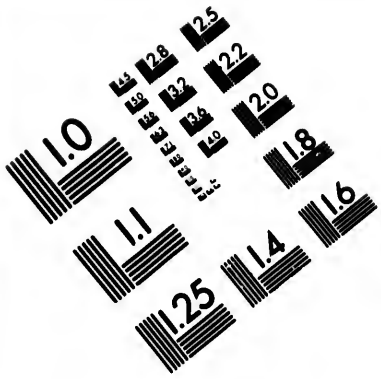


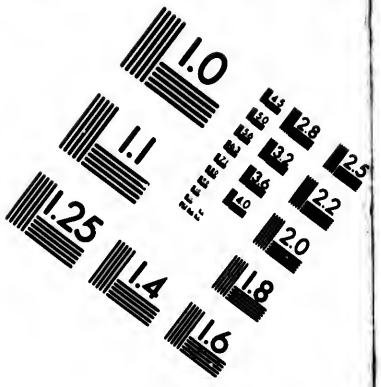
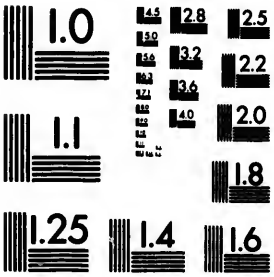
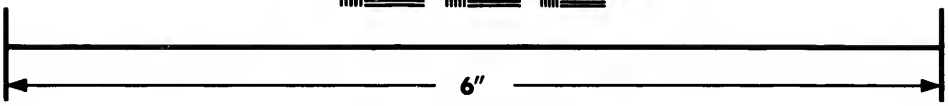
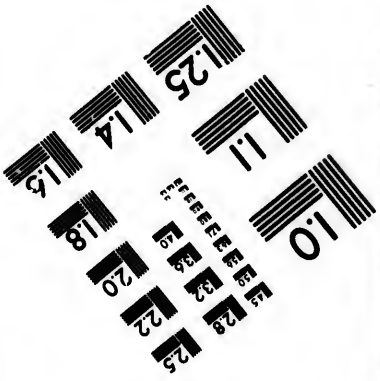


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
☐	☐	☐	☐	☐	✓	☐	☐	☐	☐	☐	☐

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Université de Sherbrooke

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

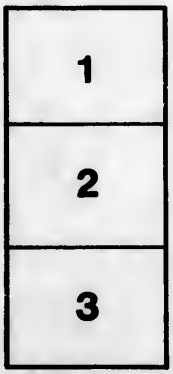
Université de Sherbrooke

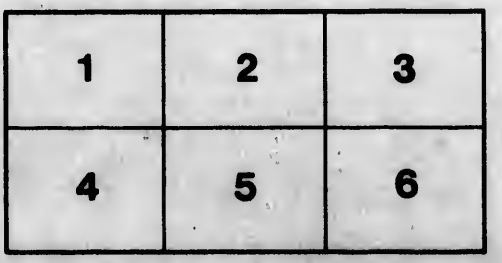
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





32X

L'AME

ÉLEVÉE

A DIEU,

PAR LES REFLEXIONS ET LES SENTIMENS,

POUR CHAQUE JOUR DU MOIS.

45169

NOUVELLE EDITION.

J. B. Renaud & Cie, Libraires
QUEBEC.

Imprimés à la Nouvelle-Imprimerie, [illegible]
Rue Buade

1841

TABLE
DES SUJETS

TABLE

DES SUJETS

Contenus dans ce Volume.

	page.
Ie. LECTURE. Sur le Service de Dieu,	1
Méditation sur le même sujet,	7
IIe. LECTURE Sur le monde,	15
Méditation sur l'attachement au monde,	21
IIIe. LECTURE. Sur la Conscience,	29
Méditation sur les agitations de la Conscience,	38
IVe. LECTURE. Sur la Foi,	47
Méditation sur le même sujet,	54
Ve. LECTURE. Sur la Providence,	62
Entretien de l'ame avec Dieu sur la conduite de la Providence,	68
VIe. LECTURE. Sur l'immortalité,	76
Méditation sur le même sujet,	83
VIIe. LECTURE. Sur l'excellence et la dignité du Chrétien,	90
Méditation sur les engagemens et les devoirs du Chrétien,	96
VIIIe. LECTURE. Sur le péché mortel,	104
Méditation sur le même sujet,	112
IXe. LECTURE. Sur la mort,	121
Méditation sur ces paroles de S. Paul : *Quotidiè morior*, je meurs chaque jour,	126
Xe. LECTURE. Sur le Jugement particulier du pécheur,	133
Méditation sur le même sujet,	138
XIe. LECTURE. Sur la perte de Dieu,	146
Méditation sur l'enfer,	155
XIIe. LECTURE. Sur le malheureux état de Dieu envers le pécheur,	

pages.
Méditation sur le même sujet, 168
XIIIe. Lecture. Sur l'esprit de pénitence, 176
Méditation sur le même sujet, 182
XIVe. Lecture, et Méditation sur la Passion de N. S. Jésus-Christ, 189
Consécration à la Croix, 200
XVe. Lecture. Sur les souffrances, 202
Méditation sur les souffrances du Juste, 208
XVIe. Lecture. Sur l'excellence et la dignité de notre ame, 216
Méditation sur le même sujet, 222
XVIIe. Lecture. Sur la maniere de se sanctifier dans son état, et selon son état, 229
Méditation sur la Sainteté, 236
XVIIIe. Lecture. Sur l'excellence de la grace sanctifiante, 245
Méditation sur le même sujet, 252
XIXe. Lecture. Sur l'espérance chrétienne, 260
Effusion de cœur, ou sentimens de confiance en Dieu, 266
XXe. Lecture. Sur la Charité chrétienne, 272
Méditation sur les caractères de la Charité, 276
XXIe. Lecture. Sur la passion dominante, 285
Méditation sur le même sujet, 290
Consideration sur les voies de Dieu dans la conduite des ames, 299
XXIIe. Lecture. Sur le respect humain, 307
Méditation sur le même sujet, 313
XXIIIe. Lecture. Sur le scandale, 320
Méditation sur le même sujet, 326
XXIVe. Lecture. Sur la tiédeur, 334
Méditation sur les tristes progrès, et les funestes effets de la tiédeur, 339
XXVe. Lecture. Sur les fautes journalières et les sacrifices journaliers, 349
Avis salutaires, 356
Méditation sur les sacrifices journaliers, *ibid.*
XXVIe. Lecture. Sur les désirs du cœur, 365
Méditation sur le même sujet, 372

page.
XXVIIe. LECTURE. Sur la crainte de Dieu, 377
Méditation sur le même sujet, 382
XXVIIIe. LECTURE. Sur la conformité à la volonté de Dieu, 389
Méditation sur l'abandon total entre les mains de Dieu, 395
XXIXe. LECTURE. Sur le soin et la négligence des petites choses, 401
Méditation sur le même sujet, 406
XXXe. LECTURE. Sur la mort du pécheur, 414
Méditation sur la mort du Juste, 420
XXXIe. LECTURE. Sur la paix de l'ame, 427
Méditation sur les moyens d'acquérir et de conserver la paix de l'ame, 435
XXXIIe. LECTURE. Sur l'amour de Dieu, 444
Effusion de cœur sur l'amour Divin, 451
XXXIIIe. LECTURE. Sur le Paradis, 458
Méditation sur le même sujet, 465
XXXIVe. LECTURE. Sur la Persévérance, 471
Méditation sur les moyens de persévérer dans le bien, 477
CONSIDERATION sur les visites de Dieu dans les ames, ou sur les différens états où les ames peuvent se trouver. 483

SUJETS PROPOSE'S POUR UNE RETRAITE.

PREMIER JOUR.

page.

MEDITATION sur le prix et le salut de l'ame, 216
Sur les engagemens et les devoirs du Chrétien, 96
Considération sur les agitations de la conscience, 38

SECOND JOUR.

Méditation sur le péché, 112
Sur ces paroles de S. Paul : *Quotidiè morior*, je meurs chaque jour, 126
Considération sur la Foi, 47

TROISIEME JOUR.

Méditation sur le Jugement particulier du pêcheur, 138
Sur l'Enfer, 155
Considération sur les caracteres de la Charité chrétienne, 276

QUATRIEME JOUR.

Méditation sur l'esprit de pénitence, 182
Sur la miséricorde de Dieu envers le Pécheur, 168
Considération sur la conformité à la volonté de Dieu, 395

CINQUIEME JOUR.

Méditation sur la passion dominante, 290
Sur le respect humain, 313
Considération sur les sacrifices journaliers, 356

SIXIEME JOUR.

Méditation sur la passion de N. S. Jesus-Christ, 189

page.
Sur les souffrances, 202
Considération sur le soin et la négligence des petites choses, 401

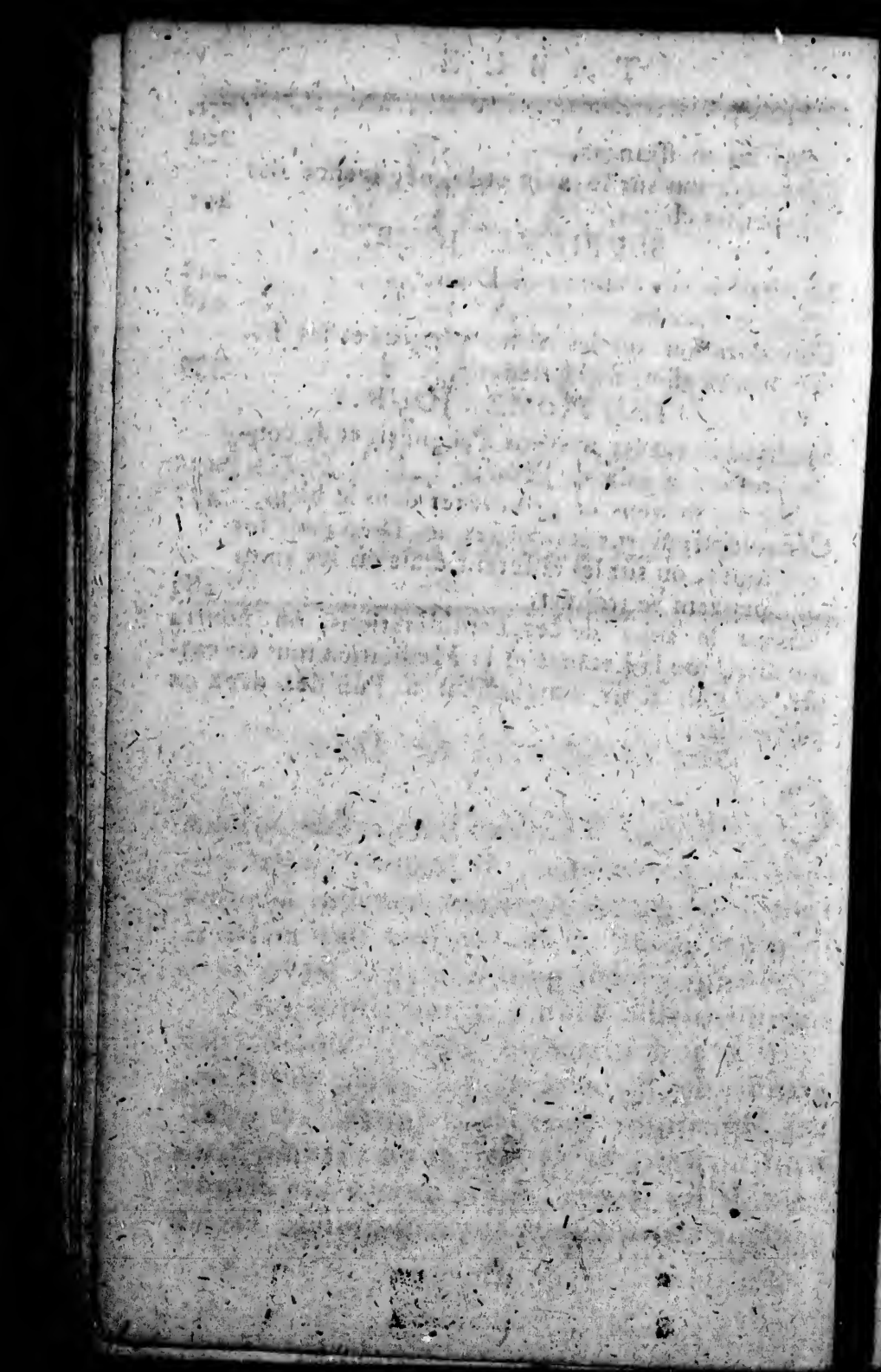
SEPTIEME JOUR.

Méditation sur l'amour de Dieu, 444
Sur le Paradis, 458
Considération sur les tristes progrès et les funestes effets de la tiédeur, 339

HUITIEME JOUR.

Méditation sur les moyens d'acquérir et de conserver la paix de l'ame, 435
Sur les moyens de persévérer dans le bien, 477
Considération sur les visites de Dieu dans les ames, ou sur les différens états où les ames peuvent se trouver, 483

Pour le sujet de ces considérations, on pourra prendre, ou la Lecture et la Méditation tout ensemble, ou s'en tenir simplement à l'un des deux en particulier.



L'AME
ELEVEE
A DIEU,
PAR LES RÉFLEXIONS
ET LES SENTIMENS.

PREMIERE LECTURE.

Sur le Service de Dieu.

C'EST une réflexion bien solide et bien consolante pour nous, de penser qu'en servant le Seigneur, nous servons tout à la fois le plus grand et le meilleur des maîtres. Quel engagement pour nous à le servir avec une inviolable fidélité et une sainte joie !

Il y a des maîtres dans le monde, des grands, des heureux dans le siecle, des Rois, des Monarques dans les Empires, ces différents maîtres, on les sert, et on s'estime heureux de les servir. Leur service a au dehors quelque chose d'apparent et de grand : l'éclat

qui les environne frappe et peut éblouir. Mais dans le fond, que sont-ils en eux-mêmes? Ces Grands font-ils personnellement leur grandeur? Ces riches, que sont-ils sans leurs trésors et leur abondance? Les Rois mêmes, qui sont ce qu'il y a de plus grand dans le monde, que ne doivent-ils pas à l'appareil qui les environne? Et souvent à travers leur grandeur apparente, combien ne découvre-t-on pas de foiblesses réelles? Non, il n'est qu'un seul maître véritablement grand en ce monde, seul digne par lui-même de l'être, seul capable de porter et de soutenir ce grand nom. Tous les autres sont foibles, défectueux, imparfaits: souvent ils ont eux-mêmes des maîtres; et s'ils n'en ont point sur la terre, ils sont forcés d'en reconnoître un dans le ciel, qui regne sur eux, qui les assujettit et qui les domine.

Or, voilà le souverain Maître à qui nous avons la gloire et l'obligation de consacrer nos services: ce n'est que pour cela qu'il nous a mis sur la terre; et au moment même où il nous créa, il grava dans le fond de notre être, il imprima dans la substance de notre ame, ces grandes paroles, *Dominum Deum tuum adorabis* (a); vous adorerez le Seigneur, et vous ne servirez que lui seul, *et illi soli servies*. En sorte que dès ce premier instant de notre naissance, Dieu nous a comme scellés de son sceau, et consacré à sa gloire. Cette obligation indispensable a cru dans

(a) *Math*, 4,

nous avec l'âge ; elle nous est aussi propre que notre être, aussi intime que notre vie, aussi ancienne que notre origine.

Et indépendamment même de cette obligation nécessaire que nous avons apportée au monde en naissant, il en est une autre volontaire que nous avons contractée nous-mêmes, au moment de notre Baptême, par les engagemens sacrés que nous avons pris dans cet heureux jour, par une bouche étrangere, et que nous avons ensuite ratifiés par un consentement libre. Dès-lors nous sommes à Dieu, et Dieu peut nous dire plus spécialement que jamais : Vous êtes à moi. Dès-lors nous ne portons point de titre dont nous voyons plus obligés de soutenir les droits, de remplir les obligations, de respecter la dignité, que celui de serviteur de Dieu. Qualité glorieuse, qui nous consacre à jamais à l'Etre suprême ; qualité éminente, qui nous éleve au-dessus du monde et de nous-mêmes ; qualité dominante, que nous devons prendre pour l'ame de toutes nos pensées, le mobile de toutes nos actions, la regle de toute notre conduite ; qualité par conséquent, si nous en connoissons tout le prix, que nous devons avoir toujours sous les yeux, toujours présente à l'esprit, toujours gravée dans le cœur : nous devons la préférer à toutes les autres, la rappeller dans toutes les autres, et sacrifier, s'il le faut, toutes les autres pour elle.

Tels étoient les sentimens du prophete Jonas. Il entre dans un vaisseau pour faire voile pour Tarse en Cilicie : comme il étoit inconnu, le Pilote lui demande : Qui êtes-vous ? quelle est votre profession ? d'où venez-vous ? où allez-vous ? *Quod est opus tuum ? quæ tera ? quò vadis* (b) ? Je suis serviteur de Dieu, dit Jonas : mon emploi est de l'honorer et de le servir. *Dominum Cæli timeo.* Paroles admirables ! s'écrie un saint Pere. On fait à Jonas quatre demandes, et à ces quatre demandes Jonas ne fait qu'une seule réponse ; et par cette seule réponse il croit satisfaire à tout : je suis serviteur de Dieu, je crains le Seigneur ; comme s'il eût dit : Toute ma profession, toutes mes qualités, tous mes titres, ne consistent qu'en ce seul point, *Dominum timeo.* Sentimens nobles ! qu'ils conviennent bien à un Chrétien qui connoît l'indispensable nécessité où il est de servir Dieu, et la grandeur de la gloire qu'il trouve dans son service ! Serviteur de Dieu, voilà mon nom, mon surnom, mes titres, mes espérances ; je ne suis que cela dans le monde : les autres prendront des noms superbes, des titres pompeux. Parmi les hommes, les uns seront appellés grands, riches, puissans. Parmi les Monarques, ceux-là prendront le nom de Héros, de Conquérans, de Vainqueurs ; je ne le leur envie pas ; pour moi, tous mes titres se réduisent à celui-ci, Serviteur de Dieu. Parmi les vues et les pro-

(b) *1. Jon.*

jets que l'on forme, les autres en auront d'élévation, d'ambition, de grandeur, de fortune : toute ma gloire est de servir Dieu ; toute mon ambition, de le bien servir.

Telle est la grandeur d'ame où le service de Dieu nous éleve, et la noblesse des sentimens qu'il inspire ; et cela dans quelque état que l'on soit. Dans quelque condition que l'on vive, on peut tenir ce langage, et s'élever à ces sentimens. Fussent-ils dans les états les plus bas, dans les conditions les moins relevées, tous peuvent aspirer à cette gloire, et consacrer ainsi l'hommage de leur dépendance, en la relevant par leur dépendance envers Dieu : son service sanctifie tout, éleve et consacre tout.

Un chrétien peut servir des maitres sur la terre ; son état l'y engage, mais la vue de Dieu l'y soutient. Un pere de famille donnera à ses enfans son application, ses soins et sa vigilance ; mais, placé à la tête de tous, il se souviendra qu'il tient la place de Dieu ; il en prendra les sentimens, il en soutiendra les droits. Un fils obéit à son pere ; mais dans lui il reconnoit la personne du Pere Céleste, et il se souvient que son premier pere c'est Dieu. Une épouse est soumise à un époux ; mais dans cet époux, elle honore, elle respecte le céleste époux de son ame. Un domestique est soumis à son maitre, il le doit ; mais dans ce maitre terrestre qu'il voit, il honore le maitre invisible qu'il sert, et cette vue lui adoucit

toutes les peines de son état, et lui en présente la récompense. Un sujet sert son Roi, son devoir l'y oblige ; il sert les hommes sur la terre ; mais il sait qu'il doit et qu'il peut régner un jour dans le Ciel avec le Roi même des Rois. Quels sentimens ! quelle consolation ! quelle gloire !

Ah ! si on connoissoit bien le Maître que l'on sert en servant le Seigneur, comment le serviroit-on ? Combien estimeroit on la gloire de le servir ? La langue auroit-elle assez d'expressions, le cœur assez de sentimens, la vie assez de durée pour les lui consacrer ? Avec quels soins, quelle fidélité, quel zele, quel empressement, quel ardeur ne lui dévoueroit-on pas ses services ? Soin assidu à connoître ses volontés adorables ; fidélité inviolable à les accomplir au moment où elles sont connues ; zele à s'intéresser à tout ce qui est de sa gloire ; empressement à aller au devant même de ses souhaits ; ardeur et courage à surmonter toutes les difficultés, à vaincre tous les obstacles, à faire tous les sacrifices. Est-ce ainsi que nous avons servi le Seigneur ? Et à la place de ce soin, de cette fidélité, de ce zele, de cet empressement, de cette ardeur, de ces généreux sentimens, qu'avons-nous souvent montré ? que lâcheté, qu'inconstance, que négligence, que tiédeur, que langueur. Ne devons-nous pas avoir honte de le servir ainsi ?

O mon Dieu, que vous êtes un bon Maître ! mais que vous avez de méchans serviteurs !

Les grands veulent être servis par des grands, et Dieu veut être servi par les saints. A ce titre, pouvons-nous nous dire ses serviteurs? Ames lâches, ou quittons-en le nom, ou prenons-en les sentimens; rougissons du moins de notre conduite, et réparons-la en rendant à Dieu de plus dignes hommages.

Vous avez encore, ô mon Dieu, des serviteurs fidèles et dignes de vous; je ne me contenterai pas d'envier leur bonheur, je tâcherai d'imiter leurs exemples.

.....

MEDITATION

Sur le même sujet.

EN vous servant, ô mon Dieu! nous avons le bonheur de servir le meilleur des Maitres; ne devons-nous donc pas vous servir avec une sainte joie? Eh! quoi de plus capable de nous engager à vous servir avec cette joie sainte, que les effusions ineffables de votre bonté pour nous? Nous les méditerons, nous les admirerons: et si jusqu'à présent elles ont échappé à nos esprits, dans la suite elles seront à jamais gravées dans nos cœurs.

Prosterné en votre présence, ô mon Dieu! c'est le désir que je conçois en ce moment, et la grace que je vous demande pour toute ma vie.

1°. Bonté de Dieu à nous combler de bienfaits. Dieu semble n'être riche que pour nous enrichir de ses dons. Que de graces! que de faveurs ne verse-t-il pas chaque jour sur nous! Que de lumieres pour nous éclairer! que de graces pour nous toucher! que de secours pour nous sanctifier! Y a-t-il un moment dans notre vie qui ne soit marqué par quelque bienfait? Et après toutes les graces dont il nous a comblés, si ses graces n'étoient pas inépuisables, y en auroit-il encore dans ses trésors? Ce qu'il y a de plus admirable, ô mon Dieu! c'est que vous nous comblez de bienfaits, quoique nous en soyons indignes, quoique nous soyons ingrats, quoique vous prévoyiez que nous en abuserons, et que nous les tournerons contre vous. Notre ingratitude ne ferme point votre main libérale; notre cœur ingrat n'épuise point les sentimens de votre cœur tout divin.

2°. Bonté de Dieu à supporter nos défauts. Et combien n'en trouve-t-il pas dans nous? Quel fonds inépuisable de négligences, d'infidélités, de lâchetés, de manquemens, de miseres! Si nous le prions, avec quelle tiédeur? si nous le suivons, avec quelle lenteur? si nous le servons, avec quelle langueur? Il voit, il supporte, il patiente, il attend. Le monde nous retient à son service, nous admet à ses fêtes, tandis que nous sommes à la fleur de l'âge; mais après un temps, sur le retour des années, il nous force à l'abandonner, et semble nous méconnoître. Pour

vous, ô mon Dieu ! toujours bon, vous ne nous abandonnez point que nous ne vous forcions à nous abandonner. Nous vous sommes aussi chers à la fin de notre course, qu'au commencement de notre carriere ; sur le déclin de l'âge, comme à l'aurore des plus beaux jours. Fussions-nous à la derniere heure, vous recevriez encore avec consolation nos derniers soupirs. O mon Dieu ! comment des serviteurs coupables, au moins inutiles, peuvent-ils vous être encore chers ! En seriez-vous moins heureux, s'ils n'étoient à vous ?

3°. Bonté de Dieu à pardonner nos péchés. C'est surtout ici qu'éclate cette bonté inéffable. Les autres maîtres pourront bien être indulgents à un certain point, pardonner les premieres, les secondes fautes ; mais pardonneront-ils des fautes réitérées ? Ne se lasseront-ils point, de se voir mal servis ? Bientôt ils se rebuteront, ils éclateront. Pour vous, ô mon Dieu ! bon et patient comme à l'excès, vous excusez, vous dissimulez, vous pardonnez. Et combien de fois, et jusques à quand ? Toutes les fois que nous revenons. Peut-être dans tous les trésors des bontés divines, n'y a-t-il rien de si admirable !

Dans notre conduite, ce n'est souvent que chûtes et que rechûtes, qu'inconstance et que changement. Dieu ne change jamais. Après tant d'infidélités à nos promesses, à nos résolutions, nous promettons de nouveau ; Dieu

nous écoute encore. Dans nos confessions, nos accusations au sacré tribunal, quel est l'excès de notre misère? Presque toujours mêmes fautes, mêmes infidélités, mêmes aveuglements, et dans Dieu toujours même miséricorde, même bonté. Fussions-nous tombés mille fois, mille fois il nous recevra avec tendresse, si nous revenons avec sincérité; et au lieu de plaintes et de reproches, jamais il ne nous fera entendre que cette consolante parole: Allez en paix, *Vade in pace* (a). O mon Dieu! plus votre bonté se manifeste à moi, plus je sens augmenter mes regrets; les reproches que votre cœur paternel vous empêche de me faire, je me les fais à moi-même, mon âme n'aura d'autre mesure dans sa douleur, que l'excès même de la bonté dont vous usez envers elle.

4. Que si, revenus à Dieu, nous faisons quelque chose pour lui, avec quelle bonté ne le récompense-t-il pas! Disons donc encore avec transport: Bonté de Dieu à récompenser nos travaux! Dans le service du monde on s'épuise, on se consume, on se ruine. Que en revient-il bien souvent? A combien de personnes, dans le sein de leurs regrets et de leurs larmes, pourroit-on dire comme à ces infortunés dont parle l'Esprit-Saint: vous avez beaucoup travaillé et peu recueilli! Dans le [illegible] de Dieu, combien d'hommes sont [illegible] celles qui sont [illegible] qui [illegible]

(a) *Marc.* 5.

qui sont négligées, combien ne sont pas récompensées, ou ne le sont pas selon leur mérite! Dans votre service, ô mon Dieu! il n'en est pas ainsi; tout est agréé, tout est récompensé; rien ne se dérobe à vos yeux, rien n'échappe à votre cœur. Ce ne sont pas seulement les grandes actions, les actions héroïques, qui ont leur couronne; les plus petites choses, les sacrifices les plus légers, le dirai-je, un verre d'eau donné en votre nom, aura sa récompense, et cela durant une éternité toute entière.

O mon Dieu! vous n'êtes point connu, surtout à l'égard de votre bonté. On a quelque idée de vos autres perfections, de votre puissance, de votre sagesse, de votre justice; mais votre bonté n'est point connue. Vous êtes bon, et bon dans tous les temps; vous l'avez été dès le commencement, et vous le serez au-delà des siècles; bon envers tous, vous faites pleuvoir et lever votre soleil sur le juste et sur l'injuste.

Oui, Dieu est bon, et c'est sur-tout dans sa bonté qu'il est incompréhensible, plus encore que dans tous les mystères. Quand on vient à penser à tout ce qu'il a fait pour les hommes; un Dieu descendre du Ciel sur la terre, se revêtir de leur mortalité, se charger de leurs misères, finir sa course par [illegible]

Arrêtés à la vue de ces grands mysteres, nous sommes étonnés et surpris; et c'est notre surprise même sur la bonté de Dieu qui marque que nous ne la connoissons pas; car pour comprendre toutes ces choses, il suffiroit de dire que Dieu est bon; ce seul mot diroit tout. Nous mesurons la bonté de Dieu sur nos foibles lumieres; nous pensons en hommes, il agit en Dieu. Tout est expliqué par ce seul mot, Dieu est bon. Ce n'est pas même assez dire: il est tout bonté, il n'est que bonté, c'est la bonté même.

Tel, et plus grand encore, est le Maître que nous servons. Mais dès-lors quel est mon bonheur d'être au service d'un Maître si bon, si tendre, si compatissant, si libéral, si généreux, si parfait? Quel est mon bonheur, et quels devroient être mes sentimens? Avec quel plaisir, quelle consolation, quelle joie, ne devrois-je pas le servir, estimer mon sort, bénir mille fois le Ciel de mon partage! Toutes les pensées de mon esprit, toutes les affections de mon cœur, tous les momens de ma vie, ne devroient-ils pas être sans cesse employés à me consacrer à son service et à me féliciter de mon bonheur.

Mais, hélas! est-ce ainsi que nous vous servons, ô mon Dieu! avec ces désirs, ces empressemens, cette joie? Où vous sert-on, mon Créateur? On vous sert avec tiédeur, avec négligence, avec indifférence; est-ce là vous servir? On vous sert comme avec dégoût, avec abattement, avec dégoût; on porte

cette joug avec peine, et de mauvaise grace : encore là vous serviriez Dieu ? On vous sert, mais avec frayeur, avec crainte, et comme toujours tremblant en esclave : est-ce là vous servir ? ou plutôt n'est-ce pas vous déshonorer ? Quittons cet esprit de terreur et d'alarmes ; prenons des idées plus dignes de Dieu et de sa bonté. Craignons, mais d'une crainte toute filiale qui dilate le cœur, et non d'une crainte servile qui captive les sentimens.

Servons le Seigneur, ô mon ame ! mais servons-le avec joie. Que cette joie sainte se montre et paroisse dans tout : qu'elle respire dans l'air ; qu'elle soit peinte sur le visage, qu'elle éclate dans toute la conduite. S'il y a un sacrifice à faire, faisons-le avec générosité ; s'il y a une croix à porter, portons-la avec joie ; s'il y a une peine à essuyer, essuyons-la sans le témoigner, faisons aimer, goûter le service de Dieu, par la manière dont nous le servons. *Servite Domino in lætitiâ* (a). Servez le Seigneur avec joie.

PRIÈRE.

VOUS servir désormais, ô mon Dieu ! c'est le sentiment que je vous consacre en ce moment, et la résolution que je forme pour toute ma vie. Vous servir, c'est-là [illegible] c'est-là tout l'homme. Hors de là, qu'y a-t-il [illegible] ce monde ? Vous servir, ô vous [illegible]

le plus digne de Maître, le plus sincère des amis, le plus tendre des pères, le plus fidèle de tous les époux. Vous servir ; mais, hélas! voudriez-vous encore agréer mes services ; après que je les ai si longtemps profanés au service d'un monde trompeur? Vous servir ; mais rendu une fois à vous, vous servir fidèlement, vous servir généreusement, vous servir constamment ; c'est là notre gloire et notre bonheur, même dès cette vie ; ce sera pour l'autre le gage du bonheur éternel. Voilà mes sentimens et mes résolutions, ô mon Dieu ! la triste expérience que j'ai faite si souvent de mon inconstance dans votre service, me fait trembler pour l'avenir. Daignez fixer cette légèreté de mon esprit, et cette instabilité de mon cœur, et par là m'attacher inviolablement à vous pour toujours.

Ainsi soit-il.

PRATIQUES.

1°. RAPPELEZ souvent l'oracle de Jésus-Christ, qu'il est impossible de servir deux

2°. Quand on éprouve quelque chagrin, quelque amertume au service du monde, ce doit être à la vue du mal que la

leur destination ; abuserons-nous de notre raison et de notre liberté, pour nous écarter de ses volontés et de son service ?

4°. Penser souvent à tout ce que nous est revenu de l'attachement que nous avons eu pour le monde, et aux regrets que nous en aurons à la mort.

SECONDE LECTURE.

Sur le Monde.

LE monde nous flatte ; en nous flattant il nous trompe, en nous trompant il nous perd. Apprenons à le connoître, et nous cesserons de nous y attacher.

1°. Le monde nous flatte ; c'est par-là qu'il nous prend et qu'il nous séduit. Le monde flatte les passions, et les passions séduisent le cœur, déjà si porté à se prêter à la séduction. Les avenues du monde sont riantes, il ne présente que jeux, qu'amusemens, que festins, qu'assemblées, que spectacles : les yeux tout éblouis, le cœur entraîné. Le monde ne promet que joie, que contentement, que douceurs. Quelle [illegible] personne entre dans le monde, [illegible] tous [illegible], tous [illegible] de tous ses désirs. Elle [illegible] [illegible] [illegible]

pour elle, seront des jours sereins et tranquilles, qu'elle va fournir la carrière la plus heureuse ; tout semble le lui annoncer.

Le monde nous flatte, et nous aimons à être flattés ; le penchant naturel au plaisir et à la dissipation, empêche le retour et la réflexion : on n'est occupé que de ce qui plaît et amuse ; et on craint, on éloigne tout ce qui peut inquiéter et troubler. C'est une ivresse, c'est un prestige : quand est-ce qu'on en reviendra ? Il faut attendre un revers qui dessille les yeux.

Mon fils, disoit le Sage, si les mondains, dans leurs flatteuses promesses, vous présentent la douceur du miel, défiez-vous-en : c'est un poison trompeur ; il flatte le goût, mais un jour il déchirera les entrailles : *Fili, si te lactaverint peccatores, ne acquiescas eis ; ipsi te seducunt* (a). Le conseil est sage ; mais les conseils tiennent-ils contre les exemples ? et l'esprit sait-il réfléchir quand le cœur est séduit ?

O ! En nous flattant, le monde nous trompe : le monde promet beaucoup, et il donne peu ; le peu même qu'il donne, loin de contenter, est souvent une source d'inquiétudes et de chagrins. Depuis six mille ans, les mondains cherchent le bonheur, aucun n'a encore pu le trouver : le monde a fait mille infortunés, et le monde n'a pas encore fait un heureux ; c'est on s'y attache, et on ne devient pas de bon heure, et on compte sur

lui. Ah! qu'on mérite bien les retours et les chagrins qu'on y essuie!

Le monde nous trompe; et que trouve-t-on dans le monde sur quoi l'on puisse compter? des cœurs insensibles, des parens indifférens, des amis inconstans, des ennemis cachés, des richesses périssables, des honneurs frivoles, des plaisirs trompeurs; c'est à-dire, des biens apparens, et des maux trop réels: voilà le monde; et quand même le monde prodigueroit ses satisfactions, ses douceurs prétendues, n'arrive-t-il pas souvent qu'on n'y trouve qu'inquiétudes et qu'amertumes? Combien de fois les parties de plaisir se sont-elles changées en jour de tristesse? Combien de fois dans le sein de la pompe et des spectacles, a-t-on trouvé le dégoût et l'ennui? Combien de fois la voix des soupirs s'est-elle fait entendre au milieu des concerts? Voilà le monde!

On avoit formé un établissement qui unissoit deux cœurs faits, ce semble, pour se rendre heureux; la mort enleve un des deux au printemps de ses jours, et fait passer à l'autre une vie dans la tristesse et le deuil. On avoit amassé des biens, on s'étoit élevé à un poste éclatant: un revers de fortune vient abattre cet édifice de prospérité, et ensevelit le possesseur sous ses ruines; voilà le monde. Tant d'autres ont compté sur lui, et en sont devenus les victimes, après en avoir été les idoles.

Monde trompeur! actuellement même, ju

tu formes encore des adorateurs pour les perdre, et de nouvelles victimes pour les immoler; tu les conduis comme sur des prairies fleuries et riantes: et tu creuses sous leurs pieds des abymes pour les engloutir: mille exemples ont précédé, et mille exemples n'ont pas corrigé. Tel jouit à présent de ses trompeuses faveurs, qui servira un jour de monument de ses inconstances; abandonné, méprisé, rejetté du monde, semblable à ces débris de vaisseaux poussés sur les bords de la mer, après un funeste naufrage, triste spectacle ou des décadences humaines, ou des vengeances divines: déjà la tempête s'éleve pour former l'orage qui doit l'engloutir dans le moment où il méditoit quelque fête ou quelque festin.

8°. Le monde nous perd. Ne suffiroit-il pas pour cela de nous flatter et de nous tromper? ne seroit-ce pas par cela seul nous donner à nous-mêmes le moyen de nous perdre, en nous donnant celui de nous pervertir?

Le monde nous perd, parce qu'il est ennemi et maudit de Dieu; parce qu'on ne sauroit servir à la fois deux maîtres; parce que les maximes du monde sont toutes opposées à celles de l'Evangile; parce que le monde allume et fomente toutes les passions; parce que tous les objets, tous les attraits que présente le monde, conjurent contre notre salut; parce que ses exemples sont contagieux, ses spectacles sont séduisants, ses discours sont pervers, ses dangers fréquens, ses rêves

funestes ; tout est danger et séduction dans le monde.

Le monde nous perd, parce qu'il nous aveugle par le bandeau qu'il met sur nos yeux, et qu'on craint de tirer ; parce qu'il nous entraîne par les liens qu'il forme, et qu'on ne peut rompre, lors même qu'on gémit sous leurs poids ; parce qu'il nous subjugue par la domination qu'il exerce, quoiqu'on déteste son esclavage ; parce qu'il nous arrête par les nouveaux pieges qu'il nous tend sans cesse, lorsque nous penserions à secouer son joug. Mille fois on s'est plaint du monde ; on en a connu le néant et la vanité, on a formé la résolution de le quitter : qu'est-ce que le monde ? s'est-on dit en soi-même, dans ces heureux momens où la grace touchoit, où la conscience parloit, où Dieu rappelloit et tendoit les bras : qu'est-ce que le monde ? et on y est encore, et on se débat dans ses liens, pour n'avoir pas le courage de faire un effort généreux qui puisse affranchir pour se rendre à Dieu et à soi.

Après tout, le monde passe, et nous passons avec lui : les jours s'écoulent, les années avancent, le monde s'enfuit, il nous quittera avant que nous le quittions ; nous déplorerons peut-être à jamais tant de travaux stériles, tant de temps perdu, tant de graces profanées ; nous maudirons un jour ce monde que nous chérissons ; sera-t-il temps de le faire ?

Quoi qu'il en soit ; craignons le monde, parce qu'il nous flatte ; défions-nous du monde, parce qu'il nous trompe ; détestons le monde, parce qu'il nous perd. Malheureux qui le méconnoît ! plus malheureux qui s'y engage ! infiniment malheureux qui s'expose à y mourir ! Dieu est notre maître, le monde n'est qu'un usurpateur ; Dieu est notre père, le monde n'est qu'un tyran. Rendons-nous à qui nous nous devons ; aurions-nous jamais dû le quitter ? consacrons-lui du moins le peu de jours qui nous restent ; ils peuvent encore nous mériter une éternité de bonheur.

Heureuse la personne à qui à Dieu a ouvert de bonne heure les yeux sur le néant et les illusions du monde, ou plutôt sur ses piéges et ses dangers ! pourra-t-elle jamais reconnoître la grandeur du bienfait : aura-t-elle jamais assez de sentimens de retour ? Ah ! si elle savoit les chagrins qu'elle auroit essuyés, les dangers qu'elle auroit courus, les amertumes où elle auroit été plongée ! mais surtout à la mort, quand il faudra sortir de ce monde, quelle consolation pour elle, de s'en être éloignée, et d'avoir consacré à Dieu les sentimens de son cœur ! Il lui en aura coûté quelques peines, quelques privations, quelques sacrifices ; mais peu d'années finiront le cours de ses peines, et l'éternité en sera le prix et la récompense.

Avis salutaire.

1°. Quittons le monde, avant que le mon-

de nous quitte : faisons à présent avec mérite ce qu'il faudra faire un jour par nécessité et sans fruit.

2°. Les jeunes personnes entrent trop tôt dans le monde ; les personnes âgées le quittent trop tard ; tous se repentiront un jour de s'y être engagés. Jeunes personnes, ne vous empressez pas d'y entrer : vous n'en éprouverez que trop tôt les dangers. Personnes avancées en âge, quittez-le sans délai, n'attendez pas que le monde vous dise de vous retirer.

3°. Il y a trois sortes de personnes qui regardent le monde bien différemment ; le pécheur, le sage et le chrétien : le pécheur le regarde comme quelque chose qui dure, le sage, comme quelque chose qui passe, le chrétien, comme quelque chose qui est passé. De quel œil le regardons-nous ?

Entrons souvent dans les sentimens que nous aurons à la mort. L'homme vivant aime le monde ; l'homme mourant le méprise, l'homme mort le déteste. L'éternité ne suffira pas pour épuiser ses regrets et tarir ses larmes.

MEDITATION

Sur l'attachement au monde.

QU'on est aveugle, qu'on est malheureux, qu'on est criminel, de s'attacher au monde ! ces trois réflexions bien méditées, il me

Dieu ! que de sectateurs n'arracheroient-elles pas au monde et à ses prestiges ? Dieu de bonté ! faites que je les pénètre, pour me détacher à jamais du monde qui m'éloigne de vous.

PREMIER POINT.

Qu'on est aveugle de s'attacher au monde ! que trouve-t-on, que peut-on trouver dans le monde ? que vuide, qu'erreur, que néant ? qu'a-t-il qui puisse nous attirer ? Tout ce qu'il a ne devroit il pas nous en détacher ? ses promesses sont-elles sinceres ? ses amitiés sont-elles solides ? ses faveurs mêmes sont-elles pour nous sans dangers et sans crainte ? Est-il possible que tout ce qu'on voit, qu'on sait, qu'on connoit dans le monde, n'en fasse pas connoître la vanité ? Est-il possible que l'exemple de tant d'autres ne nous ait pas instruits ; que notre propre expérience n'ait encore pu nous en détromper ? On sait que le monde n'est qu'illusion, on voit que le monde n'offre que des biens apparens et des maux réels ; et on s'y attache, et on s'y livre, et on s'en rend esclave ? il faut que le prestige du monde soit bien grand, et les nuages qu'il répand bien épais, pour aveugler à ce point les mondains, après tout ce qu'ils ont si souvent éprouvé de son inconstance et de ses revers.

Ame immortelle, êtes-vous donc faite pour courir ainsi après ce fantôme, et donner dans l'illusion de tant de mensonges ? à quel

erme pourront-ils enfin vous conduire ? Considérez tous les biens de ce monde : ils promettent beaucoup, et que donnent-ils ; Les richesses disent qu'elles rendent heureux ? et au milieu des trésors, on ne trouve qu'un fonds d'indigence. (a) Les honneurs disent qu'ils rendent heureux ; et quand on y est élevé, on voit que ce n'est qu'une vaine fumée. Les plaisirs disent qu'ils font des heureux ; et les plaisirs, loin de satisfaire, se changent souvent en dégoût et en amertume. Et comment les biens bornés et périssables du monde, contenteroient-ils jamais un cœur fait pour Dieu ?

Tel est cependant, ô mon Dieu ! l'aveuglement dans lequel on vit, et dont on ne sauroit revenir. L'illusion qui a séduit les siecles passés, dure encore, et aveuglera les siecles suivans ; parce que les siecles passent, les vices subsistent.

Aveuglement le plus étonnant, puisque c'est fermer les yeux à toutes les lumières de la raison, de la religion, et à tous les témoignages de l'expérience et du sentiment.

Aveuglement le plus déplorable, puisque c'est s'aveugler volontairement soi-même, et courir à l'abyme, quand on le voit.

Aveuglement le plus funeste, et dans lui-même et dans ses suites ; car une fois ainsi aveuglé, à quels excès n'est-on pas capable de se porter ? Dieu des lumières ! éclairez tant d'aveugles qui gémissent dans les om-

(a) *St. Augustin.*

bres de la mort ; ne permettez pas que vos enfans ne soient que des enfans de ténèbres. C'est le monde qui vous les enlève : faites qu'ils le connoissent, ils en seront bientôt détrompés. Combien d'années ai-je vécu dans ce triste et déplorable aveuglement ! Insensé ! je courois après un fantôme qui me séduisoit ; et sans m'en appercevoir, je courois à ma perte et à mon malheur.

Second Point.

Q'on est malheureux de s'attacher au monde ? espere-t-on d'y trouver un bonheur solide, une félicité véritable ? où sont les heureux que le monde a formés ? que de malheureux, au contraire, ne fait-il pas tous les jours ? s'ils pouvoient faire entendre leurs voix et leurs plaintes, de quels soupirs, de quels gémissemens ne feroient ils pas retentir l'univers ? Au lieu du bonheur qu'on s'étoit flatté de trouver dans le monde, qu'y a-t-on souvent éprouvé, que chagrins, qu'inquiétude, qu'afflictions d'esprit et de cœur ? Combien de personnes se sont dévouées, épuisées, immolées au service du monde ; lui ont sacrifié leurs intérêts, leurs repos, leur liberté, leur santé, leur conscience ? quelles recompenses en ont-elles reçus, que l'ingratitude et l'indifférence ? quels fruits en ont-elles retirés, que des fruits d'amertumes ? Allez donc, victimes infortunées de votre attachement, allez encore vous exposer sur cette mer orageuse, au hasard d'y faire un

triste naufrage ; allez vous jetter dans cette funeste région de ténèbres, pour y respirer un air contagieux et empoisonné ; allez marcher en aveugles sur le bord de ces affreux précipices, pour tomber dans l'horreur des abymes : quand vous y aurez malheureusement péri, le monde sera-t-il sensible à votre perte ? aura-t-il de quoi vous consoler dans votre malheur ? vous n'avez pas voulu profiter du triste exemple de tant d'autres : vous irez vous-même en servir à la postérité.

Malheur d'autant plus grand, que nous ne l'aurons que trop justement mérité, et que nous ne pourrons l'attribuer qu'à nous-mêmes ; malheur d'autant plus affreux, qu'il deviendra peut-être pour nous la source d'un malheur éternel. Voilà le monde, et le sort ordinaire de ses tristes victimes.

Grand Dieu ! que vous vous vengez bien terriblement de ceux qui vous abandonnent pour suivre le monde : hélas ! que n'avez-vous pas fait pour leur faire connoître leur aveuglement, et les en retirer ? que de vives lumières, que d'onctions touchantes, que de remords salutaires, que de momens heureux, où s'ils avoient voulu écouter votre voix, et se rendre dociles aux impressions de la grace, se seroient ouvert les yeux aux dangers, et leur cœur au retour ! leur regret eût été salutaire, leurs larmes eussent été consolantes ; ils auroient encore trouvé en vous le meilleur des maîtres, le plus tendre des peres : ah !

s'ils avoient eu combien votre service est doux, votre joug consolant, avec quelle joie l'auroient-ils porté ? au lieu qu'en continuant à se livrer au monde, ils n'ont formé que des regrets stériles, ils n'ont versé que des larmes de désespoir ; et après avoir goûté quelque douceur apparente, ils sont tombés dans le comble de tous les malheurs.

TROISIEME POINT.

Qu'on est coupable de s'attacher au monde; c'est le troisieme abyme qui s'ouvre sous les pieds des mondains, un abyme de crime et de péchés ; et n'est-ce pas déjà un crime bien grand de s'attacher ainsi aux créatures préférablement à son Créateur ; n'est-ce pas par-là même manquer au premier et au plus essentiel des préceptes ? quel crime d'élever ainsi autel contre autel dans son cœur !

On sait qu'on avoit solemnellement renoncé au monde dans son Baptême, et qu'on n'est Chrétien qu'à ce titre de renoncement : quel crime de violer ainsi ses engagemens ?

On sait qu'on ne peut s'attacher au monde sans participer à ses maximes, à ses exemples, à sa contagion, sans négliger ses devoirs, sans étouffer les remords, sans profaner son encens ; quel crime de s'y exposer !

On sait que le monde est ennemi de Dieu et frappé de ses anathêmes, qu'ainsi on ne peut s'attacher au monde sans devenir ennemi de son Dieu ; quel crime d'encourir volontairement sa disgrace !

On sait sur-tout qu'il est impossible de servir deux maîtres, et qu'il faut nécessairement en servir un et abandonner l'autre, s'attacher à l'un et renoncer à l'autre : quel crime de s'attacher au service du monde, puisque c'est en quelque manière renoncer à celui de Dieu !

Qu'arrive-t-il donc ? c'est que malgré ses engagemens, ses promesses, tous ses devoirs, on s'est attaché au monde, on s'est éloigné de Dieu, on a négligé le salut de son ame, on a livré son cœur à la séduction, son esprit à l'erreur ; et en conséquence graces violées, conscience combattue, remords étouffés, devoirs oubliés, crimes accumulés : voilà l'abyme où le monde conduit ; voilà le fruit de malédiction qu'a produit cette terre elle-même maudite. Ne devoit-elle pas, pour un Chrétien, être une terre étrangere ? Et qu'est-ce qu'un Chrétien dévoué à Dieu devoit avoir de commun avec le monde qui le méconnoit ?

Cependant, il faudra quitter un jour ce monde pervers, s'arracher à ses faux attraits, à ses charmes trompeurs ; dire un éternel adieu à ses pompes, à ses spectacles, à ses assemblées ; disons mieux, à ses prestiges et à ses illusions : qu'en restera-t-il alors ? que pensera-t-on de soi, de sa vie, de son aveuglement ? que reviendra-t-il de tout ce qu'on a été, de tout ce qu'on a goûté ? que deviendront ces espérances dont on s'étoit nourri,

ces délices qu'on s'étoit promises, cette longue perspective d'années, d'amusemens, de plaisirs, de beaux jours, qu'on s'étoit présentée à soi-même ? la trame sera coupée, le prestige dissipé. Le monde s'enfuit avec le tems, et l'éternité ouvre à jamais ses abymes.

Etoit-ce pour cela, grand Dieu, que vous nous aviez mis sur la terre, et avec ces sentimens que nous devions aller un jour paroître devant vous ?

PRIÈRE.

C'est donc à vous seul à qui je veux m'attacher désormais, ô mon Dieu ! le monde ne mérite ni mon cœur, ni mes hommages ; c'est parce qu'on ne le connoit pas qu'on s'y attache, et ce n'est qu'après une triste et funeste expérience qu'on revient de son illusion. Je ne l'ai que trop éprouvée pour mon malheur. Heureux encore que vous ayez daigné m'éclairer et m'ouvrir les yeux ! comme tant d'autres, j'aurois persévéré dans mon égarement et dans mon malheur. Je reviens à vous, ô le Dieu de mon cœur ! le monde n'aura plus de part à mes sentimens. Je sais qu'un jour il faudra le quitter, je n'attendrai pas que la mort vienne m'en arracher ; dès ce moment je fais un divorce éternel avec lui ; mon état m'y engage, mais ma religion m'en séparera, j'y vivrai comme n'y vivant pas : est-ce une vie que celle qu'on mene dans le monde ? et un chrétien pourra-t-il jamais y vivre sans crainte, et y mourir sans regret ?

PRATIQUES.

1°. RENouveller souvent l'engagement de renoncer au monde, qu'on a pris à son baptême.

2°. Quand on a des chagrins à essuyer dans le monde, les offrir en expiation des péchés qu'on y a commis.

3°. Ecouter les plaintes que font si souvent les personnes du monde qui en jugent par leur expérience, et profiter de leur exemple, pour ne pas participer à leur malheur.

4°. Regarder le monde comme une figure qui passe, et qui est déjà passée: qu'y a-t-il de solide en ce monde? et pourquoi s'attacher à ce qui doit finir?

TROISIEME LECTURE.

Sur la Conscience.

IL n'est point de connoissance si nécessaire à l'homme que la connoissance de soi-même; et la connoissance de soi-même, c'est la connoissance de son cœur et de sa conscience: c'est là l'homme, c'est là tout l'homme.

La conscience peut se trouver en quatre situations différentes. Conscience droite, conscience douteuse, conscience erronée, et conscience aveugle. Dans la connoissance de ces quatre consciences différentes, l'homme trouvera cette connoissance parfaite de ce qu'il est, et ce qu'il doit être.

1°. La conscience droite est le témoignage de la droite raison ; c'est le jugement pratique qui dicte ce qui est permis et ce qui ne l'est pas ; c'est la voix de Dieu qui se fait entendre dans nous, et qui nous parle en son nom ; c'est un rayon émané de la lumiere éternelle qui nous éclaire et qui nous dirige. Tel est la conscience de tout homme en général. Dans le pécheur, la conscience est un miroir fidèle qui représente les taches dont l'ame est souillée ; c'est le livre divin où une main invisible écrit nos péchés à mesure que nous les commettons ; c'est un tribunal secret que Dieu élevé dans l'ame, où dès que nous péchons, nous sommes cités ; où étant cités, nous trouvons un témoin, et le témoin que nous trouvons, c'est nous-mêmes.

Dieu a créé l'homme avec une conscience naturellement droite. Tant qu'il marchera à la lueur de ce flambeau, il ne sauroit s'égarer des voies du salut, où la conscience, aidée de la grace, conduit tous nos pas. Nous dirons en détail quelles sont ses fonctions et quel est l'emploi auquel Dieu la destine envers nous.

2°. La conscience douteuse est celle qui se trouve comme en balance et en suspens ; incertaine si telle chose est permise ou ne l'est pas, si telle action est défendue ou licite ; de part et d'autre elle voit des raisons plausibles qui font impression ; mais parmi ces raisons aucune qui emporte le poids, et sur laquelle elle puisse se décider. Ainsi flottante entre

ces raisons différentes et opposées, elle reste indécise, et n'ose se déterminer, craignant de se tromper et de pécher.

Jamais il n'est permis d'agir avec une conscience douteuse; il faut s'éclaircir et s'instruire, si on le peut: que si dans le moment même il faut agir, et qu'on n'ait ni le moyen ni le temps de s'instruire et de consulter, il faut, pour sortir du doute et se former une conscience, considérer et examiner devant Dieu ce qui dans la circonstance présente, paroit être convenable, prier le Seigneur de nous éclairer, et alors se décider et agir, sauf dans la suite à s'éclaircir et à revenir, s'il y avoit eu quelque chose qui ne fut pas en regle: ce n'est plus alors agir dans le doute, parce que la vue de ce qui paroit plus convenable en a fait sortir; alors on peut se tromper, mais on ne peut pécher.

La conscience timide et timorée, est celle d'une ame qui craint non-seulement le péché, mais encore tout ce qui peut avoir la moindre ombre et la plus légere apparence de péché: heureuse la concience ainsi disposée!

Quand une ame se fait des peines et des doutes sans aucun fondement légitime, et sans aucun motif raisonnable, c'est alors une conscience scrupuleuse; tourment continuel des ames qui sont dans cet état, et souvent de ceux qui les dirigent. Le scrupule peut venir de trois sources différentes; ou du côté

de Dieu, et ce sont des épreuves auxquelles il faut se soumettre; ou du côté du démon, et ce sont des tentations dont il faut se défier; ou de notre part, de nous-mêmes, d'un fonds de caractere timide, pénible, ombrageux, dont il faut s'humilier. Mais de quelque source que viennent les scrupules, le sage et presque l'unique conseil qu'on puisse donner aux personnes qui y sont sujettes, c'est la soumission et la docilité; on ne sauroit trop le leur prescrire et le leur recommander, sans quoi elles souffriront et feront souffrir une espece de martyre: souvent même elles seront en danger de s'égarer et de se perdre.

8°. La conscience erronée est celle qui, en matiere de conduite et de mœurs, porte un jugement faux, et qui agit en conséquence de ce jugement. La conscience douteuse n'est que dans l'incertitude; celle-ci est dans l'égarement et l'erreur. La conscience peut être erronée en deux manieres. Il faut distinguer si l'erreur est coupable ou non coupable, si l'ignorance est volontaire ou involontaire. Elle est coupable, si ayant eu des peines et des doutes raisonnables, on ne les a pas éclaircis; si on a négligé de s'instruire quand on le pouvoit, et qu'on le devoit; elle n'est point coupable, quand on n'a eu aucun motif de douter, aucun moyen de s'instruire. (Par exemple,) un héritier de bonne foi possede un bien laissé par ses ancêtres qui l'avoient autrefois mal acquis: cet héritier n'a jamais eu aucune connoissance ni aucun dou-

te sur cette acquisition injuste; il croit cet héritage légitime, en cela il est dans l'erreur; mais cette erreur est involontaire, et n'est point coupable. Que s'il venoit ensuite à découvrir le vice de l'acquisition, et qu'il continuât de posséder, ce seroit alors une conscience erronnée, mais volontairement et criminellement erronée, contraire à la bonne foi et à toutes les lumieres de la conscience droite.

4°. Quand la conscience reste ainsi, et agit dans l'erreur volontaire et connue, c'est ce qu'on appelle une conscience fausse, aveugle, égarée, par conséquent coupable et détestable aux yeux de Dieu. Et voilà l'état le plus triste, le plus funeste où une ame puisse tomber; parce que cette conscience donne dès-lors dans tous les crimes, tous les désordres, tous les excès, et devient tout à la fois dans le pécheur une source de péché, une source d'aveuglement d'esprit, d'endurcissement de cœur, et enfin de réprobation malheureuse, si on persevere dans cet état.

Revenons à la conscience droite, et rendons-nous à ses divines lumieres.

La conscience droite, comme députée de Dieu, exerce envers nous quatre fonctions différentes; elles nous éclaire, elle nous reprend, elle nous juge, elle nous punit: apprenons à respecter notre conscience; et si nous ne la respectons pas, apprenons à la craindre.

1°. Elle nous éclaire: la conscience est notre premiere regle, notre premier casuiste, et le guide fidele que nous devons suivre. En matiere de salut, il est des voies droites et sûres; mais il est aussi des voies obliques, des voies détournées et trompées qui peuvent égarer; c'est à la conscience droite à les discerner et à nous y conduire; c'est le flambeau sacré qui nous éclaire, c'est la regle sure qui nous fixe, c'est le rayon céleste qui brille à nos yeux pour diriger toutes nos démarches; elle veille sur notre conduite, elle est attentive à toutes nos actions; elle préside à toutes nos pensées, à tous nos sentimens: toujours éclairée dans ses lumieres, toujours invariable dans ses décisions, toujours inflexible dans ses arrêts, elle ne sait ce que c'est que de flatter, de dissimuler, de mollir, de se prêter, de s'accommoder au temps et aux circonstances, jamais d'adoucissement et de condescendance qui favorise la nature; toujours un langage sincere qui s'en tient à la rigueur de la loi. Heureuse l'ame qui écoute sa voix, qui ne se conduit que par ses conseils, qui s'en tient à ses décisions, qui ne s'écarte jamais du sentier qu'elle prescrit! prenons garde de lui résister, de la contrister, d'agir contre ses lumieres. N'ayons jamais notre conscience contre nous, et nous aurons toujours Dieu pour nous. Quand tout l'univers nous croiroit coupables, et s'éleveroit contre nous pour nous accuser, notre conscience ne nous reproche rien, nous serons tranquilles, et

ous pourrons goûter la paix intérieure de
'ame ; parce qu'après tout, nous ne sommes
ue ce que nous sommes devant Dieu, et Dieu
e nous juge que selon nos lumieres et notre
onscience.

2°. Elle nous reprend. Non, la conscien-
e n'est jamais complice de nos désordres ;
lle les désavoue, elle les désapprouve. Du
oment que nous nous écartions ou que nous
ommes sur le point de nous écarter, la voix
la conscience est à la porte de notre cœur,
our nous dire de la part de Dieu même,
on licet (a) ; non, il ne vous est point permis
faire cette action, d'entretenir cette liaison,
dire cette parole, de vous arrêter à cette
nsée. Ne lisez pas ce livre, il est dange-
ux ; ne fréquentez pas cette personne, elle
suspecte ; ne vous exposez pas à cette
ccasion, elle vous sera funeste : ce procès est
juste, ce contrat est usuraire, ce profit est
égitime. Si malgré les avis de notre cons-
ence, nous allons en avant, à l'instant elle
élève contre nous, elle s'écrie : *quid fecisti*
b) ? qu'avez-vous fait ? Vous avez péché ;
ous avez offensé votre Dieu ; vous avez
ansgressé sa loi, encouru sa disgrace ; ob-
t de sa colere, vous vous êtes exposé à tou-
la rigueur de sa justice et de ses vengean-
es. Ainsi David coupable entend une voix
ui lui reproche son crime, et le présente
ns cesse à ses yeux : *peccatum meum contra*

(a) *Matt.* 14.—(b) 2. *Reg.* 3.

me est semper (c). Ainsi l'homicide Caïn sent toute l'horreur de son attentat : *major est iniquitas mea* (d) ; Ainsi le perfide Judas entend la voix du sang qu'il a livré : *peccavi, tradens sanguinem justum* (e).

Ainsi tout pécheur est-il comptable de sa conduite à sa conscience : arrêtez-vous, dit-elle, vous êtes sur le bord de l'abyme ; la loi le défend sous peine de mort, vous en répondrez devant Dieu. Non, jamais il n'y auroit de péché, si jamais il n'y avoit de résistance à la voix intérieure de la conscience.

3°. Elle nous juge. A l'instant que le péché est commis contre Dieu, l'arrêt de notre conscience est porté contre nous. Vous avez péché, vous méritez l'enfer ; si vous mourez dans cet état, vous êtes damné ; le moment de la mort commence à exécuter la sentence. Dans cette voix de la conscience, Dieu, souverain Juge, a fait entendre sa voix et porté son jugement ; la conscience n'en n'est que l'instrument et l'organe ; elle prononce en son nom, et juge sous son autorité souveraine. C'est en ce sens que l'on dit que nous sommes nous-mêmes nos premiers juges, et que le premier tribunal où nous sommes cités, c'est celui de notre conscience, sans que nous puissions ni en éviter la présence, ni en suspecter l'équité, ni en éluder les arrêts. Jugement équitable ! jugement formidable ! jugement sans appel ! La seule pénitence peut

(c) *Psal.* 50.

(d) *Genes.* 4.—(e) *Matth.* 27.

en arrêter le cours et l'effet, d'autant plus que notre conscience, en portant le jugement sur nous, devient en même tems un témoin contre nous, et rend un témoignage d'autant plus terrible, qu'il est intime, qu'il est éclairé, qu'il est personnel. Ah! qu'il est triste d'être condamné par soi-même, et de n'avoir rien à opposer à cette condamnation! Et qu'opposer en effet, quand notre propre conscience est tout à la fois, accusateur, juge et témoin?

Que reste-t-il donc, si ce n'est que notre conscience prenne et exerce encore contre nous la qualité de vengeur? Ministre terrible et plus formidable encore que tous les autres, elle nous punit: Dieu lui confie les intérêts de sa justice et de sa vengeance; et en combien de manieres n'exerce-t-elle pas cette redoutable fonction envers le pécheur après son péché, par ces remords cuisans qui l'accablent, ce ver rongeur qui le déchire, cette syndérese continuelle qui le poursuit, ces craintes, ces frayeurs, ces alarmes continuelles dans lesquelles il vit? Si la moindre maladie, la moindre infirmité survient, la mort à l'instant se présente à ses yeux; si le tonnerre gronde, si la terre tremble, s'il arrive quelque accident imprévu, il croit à tous les momens voir le bras de Dieu levé, et les abymes ouverts. Hélas? faut-il au pécheur de peine plus terrible, de bourreau plus cruel, de vengeur plus inexorable que sa propre conscience qui l'agite et qui le tourmente? Fallut-il autre chose pour tourmenter David, que l'om-

bre sanglante d'Urie, qui se présentoit partout à lui ? fallut-il autre chose pour consterner l'impie Balthazar, que la vue de cette main qui sortoit de la muraille, et qui traçoit son arrêt ? Fallut-il autre chose à Antiochus, que l'image lugubre du temple de Jérusalem qu'il avoit profané ? Pourquoi cela, si ce n'est parce que la conscience outragée et vengeresse, leur rappelloit sans cesse le souvenir de leurs crimes, et faisoit servir ce souvenir à leur supplice et à sa vengeance ?

Que s'il y a des pécheurs qui n'éprouvent pas ces peines intérieures, hélas ! ne peut on pas dire qu'ils n'en sont que plus à plaindre et plus malheureux ? Et si leur état est une punition de Dieu, un abandon de Dieu, une malédiction de Dieu, est-il de vengeance plus terrible, d'état plus funeste ? Et qu'annonce-t-il, qu'une condamnation, une réprobation éternelle comme déjà consommée ?

Ecoutons la voix de notre conscience, n'étouffons pas ses remords, redoutons ses arrêts, appaisons ses cris ; c'est l'unique moyen de rappeller le calme, et de rentrer dans le sein de la paix.

MEDITATION.

Sur les agitations de la conscience.

QUEL est le malheur de l'homme, ô mon Dieu ! lorsqu'engagé par l'attrait de la passion, il vient à se livrer au péché ! Le trouble, les remords, la frayeur s'emparent

de lui : le trouble l'agite, le remords le déchire, la frayeur le consterne. Quel tourment ! c'est pourtant un tourment salutaire.

Dieu de bonté ! Dieu des lumières ! faites que je comprenne tout le malheur d'une conscience dans cet état, afin que je ne m'expose jamais à en ressentir les cruelles atteintes.

PREMIER POINT.

Quand la grace s'éloigne d'une ame, la paix s'éloigne avec elle ; le trouble vient prendre sa place, le désordre succede à l'instant : les ténébres épaisses répandues sur la face de toute l'Egypte, triste image d'une conscience troublée ; mille pensées différentes s'élevent dans elle, mille réflexions opposées viennent l'agiter tour à tour : la vue du péché où elle est tombée, l'éloignement de la grace qu'elle a perdue, la difficulté de retour par la pénitence ; de combien de sentimens opposés n'est-elle pas combattue ! La mer en fureur et agitée de ses flots a-t-elle à essuyer des mouvemens plus contraires ? En vain ce cœur agité tâche-t-il de calmer son trouble, en se livrant à la dissipation au dehors. Les conversations, les amusemens, les spectacles, pourront bien pour quelque temps, émousser la pointe de sa douleur ; mais ce n'est que pour faire dans la suite des blessures plus profondes dans l'ame. Bientôt, rentrant malgré lui en lui-même, le pécheur encore plus agité, est obligé de boire le calice d'amertume jusqu'à la lie. Disparoissez donc,

paix intérieure, dont on a goûté les douceurs ; dissipez-vous, tranquillité de l'ame, préférable au plaisir des sens ; éclipsez-vous pour toujours, moment heureux, qui donniez un avant-goût des délices célestes ; de tout cela il ne reste au pécheur que le souvenir de vous avoir goûté, et le regret de vous avoir perdu, peut-être à jamais.

Mille fois je l'ai éprouvé, ô mon Dieu ! mille fois j'ai dit avec le Prophète : *quare tristis es anima* (a) ? ô mon ame ! pourquoi vous plongez-vous dans cette tristesse ? Mais hélas ! devois-je chercher d'autre cause de ce trouble intérieur, que mes infidélités envers vous, et mes résistances à votre grace ? Qui jamais en vous résistant, en vous déplaisant, a goûté la paix ; et une conscience qui est criminelle, peut-elle être jamais une conscience tranquille ? Son péché ne sera-t-il pas toujours dans elle comme un trait vengeur qui empoisonnera à jamais son repos et tous ses plaisirs ? et ne se dira-t-elle pas toujours que tant qu'elle sera coupable elle sera malheureuse ?

Second Point.

C'est ainsi qu'au trouble succede bientôt le remords, sans qu'il soit permis au pécheur de s'en mettre à couvert. Qu'ai-je fait ? voilà la première pensée qui s'élève dans l'ame après le péché. Ah ! malheureux, qu'ai-je fait ? j'ai offensé mon Dieu ; j'ai perdu le

trésor de la grace, j'ai sacrifié mon droit à l'héritage céleste ; j'ai préféré le plaisir d'un moment à une éternité bienheureuse ; qu'ai-je fait ?

Avant que le péché soit commis, la passion qui domine enivre tellement de son poison, qu'elle ôte presque toute réflexion ; mais la passion une fois satisfaite, se ralentit, et laisse la raison plus tranquille : la raison, plus tranquille, rentre en elle même, voit l'horreur du péché, excite la voix des remords et la voix des remords excitée, qui pourroit exprimer le langage secret que la conscience fait entendre au pécheur ? remords d'autant plus amer, qu'il rappelle l'heureux état où l'on vivoit avant le péché ; et tout ne contribue-t-il pas à le rappeller ? La vue de ces personnes vertueuses que l'on fréquentoit et dont on craint la présence ; la solemnité de cette fête, où l'on s'approchoit des Sacremens, et dont on s'éloigne ; la vue de cet oratoire, de cette image d'un Dieu crucifié, aux pieds duquel on alloit répandre son cœur : dans tout cela reconnoissons la voix de la conscience qui parle, et qui le fait d'une manière d'autant plus sensible et plus vive, qu'elle parle dans nous, malgré nous et contre nous. Et ne nous l'aviez-vous pas annoncé, ô mon Dieu ! qu'un jour notre péché s'élèveroit contre nous, après que nous nous serions élevés contre vous ? que ce péché seroit bientôt suivi du remords, et que ce remords seroit un glaive de douleur qui perceroit notre ame,

et la plongeroit dans la plus vive amertume ? Malheureux ! falloit-il acheter si cher un repentir ?

O mon Dieu ! quel état que celui d'une ame ainsi livrée à l'amertume de ses remords ! A-t-elle un moment de tranquillité ? Goûte-t-elle un instant de paix ? Ce remords n'est-il pas toujours à la porte du cœur pour le déchirer ? Hélas ! que l'homme est à plaindre ! qu'il est malheureux, quand il trouve dans lui la cause de son malheur, et qu'il porte en lui-même le poison funeste qui le déchire !

TROISIEME POINT.

Cependant le malheur n'est pas à son comble. Outre le remords qui déchire à présent le pécheur, il y a un avenir terrible qui l'attend et qui le menace ; et de quel sentiment peut-il être pénétré à la vue de cette immense carriere que l'avenir lui présente ? J'ai péché, se dit-il à lui-même, et par-là j'ai mérité l'enfer ; mais si je venois à mourir dans cet état, quel seroit mon sort ? Cependant je puis mourir à chaque instant et chaque jour peut être le dernier de ma vie. Hélas ! ce terrible jour ne commence-t-il point à se lever sur moi, pour m'envelopper dans ses tristes nuages ? Mais si je venois à être enlevé par une mort subite et imprévue ; si quelque accident funeste venoit me surprendre. Ces accidens sont-ils rares, et ne deviennent-ils pas tous les jours plus fréquens ?

N'entend-on pas dire que tels et tels ont été enlevés de ce monde sans avoir eu le moment de se reconnoître? Et pourquoi, ô mon Dieu! mettez-vous ces exemples devant mes yeux; si ce n'est pour les ouvrir au danger, et pour m'avertir de le prévenir, de peur d'être enveloppé dans le même malheur, et frappé du même anathême? Combien de fois en ai-je été touché, alarmé?

Ainsi s'accomplit à la lettre la terrible menace que Dieu fait au pécheur: vous craindrez, lui dit-il, et vous craindrez nuit et jour; *timebis die ac nocte* (a); le matin vous direz dans votre frayeur: qui me donnera de vivre jusqu'au soir? et le soir vous vous écrierez: qui me donnera de revoir demain la lumiere? *mane dices, quis mihi det vespere? vespere autem quis mihi det mane?*

Voix terrible de la conscience, jusqu'où ne te fais-tu pas entendre? dans le palais des grands, sur le trône des Rois, à la tête des armées, dans le tumulte des villes, dans la solitude des campagnes; par-tout elle fait entendre ses cris vengeurs, et par-tout elle fait le tourment des pécheurs. Mais quelle affreuse situation que celle d'une ame ainsi alarmée! Quoi! être dans un état où l'on peut, où l'on doit se dire à soi-même: si je viens à mourir dans cet état, je suis perdu; et à l'instant où je meurs, je tombe dans le sein d'une éternité malheureuse; je deviens l'objet de la colere de Dieu; je n'ai plus pour

(a) *Deuter.* 28.

partage qu'un affreux désespoir ! Quel état ! quel tourment !

C'est cependant un tourment salutaire : le malheur seroit bien plus grand, si le malade étoit insensible à son mal. Rien de si triste, ô mon ame ! et cependant rien de si vrai : dans l'état où vous êtes, d'être pour vous le plus grand des biens, c'est agitée de remords ; et à combien de titres ne devez-vous pas regarder ce remords comme un bien véritable ! C'est un bien, puisqu'il a un rapport si essentiel au salut : c'est le premier des biens, puisque la conversion doit commencer par-là, si elle commence jamais ; c'est le plus nécessaire des biens, puisque sans lui il n'y aura jamais de conversion : c'est le plus solide des biens, puisqu'il ne peut être sujet à illusion, et qu'il ne tend qu'à rappeller dans la voie ; c'est le plus précieux des biens, puisque chaque remords salutaire que nous avons, nous est mérité par autant de gouttes du sang de Jesus-Christ ; c'est même quelquefois le seul bien, parce que le pécheur n'a quelquefois d'autre grace que celle des remords et de la priere, ayant fermé l'entrée de son cœur à toute autre grace.

CONCLUSION.

Rentrons en ce moment dans nous-mêmes, et sans nous jeter dans de vains scrupules, mais aussi sans nous flatter, examinons sérieusement où nous en sommes avec Dieu :

nous ne pouvons nous trouver que dans un de ces trois états différens : ou notre conscience ne nous reproche rien, ou elle est dans quelque doute, où elle se reconnoît coupable de quelque péché.

1°. Notre conscience nous paroît-elle tranquille, et ne nous reproche-t-elle rien d'essentiel ? Bénissons le pere des miséricordes, qui nous a mis dans cet état, et ne faisons jamais rien qui puisse nous en éloigner ; que jamais les nuages du péché ne viennent troubler en nous la sérénité de la grace.

2°. Avons-nous quelque doute et quelque inquiétude sur quelque point ? Ayons soin de l'éclaircir au plutôt, et ne restons pas dans des ténebres affectées, qui par là même deviendroient criminelles.

3°. Notre conscience nous reproche-t-elle quelque péché dont elle est coupable ? Ah ! ne différons pas un instant de nous réconcilier avec Dieu : délivrons-nous de ce pesant fardeau ; aujourd'hui même rendons le calme à notre conscience ; le moment où nous différons est peut-être celui que Dieu a choisi : mettons-le à profit, il peut décider de notre éternité.

PRIERE.

NE permettez pas, ô mon Dieu ! que je tombe jamais dans le funeste état du péché, afin que je n'aie pas le malheur d'être livré aux troubles, aux remords, aux alar-

mes d'une conscience agitée. Mais si j'avois le malheur de retomber dans le péché, ah! Seigneur, loin de les calmer, augmentez, redoublez encore ces agitations, ces alarmes, afin que je n'aie pas le malheur, bien plus grand encore, d'être livré à une paix trompeuse, qui flatte et qui perd. Tant que vous me troublerez, que vous me menacerez, vos menaces mêmes et vos cris seront le rayon de miséricorde qui luira encore à mes yeux : mais du moment que vous me laisseriez tranquille dans le désordre, ce silence seroit la preuve la plus sensible de votre colere, et la disposition la plus prochaine à mon malheur. Parlez donc, ô mon Dieu! votre serviteur vous écoute. Si ma conscience a été fermée à votre voix, mon cœur est ouvert à la voix de ma douleur ; ouvrez le à celle de votre amour : c'est l'unique bonheur que je demande désormais en ce monde.

PRATIQUES.

1°. SE faire une loi inviolable de ne jamais agir contre les lumieres de sa conscience.

2°. Dans les occasions de douter, faire ce qu'on voudroit avoir fait au moment de la mort.

3°. Rentrer souvent dans l'intérieur de sa conscience pour voir ce qui s'y passe ; si elle ne nous reproche rien devant Dieu, et avec qui nous ne voudrions pas aller paroître un jour devant lui.

4°. Penser que notre conscience nous jugera un jour, et que si nous avons étouffé sa voix, elle portera contre nous le jugement le plus redoutable.

.....

QUATRIEME LECTURE.

Sur la Foi.

DIEU nous a fait naître dans le sein de la foi ; il nous a éclairés de ses vives lumieres : nous l'avons reçue comme un précieux héritage de nos ancêtres. Nous reconnoissons que c'est une grace : mais en avons-nous jamais connu le prix et tous les avantages ? Car voici ce que la foi est pour nous, et ce que nous pouvons nous dire à nous-mêmes, dans les sentimens de notre juste reconnoissance.

Je suis dans le sein de la foi, et la foi est pour moi le lien indissoluble qui m'unit à l'Eglise ; la regle invariable qui fixe tous mes doutes ; la solide consolation que j'ai dans les peines de cette vie ; enfin la pensée salutaire qui me rassurera au moment de la mort. Foi précieuse, que ne vous dois-je pas, si vous êtes pour moi la source de tous ces avantages !

Je suis dans le sein de la foi, et la foi est pour moi le lien sacré qui m'unit à l'Eglise : nous ne sommes en effet liés à l'Eglise qu'autant que nous sommes ses membres ; et nous ne sommes ses membres qu'autant que

nous lui sommes unis par la foi ; sans elle nous ne sommes à ses yeux qu'autant de brebis égarées et hors du bercail, autant de membres étrangers et séparés du corps ; mais du moment que la foi nous anime, dès-lors nous entrons dans la société des fidèles ; nous appartenons à la nation sainte ; nous sommes au nombre des enfans de Dieu ; nous avons droit à l'héritage céleste. Que d'autres se glorifient donc d'être nés dans les palais des Rois, d'être les enfans des grands de la terre ; pour moi, mon bonheur sera toujours d'être enfant de l'Eglise ; pourquoi ? Parce que dès-lors je suis assuré d'être dans la voie du Ciel, et de marcher dans le chemin du salut : c'est celui de la foi ; il n'en est point d'autre, et tout autre ne peut conduire qu'au précipice et au dernier des malheurs.

Mais, dira-t on peut-être, il y a hors de la foi tant de personnes, d'ailleurs régulières, intègres, irréprochables ; il en est qui pratiquent des bonnes œuvres, qui font des prières, des jeûnes, des aumônes, &c. tout cela est grand et louable ; mais à tous ces titres il en manque un essentiel encore, la docilité à la foi ; hors de là, il n'y a ni mérite, ni salut, ni récompense ; œuvres éclatantes, mais œuvres stériles ; fruits apparens, mais fruits gâtés. En vain donc voudroit-on se glorifier dans ces œuvres, toujours l'Evangile nous dira que celui qui ne croit pas est déjà jugé ; toujours l'Apôtre nous

annoncera que sans la foi on ne sauroit plaire à Dieu ; toujours Jésus-Christ même nous ordonnera de regarder comme un payen et un publicain quiconque n'écoute pas l'Eglise, fut-il d'ailleurs aussi austere que les Anachoretes, aussi éclairé que les Séraphins.

Quelle sera donc la surprise, la douleur, le désespoir de ceux qui, éloignés de la foi et séparés de l'Eglise, iront un jour se présenter devant Dieu, et croyant avoir amassé des trésors de mérites, paroîtront à ses yeux les mains vuides? O que mon sort est bien différent? dans la foi, animée par la charité, pas un moment qui ne soit compté pour le Ciel ; pas une action qui ne soit écrite au livre de vie ; pas le moindre talent qui ne produise au centuple pour l'éternité. Voici un nouvel avantage aussi précieux.

2°. Je suis dans le sein de la foi, et la foi est pour moi la regle invariable qui fixe tous mes doutes. Et en combien d'occasions n'ai-je pas besoin de recourir à elle pour fixer et calmer mes agitations en fait de créance! Tantôt la raison, toujours curieuse et inquiete, veut sonder les mysteres de la Religion ; à la vue des obscurités, des nuages qui se présentent, elle se voit arrêtée à chaque pas ; elle se demande pourquoi ceci? pourquoi cela? ces mystères impénétrables semblent l'accabler sous leur poids. Si je n'ai que les lumières de cette foible raison, où en suis-je réduit? mais si j'ai recours à la foi, je suis

rassuré ; le pourquoi et le comment disparoissent : pourquoi ceci ? parce que Dieu l'a dit : comment cela ? comme l'Eglise l'enseigne. Tout est dit dans ces deux mots ; tout est renfermé dans ces deux oracles.

Tantôt des esprits inquiets et indociles, comme il s'en trouve si souvent dans le monde, viendront me faire des questions sans nombre, élever des difficultés sur des matieres épineuses et relevées ; tant que je serai réduit à moi-même, peut-être ne pourrai-je pleinement les satisfaire. Mais dans mon insuffisance, je les rappelle à la foi ; et dans deux mots je réponds à tout : que dit l'Eglise ? qu'enseigne la foi ? voilà ce que je crois et à quoi je m'en tiens ; à Dieu ne plaise que je veuille en savoir d'avantage.

Encore ne sont-ce là que des doutes propres et personnels ; car si dans le sein de l'Eglise même, il s'éleve des contestations qui divisent les esprits et qui forment des partis différents. Si dans ce temps de ténebres je ne vois que par mes foibles lumières, que deviendrai-je ? De part et d'autre on voit des personnes éclairées, on apporte des raisons, on oppose des difficultés : à quoi s'en tenir ? A la foi, j'en conviens ; mais cette foi véritable où est-elle ? Chacun se flatte de l'avoir de son côté, et de combattre pour elle. Voilà le moment décisif, je prends mon parti sans retour, l'Eglise ; l'Eglise, le corps des Pasteurs unis à leur chef, voilà la regle, voilà l'oracle. En vain tout autre, ou parti, ou secte, ou cabale,

viendront-ils me tenter, s'ils ne sont pas à l'Eglise, ils ne me sont rien. Graces immortelles en soient rendues à la foi; elle a calmé mes agitations; elle a dissipé mes alarmes, elle continue à me favoriser de ses dons.

3°. Je suis dans le sein de la foi; et la foi est pour moi la solide consolation que j'ai dans mes peines: car, il faut l'avouer, il y a des momens dans la vie où la raison pourroit peut-être nous soutenir: mais il y en a certains où l'on a besoin de toute sa religion pour ne pas succomber. Il est des accidens si terribles, des événemens si funestes, que les consolations ordinaires ne sauroient suffire. En vain, dans l'amertume et l'accablement de cette douleur, une raison toute naturelle viendra-t-elle me rappeller l'instabilité des choses humaines, me dépeindre la vanité des biens de ce monde; tout cela effleure la superficie de mon ame, mais tout cela ne va point jusqu'au cœur. En vain une fermeté stoïque, et une sagesse de Philosophe viendra-t-elle me débiter ses pompeuses maximes, me dire que le sage n'est ébranlé de rien, que l'homme n'est fait que pour se posséder lui-même, et dominer les événemens de la vie; ah! retirez-vous, fades consolateurs, laissez-moi dévorer en secret ma douleur: elle m'accable, mais elle me plaît; loin de l'adoucir, vous l'aigrissez, en y ajoutant le poids d'une consolation onéreuse. En vain des amis fidèles, touchés de mon sort, viendront-ils me

consoler, en m'assurant qu'ils prennent part à mes maux ; qu'ils sont sensibles à mon affliction : je les écoute extérieurement avec déférence, mais j'écoute encore plus ma douleur : je ne sais comment, dans toutes leurs paroles je ne trouve que vuide et que sécheresse ; rien ne me touche, et tout me laisse plongé dans l'abyme de cette douleur.

Mais la foi vient-elle à mon secours, et me fait-elle entrevoir que mon affliction peut contribuer à ma félicité ; que cette affliction entre dans l'économie de mon salut ; que la source de mes larmes peut devenir la source de mon bonheur : la foi me dit-elle que par mes afflictions je puis expier mes péchés, appaiser la colère de Dieu, mériter une place parmi les élus : cette foi vient-elle me présenter un Dieu élevé sur la Croix pour modèle ; ouvrir le Ciel à mes yeux pour récompense de mes travaux ; me montrer une éternité bienheureuse pour terme de mes malheurs : ah ! dès-lors mon cœur commence à s'ouvrir à la patience, mon esprit se prête aux réflexions salutaires, ma douleur me paroit amère, peu s'en faut qu'elle ne me devienne précieuse. O foi puissante et divine ! il n'appartient qu'à vous d'opérer ces prodiges : vous me présentez un Dieu mourant, je l'adore ; vous m'offrez la croix, je l'embrasse ; vous me montrez une éternité, je l'espere. Il ne falloit rien moins que vous pour calmer les flots agités de cet océan de douleurs ; mais à

votre vue, il me paroit changé en torrent de délices.

4°. Achevez donc votre ouvrage, foi salutaire; et après avoir été ma consolation dans mes peines durant cette vie, soyez encore la solide pensée qui me rassurera au moment de la mort. Elle le fera, et c'est même sur-tout alors qu'elle nous fera goûter ses précieux avantages.

Je meurs dans la foi, se dira une ame fidelle, j'expire dans le sein de l'Eglise : mes derniers momens lui seront consacrés, et mes derniers soupirs seront rendus entre ses mains. Recevez, foi divine, l'hommage que je vous rends; puissé-je par-là expier les outrages que je vous ai faits! du moins je reconnois que vous êtes la seule voie du salut, et le seul chemin qui peut nous conduire à Dieu. Que cet aveu d'un mourant vous est glorieux! mais en même temps qu'il est doux pour moi.

L'Eglise elle même croit cette pensée si consolante pour l'homme à sa derniere heure, et si capable de toucher le cœur de Dieu, que dans les prières qu'elle lui adresse pour le mourant, elle rappelle la foi dont il a fait profession dans sa vie. Dieu des miséricordes! lui dit-elle dans les sentimens de sa confiance, voilà une ame qui va paroître devant vous : elle a bien des sujets de redouter ce terrible passage; mais enfin souvenez-vous que dans le fort même de ses égaremens, elle a toujours conservé la foi. Trinité adorable! Pere, Fils, Esprit-Saint, elle a toujours confessé votre

saint Nom: c'est cette foi qu'elle vous présente avec ses regrets; soyez touché, et recevez-là dans le sein de votre miséricorde. Sortez donc, ame chrétienne, ajoute l'Eglise, comme rassurée: allez, vos péchés vous accuseront, mais votre foi parlera pour vous et sollicitera en votre faveur. C'est le dernier et le plus précieux gage qu'elle puisse vous donner de sa tendresse. Elle nous le donnera un jour, si durant notre vie nous lui sommes fidèles, si nous en conservons les sentimens, et si nous nous conduisons selon ses saintes maximes.

MEDITATION

Sur le même sujet.

C'est un bonheur ineffable pour nous, ô mon Dieu! d'être nés dans le sein de la foi; mais ce n'est pas assez de connoître et de gouter ce bonheur; nous avons contracté avec elle des engagemens. Ils consistent en quatre différens hommages qu'elle exige de nous: hommage et soumission, qui nous la fasse écouter avec docilité: hommage d'affection, qui nous la fasse aimer avec tendresse: hommage de zele pour en défendre les intérêts avec ardeur; hommage d'action, qui nous la fasse honorer par nos œuvres.

Dieu Saint, auteur et consommateur de la foi, qui avez daigné m'éclairer de ses divines lumières, accordez-moi la grace de bien con-

noitre mes égaremens envers elle, et plus encore la fidélité avec laquelle je dois inviolablement les remplir.

1°. Hommage de soumission. Et quels doivent en être les sacrés caractères? soumission humble et docile; c'est le partage des véritables enfans de l'Eglise: la foi l'exige d'une manière si indispensable et si absolue, que si quelqu'un vient à la lui refuser et à s'en départir, elle le méconnoit, elle le condamne, et s'arme contre lui de tous ses anathêmes. Dès-lors ce n'est plus pour elle qu'une brebis indocile; malheur à elle, si ainsi égarée, elle tombe sous la dent du loup ravisseur; dès-lors ce n'est plus qu'une pierre d'achoppement et de scandale, qui ne peut trouver place dans l'édifice de la céleste Jérusalem: dès-lors ce n'est plus que comme un membre pourri, qu'il faut retrancher, de peur qu'il ne communique sa contagion.

Soumission ferme et inébranlable, jusqu'au point de tout sacrifier, de tout souffrir, de tout perdre, plutôt que de perdre la foi, plutôt même que de s'exposer à la perdre, biens, honneurs, santé, liberté, vie même, tout cela est précieux; mais si tout cela se trouve en compromis avec la foi, tout cela doit céder à la foi, et s'il le faut, sur les débris de tout cela doit s'élever la foi triomphante.

Soumission sur-tout intérieure et de cœur: c'est sur cet autel que nous devons offrir cet hommage à la foi. Quand elle commande, elle a droit aux secrètes pensées de notre ame

et aux sentimens intimes de notre cœur. Mais une obéissance extérieure, un silence plein d'égard et de déférence ne suffiroit pas? Non, il ne sauroit suffire à la foi; ce ne seroit lui donner que la main, et elle demande le cœur. Foi divine, Eglise sainte! que ma main droite soit retranchée, si elle trace jamais des caractères que mon esprit dément, que ma langue desséchée s'attache pour toujours à mon palais, si jamais elle prononce des paroles que mon cœur désavoue; ma Religion m'enseigne à parler, et non à déguiser; ma foi m'apprend à mourir, et non à mentir. Une foi qui m'autoriseroit à un tel déguisement, n'auroit jamais de part qu'à mes anathèmes: allez, lui dirois-je, vous n'êtes point une foi chrétienne; la probité païenne vaut plus que vous.

2.°. Nouvel hommage que nous devons à la foi; hommage d'affection, qui nous la fasse aimer avec tendresse. L'Eglise est notre mere; en ce point le cœur parle, sans que la bouche s'explique. A cet aimable qualité de mere, Eglise sainte! pourrois-je vous méconnoître? et à combien de titres méritez-vous ce doux nom? c'est vous qui m'avez engendré en Jésus-Christ; vous m'avez fait naître dans votre sein; vous m'avez reçu entre vos bras; vous m'avez nourri de votre lait; dans ma faim vous m'avez rassasié de la manne céleste et du pain des Anges; dans ma soif vous m'avez désaltéré par le breuvage d'immortalité dans le sang de l'Agneau: me favorisant aussi de vos dons dès l'enfance, et comblant

ensuite vos bienfaits d'âge en âge ; me montrant le chemin du salut, me conduisant par la main dans les voies de Dieu ; me rappellant avec bonté, si je m'égarois ; me recevant avec tendresse, si je revenois. Que de prières adressées au Seigneur pour moi ! que de sacrifices offerts sur ses autels ! que de secours préparés pour le Ciel ! Vous ne bornez pas là vos faveurs ; comme c'est dans votre sein que j'ai eu le bonheur de naître, c'est encore entre vos bras que j'espere rendre le dernier soupir ; c'est par vos mains que je dois être présenté au Pere des miséricordes ; c'est par votre secours et à l'aide de vos graces que j'espere une entrée dans sa gloire. Et à qui donnerois-je ma tendresse, si je vous la refusois ? justice, reconnoissance, intérêt, ne sont ce pas autant de voix éloquentes qui sollicitent pour vous, et me demandent mon cœur ? Je vous le consacre et tous ses sentimens pour toujours : je vous dois toute ma tendresse ; mais à quelles marques pourrai-je vous la témoigner.

3°. Ayons du zele pour elle, voilà le gage le plus assuré que nous pourrons lui donner, et qu'elle recevra avec plus de joie. Du zele pour la foi ! un Chrétien pourroit-il en manquer ? Nous croyons en avoir, nous nous en flattons ; mais l'avons-nous en effet ? Jugeons-nous nous-mêmes : en voici les marques. O mon Dieu ! quel examen, ou quel jugement vais-je ici subir ! Ah ! Seigneur,

nous sommes fidèles et Chrétiens de nom : le sommes-nous de conduite et de mœurs ?

Notre foi a des commandemens ; elle a des loix ; elle a des pratiques. Ces commandemens, les remplissons-nous ? ces loix, les respectons-nous ? ces pratiques, les observons-nous ? voilà le zele ; pouvons-nous nous flatter d'en être animés ? Notre foi a des intérêts, les avons-nous à cœur ? si elle a des succès, y prenons-nous part pour nous en réjouir ? si elle fait des pertes, y sommes-nous sensibles pour nous en affliger ? voilà le zele, et le seul qu'elle canonise. Sur tout cela chacun doit répondre pour soi ; mais pour moi, que puis-je répondre, qu'en me condamnant ? Notre foi a des ennemis à craindre, des persécutions à essuyer, des combats à soutenir ; nous le savons : de quels sentimens sommes-nous touchés ? Le zele de la maison de Dieu dévore-t-il notre cœur comme celui du Prophête ? parlons-nous, agissons-nous, vivons-nous pour elle ? que si notre état ne nous permet pas de parler, de raisonner pour la foi, car il ne conviendroit pas à tous de le faire, du moins prions-nous pour elle ? prions-nous pour sa conservation ? prions-nous pour ses défenseurs ? prions-nous pour ses enfans ? prions-nous pour ses ennemis ? comme Moïse, levons-nous les mains au Ciel, tandis que les Josué combattent pour elle ? sans essuyer leurs travaux, nous aurons part aux dépouilles ; et combien de fois l'homme qui prie, comme l'homme qui obéit, a-t-il remporté

des victoires ? O foi divine ! vous le trouviez autrefois dans les premiers fidèles, ce zele ardent ; ils vous l'offrent dans le témoignage de leur sang : qu'ai-je fait jusqu'à présent pour vous le témoigner ? du moins dans la suite travaillerai-je à les ranimer dans mon cœur ; mon insensibilité, mon indifférence passée n'est-elle pas un motif bien pressant pour m'y engager ?

4°. Un dernier hommage bien précieux que nous devons à la foi, c'est l'hommage de nos œuvres. La foi et les œuvres doivent toujours être unies ensemble, et marcher de concert : les œuvres sans la foi sont des œuvres stériles ; et la foi sans les œuvres est une foi morte. L'arbre se connoit par le fruit, disoit le Sauveur, et le Chrétien se connoît par les œuvres. Sans qu'on nous interroge, nos actions doivent dire quelle est notre Religion. Nous ne portons pas notre foi écrite sur notre front ; mais nous devons l'annoncer par nos mœurs, et la rendre respectable par notre conduite, et par des œuvres qui répondent de la foi, qui honorent la foi, qui conservent et entretiennent la foi. Amour de Dieu, détachement de nous-mêmes, charité pour nos freres, édification mutuelle ; tel est le glorieux témoignage que nous devons à la foi, si la foi vit dans nous. Mais que seroit-ce, ô mon Dieu ! si, au lieu de ces œuvres qui doivent soutenir, honorer, conserver ma foi, les mes œuvres mêmes, je la contredisois, je

la déshonorois je l'exposois, et, par une suite trop naturelle, je la perdois.

Et faudroit-il s'étonner, si, en contrédisant, en déshonorant, en exposant ainsi notre foi, nous venions enfin à la perdre? et n'est-ce pas l'exposer, que de nous exposer dans les occasions où nous savons qu'elle risque tout; de former des liaisons avec des personnes suspectes; d'écouter des discours dangereux en prêtant l'oreille au serpent séducteur; de se livrer à des lectures profanes et criminelles, capables de porter le poison également dans l'esprit et dans le cœur; de vouloir parler de tout, juger de tout, décider sur tout? Plaignons-nous après cela que nous avons des tentations contre la foi! et comment cette foi subsisteroit-elle dans nous, quand nous prenons tous les moyens pour la perdre? Pensez-vous, disoit autrefois le Sauveur du monde, que quand le Fils de l'homme viendra un jour, il trouvera encore de la foi sur la terre? Hélas! adorable Sauveur, sans attendre même la fin du monde, si vous veniez à présent, en trouveriez-vous beaucoup parmi nous? Ah! ne nous enlevez pas ce sacré dépôt, n'éteignez pas ce céleste flambeau, ne nous privez pas de cette précieuse portion de votre héritage: punissez-nous, nous le méritons; mais ne portez pas la punition jusqu'à éloigner de nous votre divin Esprit, et à nous soustraire les lumieres et le don de la foi: *Ne projicias me à facie tuâ, et Spiritum sanctum tuum ne auferas à me* (a).

(a) *Psalm.* 150.

PRIERE.

QUELLES actions de graces n'ai-je pas à vous rendre, ô mon Dieu! de m'avoir fait naître dans le sein de la foi, de m'avoir éclairé de ses divines lumières, préférablement à tant d'autres qui gémissent dans les ombres de la mort! Qu'ai-je fait pour mériter une telle faveur? et que ne dois je pas faire pour en témoigner ma juste, ma vive, mon éternelle reconnoissance? Je comprends tout le bonheur que cette foi me procure; mais je sens aussi ce qu'elle demande, et quels sont les hommages qu'elle a droit d'exiger de moi: je vous les offre dès à présent; et toute ma vie je tâcherai de vous les rendre en son nom et par son secours.

Hommage de soumission, je la respecterai avec docilité, hommage d'affection, je l'aimerai avec tendresse; hommage de zèle, je n'oublierai rien pour en défendre les intérêts avec ardeur; hommage d'action, toute ma vie je m'efforcerai de l'honorer par mes œuvres. Oui, je tâcherai de l'honorer en tout. Je la ferai régner dans mon cœur et dans ma conduite, elle sera l'ame de mes sentimens et de mes actions; je jugerai des choses selon les vues de la foi; mes pensées, mes projets seront animés de cet esprit de foi. Conservez la dans moi, ô mon Dieu, afin que durant ma vie elle soit la règle de mes mœurs, et qu'à la mort elle puisse recevoir mes derniers soupirs, remettre mon ame entre vos mains, et l'introduire dans le sein des élus.

PRATIQUES.

1°. Faire souvent des actes de foi, et en renouveller les sentimens devant Dieu.

2°. En toutes choses, autant qu'on le peut, agir en esprit de foi.

3°. Renouveller de temps en temps ses engagemens à la foi, et les promesses qu'on lui a faites dans le baptême.

4°. Avoir une dévotion, un respect particulier pour les plus petites pratiques de piété consacrées par la foi; avoir de l'eau bénite chez soi; porter toujours sur soi-même quelque monument de piété; se procurer, autant qu'on le peut, les trésors précieux des indulgences; honorer les images des Saints, surtout celui dont on porte le nom.

5°. Détester tout livre, tout discours, toute liaison qui peut le moins du monde altérer les sentimens de la foi; et prier le Seigneur de nous la conserver jusqu'au dernier soupir.

CINQUIEME LECTURE.

Sur la Providence.

Il y a une providence: il faut la reconnoître, il faut s'y soumettre, il faut la seconder.

Il y a une providence: les preuves en éclatent dans tout; on les trouve dans Dieu, dans le monde et dans nous-mêmes. Dans Dieu, les lumieres de la raison la découvrent dans son essence; dans le monde, la vue de cet univers la rend sensible à nos yeux; dans

nous-mêmes, le sentiment intime nous la démontre.

1°. Cette vérité essentielle est puisée dans le sein de Dieu même. Il y a un Dieu, s'il y a un Dieu, il y a un Etre infiniment parfait ; s'il y a un Etre infiniment parfait, il est infiniment sage, il est infiniment bon, il est infiniment puissant. S'il est sage, il doit connoître l'ordre : s'il est bon, il doit aimer l'ordre ; s'il est puissant, il doit établir l'ordre. L'ordre établi est l'effet primitif et immédiat de la providence ; il y a donc une providence. S'il y a un Dieu, il est la fin de toutes choses, comme il en est le premier principe. S'il en est la fin dernière, il doit les conduire infailliblement à leur terme ; pour les y conduire, il faut choisir et diriger les moyens : choisir les moyens pour la fin, diriger les moyens à la fin, c'est l'effet propre de la providence ? il y a donc une providence.

Je demande : Dieu est-il par-tout ? ou l'immensité a-t-elle cessé d'être immense ? S'il est par-tout, par-tout il voit, il connoît, il agit, il conduit : voir, connoître, agir et conduire en Dieu, qu'est-ce autre chose que la providence ? ébranler cette vérité, ne seroit-ce pas sapper le fondement et la base de toutes les autres, et plonger l'univers dans un chaos et une confusion plus triste encore que le néant dont il a été tiré.

2°. Et comment la providence pourroit-elle échapper aux lumières de notre raison, puisqu'elle se rend comme palpable à nos sens

dans la structure de l'univers ? Et qui pourra, disoit le Prophète, qui pourra faire taire l'admirable concert que les astres forment entr'eux sur nos têtes ? *Concentum cæli qui dormire faciet* (a) ? Quand, dans une nuit tranquille et un air serein, je viens à lever les yeux au ciel, et que je vois le spectacle que présente le firmament, le nombre innombrable d'étoiles qui marchent comme en ordre de bataille, rangées sous les étendards de la providence qui les conduit ; l'éclat vif et animé de ces astres comme autant de brillantes fleurs parsemées dans le ciel ; la régularité admirable de leurs mouvemens. A telle heure, tel astre doit paroître, le voilà qui brille ; à tel temps il doit se coucher, il a disparu. La constance et la perpétuité de leurs cours ; depuis le commencement du monde, sans interruption et sans intervalle, on les voit commencer et finir leurs cours. Et quelle oreille assez assoupie pour ne pas entendre la mélodie de cet ineffable concert ?

Du ciel, portons nos regards sur la terre ; quel nouveau témoignage à la providence, dans cette variété admirable d'objets, de plantes, de fruits, d'animaux dont elle est couverte ! les fleuves divers, qui, comme autant de veines, arrosent le corps immense de la terre altérée, ces arbres chargés de fruits, ces prairies émaillées de fleurs ; que penser de cette constante diversité de saisons ? avec quelle justesse elles partagent l'année,

(a) Job. 38.

comme si elles l'avoient pesée dans la balance! Ne semblent-il pas, dit saint Chrysostome, que ce sont comme quatre sœurs qui ont partagé l'héritage de leur pere entr'elles, et qui, contentes de leur partage, se renferment religieusement dans leurs bornes, et s'accordent à nous faire part, tour-à-tour, de leurs dons? Le printemps ranime la terre, et la couvre d'une aimable verdure. L'été dore les campagnes d'une riche moisson. L'automne cueille les fruits dans son abondance. L'hiver en jouit dans le sein du repos. Ce concert est-il moins admirable que celui du ciel?

Je me transporte enfin sur le bord d'une vaste mer. Quel nouveau théâtre de la providence, dans sa profondeur et son étendue, dans son calme et ses agitations. Tantôt paisible et tranquille, elle me donne une image de la paix inaltérable de son Auteur; tantôt agitée et en fureur, elle me fait trembler sous sa main redoutable: toujours resserrée dans elle-même, elle me fait adorer les sages dispositions de la providence qui la contient dans ses bornes. Je vois des flots immenses s'élever, semblables à de hautes montagnes: trois grains de poussiere arrêtent la fureur des flots; ils viennent se briser sur le rivage, et respecter l'ordre que la providence y a tracé sur le sable: *Huc usque venies* (a).

O vous! qui refusez à la providence l'hommage de vos adorations; hé bien, doutez-en, à la bonne heure; mais auparavant faites faire

(a) Job. 38.

cet admirable concert qui regne dans les créatures: éteignez les célestes flambeaux qu'elle a allumés sur nos têtes; dites à la nuit de ne plus annoncer le jour; renversez tout ordre de tems, de saisons, de productions sur la terre: rompez les digues de la mer; et, pour dire quelque chose de plus, faites régner dans l'univers le désordre qui regne dans votre cœur; et alors dites, dans la licence effrénée de vos jugemens, y a-t-il une providence? Que si au contraire votre raison ne peut en venir là; si elle vous force même à reconnoître une providence dans l'univers, unissez votre voix à celle de toutes les créatures, qui forment cet admirable concert de louanges à sa gloire: *Concertum cæli.*

3°. Ecoutons une voix encore plus éloquente! la voix du sentiment intime qui s'éleve dans nous; car ici il n'est point besoin de raisonnement; tout ce que nous avons à craindre, c'est de trop raisonner. Le premier coup d'œil décide en faveur de la providence. Eh! qui pourroit se refuser à la simplicité de cette preuve de sentimens? Je vois une famille réglée dans le sein de la paix qui y réside, et je dis: il y a un chef qui préside. Je vois un état tranquille; les arts, les loix, la justice y dominent, et font respecter leur empire; et je dis: il y a un Roi qui gouverne. Je vois un troupeau paissant dans d'heureux pâturages, réuni sous la même houlette, à couvert de la dent du loup ravisseur; et je dis: Il y a un pasteur vigilant qui le conduit.

Je vois un vaisseau en pleine mer, avancer à voiles déployées, arriver heureusement au port ; et je dis sans hésiter : il y a un pilote habile qui tient le gouvernail en main. Et en même tems, je vois l'univers comme suspendu et balancé dans les airs ; et dans cet univers, l'ordre, la beauté, la variété, la régularité, la constance : et on dira, c'est le hasard. O hasard ! que tu es sage ! que tu es éclairé ! que tu es constant ! je dirois presque, que tu es divin ! Mais, en disant, c'est le hasard, pense-t-on le persuader aux autres ? peut-on se le persuader à soi-même ? le sentiment intime du cœur ne réclame-t-il pas contre le langage trompeur de la bouche ? et dans combien d'occasions le témoignage intérieur ne nous arrache-t-il pas, comme malgré nous, l'aveu de la providence ? Dans un danger subit, un accident imprévu, on leve les yeux au ciel ; mon Dieu ! s'écrie-t-on aussitôt. Et pourquoi lever les yeux vers le ciel, si l'œil de la providence est fermé ? pourquoi l'invoquer, si elle n'a point d'oreilles pour nous entendre ?

Ah ! mon Dieu ! devons-nous nous écrier avec le Prophête ; oui, sans sortir de moi-même, je trouve les preuves sensibles de la providence. En vain voudrois-je douter et lui résister, elle triomphe de mes doutes et de mes réststances ; et tous mes efforts devenant inutiles, ne serviront qu'à graver plus avant ce témoignage dans mon cœur, et à me faire conclure : il y a donc dans cet univers

une intelligence qui préside, un œil qui voit, un bras qui opère, une sagesse qui dirige, une force qui soutient, une éternité qui conserve; c'est-à-dire, une providence qui voit tout, qui préside à tout, qui dispose de tout; il faut donc la reconnoître et l'adorer; il faut s'y soumettre et la seconder. C'est la conclusion de toute ame sage. Toute autre conduite est l'aveuglement le plus déplorable dans l'homme et peut-être la punition de Dieu la plus redoutable.

.....

ENTRETIEN
DE L'AME
AVEC DIEU.

Sur la conduite de la Providence.

L'Ame. Rien de si vrai, ô mon Dieu! à s'en tenir à ces dehors éclatans que présentent tous vos ouvrages : on est forcé de reconnoître et d'adorer une providence ; mais permettez-moi, Dieu de bonté, d'ouvrir mon cœur devant vous, de vous faire part de mes doutes et de mes perplexités ; de soulager mes peines et mes agitations, en vous les communiquant. Quand je jette les yeux sur ce vaste univers, à la vue de tout ce qui s'y passe, je cherche cette providence ; elle me paroît avoir disparu ; son éclat semble s'éclipser. Quand je vois cette distribution si

différente des biens de ce monde : les uns ont tout, et les autres n'ont rien : les uns naissent dans l'abondance, et prodiguent les trésors ; les autres gémissent dans la misère, et ne se nourrissent que du pain de leurs larmes : les uns semblent être nés pour être heureux ; et les autres en naissant, avoir porté sur leur front cet arrêt : Tu seras maudit. Tous cependant, sont enfans de cette providence. Et comment comprendre cette inégalité si marquée de conditions parmi eux ? pourquoi celui-ci Roi, et celui-là sujet ? pourquoi celui-ci dominant en maître, et l'autre rampant en esclave ? Pourquoi étant tous enfans de Dieu, ne pas les rendre tous égaux ; et devant tous aboutir au même terme, ne pas les conduire par la même voie ?

Il y a plus encore ; non-seulement les biens sont inégalement partagés, mais souvent les impies et les méchans sont privilégiés dans cet étonnant partage : s'il y avoit quelqu'un à favoriser, sur qui devoit, ce semble, tomber la faveur ? et qui ne seroit surpris de voir l'impie donnant la loi, et le juste forcé de la recevoir ? de trouver Job sur le fumier, et Achab dans le sein du palais ? Saint Paul sur un échafaud, et Néron sur le trône ? En considérant ce qu'on voit si souvent dans le monde ; l'iniquité triomphante, l'innocence opprimée, le vice dominant, la vertu foulée ; à cette vue la, raison troublée, étonnée, n'est-elle pas tentée de s'écrier : où est la providence ? où êtes-vous, ô Dieu bon et puissant !

ranimez ma foi ; pardonnez le trouble de mon esprit, et daignez calmer les agitations de mon ame.

Le Seigneur. Ame de peu de foi, à quel trouble, à quels excès se livrent vos sentimens égarés ? Jusqu'à quand jugerez-vous des choses selon vos vues humaines ? Je veux bien descendre jusqu'à vous, pour vous élever à moi. Vous dites en vous-même : cette inégalité de conditions et de biens est-elle l'ouvrage de la providence ? Les uns riches, et les autres pauvres : les uns souverains et les autres sujets ; les uns maîtres, et les autres esclaves ; mais pensez et réfléchissez : dans une parfaite égalité de conditions et de biens, le genre-humain, la société civile, l'union de ces membres auroit-elle pu subsister ? Qu'on établisse deux villes, une toute composée de grands et de riches, l'autre de petits et de pauvres ; celle des pauvres périroit bientôt, on le comprend ; celle des riches pourroit-elle se soutenir ? Et dans cette égalité de fortune et de rang, où tous les hommes seroient égaux, également commodes et aisés, qui voudroit prendre sur soi les états pénibles et laborieux, et cependant nécessaires ; tandis que les autres exerceroient les fonctions tranquilles et honorables ? Qui voudroit, en qualité de laboureur, arroser la terre de ses sueurs, tandis que les autres vivroient dans le sein du repos et de la mollesse ? Dans une ville tout seroit peuple sans distinction ? ou tout magistrat sur les lis ? et dans l'univers

tout doit-il obéir, ou tout commander ; ou si personne ne commande ni n'obéit, que seroit-ce que l'univers, qu'une tour de Babel?

De sorte que bien loin que cette inégalité de conditions et de biens soit opposée à la providence, c'est au contraire, parce qu'il y a une providence, qu'il doit y avoir une inégalité de conditions et de biens. Il étoit du ressort de cette sagesse qui embrasse tout d'unir les hommes entr'eux par les liens de la subordination et de la dépendance, afin que l'heureux consolant l'affligé, le riche secourant le pauvre, le pauvre et l'affligé, le riche et l'heureux, unissent leurs voix pour célébrer de concert les louanges de la providence qui les gouverne.

L'Ame. Mais enfin, ô mon Dieu! en supposant la nécessité des conditions inégales, pourquoi du moins, dans cette inégalité, ne pas privilégier les justes préférablement aux impies? Pourquoi ne pas confier aux bons le dépôt de l'autorité et des richesses, dont ils auroient fait un si saint usage, au lieu de les donner aux hommes injustes, qui en abusent et qui les déshonorent?

Le Seigneur. Reconnoissez encore ici les vues de ma providence, dans celles de ma sagesse. Pourquoi refuser les biens de la terre aux justes? afin qu'ils ne cessent pas d'être justes. Dans l'abondance, ils s'élèveroient et ils se pervertiroient. Parce que par là je veux exercer leur vertu et augmenter leur couronne. Job ne rend plus de gloire sur son fumier,

que tous les Rois sur le trône. Mais d'une autre part, pourquoi accorder aux pécheurs les biens de ce monde ? pour en montrer le néant et la vanité ; puisque je les donne même à mes ennemis pour les engager, les attirer à moi par l'attrait des faveurs temporelles, auxquelles ils sont plus sensibles ; pour leur donner le moyen d'expier leurs péchés, s'ils en veulent faire un meilleur usage. Pourquoi encore ? Pour récompenser le peu de biens qu'ils font sur la terre. Je récompense leurs vertus naturelles par des biens naturels : c'est ainsi que je donnai autrefois l'empire de l'univers aux Romains en récompense des vertus morales qu'ils pratiquerent.

Cependant la conduite de ma providence n'est pas en ce point toujours uniforme. Elle ne refuse pas toujours les biens de la terre aux justes. Il y auroit à craindre qu'on ne pensât que ces biens ne sont pas mon ouvrage, puisque je ne les donnerois jamais à ceux qui me servent. Elle ne les accorde pas toujours aux pécheurs ; ce seroit engager les autres à le devenir, quand ils verroient que pour être heureux, il suffit d'être impie. Ma providence en dispose autrement, et par le sage tempérament qu'elle garde envers les uns et les autres, elle les contient tous dans les justes bornes qu'elle leur prescrit, et sous les voiles impénétrables du secret qu'elle se réserve.

L'Ame. J'adore vos desseins, ô mon Dieu ! mais me permettez vous de vous ouvrir en-

core mon cœur sur mes peines personelles, et sur la conduite de votre providence dans la circonstance particuliere où je suis? Je n'ai rien oublié, ce semble, pour me rendre cette providence favorable et propice, et elle s'éclipse à mes yeux. J'ai fait choix d'un état, et j'y suis malheureux: j'entreprends des affaires après avoir prié, fait prier, et elles échouent. Aucun de mes projets ne me réussit; il suffit que j'entreprenne une chose, pour la voir manquer: tout se tourne contre moi; des amis m'abandonnent, des ennemis me poursuivent; vous-même, mon Dieu! vous semblez me délaisser. Hélas! si je ne craignois de blasphêmer, je dirois: où est la providence?

Le Seigneur. Arrêtez, ame infidelle, vous vous livrez à l'amertume de vos regrets, vous souffrez, vous gémissez, vous êtes étonnée de souffrir; mais savez-vous quels sont sur vous les désseins de la providence? Attendez les momens et le temps: et quand ce temps finira, vous verrez le dénouement de tout; le voile sera tiré, la providence se justifiera à vos yeux. Il est vrai; si vous étiez pour toujours sur la terre, et que vous n'eussiez rien à espérer au-delà, vous auriez sujet de vous étonner, de vous affliger; mais quand vous viendrez à penser que si votre Dieu vous a mis au monde, ce n'est pas pour toujours; que la terre n'est pour vous qu'un lieu de pélerinage et d'exile, un séjour et un tems d'é-

preuves; que vous y passerez un certain nombre de jours; après lesquels un nouvel ordre de choses se manifestera à vos yeux, et distribuera la récompense ou la peine, selon les mérites et les démérites; dans ce point de vue, pourrez-vous encore révoquer en doute la providence, comme si vos travaux devoient être stériles, comme si vos larmes ne devoient jamais être essuyées, comme si vos vertus et vos épreuves devoient être sans récompense? et ne devez-vous pas dire au contraire à vous-même: oui, s'il y a une providence, il doit en être ainsi! Il faut que le voyageur éprouve les rigueurs du pélerinage, pour goûter les délices du terme; il faut que l'or soit purifié dans le feu, pour en sortir plus pur et plus éclatant; il faut que le grain pourrisse dans la terre, afin de le faire germer pour le ciel au centuple: il faut enfin pour moissonner dans la joie, avoir semé dans les larmes.

Après tout, hommes mortels, sachez que malgré tous vos efforts et toutes vos recherches, il y aura toujours pour vous des mystères impénétrables dans ma providence; et si portant vos vues au-delà des bornes, vous continuez à demander en tout, pourquoi et comment? craignez d'entendre s'élever sur vous la voix de l'oracle, *qui scrutator est majestatis opprimetur à gloria* (a).

Ame présomptueuse! gémis de ta présomption, et apprends à adorer les sages dis-

(a) *Prov.* 25.

positions de la providence, et non à les pénétrer ; ame criminelle ! tremble sous la main de Dieu, et crains que la providence, pour se venger, ne t'abandonne à l'égarement de tes voies. Et vous, ame humble et fidelle, adorez les desseins de Dieu, respectez ses ténebres, et concluez dans les sentimens d'une foi humble : il y a une providence, il faut la reconnoître ; il y a une providence, il faut s'y soumettre. Tâchez même de la seconder, et ajoutez vos efforts, vos soins, votre vigilance, à ses saintes dispositions. Vous ne pouvez rien sans le secours de la grace de Dieu, mais Dieu ne fera pas tout sans votre correspondance à sa grace : aidez-vous, il vous aidera ; efforcez-vous, il vous soutiendra ; marchez, il vous conduira par la main ; et ainsi conduite, vous arriverez infailliblement au terme où sa providence vous a préparé le bonheur et la récompense.

PRIERES ET PRATIQUES.

QUE nous sommes aveugles et insensés, ô mon Dieu ! de vouloir sonder les profondeurs impénétrables de votre providence ! Ne méritons-nous pas que vous nous livriez aux ténebres de notre aveuglement, et que vous nous laissiez courir dans la voie de nos égaremens et de nos pensées ? Que prétendons-nous donc ? Ne doit il pas nous suffire de savoir que vous êtes bon ; que du moment

que nous vous abandonnons à votre providence, vous nous conduirez par la main ; que vous ne sauriez délaisser ceux qui mettent en vous toute leur confiance ; que d'ailleurs tous nos retours, toutes nos réflexions sont stériles et inutiles, souvent présomptueuses et téméraires ; qu'elles sont capables d'éloigner de dessus nous vos regards de tendresse et de complaisance ; qu'elles ne peuvent que nous précipiter dans des doutes, des péchés et des malheurs.

O Providence divine ! je m'abandonne à vous sans réserve, je me jette entre vos bras sans retour ; je vous laisse disposer de tout souverainment. Vous êtes mon Créateur, mon Dieu et mon Pere ; vous connoissez le néant d'où vous m'avez tiré, le limon dont vous m'avez formé, la fin à laquelle vous me destinez, le chemin qui doit m'y conduire : disposez donc de tout, et réglez tout selon votre bon plaisir : je ne veux plus savoir qu'une seule chose sur cette providence divine : la reconnoître, l'adorer, m'y soumettre, et, autant qu'il sera en moi, la seconder ; après quoi, tout espérer de votre bonté. Puis-je mettre mon sort en meilleures mains, que dans celles du plus tendre des peres ?

SIXIEME LECTURE.

Sur l'Immortalité.

Tandis que d'une part tout nous présente la mort et la dissolution de nos corps

formés de terre ; de l'autre, tout nous annonce aussi l'immortalité de nos ames, créées à l'image de Dieu. La foi, la raison, le sentiment intime, le consentement unanime de toutes les Nations, tout concourt à établir le précieux avantage de cette immortalité glorieuse. La foi nous l'assure dans tous ses oracles : les lumières de la raison peuvent nous en convaincre ; le sentiment intime nous fait soupirer sans cesse après elle ; nous sentons qu'après notre mort il subsistera encore quelque chose de nous-mêmes ; le consentement comme général et unanime de toutes les Nations se réunit en faveur de cette vérité fondamentale.

Comme c'est à des Chrétiens qu'on présente ces saintes lectures, ce seroit faire tort à leur foi, que d'entreprendre de leur prouver un article si essentiel à la religion ; contentons-nous de leur en présenter les précieux avantages, et de les engager à s'en rendre dignes.

Point de pensée si grande, si féconde, et qui nous puisse être si salutaire, que la pensée bien méditée de l'immortalité de nos ames ; elle devient pour nous la source des biens les plus précieux.

Elle nous élève dans nos sentimens, elle nous sanctifie dans nos actions, elle nous satisfait dans nos désirs, elle nous console dans toutes peines. Entrons dans les grandes vues qu'elle nous présente ? rien de plus digne de

nous, que de connoître ce que nous sommes dans l'ordre de la grace.

1°. Elle nous éleve dans nos sentimens. Rien de si vrai : le malheur de l'homme vient souvent de ce qu'il ne se connoît pas, ou de ce qu'il se connoît mal ; il ne connoît ni ce qu'il peut ni ce qu'il attend, souvent même ni ce qu'il est. Nous nous trompons, quand nous croyons être dans un corps qui est nous-même ; non sans doute, ce corps, cette argile n'est point nous, c'est notre prison ; ce qui est véritablement nous, c'est notre ame ; dans elle est notre solide grandeur. O aveuglement déplorable des hommes ! si on leur demande qui êtes-vous ? l'un dira je suis noble, tenant un rang dans le monde ; l'autre, je suis Magistrat, assis sur les lis ; un autre, je suis Roi, élevé sur le trône. Tout cela est grand, mais il y a dans vous quelque chose de plus grand encore ; vous êtes immortel, voilà le plus beau de vos noms, et le plus précieux de vos titres ; l'éclat des autres disparoît devant celui-ci. Vous êtes immortel ; à ce titre, votre premier principe, c'est Dieu ; votre modèle, c'est l'homme Dieu ; votre occupation, c'est la vertu ; votre vie, cest la grace ; votre héritage, le ciel ; votre espérance, l'éternité ; votre bonheur, le bonheur de Dieu même. Sous ce point de vue, votre ame vaut plus que tous les biens du monde ; votre dignité est plus grande que celle de tous les Rois de la terre ; et le seul titre d'immortel que vous portez gravé

sur le front, vous honore plus que tous les diadêmes qui pourroient l'orner.

Dans la sublimité de ces sentimens, l'homme commence à se connoître et à se respecter, dès-lors il craindra de se déshonorer par l'erreur des vices, de se dégrader par l'esclavage des passions, de s'avilir par la contagion des choses humaines. Immortel comme il est, il prend son essor vers le ciel, il rougit de s'attacher à la terre ; semblable à un grand Monarque, qui rougit lorsqu'on le surprend dans des occupations indignes de lui. Un grand Roi ne doit former que de dignes projets dans son esprit ; et un homme immortel ne doit concevoir que de nobles désirs dans son cœur.

L'homme mortel mettra donc sa grandeur dans les vanités propres du temps, mais l'ame immortelle, qui voit des atômes où le monde croit voir des colosses, ne mettra sa grandeur que dans son immortalité ; elle n'aqu'à se tenir dans ce sentiment si élevé, pour voir passer sous ses pieds la vaine pompe des grandeurs humaines : dès-lors l'homme n'a que faire ni de faste pour s'élever, ni de voile pour se déguiser, ni d'hypocrisie pour se contrefaire ; il n'a qu'à renoncer au mensonge de son orgueil pour être véritablement grand. Sans rien emprunter au-dehors, la nature et la religion l'honorent assez pour être grand sans enflure, et pour le paroître sans affectation ; parce que dès-lors, élevé

au-dessus du monde et des sens, il devient grand de la grandeur de Dieu même, sage de sa sagesse, équitable de sa justice, immortel de son immortalité, et, pour ainsi dire, tout divin de sa divinité même. Dans cette vue, l'homme cessera de s'aimer, ou s'il s'aime encore, il aimera dans lui, non l'homme charnel, non l'homme terrestre, non l'homme sensuel, mais l'homme spirituel, mais l'homme immortel, mais l'homme céleste : car voilà l'homme, et voilà tout l'homme ; le reste n'en est que l'ombre, le fantôme et l'image : *Hoc est omnis homo* (a).

2°. L'idée de l'immortalité nous sanctifie dans toutes nos actions, par la grandeur des vues et la sublimité des motifs qu'elle nous inspire. Que sont en effet tous les autres motifs pour régler notre conduite, en comparaison de celui de notre immortalité ? Non, il n'y a de véritables vertus que celles qui sont fondées sur cette immortalité glorieuse ; les autres feront des dissimulés, des politiques, des hypocrites, des sépulcres blanchis, mais elles ne feront jamais des hommes sages par choix, et vertueux par principe. On dit quelquefois que les vertus ne sont souvent que déguisement et dissimulation ; pourquoi ? Parce que ces vertus se bornent au temps, et ne visent pas à l'immortalité. Souvent la justice n'est qu'une vertu contrainte et forcée ; la main est pure, le cœur ne l'est pas. Le désintéressement n'est qu'ostentation ; la

(a) *Eccl.* 12.

modestie n'est qu'affectation : cela n'arrive que trop dans cette région de ténebres. Mais élevez l'homme à la région sublime de l'immortalité : on y respire un air plus pur, et dégagé de toute contagion, la vertu y est vérité, y est sincerité, y est sentiment : la main est innocente, et le cœur est sans tache.

Telles sont les vertus en général. Placez-les en particulier dans chaque condition, dans chaque état ; donnez à l'homme l'immortalité pour regle de sa conduite, et pour mobile de ses actions ; dans chaque condition et dans chaque état vous trouverez le vrai sage, le bon Roi, le bon Magistrat, le bon citoyen, le bon ami, le bon pere.

Un Roi qui se considere comme immortel, regardera ses sujets comme ses enfans, persuadé qu'il doit régner un jour, non pas sur eux, mais avec eux dans le ciel : le Magistrat pesera ses arrêts dans la balance de l'équité, parce qu'il pensera qu'il doit être pesé lui-même dans la balance du sanctuaire. Le Négociant mettra la probité pour base de son commerce, parce qu'il se souviendra qu'il y a un négoce encore plus avantageux, en vertu duquel il peut acquérir les trésors de l'immortalité même. L'artisan travaillera jour et nuit, s'il le faut ; mais, sans se borner au temps, il mettra son travail à profit pour l'éternité : et quel seroit son malheur, si, obligé de vivre à la sueur de son front sur la terre, il alloit paroître dans l'éternité les

mains vuides ? Tout homme, en un mot, qui aura l'immortalité devant les yeux, n'aura rien que de grand dans ses vues, rien que de juste dans ses projets, rien que de réglé dans ses démarches, rien que de saint dans sa conduite et dans ses actions. Si on pensoit à l'immortalité, et qu'on agit dans ses vues, tous les cœurs seroient l'asyle de la vertu ; tous les hommes seroient l'image de Dieu ; les loix, la paix, l'équité, régneroient sur la terre, et le monde seroit l'image d'un Paradis de délices.

Si on étoit bien pénétré de ces grands sentimens, et animé de ces grands motifs, verroit-on, ce qu'on voit si souvent dans ce monde, des hommes ne s'estimer, ne se faire valoir que par des avantages purement extérieurs, par l'amas des richesses, par l'élévation du rang, par l'éclat des parures ? Une ame qui ne s'estime que par là, ne semble-t-elle pas oublier la grandeur de son être, et la sublimité de ses destinées ? Hommes immortels, honorons nos vertus, et non nos trésors ; sachons estimer ce que nous sommes, et non ce que nous avons, et comprenons qu'il n'est rien de si grand dans l'homme que l'homme même.

Ce n'est point cependant assez pour nous, de concevoir toute la grandeur de notre destination : l'essentiel est de considérer si nous soutenons la dignité de notre être par la sainteté de nos sentimens et de nos actions. Et quel malheur pour nous, quel crime dans

nous, et, étant si grands dans les desseins et les vues de Dieu, nous venions à dégénérer de cette grandeur par la bassesse de nos sentiments et l'indignité de notre conduite ! ne cessons donc de puiser dans la source abondante que nous ouvre l'immortalité ; elle est inépuisable dans les biens qu'elle nous présente.

MEDITATION.

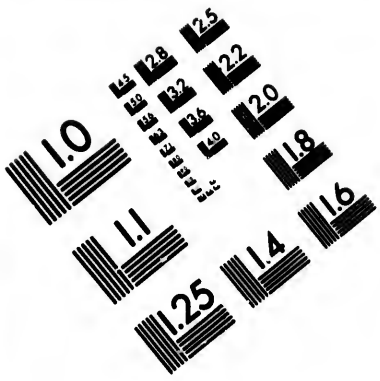
Sur le même Sujet.

LA pensée de l'immortalité saintement méditée, nous procure les plus précieux avantages ; elle vient à notre secours, pour adoucir l'amertume de toutes nos peines, pour remplir toute l'étendue de nos désirs.

Ranimez donc nos sentimens, ô mon Dieu ! élevez-les jusqu'à vous, transportez-les dans le sein de cette immortalité glorieuse où vous nous appellez : elle est au-dessus de nos pensées, mais elle n'est pas au-dessus de nos espérances.

PREMIER POINT.

La pensée de l'immortalité nous console dans toutes nos peines, quelque grandes, quelque sensibles qu'elles puissent être. Et dans combien de tristes occasions n'avons-nous pas besoin de nous rappeller cette salutaire pensée, dans le cours de cette vie pénible et mor-



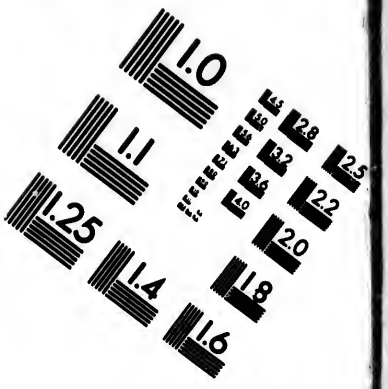
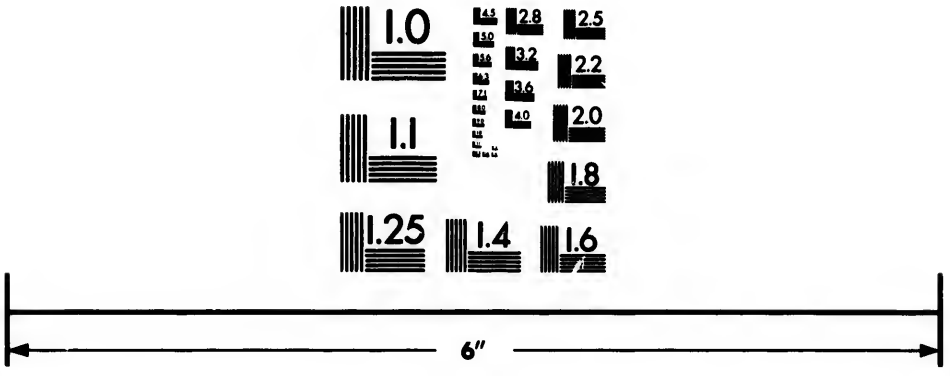


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

celles. Qu'est-ce, hélas! que notre vie, qu'une succession d'affections et de calamités? L'homme, disoit Job, a peu de jours à passer sur la terre, et ce peu de jours est rempli de misères: *homo brevi vivens tempore, repletur multis miseriis* (b); tous les hommes marchent par un chemin parsemé de croix et d'épines, et souvent arrosé de leurs larmes. La vie de l'homme est quelque chose de plus qu'une guerre continuelle; *militia est* (c); c'est une suite non-interrompue de chagrins, d'inquiétudes, d'ennuis, de dégoûts, d'amertumes; c'est un tissu de maux, un flux et reflux continuel de vicissitudes et de changemens, qui, comme autant de flots agités, se succèdent les uns des autres pour nous inonder, souvent même pour nous accabler. Si dans ce déluge de maux, nous n'avions pour nous consoler dans la vie, que la vie elle-même, quel sort nous seroit à nos yeux devenir! ils seroient de larmes, et nous n'aurions de soupirs que pour déplorer notre malheur! Mais aussi, quand au milieu des misères de cette vie, qui n'est qu'une mort continuelle, l'immortalité vient se présenter à nos yeux, et faire briller à notre flambeau ses splendeurs éternelles, quoi de plus capable qu'elle pour dissiper les ombres de nos craintes, de tempérer l'amertume de nos regrets! Que nous importe, après tout, que de cette vie nous soyons bientôt dépouillés, pourvu que, revêtus de gloire, nous puissions, dans l'autre, jouir de Dieu, de Jésus-Christ, [illegible]

que cette vie n'est point notre partage, et que l'immortalité doit être notre partage, notre héritage, et notre séjour pour toujours. O mon ame! éclairée par ces grandes et immuables vérités, élevons nos pensées, agrandissons nos coeurs, et nos sentimens soutiennent la grandeur de nos maux par la grandeur de nos espérances. Nous avons un espace de temps à souffrir, et l'éternité peut nous consoler. Ce sont ici les ténèbres d'une longue nuit; le jour de l'éternité doit lui succéder; et quand l'aurore de ce grand jour viendra enfin à paroître, alors tous les nuages seront dissipés, tous les travaux seront couronnés, toutes les larmes seront essuyées, la sérénité renaîtra dans nos sentimens; la joie régnera dans nos coeurs, et y fera régner une paix inaltérable. Souffrons donc, s'il le faut, mon ame! pleurons, gémissons sur la terre; nous sommes dans la vallée de larmes, et le lieu d'exil; mais souvenons-nous de la céleste patrie; nous sommes dans les pleurs, mais nous moissonnerons dans la joie; nous passerons par le feu et par le fer, mais nous arriverons au lieu de rafraîchissement, après quelques années d'épreuves, et quelques jours de combats, autour du feu, une douce paix. Déjà les Saints tiennent la couronne comme suspendue sur nous, pour nous regarder vers le ciel. L'immortalité nous dédommagera un jour de tous les maux et de toutes les afflictions de la terre. C'est donc à ces heureux termes que nous devons [illegible]

mon Dieu! la pensée de notre immortalité nous l'annonce et nous y prépare.

SECOND POINT.

Rien de si salutaire pensée, qui, par un nouveau langage, vient combler tous nos désirs, remplir toute l'étendue de nos vœux! il faut, mon Dieu! que le cœur de l'homme soit un fonds de misère bien grand, ou de désirs bien immenses, pour toujours soulaiter, toujours demander, toujours soupirer après quelque bien.

Je sais souvent cette réflexion, comme dit le moraliste, un consolateur quelquefois les hommes de ce qu'ils sont toujours stables; ils ne se connaissent de rien; on se trompe. Les hommes sont capables, il est vrai, de soulaiter avec ardeur ce qui est le bien de ce monde, et ils sont même assez souvent de ceux qui le possèdent; ils demandent quelque chose de plus, il faut à leur cœur un autre aliment. Nous voyons que les cœurs bien faits se contentent des biens qu'ils possèdent dans leurs espèces; l'homme seul est toujours inquiet, toujours dévoré de désirs. Pourquoi? parce qu'il n'y a que Dieu qui puisse le contenter. En vain les prétendus heureux du monde, les riches, les conquérants, les grands, les gens de plaisir, les gens de guerre, les gens de paix, les savants, les ignorants, les philosophes, les prodigues, les avares, les dévots, les impies, tous les états

il médite de nouvelles conquêtes, il désespere d'autres mondes à conquérir.

Voyons les Grands de la terre : ils s'imaginoient que la félicité consiste dans la grandeur, et quand ils sont arrivés au comble de la gloire, ils connoissent que cette gloire n'étoit que fumée. Dégoûtés des grandeurs, ils se sont tournés du côté des richesses. Voyons les enfans du siecle : ils possedent des trésors immenses ; et dans le sein même des trésors, tout n'est que misere. Peu satisfaits de tout ce qu'ils ont, ils désirent ce qu'ils n'ont pas ; dégoûtés des trésors, ils se plongent dans les plaisirs. Voyons les sensuels et les voluptueux : ils cherchent leur bonheur dans les délices des sens : les délices anéantissent bientôt épuisé leurs attraits, il faut les réveiller par des monstres de volupté, jusqu'à ce que degradés de sentiment, déshonorés de raison, [illegible] Qu'est-ce qu'un homme de plaisir ? un homme qui n'a point d'autre occupation que celle de chercher des plaisirs. Dites-moi, qu'est-ce qu'un homme de passion, qui ne vivroit que pour elle, et ne pourroit se contenter de rien de raisonnable ? Ce sont toutes de réponses avec lesquelles [illegible] (d)

Quelques-uns [illegible] un [illegible] objets capables de remplir [illegible] long-temps [illegible] après les [illegible] ils [illegible] que [illegible] de remplir [illegible] aigrir [illegible]

il médite de nouvelles conquêtes, il désespère d'autres mondes à conquérir.

Voyons les Grands de la terre ; ils s'imaginoient que la félicité consiste dans la grandeur, et quand ils sont arrivés au comble de la gloire, ils apperçoivent que cette gloire n'étoit que fumée. Dégoûtés des grandeurs, ils se sont tournés du côté des richesses. Voyons les enfans du siècle ; ils possèdent des trésors immenses, et dans le sein même des trésors, tout n'est que misère. Peu satisfaits de tout ce qu'ils ont, ils désirent ce qu'ils n'ont pas ; dégoûtés des trésors, ils se plongent dans les plaisirs. Voyons les sensuels et les voluptueux ; ils cherchent leur bonheur dans les délices des sens : les délices anéantissent bientôt leurs attraits, il faut les réveiller par des monstres de volupté, jusqu'à ce que le sentiment, déshonoré, [illegible]

Qu'est-ce que tout cela nous dit ? Que l'homme désespère de posséder ce qui est vrai bonheur, et ne pouvant se contenter de rien de ce qui est fini, il cherche à se former avec faiblesse, avec folie, dans tout ce qu'il voit, quelque chose qui ressemble à l'infini, à la vérité, à la vanité. (d)

Quelle est donc cette vérité qui est [illegible]

mortalité ! là les honneurs seront solides, les trésors y seront immenses, les délices y seront pures, les passions, le dirai-je ! oui, les passions même y seront sanctifiées, y seront consacrées (*). Dans un sens, le mal, le désordre du cœur humain ne vient que de ce qu'on lui présente des biens trop resserrés, en lui présentant des objets peu dignes de lui. Donnez à l'âme tout son essor, laissez-là agir dans son étendue ; elle portera ses vues vers le ciel ; elle fixera ses désirs sur l'immortalité et les biens véritables : dès-lors l'homme ambitieux sera content, l'homme avare rassasié, l'homme avide sera satisfait, parce qu'ils trouveront dans l'immortalité des biens solides, les véritables délices.

AFFECTIONS ET PRIERES.

QUAND est-ce donc, ô Dieu immortel ! ô Roi des siècles ! quand est-ce que le règne de cette immortalité viendra briller à nos yeux ? quand est-ce que ce beau jour de vérité luira et se levera sur nous ? quand est-ce que cette immortalité viendra nous recevoir dans son sein ? il viendra, ce moment heureux, il se levera ce beau jour ; j'en attends dans ce moment désiré, animez-nous, soutenez-nous par la douceur de cette espérance. Environnés des nuages du temps, souvenons-nous que cet éloignement de l'éternité devient être pour nous un piége. Nous vivons sur la terre,

(*) Augustin, *de civit. Dei*, lib. 22, cap. 24.

n'oublions pas que nous sommes faits pour le ciel; nous gémissons dans le lieu du pélerinage; la céleste patrie nous attend: nous sommes encore sur la mer orageuse du monde; nous entrerons enfin dans le port assuré. Dans cette vue, détachons-nous de tout, consolons-nous de tout. S'il nous arrive des croix, ne nous en affligeons pas; elles finiront. Si nous avons des biens, ne nous y attachons pas, il faudra tout quitter; et que quittons-nous, en quittant ce monde? Vous seul, ô éternité! vous seule, o immortalité glorieuse! attirerez mes regards, fixerez mes vœux, contenterez mes désirs? je vous les consacre dès ce moment, pour ne pas les profaner en les livrant aux biens périssables. Formé pour le ciel, qu'est-ce pour moi que la terre? destiné à l'éternité, le temps doit-il m'occuper? et quand Dieu m'appelle à l'immortalité, le monde pourroit-il m'arrêter un instant? ô immortalité! que ne puis-je dans ce moment m'élever au-dessus de ce monde, où je ne fais que mourir, et porté sur les ailes de l'amour divin, m'envoler dans ton sein, pour y vivre à jamais de la vie véritable, de la vie de Dieu même!

PRATIQUES.

1°. DANS les infirmités et maladies du corps, penser qu'il n'est pas immortel, et que, devant finir un jour, il n'est pas surprenant qu'il souffre et dépérisse.

2°. Dans les tentations et les peines, se

souvenir que l'ame est immortelle, et qu'il ne faut pas la dégrader et la déshonorer par la contagion des vices.

3°. Dans les consolations ou les afflictions de la vie, se dire tout finira, et qu'ainsi il ne faut ni s'attacher aux unes, ni se laisser abattre par les autres.

4°. Se défier des discours, et s'armer contre les maximes qu'on entend débiter contre l'immortalité de nos ames : laisser ébranler la foi en ce point, c'est s'exposer à la perdre entièrement dans tout.

.....

SEPTIEME LECTURE.

Sur l'excellence et la dignité du Chrétien.

RIEN de si grand, dans les vues de Dieu et aux yeux de la foi, qu'un véritable Chrétien. Jugeons-en par la magnificence des titres dans le Christianisme, l'honore, par la sainteté du modèle qu'il lui présente, par l'élévation des sentimens qu'il lui inspire, et par la grandeur des espérances qu'il lui propose. A ces traits, connoissons ce que nous sommes, ou du moins ce que nous devons être.

1°. Qu'est-ce qu'un Chrétien ? C'est un disciple de Jesus-Christ, éclairé des lumières de la foi, nourri dans les splendeurs de l'Evangile, instruit des vérités immuables de la Religion. Grace ineffable ! titre glorieux !

c'est de Jesus-Christ même que nous l'avons hérité ; c'est lui qui nous l'a mérité et acheté aux prix de son sang, dans lequel nous avons été régénérés en même temps que dans les eaux sacrées du Baptême.

Qu'est-ce qu'un Chrétien ? un membre de Jesus-Christ. Tous les Chrétiens ne sont plus qu'un corps, dont Jesus-Christ est le chef, et dont ils doivent être les membres vivans de la vie d'un Dieu, puisque les membres doivent vivre de la vie du chef. Membres de Jesus-Christ ; et, dès-lors, nous sommes par excellence le temple de Dieu, non seulement dans nos ames, qui, par la grace de la régénération, sont le trône de l'Esprit-Saint ; mais nos corps mêmes, selon l'oracle de St. Paul, sont le temple vivant du même Esprit-Saint : *Templum sunt Spiritûs Sancti* (a). A tous ces titres ajoutons ceux dont St. Pierre honore tous les Chrétiens, en les appellant, race élue, Sacerdoce royal, sainte nation, peuple d'acquisition, glorieuse conquête acquise à Jesus-Christ au prix de son sang. Quels titres ! quel sacré caractère ! Si les Chrétiens savoient ce qu'ils sont, vivroient-ils comme ils vivent ? et verroit-on d'autres Chrétiens que des Saints ?

Qu'est-ce encore qu'un Chrétien, et que doit-il être ? un homme formé sur les maximes de l'Evangile, et sur le modèle de Jesus-Christ même. Aussi les Chrétiens font-ils [illegible] grand modèle, qu'ils [illegible]

quels hommes ont-ils présentés à l'univers? Des hommes nouveaux, et jusqu'alors inconnus au monde; les vrais Sages, dont les Païens n'ont jamais connu que le nom; dans eux, on admiroit l'assemblage glorieux de toutes les vertus; fidélité dans les discours, sincérité dans les sentimens, droiture dans la conduite, modestie sans affectation, élévation sans enflure, humilité sans bassesse. N'ayant des passions que pour les combattre; des plaisirs que pour les sanctifier; des devoirs, que pour les remplir; aimant le bien, et ne le connoissant que pour le pratiquer; méprisant les éloges, et ne cherchant que les mériter; craignant de paroître, presque autant que de pécher, et craignant de pécher, bien plus encore que de mourir. Voilà le Chrétien; son cœur est le sanctuaire de la vertu; sa bouche l'interprète de la vérité; toute sa conduite, l'empreinte ou l'idée d'un Homme-Dieu. Tel que l'homme, s'il est parfait Chrétien; s'il n'est pas tel, le Christianisme lui reproche ses foiblesses, condamne ses fautes, et le presse de faire ses efforts pour ne pas déshonorer sa dignité.

3°. Dignité du Chrétien; comprenons-la encore par la noblesse des sentimens que sa Religion lui inspire, et le rendent supérieur à tout.

Elle l'élève au-dessus des événemens et de tous les maux. Quand tous les maux viennent l'accabler, et fondre sur lui, quand tous les biens lui seront enlevés, que ses amis l'abandonnent,

que sa fortune chancelle ; que sa santé dépérisse ; que tout lui manque et lui soit ravi ; la foi lui reste, il n'a rien perdu. Dépouillé de tout, il paroîtra plus grand, parce qu'il paroîtra grand par lui-même, donnant aux yeux de l'univers le spectacle qu'un Païen doit être si digne de Dieu, un homme de bien aux prises avec la fortune.

Elle l'élève au-dessus du monde, elle le fait triompher de ses erreurs, sa foi les dissipe ; de ces douceurs, son cœur les méprise ; de ces terreurs, son courage les brave ; que pourroit craindre du monde celui qui n'a à craindre que le péché ?

Elle l'élève au-dessus de lui-même : s'élever au-dessus du monde, c'est grandeur d'ame ; mais s'élever au-dessus de soi-même, c'est heroïsme. Qu'il est grand de voir un homme s'armer généreusement contre lui-même, se déclarer une guerre implacable, toujours le glaive à la main ; couper jusqu'à la racine de ses passions, retrancher jusques aux moindres rejetons de son amour propre ; offrir de lui-même à Dieu une victime sanglante, immolée sur l'autel de la charité ! tel est le Chrétien. Il sent ce qu'il en coûte à son cœur, mais il sait ce qu'il doit à sa foi.

Elle l'élève au-dessus des tourmens, des tyrans, de la mort ? quand on se vit que de ses cendres il en naît peu de semblables, n'est-ce pas là ce que les Païens mêmes admiroient dans les premiers Chrétiens, dignes de leur grand nom ? Quel genre d'hommes est donc celui-ci,

s'écrioient-ils ; *quod genus hoc hominum est ?* Si on les défère à notre tribunal, ils s'y présentent d'eux-mêmes ; si on les condamne à la mort, ils rendent grace, comme d'un bienfait ; si on les conduit au supplice, ils y vont en triomphe. Les menaçoit-on de leur faire essuyer toute l'horreur des tourmens : Vous le pouvez, disoient-ils ; nous ne sommes hommes que pour mourir, mais nous ne sommes Chrétiens que pour mourir en Saints ; nous avons un corps qui succombe, mais une foi qui triomphe. Frappez, brûlez, déchirez, immolez ; vous croyez nous donner la mort, vous ne faites que nous rendre à une vie plus heureuse : pour nous, ce n'est pas le temps qui finit, c'est l'éternité qui commence. Quels hommes ! quels sentimens ! ce n'étoient après tout, que de vrais Chrétiens.

4°. Eh ! comment ces généreux Athletes auroient-ils pu se démentir, à la vue des couronnes qu'ils attendoient, et soutenus par la grandeur de leurs espérances ? car, en ce point, quelle est encore la grandeur du Chrétien, et sa prééminence sur tous les autres ! Ici, élevons nos pensées et nos sentimens ; notre espérance est pleine d'une immortalité glorieuse ; *spes illorum immortalitate plena est.* Voilà notre partage, notre héritage ; notre bonheur est dans la région des vivans. Le [illegible] que donna autrefois une mere [illegible] ! elle avoit sept enfans, tous les [illegible] martyre. Le tyran disoit le [illegible]

arrêts de mort ; les bourreaux préparoient les bûchers, les feux et les glaives, tous les instrumens du supplice ; le sang des illustres Martyrs couloit à grands flots sous les yeux de cette généreuse mere : *Peto, nate, ut aspicias cælum* (b), disoit-elle, pleine des sentimens de la foi ; mon fils, mon cher fils, regardez le Ciel, vous allez vous en assurer l'entrée, il vous ouvre son sein. C'est là ce que nous dit l'Eglise à nous-mêmes pour élever nos sentimens, et animer l'ardeur de notre courage : regardez le Ciel ; souvenez-vous qu'en qualité de Chrétien, il est votre patrie ; que la terre est pour vous un lieu d'exil ; que le monde est pour vous une terre étrangere.

Nos espérances nous élevent au Ciel ; portons-y nos cœurs et nos vœux : gardons-nous de nous laisser avilir par la contagion des biens périssables ; laissons passer sous nos pieds le torrent des choses humaines. En qualité d'hommes, nous sommes dans le monde ; mais, en qualité de Chrétiens, nous ne sommes pas de ce monde : *Quid agis in mundo, qui major es mundo* (c) ? Quoi ! vous êtes Chrétiens, et vous tenez au monde ! Vous êtes Chrétiens, et vous prenez part aux folles joies, aux pompes de ce monde ! Vous êtes Chrétiens, et on vous voit dans les assemblées, dans les spectacles du monde ! *Quid agis in mundo* ? Souvenez-vous que vous êtes dans le monde, afin que

(b) *Tertul.*

arrêts de mort ; les bourreaux préparoient les bûchers, les feux et les glaives, tous les instrumens du supplice ; le sang des illustres Martyrs couloit à grands flots sous les yeux de cette généreuse mere : *Pete, nate, ut aspicias cœlum* (b), disoit-elle, pleine des sentimens de la foi ; mon fils, mon cher fils, regardez le Ciel, vous allez vous en assurer l'entrée, il vous ouvre son sein. C'est là ce que nous dit l'Eglise à nous-mêmes pour élever nos sentimens, et animer l'ardeur de notre courage : regardez le Ciel ; souvenez-vous qu'en qualité de Chrétien, il est votre patrie ; que la terre est pour vous un lieu d'exil ; que le monde est pour vous une terre étrangere.

Nos espérances nous élevent au Ciel ; portons-y nos cœurs et nos vœux : gardons-nous de nous laisser avilir par la contagion des biens périssables ; laissons passer sous nos pieds le torrent des choses humaines. En qualité d'hommes, nous sommes dans le monde ; mais, en qualité de Chrétiens, nous ne sommes pas de ce monde : *Quid agis in mundo, qui major es mundo* (c) ? Quoi ! vous êtes Chrétiens, et vous tenez au monde ! Vous êtes Chrétiens, et vous prenez part aux folles joies, aux pompes de ce monde ! Vous êtes Chrétiens, et on vous voit dans les assemblées, dans les spectacles du monde ! *Quid agis in mundo* ? Souvenez-vous que vous êtes dans le monde, [illegible]

(c) *Tert.*

en être, ou les modèles par vos vertus ; ou la condamnation, par l'opposition de vos mœurs ; votre vainqueurs, par la supériorité de vos sentimens : c'est-à-dire, que vous n'êtes Chrétiens que pour être Saints.

Telle est la grandeur sublime où le christianisme nous éleve ! mais en même temps quelles sont les obligations indispensables qu'il nous impose !

.....

MEDITATION

Sur les engagemens & les devoirs du Chrétien.

CHRÉTIENS à vos pieds, ô mon Dieu ! je viens considérer mes engagemens, et me rendre compte à moi-même de ce que je suis à vos yeux, ou du moins de ce que je dois être. Je suis Chrétien : cette grande pensée, qui se présente [illegible] toutes mes réflexions, doit [illegible] tous mes sentimens. Daignez m'éclairer de vos vives lumieres, pour l'approfondir, et en connoître tous les engagemens et toute l'étendue.

PREMIER POINT.

Je suis Chrétien ! c'est une [illegible] ineffable que vous m'a accordée préférablement à tant d'autres, de m'avoir fait naître de parens chrétiens, éclairés des lumieres de la foi, tandis que tant d'autres [illegible] dans les ténebres de l'erreur, et les ombres de la

mort. Je pouvois y naître comme eux, et comme eux je pouvois y mourir. Dès-lors éloigné des voies du salut, jamais je n'aurois eu de part au bonheur des Saints ; éternellement j'aurois été séparé de Dieu, condamné aux ténèbres et aux tourmens éternels. La bonté de Dieu en a disposé autrement en ma faveur ; je suis dans le sein de l'Eglise, au nombre de ses enfans ; je n'ai qu'à écouter sa voix, suivre ses maximes, et marcher dans le chemin qu'elle me montre, assuré de marcher dans la voie du ciel, et d'y arriver un jour, si jusqu'au bout je suis fidele à la suivre.

L'Eglise m'a comme reçu entre ses bras ; en naissant, elle m'a régénéré dans les eaux sacrées du Baptême ; toute ma vie elle m'instruit, me dirige ; j'espere qu'elle recevra mes derniers soupirs ; après ma mort même, j'aurai encore part à ses prieres et à ses sacrifices. Quelle grace ! quelle faveur ! grace d'autant plus grande, que je n'ai rien fait, rien pu faire pour la mériter. Dieu me l'a accordée par sa bonté purement gratuite. Grace d'autant plus précieuse, qu'elle devient pour moi la source d'un nombre presque infini d'autres graces durant cette vie, et sans elle, toutes les autres me seroient inutiles pour arriver au Ciel. Grace d'autant plus ineffable, qu'elle peut devenir pour moi le principe et le gage du bonheur éternel.

Oh ! mille fois béni, ô mon Dieu !

je reconnois la grandeur du bienfait ; c'est un pur effet de votre bonté et de votre tendresse pour moi. Tant d'autres en auroient mieux profité, et seroient devenus de grands Saints. Si les habitants de Tyr et Sidon avoient reçu les mêmes lumières, ils auroient vécu sous le cilice et la cendre. Si tant d'infidèles et de barbares étoient nés dans le sein du christianisme, ils auroient été Saints. Mais hélas ! cette grace, qu'a-t-elle produit dans moi, et quel usage en ai-je fait jusqu'à présent ? où est la reconnoissance que j'en ai marquée ? où sont les fruits que j'en ai tirés ? où sont les vertus chrétiennes que j'ai pratiquées ? Vous le voyez, ce vuide et cet abus, ô mon Dieu ! vous en êtes offensé, et je n'en gémis pas dans l'amertume de mon cœur ! Si ce cœur a été ingrat, infidèle, au moins devroit-il être affligé et contrit : formez-la, cette contrition dans moi : ajoutez cette grace à tant d'autres, de peur qu'elles ne me soient inutiles, qu'elles ne servent qu'à me condamner, et qu'au lieu de former un Chrétien, elles n'aient trouvé qu'un ingrat et un infidèle.

Second Point.

Je suis Chrétien : j'en porte le nom, en ai-je les vertus ? j'en ai les graces, en ai-je les œuvres ? Quel sujet n'ai-je pas de gémir, en considérant ce que doit être un Chrétien, et en voyant ce que je suis devant Dieu ?

Un Chrétien doit être l'image vivante de Jesus-Christ : quels traits de ressemblance

ai-je avec lui ? ai-je eu ce divin modèle devant les yeux ? l'ai-je gravé et retracé dans mon cœur ?

Un Chrétien doit être détaché du monde, éloigné du monde, crucifié au monde, et je ne vis que pour le monde, je ne respire que pour le monde. Penser comme le monde, agir comme le monde ; suivre en tout les idées, les maximes, les exemples du monde, est-ce là être Chrétien ?

Un Chrétien doit être humble, fuyant et craignant les honneurs, aimant ou souffrant les mépris ; et je ne suis que vanité, qu'orgueil ; ne cherchant qu'à m'élever, me distinguer, et paroître ; sensible au moindre mépris, au moindre manque d'attentions et d'égards : est-ce là un Chrétien véritable ?

Un Chrétien doit être mortifié, mort à lui-même, embrasser les rigueurs et les austérités de la pénitence ; se faire violence, combattre ses passions, ses inclinations, faire de lui-même une victime continuelle ; et je me recherche en tout ; j'aime mes aises, mes commodités ; je crains tout ce qui m'incommode et me gêne ; je ne veux rien souffrir, ou je ne souffre qu'avec peine. Si pour ma religion il falloit souffrir le martyre ; trouveroit-elle en moi un Martyr, ou un Apostat ?

Un Chrétien doit être doux, patient, [illegible] descendant, charitable : se faisant [illegible] supportant leurs défauts, [illegible]

peines, excusant leurs fautes : hélas ! je trouve dans moi des sentimens tout contraires ; vif, impatient, quelquefois colere, emporté ; d'ailleurs, critiquant, blâmant, censurant les autres ; nourrissant dans mon cœur des ressentimens, des aversions, des envies, des jalousies. En quoi donc suis-je Chrétien ? et l'ai-je été jusqu'à présent ? quel ombre, quel fantôme de christianisme !

La vie d'un Chrétien doit être la preuve de sa Religion ; c'est-à-dire, la vie d'un homme comme tout céleste, vivant en ce monde comme n'y vivant pas ; possédant comme ne possédant pas ; n'ayant que le corps sur la terre, et les sentimens élevés au Ciel ; toujours disposé et prêt à mourir. A ce portrait puis-je me reconnoître ? Les sentimens chrétiens vivent-ils dans mon cœur ? le sang chrétien coule-t-il encore dans mes veines ? Hélas ! ô mon Dieu ! si je ne rougis pas de ma conduite, ma Religion rougit elle-même de moi. Je suis Chrétien, et je n'en ai que le nom ; et encore, ce nom, je le déshonore, je le trahis, je semble le renoncer dans ma conduite et mes mœurs. Ai-je pensé à ce que j'étois, et à ce que je devois être ? la vie d'un homme Païen est-elle bien différente de la mienne ? A ce prix, falloit-il naître, pour ainsi dire, Chrétien, pour ne vivre qu'en infidèle, et ne mourir peut-être qu'en réprouvé ?

TROISIEME POINT.

Je suis Chrétien, et c'est en qualité de

Chrétien qu'un jour je serai jugé. Que ce jugement sera rigoureux ! qu'il sera redoutable ! Quand il me faudra rendre compte de tant de temps que j'ai perdu, de tant de graces dont j'ai abusé, de tant de devoirs que j'ai violés, de tant de moyens de salut que j'ai négligés, de tant de Sacremens que j'ai reçus, de tant d'exemples édifians dont j'aurai été souvent témoin, et souvent touché ; enfin, de la grace ineffable que Dieu m'avoit accordée, en me faisant naître dans le sein du Christianisme ; qu'aurai-je à répondre ?

Il me semble que Jesus-Christ m'appelle en ce moment ; qu'il me transporte à son tribunal redoutable, et que me faisant assister au jugement d'un mauvais Chrétien, je l'entends lui adresser cette terrible parole : *Quid potui facere, et non feci* (d) ? Venez, Chrétien indigne, venez rendre compte à ma justice des bienfaits de ma miséricorde. Ame infidelle, qu'ai-je pu faire pour toi, que je n'aie pas fait ? je t'ai fait naître dans le sein de mon Eglise, je t'ai éclairée des lumieres de la foi, je t'ai comblée de mes graces, je t'ai rachetée de mon sang, je te préparois une éternité de bonheur ; en étoit-ce assez pour te marquer ma tendresse ? en étoit-ce trop peu pour te demander ton cœur ? Que devois-je attendre de toi ? Malheureux ! je voulois être ton Sauveur, et tu m'obliges à

(d) Isaï. 5.

te perdre ; je l'avois créé pour avoir part à ma gloire, et tu n'auras part qu'à mes anathêmes. Précipité à jamais dans la profondeur des abymes, avec les Païens et les Idolâtres, toute l'éternité malheureux avec eux, comme eux, et plus qu'eux, jusqu'à pousser des soupirs de feu, jusqu'à verser des larmes de sang sur les graces que tu auras reçues, sur l'abus que tu en auras fait : tu les compteras, ces graces, elles seront sans nombre ; tu les regretteras, elles seront sans retour ; tu appelleras ton Dieu, et ce Dieu irrité se dérobera à tes yeux. Tu verras ce qu'il a été pour toi, et ce que tu as été contre lui : lui toujours miséricordieux, toujours compatissant, toujours bon ; et toi, toujours rebelle, toujours ingrat, toujours obstiné à te perdre. Ni cette misericorde, qui t'avoit prévenu ; ni le ciel, qui t'étoit ouvert ; ni un enfer, dont tu étois menacé, n'ont pu te ramener dans la voie. Réduit à former ce souhait désespérant, et dire éternellement, inutilement, inconsolablement : Oui, il eût mieux valu mille fois pour moi n'être jamais né, n'avoir jamais été éclairé des lumieres de la foi, avoir été plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, n'être jamais sorti du sein du néant ; ce n'eût été qu'un homme de moins dans le monde, et ce sera un Chrétien de plus dans [illegible]. Un Chrétien dans l'enfer ! quelle [illegible] ! et quel monstre ! Chrétien, et ennemi de Dieu ! Chrétien, et maudit ! Chrétien, et réprouvé !

O Dieu Sauveur ! ô Dieu de bonté ! qui nous avez appellés à la lumiere de la vérité, préservez-nous de ce malheur, et ne permettez pas que nous en éprouvions jamais les horreurs.

Je le sais, je le sens, voilà à quoi s'expose et à quoi sera réduit tout Chrétien qui ne vit pas selon la sainteté de sa foi : ne m'y suis-je pas exposé moi-même, en vivant comme j'ai vécu, en déshonorant en moi le caractère et le nom de Chrétien, en contredisant ma foi par mes œuvres, en rougissant même souvent de paroître Chrétien, en vivant comme si je ne l'étois pas ? Dieu des miséricordes, ayez pitié de mon ame, recevez mes regrets, et daignez encore écouter ma prière !

PRIERE.

C'EST par une grace spéciale, ô mon Dieu ! que vous m'avez fait Chrétien ; jusqu'à présent, je n'ai connu ni la dignité de mon état, ni la sainteté de mes obligations ; je n'ai presque eu de Chrétien que le nom et les graces. il est bien temps que je pense à en prendre la conduite et les sentimens ; c'est désormais le grand et l'unique dessein que je forme, bien résolu à y travailler jusqu'à la fin de ma vie. Je sais à quoi je m'engage ; à porter la croix, à mépriser le monde, à me haïr moi-même, à ne craindre que le péché, à n'aimer que la grace, à n'aimer que le vrai bien, à ne désirer que le ciel, à ne penser

l'éternité, c'est-à-dire, à vivre en Chrétien, et mourir en Saint, pour ressusciter en prédestiné. Telles sont, ô mon Dieu ! mes obligations ; je m'y engage dès ce moment de nouveau, et toute ma vie je vais m'appliquer à les remplir fidellement, généreusement et constamment. Que je serois heureux, si je ne m'en étois jamais écarté !

PRATIQUES.

1°. HONORER d'un culte spécial le Saint dont nous portons le nom, sur-tout en imitant ses vertus.

2°. Le jour de notre Baptême, et quelque fois dans l'année renouveller les sacrés engagemens que nous avons contractés, et en rappeller les saintes obligations.

3°. Former souvent sur nous le signe de la croix ; mais le former avec plus de respect : c'est le signe du Chrétien, et comme la profession de la foi.

4°. Demander souvent à Dieu la grace de vivre et de mourir en véritables Chrétiens, et nous tenir toujours prêts à ce dernier passage.

HUITIEME LECTURE.

Sur le Péché mortel.

LE péché est appellé mortel, parce qu'il donne la mort à l'ame. Il y a trois sortes

de morts, qui sont la suite et l'effet du péché; une mort spirituelle, une mort temporelle, une mort éternelle. Mort spirituelle, par la privation de la grace et de tous ses biens. Mort temporelle, par les calamités, les misères de cette vie, et le dernier instant qui doit la terminer. Mort éternelle, par la damnation, si on persévere dans un état de péché. Trois terribles vengeances, dont le péché est la cause funeste.

1°. Mort spirituelle, par la privation de la grace, et de tous les biens de la grace. Peut-être, parce que cette mort n'opere pas au dehors ses redoutables effets, paroîtra-t-elle moins à craindre au pécheur; mais, hélas! de quels traits mortels cette ame n'est-elle pas percée, et en quel état funeste est-elle réduite! morte aux yeux de Dieu, et privée de la vie de la grace, elle est dépouillée, elle est dégradée, elle est abandonnée, elle est livrée en proie aux vers rongeurs qui la déchirent. Mon Dieu! quel abyme de maux!

Elle est dépouillée, dénuée de tout; des dons précieux de la grace, qui faisoient son plus bel ornement devant Dieu, et sans lesquels elle n'est plus qu'un objet d'horreur à ses yeux; dénuée de tous les mérites qu'elle avoit acquis, qui faisoient son plus précieux trésor, et sans lesquels, réduite à une misere indigente, il ne lui reste que son péché, et ses suites funestes.

Elle est dégradée. A quelle gloire la mort

ce de Dieu, le sang de Jesus-Christ répandu sur elle, ne l'avoit-il pas élevée? quels droits ne lui avoit-il pas donnés? dans quelle heureuse liberté des enfans de Dieu ne l'avoit-il pas établie? de quelle sainte alliance avec Dieu ne l'avoit-il pas honorée? à combien de titres sacrés ne pouvoit-elle pas se glorifier d'appartenir à Dieu? et que Dieu à son tour lui appartenoit? Dieu étoit son pere, Jesus-Christ son Sauveur, l'Esprit-Saint son céleste époux, le Ciel son héritage, les mérites infinis d'un Dieu rédempteur son trésor; mais ô funestes ravages du péché, et de la mort qu'il donne à l'ame! dans un moment il enleve tous ces titres, brise tous ces liens, efface tous ces traits glorieux: tout ce qu'elle avoit de grand dans l'ordre de la grace lui est enlevé. Le péché portant la mort dans cette ame, la fait entrer dans un état plus triste que le néant, dont la grace l'avoit tirée.

Elle est abandonnée: ce n'est pas que Dieu l'ait entiérement délaissée; sa miséricorde le porte à jetter encore sur elle quelques regards; mais ce ne sont plus ces regards de tendresse et de complaisance. Il lui donne encore des graces, mais c'est avec poids et mesure: il lui donne des graces; mais dans le cours ordinaire, ce ne sont plus ces graces privilégiées et choisies. Il lui donne des graces, mais reviendra-t-elle avec ces secours? elle le peut, c'est tout ce qu'il y a d'assuré: le reste est plus qu'incertain. Il lui donne des graces: [illegible] ces pécheurs malheureux dont

il disoit : c'en est fait, qu'il s'aveugle, qu'il s'endurcisse, qu'il se perde; puisqu'il veut périr, qu'il périsse : sa perte ne peut s'attribuer qu'à lui-même. *Curavimus Babylonem et non est sanata; derelinquamus eam* (a) Babylone a abusé de nos soins, livrons-la à son sort et à son malheur.

Enfin elle est en proie aux vers rongeurs qui l'agitent, aux remords qui la déchirent. Ici la raison représente au pécheur, malgré lui, l'horreur de sa conduite et le déplorable état de son cœur; là, la conscience par sa syndérese excite au dedans de lui une guerre intestine et implacable dans ses terribles combats. D'une autre part, la Religion lui représentant, tantôt l'image de la mort qui le menace, tantôt les rigueurs d'un jugement à subir, tantôt ouvrant à ses yeux les abymes éternels qui lui sont préparés; toujours réveillant sa foi, et avec sa foi, ses alarmes; elle fera son tourment depuis qu'elle ne fait plus sa consolation. Toutes les passions déchaînées de concert contre lui l'agiteront, le tourmenteront, le tyraniseront; malheureux, environné de tant d'ennemis, il se tournera contre lui même dans les violentes agitations de son cœur; tantôt il se réjouira de son péché, tantôt il le détestera; quelquefois il voudra le quitter, bientôt il se repentira de l'avoir voulu; roulant tour à tour des projets de conversion et des projets de crime, et [illegible]

combat intérieur, éprouvant déjà en quelque manière un prélude funeste du dépit, de la rage, du désespoir des damnés. Heureux encore, s'il éprouve de salutaires remords ! le malheur seroit à son comble, s'ils étoient étouffés, si le pécheur étoit tout à la fois coupable et tranquille.

2°. Mort temporelle ; c'est-à-dire, les événemens funestes, les accidens, les revers, les morts tragiques et tant d'autres malheurs ; car en vain voudrions nous souvent en chercher d'autres cause que le péché, qui en est la source la plus ordinaire. N'est-ce pas en effet le péché qui dès les premiers temps attira le déluge qui submergea l'Univers ! qui fit descendre le feu du Ciel sur les Villes infortunées, et leurs criminels habitans ? qui arma le bras de l'Ange exterminateur contre les premiers nés de l'Egypte ? qui peupla le Désert de serpens ? qui fit engloutir les enfans d'Aaron dans le sein de la terre ? Et sans recourir à ces exemples éloignés d'où viennent tant de malheurs dont le monde est comme accablé ? d'où naissent depuis tant d'années ces renversemens des saisons, ces stérilités des campagnes, tant d'accidens imprévus et funestes ? Pourquoi la mort enleve-t-elle si souvent, si indifféremment dans tous les âges ? pourquoi ce qu'on regardoit presque comme un pro[illegible] nos pères, est-il devenu si fréquent [illegible] ces morts subites, ces morts [illegible] victimes [illegible] un festin, d'une assemblée, dans le

creusil et dans le tombeau ? Pourquoi des spectacles terribles sont-ils plus fréquens ; si ce n'est parce que les péchés se sont multipliés ? Peut-on s'aveugler au point de méconnoître en cela les vengeances de Dieu et les punitions du péché ?

Et que seroit-ce, si, pénétrant dans l'intérieur des maisons, on considéroit les terribles fléaux dont elles sont quelquefois frappées, les fortunes renversées, les héritages dissipés, les procès suscités, les révolutions imprévues, les infirmités accumulées, les santés dépéries, et plus encore les divisions, les dissentions intestines ? On gémit sous le poids des malheurs ; on les attribue au hasard, à l'injustice des hommes, au destin rigoureux et aveugle : reconnoissons qu'ils n'ont d'autre cause que le péché qui règne dans les maisons, et qui y attire les vengeances célestes : au lieu de nous en prendre aux créatures, reconnoissons que le coup est parti de plus haut ; disons : nous sommes malheureux, parceque nous sommes coupables : la main de Dieu est levée sur nous, parceque le péché l'a armée contre nous.

Et que seroit-ce encore, ô mon Dieu ! si après ces malheurs présens, ces calamités que nous avons sous les yeux, il étoit permis de lire dans vos décrets divins, de tirer le voile redoutable qui dérobe l'avenir à nos yeux ? On montreroit des malheurs plus grands qui menacent encore, peut-être les mêmes causes et les mêmes crimes sont réservées aux châtimens. On annonceroit à l'un, qu'après

durant un temps, pris part aux amusemens, aux festins, aux spectacles, aux folles joies de ce monde, sa fin arrivera lorsqu'il y pensera le moins; que le temps de la pénitence ne sera plus pour lui, et qu'une pénitence éternelle lui est destinée. On diroit à l'autre, qu'à la fleur de son âge, au temps d'une santé florissante, lorsqu'il se promettoit une longue course, la mort le frappera, sans lui laisser même le temps d'appercevoir le coup qui le frappe. On verroit celui-ci étendu sur un lit de douleur, que des amis, des parens, une femme, des enfans trompent par une fausse et cruelle tendresse, en le laissant mourir sans secours, sous un faux espoir de guérison dont ils le flattent. On découvriroit à celui-là comment et avec quelle inquiétude, pressé par le poids de ses crimes, si-tôt qu'il se sentira atteint du trait mortel, il demandera le Ministre de la réconciliation, et par un juste mais terrible jugement de Dieu, ce Ministre ne se trouvera pas, ne sera pas à temps; et le pécheur en prononçant le nom de pénitence, mourra en impénitent et en réprouvé. On manifesteroit à cet autre le funeste désespoir où le plongera à ce dernier moment la vue de ses crimes, l'horreur de sa vie; les approches de son Dieu qui viendra à lui; et qui viendra non en Sauveur, mais en Juge; mais en Vengeur: non, se dira ce pécheur, mes péchés sont trop grands; il n'est plus pour moi de miséricorde; je suis perdu. Ame [illegible], le crime et le désespoir dans le

cœur, le moment est venu, il expire. Le corps étendu sur le lit n'est plus qu'un cadavre, et l'ame a déjà paru devant Dieu avec ses péchés. La voilà, cette troisieme mort, plus funeste que toutes les autres, et la punition du péché la plus redoutable.

8°. La mort éternelle. Voilà cette ame à jamais éloignée de Dieu, séparée de Dieu, maudite de Dieu, à jamais précipitée dans la profondeur des abymes, dans les feux dévorans, dans des ténèbres affreuses, à jamais déchirée de remords accablans, et livrée à des regrets stériles; à jamais abreuvée d'amertume et de fiel; à jamais victime de la colere de Dieu, sans que jamais la moindre lueur de consolation vienne briller à ses yeux, parce qu'à jamais le péché vivra dans cette ame, subsistera dans cette ame, élevera des cris vengeurs vers Dieu contre cette ame, demandera une vengeance éternelle contre cette ame. O péché! ô mort dans le péché!

Hélas! pour plusieurs qui lisent ces grandes, ces terribles vérités, ne sont-elles que de simples menaces? Combien peut-être, combien sont destinés à une mort prochaine? combien à une mort subite? combien finissent leur course par une mort sans préparation, sans pénitence, sans Sacremens: ou précédée des Sacremens, mais accompagnée de remords, et suivie de la réprobation? Combien, peut-être, termineront leur carrière, livrés aux horreurs d'une présomption diabolique, d'une insouciance affreuse et volontaire,

d'un désespoir encore plus affreux ? quel sort ! quel malheur ! Nous n'y pensons point, nous ne la prévoyons pas ; et peut-être l'arrêt va être porté contre nous ; peut-être Dieu a-t-il déjà les yeux sur nous pour nous désigner à la mort ; peut-être dans peu va-t-il lui ordonner de frapper ; et nous nous livrons aux amusemens, aux folles joies de ce monde, et nous vivons tranquillement dans le péché. Est-ce folie ? est-ce aveuglement ? où est notre foi ?

MEDITATION.

Sur le même sujet.

Pour concevoir une juste idée du péché mortel, considérons-le sous quatre points de vue différens, ou plutôt sur les quatre grands théâtres des vengeances de Dieu ; je veux dire, l'Ange rebelle dans le Ciel, le premier homme dans le paradis terrestre, tant de malheureux dans les Enfers, et surtout Jesus-Christ sur le Calvaire ; car en voyant les peines terribles auxquelles Dieu condamne, ou pour le péché, ou pour la seule apparence du péché, nous comprendrons aisément quelle est l'horreur infinie que Dieu en a ; ce que nous avons à craindre, si nous venons à le commettre et à y persévérer.

Mon Dieu, éclairez mon esprit et touchez mon cœur ; c'est ici surtout où j'ai besoin du secours de vos graces, pour apprendre à

détester l'unique ennemi que j'ai à craindre en ce monde.

Premier théâtre des vengeances de Dieu, et première victime du péché ; l'Ange rebelle dans le Ciel. De quelle frayeur ne suis-je pas saisi à la vue de sa punition ! l'ange désobéit à Dieu, et à l'instant il porte la peine de sa désobéissance. Le glaive de Dieu est levé sur lui ; l'Ange éloigné de Dieu, chassé à jamais du Paradis, précipité pour toujours dans le sein d'une éternité malheureuse ; d'un Ange le péché fait un démon.

Pensée terrible et effrayante pour moi dans la comparaison que je fais de mon péché avec celui de l'Ange coupable ! Car enfin, l'Ange n'avoit commis qu'un seul péché, et un péché de pensée, et un péché d'un moment ; et moi, ô mon Dieu ! qui ai commis tant de péchés, de si grands péchés, et qui en ai commis si souvent ! L'Ange n'eut pas un seul moment pour se reconnoître, le même instant qui le vit coupable, le vit malheureux ; et moi, depuis mon péché, Dieu m'a accordé le temps de rentrer en moi-même, la grace me l'a souvent inspiré, ma conscience n'a cessé de crier contre moi ; et malgré cela, j'ai langui, j'ai différé, je gémis peut-être encore dans le péché. Ah, Seigneur ! ce funeste délai dans le péché n'est-il point un péché plus grand que mon péché même ? Il semble, ô mon Dieu ! qu'il devoit bien vous en coûter de perdre une créature aussi parfaite que l'Ange, au moment qu'elle sortoit

de vos mains. Que si malgré cela, vous avez sacrifié à votre colere l'Ange rebelle, quelle vengeance ne ferez-vous pas éclater contre l'homme pécheur ?

Deuxieme théâtre des vengeances de Dieu sur le péché : le premier homme dans le Paradis Terrestre. L'homme à peine sorti du néant par la création, se précipite dans un néant encore plus affreux par le péché. Bientôt son crime est suivi de sa condamnation et de son malheur : chassé du Paradis, dépouillé de tous ses avantages, condamné à une pénitence de neuf cents ans, enfin aux horreurs de la mort, ce n'est encore rien. Adam par son péché allume la colere de Dieu contre lui ; mais ce n'est pas contre lui seul qu'elle éclate ; toute sa postérité est enveloppée dans le même arrêt, et frappée du même anathême.

Ici, ô mon ame ; formons-nous une image de tous les malheurs dont le genre humain est accablé : réunissons en esprit toutes les calamités qui ont inondé l'univers ; la faim, la soif, les infirmités, les maladies, les chagrins, les guerres, les pestes, les famines ; et tous les fléaux de Dieu ; et disons-nous : voilà les effets du péché, et les funestes rejetons de cette tige maudite. Sans le péché, il n'y auroit jamais eu de malheurs sur la terre.

Allons plus loin : descendons en esprit dans le sein des tombeaux ; représentons-nous les cadavres de tous ceux qui y ont été ensevelis ; ce les affreux ravages, les

cendres, la poussiere où ils ont été réduits, les vers dont ils ont été dévorés : et dans notre frayeur, disons-nous encore : voilà les effets du péché ; sans lui il n'y auroit jamais eu ni ossemens, ni cadavres. O mon Dieu ! il faut que le péché soit quelque chose de bien affreux, il faut que la source d'où coulent tant de maux soit bien empoisonnée, pour produire des effets si terribles.

Ce qu'il y a de plus affreux, ô grand Dieu, juste Dieu ! c'est que votre colere, qui depuis six mille ans est armée contre nous par le péché, ne s'est point encore ralentie : votre main vengeresse est encore levée sur nous, cette étincelle a produit un funeste incendie, qui ne s'éteindra que par l'extinction du genre-humain. Tant qu'il restera une goute du sang d'Adam sur la terre, il faudra que ce sang soit purifié par le feu de votre colère ; et ce feu vengeur ne cessera sur la terre, que pour s'allumer avec plus de fureur dans l'enfer, et pour y poursuivre implacablement les restes de cette race coupable et maudite. Mon Dieu, que votre justice est redoutable, et que le péché doit être horrible à vos yeux !

8°. Nouveau théâtre des vengeances de Dieu, encore plus terrible ; tant de millions de réprouvés dans le sein des enfers. Transportons-nous un moment à l'entrée de ce séjour des vengeances, et placés près d'un de ces soupiraux embrasés qui vomissent sans cesse des feux et des flammes, formons

voyons ces gouffres affreux ; c'est le péché qui les a creusés dans le sein de la terre ; ces feux dévorants, ces flammes vengeresses, c'est le péché qui les a allumés par le souffle de la colere de Dieu ; ces ténebres épaisses, elles sont encore moins affreuses que celles que le péché répand dans une ame ; ces victimes infortunées, c'est le péché qui les a précipitées dans ces gouffres d'horreurs ; écoutons les soupirs, les gémissemens, les hurlemens lamentables et désespérans, c'est le péché qui les pousse par leurs bouches. Allons donc en esprit dans ces abymes, y puiser l'horreur du péché ; considérons-le à travers ces sombres lueurs, ces épaisses ténebres ; quelque sombres qu'elles soient, elles se changeront pour nous en autant de vives lumieres, pour nous faire connoître et détester le péché. Sous cette affreuse image pourroit-il ne pas exciter toute la haine et l'exécration de nos cœurs, puisqu'il mérite toutes les malédictions et les anathêmes du Dieu des vengeances ?

4°. Mais oubliant, s'il se peut, tout ce que nous avons médité, considérons un quatrieme théatre des vengeances de Dieu, encore plus redoutable que tous les autres : c'est le calvaire. C'est là où un Dieu Sauveur, un Dieu mourant nous appelle. Aux pieds de sa Croix : soyons témoins du spectacle sanglant que la foi nous présente ; déjà le bras de Dieu est levé, l'arrêt est porté contre le Saint des Saints, la victime

est attachée à la Croix, le Sang de l'Agneau ruisselle à grands flots sur la terre, le fils de Dieu même expire sur une Croix. Voilà où l'ont conduit nos péchés, dont il s'étoit rendu la victime.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Jesus-Christ n'avoit en lui que la seule apparence du péché, et que cette seule apparence a suffi pour le rendre anathême aux yeux de Dieu, et en cette qualité, pour le faire condamner à la mort; et ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est qu'il ne falloit rien moins que la mort et les mérites d'un Dieu pour expier le péché. Non, toutes les vertus des Saints, tous les mérites des justes, tous les tourmens des Martyrs, tous les mérites mêmes de la Reine des Anges et des Saints n'auroient pas suffi pour expier un seul péché. Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que la mort d'un Dieu n'ait pas encore touché nos cœurs, pour les arracher au péché. Oui, mon adorable Sauveur! par votre mort vous aurez fait éclipser le soleil, vous aurez ébranlé les fondemens de la terre, vous aurez fait ouvrir les tombeaux, vous aurez fait fendre les rochers; et nos cœurs, plus durs que ces rochers mêmes, seront insensibles et ne gémiront pas sur l'horreur du péché, qui a élevé votre Croix, qui a versé votre sang, qui a causé votre mort! Y seroit-il encore sensible, ce cœur? Non, mon Dieu, à ce moment il va se livrer à l'amour comme dans la douleur.

Pour moi, ô mon Dieu ! il me semble que pour connoître, déplorer et détester le péché, on n'a besoin ni de raisonnement ni de discours. Je me prosterne aux pieds de votre Croix, je leve les yeux sur elle ; et à la vue du terrible spectacle que me présente la Foi, je me dis à moi-même : Voilà l'effet du péché. Cette tête ainsi penchée, c'est l'effet de tant de pensées criminelles qui se forment dans nos esprits ; ces yeux noyés dans leurs larmes, c'est l'effet de tant de regards coupables ; ce cœur navré de douleur et percé d'une lance, c'est l'effet de tant de désirs criminels conçus dans nos cœurs.

Hélas ! que nous faisons donc un mauvais usage de nos larmes ! nous pleurons, nous gémissons sur les malheurs de cette vie ; et nous fermons les yeux sur les malheurs plus funestes de l'autre. Qu'un homme ait perdu une partie de ses biens, il n'est plus à lui ; il a perdu les biens de l'éternité ; et il est insensible : qu'une épouse ait perdu un époux qui lui étoit cher, elle passe sa vie dans la tristesse et le deuil, c'est une plaie qui saigne toujours dans son cœur ; une ame par le péché a perdu le céleste époux, son malheur ne la touche pas. Qu'un Courtisan ait perdu les bonnes graces de son Prince, il est inconsolable, et la vie lui devient à charge ; on a offensé son Dieu, le meilleur des Maîtres, on est tombé dans sa disgrace, et on ne forme pas un soupir, on ne verse pas une larme.

O aveuglement déplorable des hommes! pleurer pour la perte des biens, et ne pas pleurer pour la perte de l'ame! pleurer pour la terre, et ne pas pleurer pour le Ciel! donner aux intérêts de ce monde des larmes infructueuses et néanmoins très amères, et être insensible aux intérêts du salut, de l'éternité même! et nous sommes Chrétiens? et nous avons la Foi? et nous croyons une éternité? O péché, que tes ténèbres sont affreuses! que ton aveuglement est profond! mais que les peines qui te sont réservées sont redoutables! que les regrets, que le désespoir que tu causeras seront longs, qu'ils seront amers! l'éternité même ne suffira pas pour tarir leur source.

Voici, mon Dieu, les sentimens que je forme en ce moment au pied de votre Croix, et à la vue du péché qui a causé votre mort: gravez-les à jamais dans mon cœur.

SENTIMENS ET PRATIQUES.

1.°. SEntiment de douleur, de regret, de gémissement à la vue de mes péchés et des égaremens de ma vie. Qui donnera à mes yeux une source de larmes pour les déplorer? Que ne puis-je les laver dans l'effusion de mon sang! *Quis dabit capiti meo fontem lacrymarum* (a)?

2.°. Sentiment de crainte et de frayeur salutaire à la vue du danger et des occasions du

(a) Jerem. 9.

péché. Craignons, fuyons, tremblons à la vue du péché, comme à la vue d'un serpent que nous verrions sur nos pas ; *Quasi a facie colubri, fuge peccatum* (b).

3°. Sentiment de reconnoissance et d'actions de graces, de ce que Dieu ne nous a pas frappés et enlevés de ce monde, quand nous étions en état de péché : si Dieu nous avoit enlevés dans tel temps, après cette action, quel seroit notre sort et notre malheur.

4°. Sentiment de compassion envers ceux qui ont le malheur d'être en état de péché ; ce sont peut-être nos parens, nos amis, si nous les voyions frappés de mort, et tomber à nos pieds, nous serions touchés jusqu'aux larmes : la mort du péché est bien plus triste et plus déplorable.

PRIERE.

MON Dieu, préservez-moi du péché, c'est l'unique malheur que je crains : mais si j'ai le malheur de pécher, punissez-moi en ce monde, frappez-moi, vengez-vous sur la terre ; faites tomber sur moi tous les effets de votre colere, en cette vie, pour me faire miséricorde en l'autre. La grace que je vous demande comme la plus grande des graces, c'est que si vous prévoyez que je doive avoir le malheur de vous offenser encore et de tomber dans le péché, vous m'enleviez de ce monde avant que ce malheur arrive. J'aime mieux ne pas vivre que de

(b) *Eccles.* 21.

rêve dans votre sein, j'aime mieux mille fois mille morts, que de vous déplaire un moment par la mort que le péché donne à mon ame. Que je ne vive pas, que pour pleurer mon péché, appaiser votre colère, et implorer vos grandes miséricordes.

NEUVIEME LECTURE.

Sur la Mort.

L'AFFAIRE la plus importante de notre vie, c'est de nous préparer à la mort, et le moyen le plus sûr de nous y préparer, c'est d'en rappeller, d'en méditer souvent la pensée. Du sein même des ombres, dont la mort est environnée, sortiront les plus vives lumières. Voici les grandes vérités qu'elle offre à nos réflexions.

I. Nous mourrons! l'arrêt immuable est porté contre nous; chaque jour il s'exécute sur quelqu'un des enfans d'Adam. Au moment même où je médite, il y a quelqu'un dans le monde qui rend le dernier soupir, et qui commence son éternité. Peut-être que celui qui doit le suivre, c'est moi-même. Pense-t-on? la terre entière n'est qu'un théâtre, toujours couvert de cadavres nouveaux, et un abyme immense pour l'engloutir; et cependant [illegible] entre nous, qui cache d'entre [illegible] le temps de l'éternité, et le [illegible] Dernière Heure.

mourans, nous vivons comme si nous ne devions jamais mourir ; nous éloignons même la pensée de la mort, comme si, en éloignant la pensée, nous évitions ses horreurs. Ainsi vivons-nous dans l'oubli de tout, quand nous avons tout à craindre ; semblables à ces infortunées victimes qu'on conduit à l'autel, qui ne savent craindre la mort qui les menace, que lorsqu'elles sentent le coup qui les frappe.

2°. Nous mourrons tous. Formés de la même boue, nous tendons tous à la même fin : la mort nous citera tous à son tribunal, et nous appellera tous par notre nom : vous tel jour, vous tel autre ; vous telle année, vous la suivante ; vous demain, vous peut-être aujourd'hui. Dans un nombre d'années il y aura dans les Villes, des hommes nouveaux ; dans les maisons, de nouveaux habitans ; dans ce monde, un monde nouveau. Tous qui l'habiteront diront alors ce que nous disons aujourd'hui : nous mourrons tous. On viendra méditer sur notre tombeau ; on fera sur nous les mêmes réflexions que nous faisons sur les autres : les fera-t-on avec plus de fruit ? en deviendra-t-on plus chrétien ? Selon les apparences, il en sera d'eux comme de nous. On entendra ces vérités, on en sera touché ; on fera des résolutions et des promesses ; après quoi on se retirera, on [illegible] de nouvelles idées effaceront [illegible] ; et quand la mort [illegible]

on sera presque aussi surpris, que si jamais on n'en avoit entendu parler de sa vie.

3°. La mort renversera tous nos projets, et dissipera toutes nos pensées: car voilà où nous en sommes: dans nous tout est projet: nous en formons un, un autre le suit de près: un troisieme lui succede bientôt; la mort en forme un quatrieme tout opposé, et les renverse tous à l'instant. Ce jeune homme, à la fleur de son âge, n'a l'imagination remplie que de jeux, de divertissemens, de plaisirs; il voit s'ouvrir devant lui une carriere immense: la mort le laisse avancer quelques pas, et fondant tout-à-coup sur lui, elle l'arrête au commencement de sa course; et par une fin imprévue, peut être tragique, elle porte la consternation dans ceux de son age, tous effrayés d'entendre dire, un tel est mort, quand ils pensoient à nouer une partie de plaisir avec lui. Et vous, personne mondaine, toute occupée de vous-même, du monde, d'ornemens, de parures, que faites-vous? vous parez la victime; la mort est prête à l'immoler.

Vous vous contemplez dans le miroir que vous présente la vanité; et vous ne voyez pas derriere vous la mort qui vous [illegible] elle tient le trait vengeur suspendu; elle attend que la victime soit parée pour l'immoler: [illegible] cette victime va [illegible] palpitante.

[illegible] quel aveuglement est [illegible]

Nous concevons que notre vie n'est qu'un souffle; et sur un fondement si fragile, nous voulons élever des édifices immenses. Nous portons nos vues bien loin au-delà de nous, au-dessus de nous; et nous ne voyons pas le tombeau qui s'ouvre sous nos pieds. Hélas! ne formons-nous des projets que pour les voir renversés? n'ourdissons-nous une trame que pour la voir coupée? Nous nous repaissons d'idées flatteuses, d'objets chimériques: toute notre vie se passe en projets; et quand il faudra sortir de ce monde, nous aurons encore entre les mains les vues, les projets, les désirs du temps. Quels préparatifs pour l'éternité!

4°. La mort nous dépouillera de tout; honneurs, richesses, plaisirs, emplois, dignités, amis, liaisons; il faudra tout quitter. Tout homme se trouvera réduit au terme du Prophete Job, et pourra s'écrier avec lui: de tout ce que j'avois sur la terre, il ne me reste que le tombeau pour partage; *et solum mihi superest sepulchrum* (a). Pour tout le reste, il faudra dire et prononcer cette parole triste et lugubre, je laisse, je laisse... ah! dites plutôt, on m'enleve, on m'arrache. Il faut tout quitter, sans delai, et tout quitter sans partage, et tout quitter sans retour. La biere et le tombeau, les vers et les cendres; c'est tout ce qui nous reste et *solum superest sepulchrum*. Hommes [illegible] étoit-ce donc pour cela qu'il fallut [illegible] dans le fond du cœur [illegible] projets! Dans le sein des [illegible], se

livrer à tant de sollicitudes et de soins ; dans le sein des états, allumer tant de guerres, livrer tant de combats, répandre tant de sang, désoler, ravager tant de Provinces et de Nations ! à quel terme tout cela devoit-il aboutir un jour ? ou plutôt dans quel abyme, dans quel gouffre tout cela devoit-il être englouti à jamais ?

5°. Enfin, la mort décidera de tout pour toujours. l'arbre tombera un jour ; et il tombera à droite ou à gauche, selon la pente qu'il aura prise durant la vie : voilà notre image. Toute l'éternité, nous serons ce que nous aurons été au moment de la mort. Mourons-nous en état de grace, notre sort est fixé : nous voilà heureux pour toujours. Mourons-nous en état de péché, notre malheur est assuré, et l'est à jamais. La mort n'est qu'un moment, et ce moment fatal décide d'une éternité. O moment ! moment terrible ! qui pourra balancer ton poids ? qui pourra mesurer ta durée ? qui pourra peser tes conséquences terribles ?

O mort ! disoit le prophete, que ta balance est équitable ! que ton jugement est solide, et tes conseils salutaires ! *O mors ! bonum est judicium tuum* (a). Et, qui est-ce en effet, s'il méditoit ces grandes vérités, qui pourroit résister à leur force ? Si on pensoit sérieusement que l'on doit mourir, qui est-ce qui s'attacheroit si follement à la vie ? [illegible] projets, [illegible]

(a) [illegible]

s'il entendoit la voix de la mort qui lui crie, que tout n'est que néant et que vanité? Qui est-ce qui s'attacheroit si éperdument aux biens de la terre qui vont disparoître, au préjudice des biens éternels qui nous sont préparés? Qui est-ce au contraire qui ne se diroit pas à lui-même: puisque je dois mourir un jour, et tout quitter à la mort, pourquoi ne pas m'y préparer en me détachant de tout? On regarderoit chaque jour comme pouvant être le dernier des jours. On feroit chaque action comme pouvant être la derniere action de la vie. On approcheroit du sacré Tribunal comme allant au Tribunal de Dieu même. On recevroit le Saint des Saints comme on reçoit un jour le Viatique pour l'éternité; et comme la vie n'est qu'une mort continuelle, toute la vie ne seroit qu'une continuelle préparation à la mort. Ainsi tâcheroit-on de vivre de la vie des Justes, pour mourir de la mort des Saints, et pour vivre à jamais de la vie des Elus. *Moriatur anima mea morte Justorum* (a).

MEDITATION

Sur ces paroles de Saint Paul: Quotidiè morior (e). *Je meurs chaque jour.*

Combien de vérités importantes sont renfermées dans ces deux grandes paroles! combien de morts anticipées doivent préparer cette derniere mort, cette mort absolue qui terminera nos jours entre nous!

(a) Num. 23. (e) 1. Cor. 15.

Dieu vivant ! puisque je dois mourir un jour, faites que toute ma vie soit une continuelle préparation à la mort. Vous m'avertissez vous-même de me tenir toujours prêt, parce que je ne sais ni le jour ni l'heure, et que la mort peut venir me surprendre à tous les instans.

1°. Je meurs tous les jours. Hélas ! à combien de choses ne suis-je pas déjà mort ? Ne suis-je pas mort à toutes les années de ma vie passée ? elles se sont écoulées ; elles ont passé comme un songe ; elles sont passées pour ne revenir jamais. Le reste de mes jours s'écoulera de même insensiblement ; j'avance dans ma course, et je me vois mourir chaque jour sans que j'y fasse attention ; je me trouverai à la dernière heure, presque sans y avoir pensé et m'en être aperçu.

2°. Je meurs tous les jours, et tous les jours je perds quelque chose de mon être et de ce qui compose le cours de ma vie. Je sens que tout dépérit peu-à-peu : mon esprit baisse, ma mémoire se perd, mes yeux s'affoiblissent, mes forces diminuent, toute la machine se délabre et menace ruine ; tout cela autant d'annonces de mort, autant de mort en détail, qui préparent au dernier sacrifice, et ne permettent pas de le perdre de vue.

3°. Je meurs chaque jour ; j'ai déjà fait une grande partie du chemin, mort à chaque pas que je fais. Je vis aujourd'hui, [illegible] n'est point à moi. Je respi[illegible] à peine suis-je [illegible]

vant. Cette incertitude même continuelle de la vie n'est-elle pas une espèce de mort ? Dans cet état, à quoi peut-on tenir ? peut-on avoir des vues, méditer des desseins, former des projets ? Je n'en forme qu'un seul ; c'est de penser à la mort, de m'y préparer, et même de me tenir prêt à tous les instans. Quand le dernier viendra, seroit-il temps de le faire ?

14°. Je mesure tous les jours à tout ce qui me passe, à ce qui m'arrive d'affligeant ou de consolant. Le temps qui consume tout, ne nous enlève-t-il pas indifféremment et les biens et les maux ? qu'y a-t-il de durable et de constant en ce monde ? Quand nous avons des chagrins, disons : Ils finiront bientôt ; pourquoi nous tant affliger ? quand nous avons quelque consolation, disons : Demain peut-être nous n'en jouirons plus ; pourquoi nous y livrer ? Quelle folie de s'attacher à ce qui, malgré moi, dans quelque temps ne sera plus ! et quel plus haut point de sagesse, que de ne faire aucun fonds sur tout ce qui n'a aucun fondement assuré ! Dieu seul est immuable et le bien permanent ; c'est là, ô mon ame ! et là uniquement qu'il faut t'attacher ; la mort ne peut t'enlever.

Je meurs tous les jours, c'est-à-dire, je meurs lorsque je perds quelque bien des chaînes qui m'attachoient à la vie. Quand la mort m'enlève parents, amis, biens, vie, [illegible] des parens, des amis, [illegible]

coup il faut rompre toutes ces chaînes, quelle violence ! quelle douleur ! Pour les prévenir, je me dégage tous les jours volontairement moi-même, prévenant, tant qu'il est en moi, l'ouvrage de la mort ; afin que quand elle viendra, elle ne trouve plus rien à faire dans moi, que de séparer mon ame d'avec mon corps, et la remettre paisiblement dans les mains de son Créateur.

6°. Je meurs tous les jours, en ce que je me considere comme déjà mort. Une ame résolue à ne plus vivre que pour Dieu seul, ne doit point avoir de part à la vie de ce monde, non plus que les morts qui sont déjà dans le tombeau. Il n'y a plus pour elle ni plaisirs, ni honneur, ni intérêts. On la fouleroit aux pieds comme les morts, qu'elle ne diroit rien, et paroîtroit insensible. Ce n'est plus pour elle qu'indifférence, que dégoût, que langueur. Le cœur est comme mort à tout ce qui ne le touche plus.

7°. Je meurs tous les jours. Eh ! comment pourrois-je souhaiter de rester plus long-temps en ce monde ? que puis-je avoir à y désirer et à y regretter ? le nombre de mes péchés n'est-il pas assez grand : le compte que j'aurai à rendre ne sera-t-il pas assez rigoureux ? O mon Dieu ! je n'ai déjà que trop abusé de vos graces, abusé des jours et du temps que vous m'avez donné ! heureux si j'étois mort dans cet instant ! j'aurois été bien plus disposé à paroître

vécu plus long-temps, ne faudra-t-il pas toujours en venir à ce terme, avec plus de peine, de péchés et de crainte? La mort, pour être différée, en est-elle moins une mort? Mille ans sont à vos yeux, ô mon Dieu! comme le jour d'hier qui n'est plus, ou comme s'il n'avoit jamais été; il n'en reste que les regrets.

8°. Je meurs tous les jours: heureux si enfin je puis finir ma course dans votre saint amour; mourir enfin de la mort des Justes: Je ne désire plus vivre que pour cela: je n'aspire plus qu'à cet heureux terme. Je vais travailler de tout moi-même, donner tous mes soins à ce grand ouvrage de tous les temps, à cette mort journalière et continuelle; à moi-même et à tout.

Quelle douceur, ô mon ame! quelle profonde paix! Que la mort sera tranquille, si vous vous y disposez par ces sentimens, et si vous pouvez dire sincérement avec l'Apôtre: *Quotidie morior!* Oui, tous les jours je connois de plus en plus le néant du monde; tous les jours je me détache des créatures? tous les jours je brise quelque lien de mon cœur; tous les jours je combats quelque vice ou quelque défaut: tous les jours je tâche de mourir à quelque chose, et je desire de mourir à tout. O l'heureuse vie que cette mort continuelle! quelle est sainte! quelle est méritoire pour nous? quelle est agréable à Dieu! qu'elle nous prépare bien infailliblement à cette mort absolue

qu'il faudra subir un jour ! quelle nous dispose bien efficacement à cette vie immortelle et durable que nous espérons ! Mourons tous les jours de la mort des Saints, pour vivre un jour de la vie des Elus.

Mourir, ou souffrir, disoit une grande Sainte (a) ; ne pas mourir, mais souffrir, s'écrioit une autre (b). Désirons de tout réunir ; souffrir et mourir, vivre et mourir en souffrant.

Il est vrai, ô mon ame ! cette mort continuelle est triste et pénible à la nature. On ne meurt pas sans peine et sans qu'il en coûte ; armons-nous d'une sainte confiance, ranimons notre courage et notre constance. C'est pour Dieu que nous mourons ; c'est pour vivre à jamais que nous mourons chaque jour ; c'est en union de la mort et du sacrifice de Jesus-Christ que nous offrons notre mort et notre sacrifice. Après tout, quelque longue, quelque triste, quelqu'affligeante que puisse être cette mort journalière, la grace en tempérera les amertumes, l'espérance en adoucira les rigueurs, la récompense en couronnera les travaux.

PRIERE.

IL est donc vrai, ô mon Dieu ! que cette mort qui m'est réservée à la fin de mes jours, n'est pas la seule que je dois subir. Chaque jour j'éprouve une mort qui est le commencement et l'annonce de cette

(a) *Ste. Thérèse.*—(b) *Ste. Magdeleine de Pazzi.*

tout le qui finira ma carrière. Hélas ! nous disons : nous mourrons un jour, et nous ne voyons pas que nous mourons à tous les instans. Nous pensons vivre, et nous ne faisons que mourir ; la mort fait chaque jour en nous son ouvrage, et nous ne pensons pas à faire dans nous l'ouvrage de Dieu.

Vous qui êtes la vie véritable, recevez dès-à présent l'hommage que je vous fais de mes jours : vivez en moi ; détachez-moi de tout ce qui doit finir : présentez-moi sans cesse cette mort, qui m'arrache à chaque instant quelque portion de notre être. Je meurs chaque jour ; à quoi m'attacher en ce monde ? Je meurs chaque jour ; pourquoi ne pas me préparer chaque jour à la mort ? Un jour on dira de moi, il est mort. Je dois me dire : je meurs à chaque moment ; et puisque je perds insensiblement cette vie mortelle qui m'est ravie, rendez-moi digne de cette vie immortelle qui m'est destinée.

PRATIQUES.

1°. J'offrirai chaque jour le sacrifice de ma vie à Dieu.

2°. Je regarderai les maladies et les infirmités qu'il m'enverra, comme autant d'avis salutaires qu'il me donne, et de moyens de me préparer à la mort.

3°. Je joindrai le sacrifice de ma vie à celui de Jésus-Christ sur la Croix.

4°. Les croix [illegible] couvent des Sacremens, [illegible] surpris de la mort.

5°. Je regarderai chaque jour comme pouvant être le dernier de mes jours.

6°. Je me souviendrai qu'en qualité de Chrétien, je dois être mort au monde et à tout.

DIXIEME LECTURE.

Sur le Jugement particulier du pécheur.

LE Jugement particulier est celui qui se fera de nous au moment même de notre mort : car avant le dernier jour, ce grand jour des vengeances, où tous les hommes cités à la vallée de Josaphat doivent paroître au jugement universel pour la justification solemnelle et publique de la providence, il y aura un autre jugement particulier et personnel que chacun de nous, doit subir à la fin de ses jours.

Jugement moins redoutable en apparence, parce qu'il sera sans appareil, sans solemnité, sans éclat ; mais jugement en effet plus redoutable par ses suites et ses effets, puisque c'est là que doit être décidé le sort éternel de chacun de nous ; et que ce dernier jugement qui doit suivre, ne sera que la manifestation du premier qui aura précédé.

Ainsi, après le court espace de quelques années qui se sont écoulées sur la terre ; après une vie souvent passée dans la vanité, les amusements de ce monde, quelquefois dans le désordre et l'excès des passions ; après une maladie peut-être longue et douloureuse, peut-être courte et de quelques jours ; après

les agitations, les angoisses, les défaillances du dernier combat, viendra enfin le moment décisif où nous finirons notre course, et où l'on dira de nous ce que nous avons dit devant d'autres : *Il est mort.* Quelques larmes, ou sinceres ou simulées ; quelques regrets, ou par tendresse ou par bienséance, accompagneront le cadavre du mort, qu'il faut bientôt enlever aux yeux effrayés des vivans.

J'accompagne en esprit l'ame qui vient d'en être séparée : la voilà entrée dans l'éternité, transportée dans cette région sombre des morts. Quelle est en ce moment sa surprise, à l'entrée de cette nouvelle carriere ? seule, étonnée, éperdue ; comme investie de la majesté souveraine de Dieu, elle se trouve abandonnée absolument de tout. Abandonnée du monde et des créatures ; ses amis, ses parens, ses protecteurs, tout ce qu'elle avoit de plus cher au monde l'a suivie jusques-là ; mais à l'entrée de cette terre étrangere, sur le bord de cette région de ténebres, tout s'est éloigné. Où sont-ils à présent ces bras de chair, ces objets enchanteurs, cette idole trompeuse du monde ? Hélas ! durant sa vie elle leur a sacrifié ses biens, son repos, son salut ; et dans ce moment tout a disparu, l'ame reste seule avec ses œuvres et ses regrets.

Abandonnée de sa propre conscience ; je veux dire de cette conscience fausse, erronée, qui l'avoit séduite et aveuglée durant sa vie ; mais qui, devenue alors une conscience [illegible] qui sortant de son assoupissement

et de ses erreurs, livre le pécheur à lui-même, à ses regrets et à son malheur.

Ces abandons sont terribles, mais il en est un autre bien plus triste et plus accablant. Abandonnée de son Dieu ; c'est-à-dire, de ce Dieu autrefois si plein de bonté, de tendresse et de miséricorde pour elle, et ne trouvant plus en lui qu'un Dieu juste, irrité et vengeur ; ce n'est plus que le Dieu terrible, le Dieu des armées, qui se dépouille du nom de pere tendre, pour prendre celui de juge irrité et d'ennemi implacable.

Représentons-nous donc cette ame dans cette situation terrible, dans ce moment effrayant. La voilà au sortir de son corps, transportée à l'instant au Tribunal de son juge, seule avec Dieu seul ; le Ciel d'une part, l'Enfer de l'autre, le tribunal de Dieu entre deux ; l'ame suspendue entre l'un et l'autre, tremblante aux pieds de son juge, dans l'attente formidable de son arrêt éternel. Quels objets vont s'offrir alors à cette ame étonnée ! le triste tableau de toute sa vie sera présenté à ses yeux, depuis le premier usage de sa raison, jusqu'au dernier soupir ; toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions, tous ses péchés, entrent en jugement avec elle. Que de sentimens secrets ! que d'objets cachés ! que d'illusions ! que de faux principes ! que de mysteres d'iniquités ! que d'excès !

Ne pensons pas qu'il faille un long temps pour faire cette discussion, et décider du sort

éternel de cette ame coupable ; un instant décidera de tout pour toujours : oui, à l'instant même que l'ame sort de son corps, elle trouve son Dieu ; il se présente à elle, et ne s'y présente qu'en qualité de Juge. A ce même instant la lumiere divine frappe ses yeux ; et dans elle, comme dans un miroir éclatant, elle voit tout à la fois ses péchés, sa sentence, et son sort éternel. Elle y voit ses péchés, leur nombre, leurs circonstances, leur énormité, leur durée ; elle y voit la sentence qu'elle mérite ; elle la lit de ses propres yeux ; en voit l'équité, les motifs, l'étendue : elle voit son sort durant toute l'éternité fixé, irrévocable, et par-là même désespérant. C'en est fait, lui dit le souverain Juge ; tu es jugée, tu es réprouvée, je te rejette, je te maudis, je t'éloigne de moi pour toujours ; mes yeux et mon cœur sont fermés pour toi ; tu ne me verras jamais. A l'instant même les Ministres du Dieu des vengeances se saisissent de la victime, l'entraînent dans ce lieu d'horreur où les tourmens seront à jamais son partage ; elle y est précipitée : et tout est fini.

Hélas ! il n'y a qu'un moment que cette ame a rendu le dernier soupir ; son corps est encore étendu dans le lit de douleur, et gardant encore un reste de la chaleur naturelle ; les assistans en pleurs l'entourent dans une attitude pleine, l'arrosent encore de leurs larmes, le considerent avec effroi, se retirent [illegible] ce corps n'est point en-

core enseveli dans la terre, et déjà l'ame est ensevelie dans les enfers.

Eglise Sainte ! vous vous revêtez d'ornemens lugubres, à la perte de vos enfans : incertaine de leur sort, vous priez encore pour eux ; vous invitez par de tristes sons les fidèles à y joindre leurs prières ; vous envoyez vos Ministres offrir le sacrifice des vivans et des morts. Arrêtez, Eglise Sainte ; Ministres du Dieu vivant, suspendez vos vœux, et vous, cloches lugubres, faites entendre sur cette ame des sons encore plus lamentables : il n'est plus de ressource pour elle ; prières, larmes, supplications, sacrifice, tout est inutile ; le regne de la miséricorde a fini ; celui de la justice commence, pour ne finir jamais.

Telles sont donc pour cette ame les suites terribles de ce jugement redoutable ! la malédiction éternelle de Dieu qui tombe sur elle ; des peines affreuses qui commencent, pour éterniser son tourment ; un désespoir affreux qui comble tous ces malheurs. Voilà, dis-je, cette ame frappée de Dieu, maudite de Dieu, éloignée de Dieu pour toujours. Non, jamais elle ne verra Dieu, jamais elle ne se réunira à l'auteur de son être ; un sombre nuage le dérobe pour toujours à ses yeux ; elle fera entendre ses soupirs, ses regrets, ses plaintes ; elle poussera des cris douloureux, mais ils ne seront écoutés ; et celui qui aurait pu [illegible] pendant [illegible] sera à [illegible]

Qu'il sera affreux, qu'il sera accablant, le désespoir de cette ame, qui sentira qu'elle auroit pu être heureuse, et qui se voit condamnée à un malheur sans consolation, sans espérance, à jamais sans remede ! Mais c'en est fait, le jugement est porté sur cette ame, le sort arrêté ; le malheur à son comble ; les abymes se sont ouverts pour l'engloutir à jamais. Le chaos immense se ferme sur elle ; et sur cet abyme fermé, la main de Dieu grave en caracteres de feu ces paroles à jamais redoutables : éternité, éternité, éternité.

MEDITATION

Sur le même sujet.

LE jugement redoutable que cette ame vient de subir, je sais ô mon Dieu ! que je le subirai moi-même un jour, et qu'au moment même de ma mort je paroîtrai devant vous pour rendre compte de toute ma vie, et recevoir l'arrêt de mon sort éternel. Je vais m'y disposer, seul avec vous seul, comme je serai alors, prosterné à présent au pied de de votre croix, comme alors au pied de votre tribunal ; je vais me juger moi-même, ou plutôt me présenter à vous comme à mon souverain juge, et apprendre sur quoi un jour je serai jugé.

Soutenez-moi, ô mon Dieu ! je vous demande en ce moment toutes les lumieres qui peuvent éclairer mon esprit, toute la douleur qui doit pénétrer et briser mon cœur ; enfin,

toutes les graces pour me préparer à ce terrible jugement, et pour en prévenir les rigueurs.

Le souverain Juge étant donc assis sur son tribunal, l'ame tremblante, effrayée au pied de ce tribunal, dans l'attente formidable de son arrêt éternel, Dieu ouvre le livre de vie et de mort à ses yeux, et le jugement redoutable commence. Voici, ô mon ame ! quelle en sera la matiere ; voici les sept chefs principaux sur lesquels nous serons interrogés, et sur lesquels nous aurons tous à répondre ; préparons-nous-y ; c'est là-dessus que se décidera notre éternité.

1°. Jugement sévere des péchés que nous aurons commis ; péchés de pensée, de paroles, d'actions, d'omissions ; péchés de tous les temps et de tous les âges ; péché dans leur espece et leurs circonstances ; péchés peut-être cachés dans le Tribunal de la Pénitence, parce qu'une fausse honte aura fermé la bouche, malgré les remords secrets d'une conscience alarmée ; péchés déguisés, qu'on aura déclarés qu'à demi, quon aura palliés ou dissimulés, voyant qu'on laissoit des replis dans l'ame, et que le cœur n'étoit pas en repos ; péchés oubliés ; mais peut-être comme volontairement oubliés ; parce qu'aussi-tôt qu'ils venoient se présenter à l'esprit, on les éloignoit comme autant de pensées importunes qui troubloient les plaisirs, et réveilloient les remords. Que de monstres cachés jusqu'alors paroîtront au grand jour !

Peut-être durant ma vie auroit-on

mulé, excusé mes péchés. Dieu me les présentera alors dans toute leur énormité ; hélas ! quelque grands qu'ils soient, si on les avoit déplorés, ils seroient pardonnés ; mais s'ils ont subsisté jusqu'à la mort, ils vivront dans l'éternité, pour la rendre à jamais malheureuse.

2°. Jugement rigoureux des péchés que nous aurons fait commettre. Tant de mauvais conseils, tant de mauvais exemples, tant d'occasions données à l'offense de Dieu, et à la perte des ames : ces discours libres et licencieux qu'on aura tenus ; ces livres pernicieux qu'on aura communiqués ; ces airs libres et indécens, ces ornemens, ces parures mondaines, ces railleries [illegible] sur la Religion et ses saintes pratiques ; tout cela ne rendra-t-il pas responsable de tout le mal qu'on aura occasionné devant Dieu ! Combien peut-être seront à ses yeux plus coupables par les crimes qu'ils auront fait commettre aux autres que par ceux qu'ils auront eux-mêmes commis ?

O mon Dieu ! n'étoit-ce pas assez pour moi du poids accablant de mes propres péchés, sans me charger encore de ceux des autres ! Tel sera cependant le jugement que vous m'en ferez subir, et le compte que vous m'en demanderez.

3°. Jugement terrible des péchés que nous n'aurons pas empêché de commettre y étant obligés. Dans mille occasions on le pouvoit [illegible]

cation du bon ordre ; on l'a négligé. On voyoit cette personne remplie d'amertume et de fiel ; un mot l'auroit adoucie. On étoit chargé de l'éducation de cette autre ; on l'a laissée à ses penchants : on en répondra sang pour sang, ame pour ame. On entendoit la médisance déchirer la réputation du prochain, l'impiété, l'irréligion débiter de funestes maximes, un lâche respect humain a fermé la bouche ; ce silence même est un crime, souvent un scandale, quelquefois une prévarication et une espece d'apostasie. Combien d'ames porteront devant Dieu le terrible fardeau, et des péchés qu'elles auront commis, et de ceux qu'elles auroient dû empêcher de commettre ?

N'ai-je rien à me reprocher en ce point ? Dieu en jugera, non plus dans sa miséricorde, mais dans la rigueur inexorable de sa justice ; et qu'aurai-je à répondre, si je suis moi-même obligé de me condamner ?

4°. Jugement redoutable du bien que nous n'aurons pas fait. J'entends l'Apôtre qui dit : *Scienti bonum et non facienti, peccatum est illi.* (a.) Connoître le bien et ne pas le pratiquer, c'est un crime. Que de bien qu'on auroit pu faire et qu'on aura négligé ! On annonçoit la parole de Dieu, y avons-nous été assidus ? On offroit le Sacrifice divin, y avons-nous assisté ? On exhortoit à l'approche des Sacremens : les avons-nous fréquentés ? [illegible] de l'indigence et de la misere sont-elles [illegible]

(a) *Jacob.* 4.

avons-nous ouvert à leurs besoins un cœur tendre et une main bienfaisante ? les malades, les avons-nous soulagés dans leurs infirmités ? les affligés, les avons-nous consolés dans leurs peines ? les prisonniers, les avons-nous visités dans leurs fers ?

Combien se rassurent, parce qu'ils n'ont pas commis de grands crimes, quand ils devroient trembler pour n'avoir pas pratiqué de grandes vertus, ayant tant de moyens de le faire ! O mon ame ! priez, tremblez, jugez-vous vous-même, et n'attendez pas que sur tout cela Dieu vous appelle à un jugement sans recours.

Jugement formidable du bien même que nous aurons fait ; car le Dieu vengeur menace d'appeller en jugement les justices mêmes. Nous aurons pratiqué de bonnes œuvres ; mais comment, et par quel motif, et dans quelles vues ? la vanité, le respect humain n'y a-t-il point eu de part ? Des aumônes sans choix, des prieres sans attention, des confessions sans douleurs, des communions sans préparation et sans fruit : arbre trompeur, vous n'avez porté que des fruits gâtés ; le ver rongeur de l'amour propre les a tous infectés. Hélas ! quel accablement sort ? nous croirons avoir amassé des trésors de mérites, et nous paroîtrons devant Dieu les mains vuides. Mon Dieu, que vos jugements sont terribles ! peut-être que nos justices mêmes en seront la matiere, [illegible] devoir mérites quel-

que chose devant vous, sera un titre de condamnation contre moi.

6°. Jugement effrayant des graces que nous avons reçues, et dont nous n'aurons pas profité ; tant de lumieres, de saintes lectures, d'exemples édifians, de vives inspirations, de remords salutaires. Dieu tenant la balance en main, mettra d'une part ses dons et ses graces ; et de l'autre, il attendra que nous mettions notre fidélité et notre correspondance. Que sont devenues tant de graces, et quel fruit en avez-vous retiré ? Tyr et Sidon, venez confondre ces Chrétiens ingrats et perfides. Malheureux ! vous m'obligez de mettre mes graces négligées au rang de vos crimes accumulés ; et ce qui devoit assurer votre bonheur, va mettre le sceau à votre perte et à votre réprobation.

Comment, ô mon Dieu ! ne tremblerois-je pas à la vue et dans l'attente d'un examen si rigoureux ? Si cette seule pensée est capable de m'alarmer à présent, que sera-donc au moment de l'exécution ?

7°. Jugement et jugement encore plus formidable des graces mêmes que nous n'aurons pas reçues. Eh quoi ! ô mon Dieu ! sommes-nous coupables de ce que vous n'avez pas été libéral ? Voici l'explication de ce redoutable mystère du jour des vengeances. Ces graces, Dieu nous les avoit préparées ; c'est par notre faute que nous ne les avons pas reçues. Si nous avions été fidèles, elles nous étoient assurées ; les [illegible]

auroient attiré d'autres, qui auroient été suivies d'autres encore plus précieuses : notre infidélité les a éloignées et nous en a rendu responsables. Le Soleil brilloit, et nous avons fermé les yeux ; sommes-nous excusables, si nous nous sommes aveuglés ? Ames infortunées ! tandis que plusieurs seront condamnés pour les biens qu'ils auront reçus, vous le serez encore pour ceux mêmes dont vous aurez été privées. Que de graces vont en ce moment s'élever contre vous, et contre vous demander vengeance.

Tel et plus redoutable encore sera le jugement que j'aurai à subir à ma derniere heure; sur-tout cela je serai examiné, je serai jugé. Hélas ! ne me trouverai-je point alors dans l'état de cette amecoupable dont j'ai médité le malheur ?

Que restera-t-il donc alors ? si ce n'est que le souverain Juge porte enfin sur cette ame la terrible sentence, qui doit fixer à jamais son sort avec son malheur ; *Retirez vous de moi, ame maudite, allez au feu éternel.* Terribles paroles ! je suis assuré de les entendre prononcer un jour sur quelqu'un, et je suis incertain si elles ne seront point prononcées contre moi. Que puis-je désormais autre chose, que d'en faire le reste de mes jours le sujet de mes réflexions, de mes craintes et de mes regrets ?

PRIERE.

O vous, juge redoutable, à qui Dieu ! où que les hommes sont

étrangère, de ne pas les méditer jour et nuit! Demain peut-être ils les subiront, et ils vivent aujourd'hui dans la dissipation et l'égarement. Juste Juge, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur : le juste même ne pourra en soutenir les rigueurs ; que sera-ce de l'homme pécheur et coupable ? Quel sera mon sort en ce jour formidable ? serai-je au nombre des Elus ? aurai-je le malheur d'être rejeté avec les réprouvés ? Vous êtes encore à présent un pere plein de bonté, écoutez la voix de mes regrets et de mes soupirs, tandis qu'il est temps. De ma part, je vais me disposer à ce grand jour, et voici les résolutions que je forme au pied de votre Croix, comme au pied du Tribunal de votre Justice.

PRATIQUES.

1°. JE méditerai souvent sur la rigueur de vos Jugemens ; j'en rappellerai souvent la pensée, bien capable de m'en inspirer la crainte salutaire.

2°. Je tâcherai de m'y préparer chaque jour : je me jugerai sévérement moi-même ; je me mettrai au-dessus des jugemens des hommes, quand ils m'éloigneront de votre sainte Loi.

3°. Je suivrai le conseil du Prophête pénitent ; dans toutes mes pensées, mes paroles, mes actions, vos jugemens seront [illegible] de ma conduite, puisque tout [illegible] être [illegible] de mon jugement.

4°. Enfin, j'espérerai en vous : j'implorerai votre miséricorde ; je tâcherai de me tenir prêt à paroître devant vous quand vous m'appellerez. Ainsi travaillerai-je à me rendre mon Juge propice et son jugement favorable. Tels sont mes sentimens ; puissé-je les conserver toute ma vie, et les porter gravés dans mon cœur jusqu'au moment où j'irai paroître devant vous !

ONZIEME LECTURE.

Sur la perte de Dieu.

Voici la méditation éternelle du damné, et les sentimens qui occuperont, qui déchireront à jamais son cœur, sans qu'il puisse s'en éloigner un instant : J'ai perdu Dieu, je l'ai perdu par ma faute, je l'ai perdu pour toujours. Courtes paroles ; mais grand sujet de méditation pour toute la vie, peut-être pour l'éternité toute entiere.

Représentons-nous une ame plongée dans l'amertume de sa sombre douleur, concentrée dans elle-même, absorbée dans la profondeur de ses réflexions accablantes, et dans l'abyme de son affreux désespoir, se disant sans cesse à elle même :

1°. J'ai perdu Dieu, mon Créateur, mon Sauveur, l'Auteur de mon être, mon premier principe, ma fin derniere, la source de mon bonheur. J'ai perdu Dieu ; j'étois faite pour le posséder, il m'avoit créée pour lui, il me

destinoit à sa gloire ; c'est pour cela qu'il m'avoit mise sur la terre : actuellement je devois régner avec lui dans le Ciel. J'ai perdu Dieu, hélas ! on me l'avoit annoncé, je m'y exposois de plein gré. Insensée ! que je connoissois peu la grandeur de cette perte et l'abyme de ce malheur ! J'ai perdu Dieu ; et en le perdant, j'ai tout perdu ; biens, honneurs, plaisirs, liberté, consolation, espérance : et que peut-il rester à celui qui a perdu le souverain bien ? J'ai tout perdu, hélas ! il n'en falloit pas tant pour exciter des regrets durant la vie. A la moindre perte on est si sensible, on se livre à des retours si amers ; on peut cependant se consoler d'une chose qu'on perd par une autre ; mais en perdant Dieu, j'ai tout perdu sans réserve. J'ai perdu une bonté dont les douceurs sont ineffables ; une beauté dont les charmes sont ravissans, une libéralité dont les trésors sont immenses ; toutes ces perfections adorables devoient faire ma félicité, et elles combleront à jamais mon malheur.

J'ai perdu Dieu : à peine dégagée des liens de ce corps, j'ai envisagé la fin où j'étois appellée ; à la pensée de ses attraits ravissans, mille mondes se seroient présentés à moi, je les aurois rejetés ; j'avois entrevu mon bonheur, la violence, la véhémence du [illegible] m'y conduisoit ; je me suis élancée avec plus de rapidité que la [illegible] sphère ; ah ! disois je, voilà ma

centre de mon bonheur ; mais hélas ! ce bonheur s'est dérobé à mes avides désirs, un chaos immense nous vient séparer. O Etre suprême et vengeur ! falloit-il me montrer tant de charmes, pour les faire aussi-tôt disparoître ? falloit-il me faire sentir tant d'attraits, pour les ravir si subitement à mon cœur ? falloit-il exciter en moi une soif si ardente, pour me laisser consumer de violentes ardeurs ?

Tout demande son Dieu à ce réprouvé : son ame lui demande son Dieu, comme premiere et essentielle vérité ; sa volonté demande son Dieu, comme souveraine bonté ; toutes ses affections lui demandent son Dieu, comme source des pures délices ; à tous ces désirs si empressés et si vifs, rien ne s'offre que cette pensée à jamais désespérante : j'ai perdu Dieu, *Ubi est Deus tuus ?*

Mais que dis-je, j'ai perdu Dieu. Non, je le trouve encore. J'ai perdu un Dieu bon, un Dieu miséricordieux, un Dieu pere ; et je ne trouve plus qu'un Dieu irrité, implacable et vengeur ! je le vois armé contre moi, sa présence ne se fait sentir que par ses rigueurs.

J'ai perdu Dieu, et je l'ai perdu par ma faute. Je suis damné, et je pouvois me sauver : tant que l'homme est en cette vie, il est fasciné par les objets créés, aveuglé, séduit par les sens. Esau, pour un mets grossier, vendit son droit d'aînesse ; il ne connoît pas d'abord son malheur : mais

quand il vit les bénédictions dont il s'étoit privé, quand il fit réflexion sur sa perte, et sur le prix auquel il l'avoit livrée, il jeta des cris, il fit des gémissemens, il poussa des hurlemens lamentables : *Irrugiit clamore magno* (a). Triste, mais naturelle figure du réprouvé qui sacrifie son Dieu, qui immole son salut et son ame ; il la sacrifie, il l'immole ; et à quoi ? à une legere satisfaction, à des objets périssables, à un plaisir d'un moment. Durant la vie, séduit par ses passions, il fait le sacrifice comme sans peine, il est aveuglé sur sa perte ! mais lorsque les yeux dessillés par la mort lui feront appercevoir la grandeur du bien perdu, l'indignité du bien préféré, le néant de tout bien auprès de ce bien suprême, ah ! quel sera alors son étonnement, son regret et son désespoir ? Quoi ! pour des biens périssables, des biens d'un moment, des plaisirs trompeurs, et toujours détrempés d'amertume, m'être privé des biens véritables, des biens immortels ! avoir pu me sauver, et m'être damné pour des riens !

J'ai perdu Dieu par ma faute. Si, contraint par une fatale nécessité ; si conduit par un implacable destin, on étoit tombé dans l'enfer ; si on s'étoit perdu parce qu'on ne pouvoit se sauver ; si, victime dévouée à la fureur de Dieu, on n'avoit pu éviter son malheur, on pourroit maudire son sort, sans en prendre à soi-même. Mais moi, dans

(a) Gen. 27.

l'abyme de ses maux, le réprouvé voit qu'il ne peut s'en prendre qu'à lui ; obligé de dire à sa confusion, et d'avouer dans son désespoir, qu'il n'a perdu Dieu que parce qu'il a voulu le perdre ; qu'il n'est malheureux que parce qu'il a été coupable ; qu'il est damné, et qu'il pouvoit se sauver.

J'ai perdu Dieu, et je l'ai perdu par ma faute. Qu'est-ce que Dieu n'a pas fait pour me sauver ? Manquois-je de secours et de moyens de salut ? que de graces ! que de lumieres ! que de saintes inspirations ! que de bons désirs ! que de remords touchans : Parens chrétiens, éducation sainte, horreur naturelle du péché, crainte salutaire de Dieu imprimé dans mon cœur ; j'ai abusé de tout ces moyens, j'ai franchi toutes ces bornes, j'ai étouffé tous ces saints desirs et ces vifs remords ; je pouvois me sauver, et je me suis perdu. J'avois devant les yeux tant de bons exemples, j'en étois touché, édifié ; le monde même me faisoit des leçons capables de me désabuser ; il m'ennuyoit, il me dégoûtoit, il me présentoit mille raisons de le détester ; je ne cessois de me plaindre de la rigueur et de la pésanteur de son joug : je faisois de temps en temps des réflexions sur le danger qui me menaçoit ; la mort d'un parent, la conversion d'un ami me troubloit, m'effrayoit : je pensois à revenir à Dieu ; je différois ; je me rassurois sur la résolution de faire un jour pénitence, je n'en ai pas eu le temps, ou j'en ai abusé, et je suis damné.

Que falloit-il faire pour me sauver ? Hélas ! souvent beaucoup moins que je n'en ai fait pour me perdre. Ah ! si tel jour, dans telle occasion, j'avois suivi la lumiere qui m'éclairoit ; si j'avois profité du bon moment qui me pénétroit, si j'avois profité de cette retraite où l'on m'invitoit ; si ce jour de solemnité, j'avois approché des Sacremens, comme j'y étois porté ; si j'avois fait à Dieu ce sacrifice qu'il me demandoit, actuellement je serois avec les Elus dans le Ciel, et je suis réprouvé à jamais.

Durant un tems j'avois si bien commencé : j'étois à Dieu ; et j'étois si content. Encore quelques années de persévérance, quelques jours de combat, j'étois sauvé, et je suis damné.

Qu'il est triste ! qu'il est affreux de voir qu'il a été comme environné de graces, comblé de miséricordes ; et malgré ces miséricordes ; et ces graces, d'être réprouvé et à jamais malheureux ! Que des infideles et des idolâtres soient damnés, ce sera leur faute ; ils ont péché contre leur raison, contre leur conscience, mais des chrétiens, mais moi, né dans le sein de la Foi, dans l'éclat des lumieres, et l'abondance des graces ; malheureux ! je n'ai que trop mérité mon malheur ; je pouvois me sauver, et je suis damné.

2°. J'ai perdu Dieu, et je l'ai perdu pour toujours. C'en est donc fait ; mon ame est perdue, mon sort est décidé, mon salut est à jamais sans ressource. Il y a un Dieu, il

jamais je ne le verrai ; il y a une région des Elus, et jamais je n'y entrerai ; il y a un bonheur, et jamais je ne le posséderai. Terrible pensée, jamais, et toujours ! jamais de consolation, jamais de fin, jamais de miséricorde, jamais de lueur d'espérance ! toujours dans les larmes, toujours dans les regrets ! toujours dans les souffrances, toujours dans l'amertume et le désespoir ! Les années auront passé, les siecles se seront écoulés ; le soleil aura mille fois commencé et fini sa carriere ; les Royaumes auront changé mille fois de face ; et le damné ne fera encore que commencer sa carriere. Mais quoi ! mon Dieu, ne vous laisserez-vous jamais toucher, jamais appaiser ; vous, autrefois si bon, si miséricordieux, si compatissant, ne vous laisserez-vous point attendrir par les cris, les gémissements, les larmes, les soupirs de feu que pousseront des créatures formées à votre image, et rachetées de votre sang ? Quoi ! après des millions d'années et des siecles révolus, votre justice ne sera-t-elle point satisfaite ! et quelques lueurs de miséricorde ne viendront-elles point paroître à mes yeux ? Non, ô Dieu vengeur sera à jamais sourd à ma voix, et implacable dans ses vengeances. Un abîme de division s'élevera à jamais entre lui et moi ; un nuage sombre et affreux le dérobera sans cesse à mes yeux ; un chaos immense nous séparera, nous divisera à jamais. Je fermerai les yeux, et je ne le verrai point ; je pousserai des cris, et il ne les entendra

point ; j'appellerai un pere, et je ne trouverai qu'un vengeur.

Tel sera à jamais le sort et le malheur des damnés. Plus ils avanceront dans le sein de cette éternité, plus Dieu s'éloignera d'eux ; jamais il ne leur aura paru plus grand, plus beau, plus parfait, plus digne de leur amour : au milieu même des blasphêmes qu'ils vomiront, ils seront forcés de reconnoitre qu'il méritoit infiniment d'être aimé. Le cerf altéré qui court après les fontaines, la pierre qui tend rapidement vers son centre, image foible de la véhémence avec laquelle cette ame est entrainée vers son Dieu. Elle le cherche, elle le désire, elle soupire malgré elle vers lui ; mais ce Dieu irrité se soustrait à la véhémence de ses désirs ; une main invisible semble attirer cette ame vers Dieu, et une main vengeresse et implacable l'arrête et la repousse à l'instant. Quel tourment comparable à la violence de ce tourment ! ne désirer qu'un objet, s'y porter avec la plus vive ardeur, et ne pouvoir jamais le posséder. Se voir dans la nécessité fatale de la désirer avec la derniere violence, et être dans l'impossibilité absolue de s'unir à lui, toujours attirée, et toujours rebutée, toujours poussée vers le Ciel, et toujours repoussée dans l'enfer : quel orage, quelle tempête n'exciteront pas dans cette ame des sentimens si contraires et si violens ; tant d'amour et tant de haine ; tant de désirs et tant de rebuts, tant d'ardeurs et

tout de froideurs. Toujours unie à Dieu par l'instinct de la nature, et toujours séparée de Dieu par l'opposition du péché. Ainsi partagé entre lui et lui-même, le réprouvé veut et ne veut pas; il tend à Dieu et il s'en éloigne; il l'aime, et il le hait; le fuyant comme son ennemi, et forcé de l'aimer comme son principe, également malheureux, et dans le désir extrême qu'il auroit de le posséder, et dans l'impossibilité éternelle de jamais l'obtenir.

Aussi dans cet état violent et funeste, le pécheur se voyant abandonné de Dieu, éloigné de sa fin, sans ressource, sans espérance, se livre lui-même à toute l'horreur de son désespoir; et par un excès de fureur et de rage, il tourne ses armes contre lui-même; il maudit son sort; il voudroit arracher et déchirer son cœur; il voudroit périr, s'anéantir, il en vient jusqu'à s'élever contre Dieu même, et à vomir contre lui des horreurs, des imprécations, des exécrations, des blasphèmes. Dieu irrité et implacable! venge-toi par la destruction de mon être; qu'un coup favorable de tes vengeances m'anéantisse à jamais; rassemble sur ma tête tous les tourmens, mais extermine-moi, et coupe jusqu'à la racine de mon être; maudit cet être que j'ai reçu, maudit le sein qui m'a porté, maudit le jour funeste qui m'a vu naître, maudite la vie que j'ai menée, maudit l'air que j'ai respiré, maudites que j'ai commis, les détestables

plaisirs que j'ai goutés! Tout est fini; il ne reste que mon malheur, qui commence toujours pour ne finir jamais.

MEDITATION

Sur l'Enfer.

TROIS pensées feront le sujet de cette méditation; elles devroient faire le sujet de nos larmes toute notre vie: éclairez-moi, soutenez-moi, ô mon Dieu! dans la considération profonde de ces vérités effrayantes.

PREMIER POINT.

Je suis sur d'avoir mérité l'Enfer. Il ne faut pour cela qu'avoir commis un péché mortel: combien, hélas! en ai je commis dans ma vie, qui m'ont rendu digne du dernier des malheurs? Si dans un certain temps Dieu m'avoit retiré de ce monde; si telle année, dans telle circonstance, Dieu m'avoit frappé de quelque accident imprévu, dans quel état allois-je paroître devant lui? à quoi devois-je m'attendre, qu'à la rigueur de sa justice et de sa colère? de sorte que si je ne suis pas actuellement avec les damnés, enseveli dans le fond des abymes, livré à l'horreur des supplices, c'est par un effet de la miséricorde de Dieu, qui pouvoit me précipiter dans ces gouffres d'horreur, et [illegible] abreuvé du fiel

me d'un désespoir éternel. De sorte que j'ai plus d'obligation à Dieu de m'avoir préservé de tomber dans l'Enfer, que si, y étant déjà tombé, il m'en avoit retiré.

Si Dieu rappelloit Caïn de ce lieu de supplices, de cette prison éternelle, quel retour de reconnoissance, de pénitence, d'horreur du péché, ne concevroit-il pas? auroit-il assez de sentimens à offrir à Dieu, assez de rigueurs à exercer contre lui-même? Or ma reconnoissance doit être encore plus grande et plus animée; car le bienfait est bien plus signalé, de préserver que de retirer du malheur.

J'ai mérité l'Enfer: voilà, ô mon Dieu! le triste et funeste état où je me suis jeté par mon péché; et voilà la grace que vous m'avez accordée de me retirer par votre miséricorde, préférablement à tant d'autres qui sont morts dans cet état de péché, et qui en subiront à jamais la peine. Votre tendresse ne s'est point rebutée de mes iniquités; elle m'a supporté; elle m'a rappellé; elle m'a attendu; elle n'a point consenti à me perdre. Mais toujours est-il vrai que de ma part j'ai mérité plusieurs fois l'Enfer, et que je me suis rendu digne de tous tourmens. A cette vue je ne dis plus quelle doit être ma reconnoissance, mais quels doivent être mes transports. Un seul péché mériteroit toutes mes larmes, puisqu'un seul péché pouvoit me damner à jamais. Puis-je donc trop pleurer des péchés sans nombre? puis-je trop gémir

sur ces péchés multipliés, et malheureusement accumulés tant de fois ?

J'ai mérité l'Enfer ; à cette vue désolante, ô mon Dieu ! mon ame se trouve consternée, abattue aux pieds de votre justice, sans oser vous regarder ni vous parler que par ses soupirs. Regardez-les comme l'hommage le plus sincère que je puisse vous offrir de ma reconnoissance et de ma douleur.

SECOND POINT.

Je suis incertain si actuellement même je ne mérite pas encore l'Enfer ; certain d'avoir mortellement péché, je suis incertain si j'en ai fait pénitence, du moins une pénitence véritable, sincère, proportionnée à la grandeur de mes crimes, capable d'appaiser la colère de Dieu, de me rendre sa grace que j'avois perdue. Je me suis approché du sacré tribunal de la pénitence ; mais suis-je assuré de l'avoir fait avec les dispositions nécessaires, pour l'examen, la déclaration, la douleur, le propos ? Or si j'ai manqué à quelqu'un de ces points, mon péché ne m'a pas été pardonné ; et si cela est, je suis encore actuellement en état de péché ; et actuellement encore je mérite l'Enfer. Cependant, hélas ! je suis et serai toujours incertain sur tous ces points essentiels au salut de mon ame. Je suis donc et je serai toujours incertain, si à chaque instant de ma vie je ne mérite pas l'Enfer. Ah ! quel malheur d'avoir offensé Dieu, et d'avoir perdu le précieux trésor de sa grace !

Heureuse, et mille fois heureuse une ame qui l'a toujours conservée ! heureux les enfans qu'une mort prématurée a enlevés de ce monde après leur baptême, et avant qu'ils eussent le malheur d'être infectés du funeste poison du péché !

Pour moi, ô mon Dieu ! me voilà, après avoir par mon péché perdu votre grace, me voilà incertain si je l'ai recouvrée ; incertain si à présent même je ne suis pas encore en état de péché ; et dès-lors incertain si à présent même je ne mérite pas encore l'Enfer.

Terrible incertitude ! qui fait gémir les justes mêmes sur la terre, qui tire de leurs yeux tant de larmes, et de leur cœur tant de gémissemens, tant de soupirs et tant de sanglots ; ne sachant jamais s'ils sont dignes d'amour ou de haine ; si aux yeux de Dieu ils sont des objets de colère ou de complaisance, c'est-à-dire, si actuellement même ils ne sont pas encore sur le bord de l'enfer et en état d'y tomber en mourant ; que si les Saints ont gémi et tremblé sur leur état après tant de larmes et de sanglots, après tant d'austérités, de mortifications, de rigueurs, de quels sentimens doit-je être pénétré sur mon état, ayant commis bien plus de péchés, et fait bien moins de pénitence et de satisfaction ?

TROISIEME POINT.

Sentiment encore bien plus triste, et situation encore bien plus terrible ! Je suis incertain si un jour je ne serai pas précipité dans

l'Enfer ; si je ne serai point à jamais au nombre des damnés et des réprouvés. Ce seroit déjà un sujet de douleur et de crainte bien grande, de pouvoir se dire qu'après son péché on ne sera jamais assuré d'en avoir obtenu le pardon ; mais, hélas ! il y a un sujet de crainte encore bien plus redoutable pour nous. Oui, quand même nous serions assurés qu'après notre péché nous avons fait une véritable pénitence, que nous en avons eu une douleur sincere, que nous avons expié par une satisfaction convenable ; en un mot, que tous nos péchés nous ont été pardonnés, que nous sommes rentrés en grace avec Dieu, et que nous vivons en ce moment dans sa grace ; malgré tout cela nous sommes encore incertains de notre sort pour l'éternité. Pourquoi, hélas ! parce que, quand même nous serions assurés de posséder à présent le trésor de la grace, nous sommes incertains si nous la conserverons jusqu'à la fin ; si nous n'aurons pas encore le malheur de la perdre avant que de mourir, et si jusques au dernier soupir nous serons fidèles.

Il est vrai que nous devons toujours tout espérer de la miséricorde de Dieu, surtout si depuis un temps nous avons tâché de vivre dans la grace, si durant un temps nous avons fait pénitence de nos péchés, il y a tout sujet de croire que la bonté de Dieu ne nous délaissera pas à ces derniers moments ; qu'elle nous soutiendra dans les épreuves et les angoisses des derniers combats. Tel que le

cours ordinaire de sa Providence Mais aussi il n'est pas moins vrai que s'il y a toujours de quoi espérer, il n'y a jamais de quoi se rassurer entièrement ? que quoi-qu'on doive présumer de la bonté du Seigneur, qu'il nous soutiendra jusqu'à la fin, il n'y a jamais lieu de vivre dans la sécurité sur cette espérance. En cela personne ne peut s'assurer de son sort ; en cela les plus grands Saints, les ames les plus justes, les plus pénitentes ont toujours à trembler. Que sera-ce de moi, ô mon Dieu ! étant si éloigné de leur sainteté ; de moi, après tant de péchés et si peu de pénitence ?

A la vue des grandes et terribles vérités, vérités cependant de foi, quels sentimens doivent se former dans mon cœur ! recevez-les, ô mon Dieu ! c'est vous-même qui me les inspirez.

1°. Sentiment de douleur d'avoir mérité si souvent l'Enfer par tant de péchés, de si grands péchés, continués durant si long-temps et malgré tant de graces.

2°. Sentiment de reconnoissance envers Dieu, qui ne m'a pas enlevé de ce monde, et précipité dans l'enfer, quand j'étois dans cet état déplorable, digne de toute sa colere, et indigne de la moindre de ses miséricordes.

3°. Sentiment de crainte et de tremblement salutaire sur le danger où je suis encore tous les jours de perdre, et de perdre la grace de mon Dieu, quand même je la posséderois à présent.

4°. Cependant sentiment de confiance en Dieu, espérant de son ineffable bonté, que malgré mes péchés et mes égaremens, dès que je les déteste, il voudra bien encore me favoriser de ses graces, et surtout de la grace des graces, celle de la persévérance jusqu'au dernier jour.

PRIÈRE.

OUI, mon Dieu, je le reconnois; j'ai mérité l'Enfer, je l'ai mérité mille fois; vous avez pu m'y précipiter avec justice; j'aurois été moi seul l'auteur de ma perte et de mon malheur. Je l'ai mérité plus qu'une infinité d'autres qui y sont condamnés. C'est à votre seule miséricorde que je le dois: si je ne suis pas actuellement au nombre des réprouvés, j'en bénis cette miséricorde infinie: je la conjure d'achever son ouvrage, de me préserver du péché, de me soutenir dans la résolution de le détester et de l'éviter à jamais. Ne permettez pas que cette ame, qui vous a coûté si cher, que vous avez comblée de tant de graces, que vous avez créée pour vous louer à jamais, soit un jour réduite à vous haïr, à vous détester. Vous l'avez déjà comme arrachée à l'Enfer; ne permettez pas qu'elle s'expose à y tomber; et retirez-moi de ce monde, avant que ce malheur arrive jamais.

PRATIQUES.

1°. RAPPELLER souvent la honte et la crainte de l'enfer; voir la pratique

j'y avois méritée, et que je puis encore occuper, si je viens à pécher, et à mourir malheureusement dans mon péché.

2°. Me regarder comme un tison encore fumant que Dieu a arraché à l'Enfer, et dont il faut éteindre les flammes par le torrent de mes larmes.

3°. Quand j'aurai des afflictions et des peines en cette vie, me dire à moi-même, qu'ayant mérité les peines de l'Enfer, je ne dois me plaindre de rien.

4°. Demander souvent à Dieu la grace de la persévérance, surtout pour le dernier moment qui doit décider de l'éternité.

5°. Consacrer de tems en tems quelques communions, quelques pénitences à cette intention, et renouveller tous les jours les sentimens de ma juste reconnoissance envers Dieu, qui m'a si longtems préservé.

DOUXIEME LECTURE.

Sur la miséricorde de Dieu envers le Pécheur.

Que la conduite de Dieu à l'égard du pécheur est admirable! quelle est ineffable, et bien digne du Pere des miséricordes par excellence! Le pécheur fait par son péché trois démarches également funestes. Il s'éloigne de Dieu; étant éloigné, il s'égare de plus en plus; étant égaré, il persévere souvent dans son égarement. Que fait le Seigneur envers lui? trois démarches toutes contraires:

il le rappelle avec tendresse dans son éloignement ; il le poursuit avec empressement dans sa fuite ; il l'attend avec patience dans ses délais, prêt à le recevoir avec bonté dans son retour. Quelle miséricorde! Tout autre qu'un Dieu en est-il capable ?

Rien de si vrai, et en même tems rien de si admirable: à peine le pécheur s'est-il éloigné, que Dieu met tout en œuvre pour le rappeller ; d'abord il excite dans son cœur un trouble salutaire qui l'agite, et des remords de conscience qui le déchirent. A ce trouble succedent les plus vives lumières : il lui représente qu'elle est l'horreur de sa conduite, le danger terrible de son état, et quelles peuvent en être les suites funestes ; il lui fait connoître la vanité d'un plaisir qui passe en un instant, et l'amertume d'un regret qui sera peut-être éternel ; il rappelle à une ame le premier état où elle vivoit avant son péché, et où elle vivoit si contente ; il lui fait avouer, malgré elle qu'il s'en faut bien qu'elle trouve dans son péché toute la satisfaction qu'elle s'étoit flattée d'y trouver. Qui pourroit exprimer le langage secret que la grace fait entendre au pécheur ?

Dieu lui a-t-il fait connoître le malheur de son état ? il n'oublie rien pour l'engager à en sortir ; pour cela, il veut bien faire lui-même les premieres avances, pour en épargner la peine ou la honte au pécheur : il vient lui-même au devant de lui ; il le rappelle avec bonté, il l'invite avec tendresse, il se lui re-

fuse pas même le doux nom de fils, pour toucher son cœur : *Fili, præbe cor tuum mihi* (a). Quelle bonté ! que penseroit-on d'un Juge qui inviteroit le coupable à recevoir sa grace ? mais que penseroit-on d'un coupable qui refuseroit de la recevoir ?

Voilà cependant le portrait du pécheur. Bien souvent, malgré ces tendres invitations, il résiste encore à son Dieu ; il paroit même l'éviter et le fuir. Miséricorde divine ! est-il encore des graces dans vos trésors ? elle ne se lasse point ; et si le pécheur, comme un autre Jonas, s'enfuit devant Dieu, Dieu le poursuivra avec empressement dans sa fuite. Rappellez, pécheur infidèle, ce qui s'est passé, ou ce qui se passe peut être encore dans vous après votre péché. N'est-il pas vrai que Dieu vous poursuit sans cesse ; qu'il se présente par tout à vous, et qu'il prend occasion de tout pour vous parler au cœur ! Vous arrive-t-il quelque disgrace ? Dieu se trouve auprès de vous pour vous faire entendre que la source de vos malheurs est au dedans de vous-même, et que vous serez malheureux tant que vous serez criminel. Etes-vous tombé dans quelque maladie ? voilà aussi-tôt votre Dieu comme au chevet de votre lit, pour vous avertir que votre ame est dans un état plus triste encore que votre corps. Allez-vous prendre votre repos ? voilà encore votre Dieu qui vous suit, pour vous représenter que votre conscience n'est pas en repos elle-

(a) Prov. 23.

même ; et que s'il survenoit quelque funeste accident, vous ne seriez exposé à rien moins qu'à être transporté du lit dans le tombeau, et du tombeau peut-être dans les enfers. Il ira, ce Dieu de bonté, vous solliciter jusques dans les endroits où vous l'attendiez le moins, et où vous vous croyiez le plus à couvert de ses poursuites : il ira jusques dans ses parties de plaisirs, et il les détrempera d'amertumes ; jusques dans ces assemblées mondaines, et là même il vous fera éprouver des momens de dégoût et de chagrin : vous vous trouverez tout inquiet, on vous en demandera la raison, vous la sentirez vivement, et vous ne pourrez la donner : vous aurez le cœur flétri sans savoir pourquoi : les yeux égarés sans savoir sur quoi ; l'esprit abstrait et occupé ailleurs sans savoir de quoi : dans tout cela vous ne trouverez peut-être qu'un effet naturel de ces momens de mélancolie où l'on se trouve quelquefois sans savoir pourquoi ni comment : et moi je n'y trouve qu'un effet de la miséricorde de Dieu, qui vous dégoûte de tout pour vous ramener.

Que si les voies de douceur ne suffisent pas pour vous faire rentrer dans les sentiers du salut, votre Dieu vous aime assez pour en venir aux voies de rigueur ; c'est-à-dire, que plutôt d'abandonner le pécheur à lui-même, Dieu emploira les menaces les plus terribles. Il présentera aux yeux du coupable tout ce qu'il y a de plus effrayant dans la [illegible] les horreurs d'une mort toujours prête [illegible]

lever de ce monde; les terreurs d'un Jugement toujours suspendu sur sa tête; les abymes d'une éternité ouverts sous ses pieds pour l'engloutir à jamais: quels spectacles de terreur et d'effroi! Mais nous connoissons votre cœur, ô mon Dieu! s'écrie le Prophête, et nous savons que dans le fort même de votre colère, vous n'oubliez pas votre miséricorde: *Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis* (a). Vos menaces mêmes en sont une nouvelle preuve, puisque vous ne nous menacez que pour nous épargner. Il me semble que je vois une tendre mère, qui fait peur à son enfant qui s'éloigne d'elle, afin que cet enfant effrayé vienne se jetter entre ses bras.

Cependant celle est quelquefois l'insensibilité et l'obstination du pécheur, qu'il résiste à tout: invitations, sollicitations, promesses, menaces, rien ne le touche: on le diroit tombé dans une espece de léthargie d'autant plus funeste, qu'il semble aimer son état et ne rien tant craindre que d'en sortir. Miséricorde de mon Dieu! vos trésors sont-ils enfin épuisés? Non, il lui reste encore une derniere ressource: elle attendra le pécheur malgré son obstination et ses délais; et par ce prodige de patience, elle comblera tous les autres prodiges de sa bonté. Dieu par ce délai veut donner au pécheur le temps et les moyens de se reconnoître. Il sait bien que le feu de la passion n'est gueres le temps

(a) [illegible]

de parler de reconciliation ; mais quand le feu de cette passion sera rallenti, le cœur sera alors plus en état de rentrer en lui-même, et l'esprit plus disposé à se prêter aux réflexions salutaires. Sait-on, dit ce Dieu de bonté, si le temps n'amenera pas un jour ce qu'on ne sauroit attendre à présent de la réflexion ? Si je ne me lasse pas de l'attendre, il se lassera lui même de me fuir : il m'a coûté tant de sang et de graces, n'aurois-je pas quelque regret à le perdre ?

Patience d'autant plus admirable qu'elle se trouve dans un Dieu offensé, et dans un Dieu qui a en main de quoi se venger ! Patience d'autant plus ineffable, que souvent les pécheurs en abusent, et tournent contre Dieu les dons de Dieu même !

Patience d'autant plus ineffable envers certains pécheurs, que Dieu n'en a pas usé de même envers tant d'autres qui ont été subitement enlevés de ce monde !

De quels sentimens devons-nous être pénétrés à la vue des miséricordes dont il a usé envers nous ! car enfin Dieu pouvoit nous traiter comme il les a traités ; nous étions ce qu'ils étoient, et nous mériterions d'être ce qu'ils sont. Cependant quelle différence de leur sort et du nôtre ! ils sont morts, et nous respirons encore ; ils subissent l'arrêt de leur condamnation dans l'enfer, et nous espérons encore une place dans le Ciel ; ils maudissent les rigueurs de la justice de Dieu, et nous sommes encore en état de bénir ses miséri-

dordes : *misericordias Domini in æternum cantabo* (a).

O bonté de mon Dieu ! qu'ai-je donc fait pour mériter ces faveurs ? Mais est-ce dans moi qu'il en faut chercher les motifs ? Votre miséricorde ne les trouve-t-elle pas dans elle-même, et dans le plaisir de sauver des malheureux et de pardonner à des coupables ? Aussi le sentiment de vos bontés sera-t-il à jamais gravé dans mon cœur. Je sais que le grand moyen de reconnoître cette miséricorde, c'est de nous en former une grande idée, et de nous bien persuader que comme elle est au-dessus de tous nos éloges, quelque magnifiques qu'ils soient, elle est encore infiniment au-dessus de tous nos péchés, quelqu'énormes qu'ils puissent être. Miséricorde de mon Dieu ! que ma main droite soit mise dans un éternel oubli, si jamais elle oublie vos bienfaits, que ma langue desséchée s'attache à mon palais, si elle cesse jamais de publier vos éloges. Malheur, ah ! malheur à moi, si ces sentimens s'éloignent jamais de mon cœur ! Je mériterois de n'avoir plus de part dans le vôtre. Que je cesse mille fois de vivre, plutôt que de ne pas vivre pour vous !

MÉDITATION

Sur le même sujet.

Quelle ineffable que soit votre miséricorde, ô mon Dieu ! envers le pécheur

(a) *Psalm.* 88.

qui s'éloigne malheureusement de vous par le péché, peut être l'est-elle encore infiniment d'avantage envers le pécheur qui revient sincérement à vous par la pénitence.

Vous le recevez avec une nouvelle tendresse, qui ouvre tous les sentimens de votre cœur.

Vous le recevez avec une nouvelle libéralité, qui ouvre tous les trésors de la grace.

Dieu de bonté! ce n'est pas dans les autres que je dois en chercher la preuve; je la trouve dans moi-même, ou plutôt dans la bonté infinie avec laquelle vous m'avez reçu, quand éclairé, touché de votre grace, j'ai enfin pensé à revenir à vous. Que ne puis-je faire connoitre à tout l'Univers les prodiges de votre miséricorde envers moi, et engager tous les pécheurs à venir se jeter entre ses bras!

PREMIER POINT.

Il semble d'abord qu'après le péché, Dieu ne devroit avoir pour le pécheur, que des sentimens d'indignation et de haine: l'abandonner à son sens réprouvé, ou du moins paroitre indifférent à sa perte: mais c'est là bien peu vous connoitre, ô mon Dieu! ou plutôt n'est-ce pas absolument vous méconnoitre? J'entre dans le sein de vos miséricordes, et au lieu de ces sentimens de vengeance et de haine, je ne trouve que des pensées de douceur et de paix. Eh! comment pourroit-il se faire, ô mon Dieu! que vous qui avez poursuivi le pécheur avec tant d'empressement dans sa

fuite, ne le reçussiez pas avec tendresse dans son retour ? que vous qui l'appelliez lorsqu'il vous évitoit, le rejetassiez à présent qu'il revient à vous ? que vous, qui jetiez sur lui des regards de compassion lorsqu'il vous outrageoit, le regardassiez avec indifference, lorsqu'il vient se jeter entre vos bras ? Ah ! que ces sentimens sont éloignés de votre cœur ! Quels prodiges de miséricorde au contraire ne nous avez-vous pas présentés dans une Magdelaine pénitente, dans un Publicain humilié, dans une Samaritaine touchée de la grace ; mais surtout dans cette parabole toute divine de l'Enfant Prodigue, où vous avez daigné vous-même nous tracer votre portrait, nous ouvrir votre cœur, et nous en montrer tous les sentimens ! Puis-je ici me la rappeller, et la méditer sans admiration, sans en être touché !

Ce fils ingrat, ennuyé de la maison paternelle, demande la portion de son héritage : il est assez malheureux pour l'obtenir ; bientôt il l'a dissipée. Alors se voyant réduit à la plus affreuse misere, il rentre en lui-même, et prend la résolution de revenir dans la maison paternelle. Ce tendre pere, qui le regrettoit, qui l'attendoit toujours, portoit souvent ses regards sur le chemin par où son fils pouvoit revenir. Il le voit enfin ; son cœur est ému, mais hélas ! de quels sentimens ! N'est-il point ému de colere et d'indignation ? Ces sentimens seroient justes ; mais ce ne sont pas ceux de la miséricorde, et dès-lors ce ne

sont pas les siens. Il est ému de compassion; à la compassion succede la tendresse; à la tendresse succede la joie, et la joie va bientôt jusqu'au transport. Sans attendre que ce fils confus et interdit vienne se jeter à ses pieds, il court lui-même au devant de lui, l'embrasse tendrement; il le serre sur sa poitrine, il répand plus de larmes de joie que la douleur n'en fait répandre à ce fils pénitent; la raison qu'il en donne est bien digne d'un si bon pere: mon fils étoit perdu, et je l'ai retrouvé, il étoit mort, et le voilà ressuscité: il veut qu'on s'en réjouisse avec lui, qu'on en fasse une espece de fête, et que tous de concert témoignent leur alégresse.

Non, mon Dieu! ce n'est point seulement l'image d'un tendre pere qui nous est ici tracée; c'est vous-même, c'est votre cœur: et n'est-ce pas ainsi, et avec cette ineffable bonté que vous pardonnez au pécheur sincérement pénitent, sans lui faire acheter son pardon par de longs délais; sans lui faire essuyer des reproches amers; sans garder sur le cœur ni ressentiment ni aigreur; mais ensevelissant le passé dans un éternel oubli, du moment qu'il est détesté? Oui, Dieu des miséricordes! si nous revenons bien sincérement à vous, à la premiere larme qui coulera de nos yeux, au premier soupir qui sortira de notre bouche, au premier sentiment de componction qui se formera dans notre cœur, votre colere s'appaisera, votre cœur s'ouvrira, les armes vous tomberont des mains, et

au lieu des éclairs et des foudres dont elles étoient armées pour nous perdre, elles ne verseront sur nous qu'une douce rosée pour nous consoler. Bonté divine! tendresse ineffable! peut-on vous connoître sans vous adorer, sans vous admirer, et plus encore sans vous aimer?

Second Point.

Vous portez encore plus loin vos prodiges envers le pécheur pénitent, ô mon Dieu! vous le recevez avec une libéralité qui va jusqu'à une espece de confusion de vos graces; vous lui en ouvrez tous les trésors. Et c'est ici une pensée bien glorieuse pour vous, et bien consolante pour nous: c'est que durant le cours de votre vie mortelle vous semblez avoir eu une espece de prédilection pour les pécheurs convertis: si vous avez eu des distinctions privilégiées, c'est sur-tout à eux que vous les avez accordées. Je vois une Magdelaine qui autrefois a été le scandale de tout Israël; mais est-elle convertie? vous en faites une Amante parfaite, et vous la proposez comme le modèle de la pénitence à tout l'Univers. Je vois un Saint Pierre qui a eu le malheur de renoncer à son divin Maître: hélas! un si grand crime ne le rendra-t-il pas à jamais indigne de vos faveurs? Non, sans doute, ô mon Dieu! vous jetez sur lui un de vos regards, vous voyez couler les larmes de ses yeux; à l'instant il rentre dans votre cœur, vous le choisissez pour en faire votre Vi-

caire en terre, et le Chef visible de votre Eglise. Le bon Larron semble insulter à votre douleur, et à votre mort sur la croix : quel crime ! quelle horreur ! Mais le bon Larron a-t-il donné une marque sincère de pénitence ? aussitôt il est pardonné. Vous portez sur lui l'arrêt de sa justification, et vous le signez de votre sang même : *Hodie mecum eris in paradiso* (a).

Ainsi, Dieu des miséricordes, vous plaisez vous à combler les pécheurs pénitens de vos bienfaits. Vous ne leur laissez d'autre regret que celui de vous avoir offensé, d'autre désir que celui de vous plaire, d'autres chaînes que celles de votre amour. En ce point, qu'ai-je besoin de chercher ailleurs des exemples ? n'en ai-je pas un dans moi-même ? Quand je rappelle ces jours heureux où, touché de votre grace, j'ai eu le bonheur de penser à vous, de revenir à vous, où j'ai déchargé ma conscience du pesant fardeau dont elle étoit accablée, qu'ai-je éprouvé alors que douceur et que paix ? Si j'ai versé des larmes, qu'étoient-ce que des larmes de joie ? N'ai-je pas regardé ce jour comme le plus beau et le plus consolant des jours de ma vie ? Ainsi, ô mon Dieu ! s'accomplit à la lettre l'oracle de votre Apôtre, que plus le pécheur a eu de malice, plus le Seigneur a eu de bonté, que l'abyme d'iniquité a été absorbé par l'abyme des miséricordes, et que l'abondance des péchés a été suivie d'une surabondance de graces : *Ubi*

(a) *Luc.* 23.

prétexte d'une pénitence fausse et chimérique, se précipitent dans une impénitence véritable et réelle! Qu'est-ce que l'homme! quelle est la malice, la dépravation déplorable du cœur humain de se faire un prétexte de persévérance dans le péché, de ce qui devroit être le plus grand motif de sa conversion!

PRIERE.

O Mon Dieu! j'aurai bien d'autres péchés à déplorer; mais jamais je n'aurai à me reprocher le crime, ni d'oublier vos bontés, ni d'abuser de votre miséricorde. Sans elle je serois perdu: actuellement je serois dans le fond des abymes, et livré à la rigueur de vos vengeances. Votre miséricorde m'en a préservé; c'est plus que de m'en avoir retiré; éternellement je l'adorerai, je l'admirerai, je la bénirai. Ces sentimens seront toute ma vie gravés dans mon cœur: puissent-ils être la regle de ma conduite jusqu'à ma mort et

(b) 1. *Tim.* 1.

Je viens m'y jeter en ce moment : daignez encore me recevoir, et m'y conserver jusqu'au dernier de mes jours.

PRATIQUES.

1°. Penser souvent que l'abus des miséricordes est le plus grand des crimes, parce qu'il blesse Dieu dans le fond de son cœur.

2°. Former souvent des actes de contrition sur l'abus qu'on a fait de ses miséricordes durant le cours de la vie.

3°. Recevoir tout ce qui arrive comme un effet des miséricordes de Dieu, qui punit en ce monde pour sauver dans l'autre.

4°. Se souvenir que la miséricorde dont on aura abusé, se changera un jour en justice et en vengeance ; et que le jugement le plus redoutable, sera celui de l'abus qu'on aura fait de cette miséricorde.

abundavit peccatum, super abundavit gratia (b).

Mais ici, ô mon Dieu ! peut-on assez déplorer, assez détester le malheur, l'aveuglement et le crime de ceux qui abusent de votre miséricorde, et qui, de leur confiance en votre bonté, prennent occasion de se rassurer dans leurs crimes ? Monstres d'ingratitude, qui tournent les bienfaits en affronts, et le remede en poison ! monstres de libertinage et d'impiété, qui ne continuent d'être méchans, que parce que vous ne cessez pas d'être bon! monstres d'exécration et d'horreur, qui, sous prétexte d'une pénitence fausse et chimérique, se précipitent dans une impénitence vé-

le sujet de mes louanges durant toute l'éternité. Entrant dans les sentimens du Prophete, je me regarderai à jamais comme le monument et le témoignage sensible de vos miséricordes, que vous avez fait éclater dans moi pour montrer combien vous êtes bon, et jusqu'à quel point vous portez vos bienfaits envers les pécheurs.

S'ils connoissoient votre cœur, ne viendroient-ils pas tous se jeter avec confiance entre vos bras, comme autant d'enfans prodigues dans le sein du plus tendre des peres ?

Je viens m'y jeter en ce moment : daignez encore me recevoir, et m'y conserver jusqu'au

TREIZIEME LECTURE.

Sur l'esprit de pénitence.

IL y a deux sortes de pénitences consacrées dans la Religion; la pénitence extérieure et des sens, la pénitence intérieure et du cœur; l'une et l'autre nécessaires et indispensables. Nous sommes Chrétiens; la pénitence est l'apanage de notre Religion. Nous sommes pécheurs; la pénitence est la peine de notre péché.

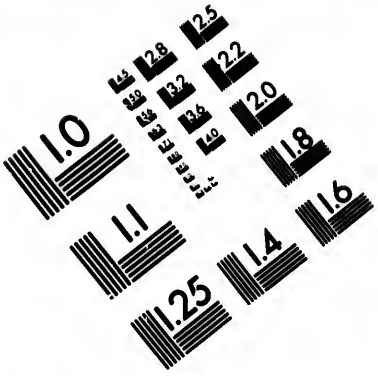
Pénitence extérieure et des sens, qui mortifie, qui afflige le corps. C'est une illusion dangéreuse, et cependant une illusion bien commune, de penser que la pénitence intérieure suffise au pécheur, et que la pénitence extérieure et des sens ne soit pas absolument nécessaire pour expier le péché. Erreur funeste, que la raison désapprouve, que l'Evangile condamne. Il est vrai que la pénitence intérieure est plus excellente et plus méritoire; mais il n'est pas moins vrai que la pénitence extérieure est nécessaire et indispensable.

C'est une maxime fondamentale dans la Morale Chrétienne, que le péché ne peut être expié que par la pénitence, et que tout ce qui a été infecté par le péché doit être purifié par la pénitence. Suivant ce principe, le corps a contribué au péché; le corps doit donc être puni. Le corps a souvent été le complice du crime; il doit participer à la pénitence.

L'Apôtre ne l'appelle pas autrement qu'un corps de péché ; il en a été l'instrument et l'organe, il en doit être la victime et l'objet.

Tout l'Evangile, toute l'Ecriture Sainte nous prêche la pénitence du corps avec celle du cœur. Chaque page annonce cette vérité, et impose cette obligation. *Quiconque veut être mon Disciple*, dit le Seigneur, *qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. Le Royaume du Ciel se prend par la force, et on ne l'emporte que par la violence. Oh ! que le chemin qui mene à la vie est étroit, et qu'il y en a peu qui y entrent ! Non, je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre.* En sorte que l'Evangile nous met à tous, en quelque maniere, le glaive à la main, pour nous armer contre nous et nos corps, et nous faire à nous-mêmes une guerre continuelle. Tels sont les oracles de la vérité même.

Formé à cette école de mortification et de pénitence, Saint Paul explique plus clairement encore ces oracles divins. Tous ceux, dit-il, qui appartiennent à Jesus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. Ce n'est pas seulement le cœur qui doit être crucifié, mais encore la chair ; cette chair criminelle, toujours rébelle à l'esprit, toujours excitant une guerre intestine entre l'esprit et le corps. L'obligation que Saint Paul imposoit aux autres, il la prenoit sur lui-même. Je châtie mon corps, disoit-il, et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché le salut aux autres, je ne sois



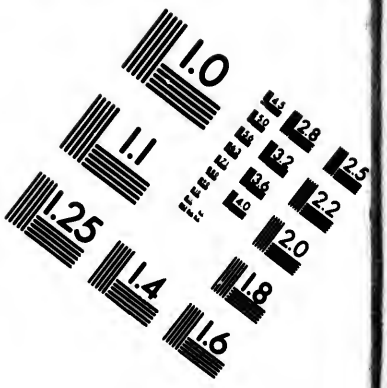
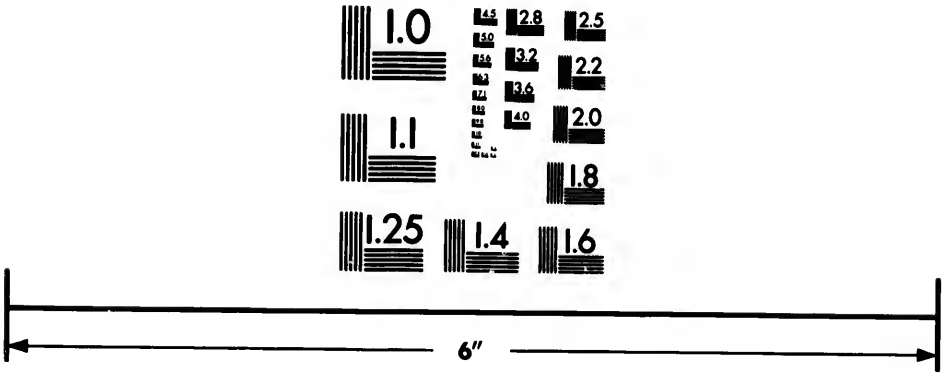


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

éprouvé moi-même : j'accomplis en moi ce qui manque à la Passion de mon Dieu, c'est de m'en faire l'application par une peine personnelle : *Adimplco quæ desunt Passionum Christi* (a).

Ainsi ont pensé, ainsi ont agi les Saints : on les a vus, les instrumens sanglans de la pénitence à la main, couverts du cilice et de la cendre, affliger leur corps, le réduire en servitude, l'offrir en holocauste à un Dieu outragé et vengeur. On les voyoit, le corps exténué de jeûnes, de veilles, de macérations, se consacrer à une pénitence continuelle : leurs membres déchirés, leurs visages pâles et défigurés annonçoient les rigueurs qu'ils exerçoient sur eux-mêmes ; après toutes ces austérités et combats, ils trembloient encore, et ils se demandoient les uns aux autres, plus par leurs soupirs que par leurs discours entrecoupés de sanglots : espérez-vous qu'après nos péchés, Dieu voudra un jour nous faire miséricorde ? Hélas ! ô mon Dieu ! avons-nous la même foi qu'eux, suivons-nous le même Evangile ? espérons-nous le même Ciel et la même récompense ?

Si ces exemples touchans ne suffisent pas, et offrant un motif encore plus pressant, jetons sur le Calvaire, portons les yeux sur Jésus-Christ même, le grand, le divin modèle que nous devons suivre, si nous l'adorons. Que vois-je, ô mon adorable Sauveur ! dans quel état êtes-vous réduit, et quel spectacle présentez-vous aux yeux étonnés de la

(a) Coloss.

Foi ! votre tête couronnée d'épines, vos yeux noyés dans les larmes, votre bouche abreuvée d'amertume et de fiel, vos mains sacrées percées douloureusement, votre cœur lui-même percé d'une lance : tout votre corps déchiré et ensanglanté, vos plaies profondes comme autant de voix touchantes et éloquentes, la voix même de votre Sang : tout cela, si nous voulons l'entendre, que nous annonce-t-il, si ce n'est la mortification du corps et des sens ? Et si nous ne l'entendons pas, membres délicats sous un chef couronné d'épines, ne semblons-nous pas renoncer à notre Foi ?

A cette vue, si on est Chrétien, dira-t-on encore ce qu'on dit quelquefois dans le monde ; les austérités, les mortifications ne sont pas de notre état ; c'est le partage des Cloîtres et des déserts. Langage de l'illusion ! la Religion l'a-t-elle jamais connu ? ne l'a-t-elle pas toujours détesté ? comme si les attaques des passions et des sens étoient moins fréquentes, moins dangereuses dans le monde ; comme si les péchés ne devoient pas être expiés dans le monde par la pénitence ; comme si dans le monde on étoit dispensé de la loi générale qui ordonne aux Chrétiens de porter leur croix, de crucifier leur chair ; de se renoncer eux-mêmes, d'entrer dans la voie étroite ; comme si les pénitences corporelles n'étoient pas encore plus nécessaires aux pécheurs dans le monde, qu'à des âmes [illegible] dans la Religion. [illegible]

comme si les remedes étoient moins nécessaires aux malades, qu'à ceux qui jouissent de la santé ; comme si, parce qu'on est plus pécheur, on devoit être moins pénitent. En un mot, qu'on considere les mortifications corporelles, ou comme précautions pour se préserver du péché, ou comme pénitences pour l'expier ; à ce double titre n'est-il pas évident qu'elles sont plus indispensablement nécessaires dans le monde, que dans les Cloîtres et les Déserts ?

L'état dans le monde, dit-on, ne les supporte pas : qu'on sache bien que le premier état est celui de Chrétien, et le second celui de pécheur, et en conséquence, de pénitent. Les Saints dans le monde étant sous la pourpre et sur les trônes, ont pratiqué la pénitence et les mortifications ; et par les mortifications et la pénitence, ils ont consacré le trône et la pourpre. C'étoit pour eux une moindre gloire d'être Grands et d'être Rois, que d'être Pénitens et Chrétiens.

Que dit-on encore ? et qu'est-ce que l'amour propre n'inspire par contre la pratique des pénitences ? La santé ne les permet point, ajoute-t-on ; Dieu ne demande pas l'impossible ; mais la santé ne permet-elle rien ? ne permet-elle que ce qu'on fait ? ne se flatte-t-on point ? ne s'écoute-t-on point en fait de santé ? n'est-ce point un prétexte, plutôt qu'une raison ; mais, malgré ce peu de santé, ne pourroit-on pas retrancher quelque chose de son sommeil, se priver de quel-

que chose dans les repas, s'assujettir à quelque travail des mains, et à quelque occupation journalière : endurer quelque chose de la rigueur des saisons, supporter quelque incommodité, sans tant s'en plaindre ? et tant d'ornemens, tant de parures, tant de superfluités, tant de vanités, tant de délicatesses, ne pourroient elles pas fournir matiere à quelque sacrifice ?

Quoi qu'il en soit, Dieu ne demande pas l'impossible : mais Dieu jugera un jour cette impossibilité. Car ce qu'il y a d'étonnant et de déplorable en ce point, c'est que bien souvent on ne peut rien souffrir pour Dieu, et on est en état de tout souffrir pour le monde : on veillera, on pourra donner les nuits aux jeux et aux amusemens, et on ne pourra pas donner une heure à la priere, à une lecture de piété. On sera en état de courir tout un jour pour vaquer à une affaire, ou pour contenter une passion, et on ne pourra pas s'assujettir à une visite aux pieds des Autels. C'est-à-dire qu'on n'a ni santé ni courage pour être pénitent de la Religion et de Jesus-Christ, et on en a pour être pénitent et martyr du monde et du démon.

O Dieu ! quel aveuglement ! ô Chrétiens ! quel désordre et quel crime ! Membres de Jesus-Christ, revenons à notre Chef et à notre modele ; et prosternés aux pieds de sa Croix et à la vue de ses souffrances, de ses plaies, de ses membres ensanglantés, de son corps déchiré, disons-lui avec [illegible]

dolez et si le pouvant, je ne l'imite pas, voilà mon Juge, voilà ma condamnation. Tout corps de péché est dévoué à la pénitence : et si le feu de la mortification ne le purifie pas en ce monde, le feu vengeur le consumera à jamais dans l'autre. Voilà l'Evangile, voilà la Loi : là dessus jugeons-nous nous-mêmes, ou attendons nous un jour à être jugés. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'y a que deux voies pour aller au Ciel ; l'innocence, ou la pénitence : si nous avons perdu l'une, que nous reste-t-il que de nous condamner à l'autre ?

MEDITATION

Sur le même sujet.

C'est un cœur pénitent et contrit que je viens vous offrir, ô mon Dieu ! ou plutôt que je viens vous demander à vous-même pour vous l'offrir : daignez le former en moi. Le péché est l'ouvrage de l'homme : la douleur du péché ne peut être que l'ouvrage de votre grace, qui l'engage à la pénitence. Faites, ô mon Dieu ! que j'en connoisse la nécessité, que j'en prenne les sentimens, que j'en accomplisse les œuvres.

Quelle est la nécessité de la pénitence intérieure ? premier point : quels en sont les caractères ? second point.

Premier Point.

Pénitence intérieure et du cœur : c'est

sur-tout le cœur qui a péché, c'est surtout le cœur qui doit être puni ; c'est le cœur qui a goûté une funeste complaisance, c'est le cœur qui doit éprouver une salutaire amertume. C'est dans le cœur, nous dit Jesus-Christ, qu'ont été conçus les désirs coupables, les affections déréglées, les projets criminels ; c'est du cœur que doivent sortir les regrets, la componction, les soupirs. C'est sur cet autel du cœur que doit être immolé la victime ; et la victime qui doit être immolée, c'est le cœur lui-même. C'est le premier holocauste que Dieu exige, et sans lequel tous les autres sont rejetés comme défectueux.

Si on connoissoit bien ce que c'est que Dieu, et ce que c'est que le péché, auroit-on besoin d'être excité à la douleur et au repentir ? Ah ! si le cœur est sincèrement pénitent, quels mouvemens secrets, quels sentimens douloureux ne conceura-t-il pas à la vue d'un Dieu si grièvement offensé, et de tant de péchés malheureusement accumulés ! Qu'il est triste, qu'il est amer, quand on vient à ouvrir les yeux sur ses péchés, de voir que toute la vie n'a été qu'un égarement continuel ; qu'on n'a travaillé qu'à sa perte ; qu'on n'a vécu que pour pécher ; qu'on s'est éloigné de son Dieu, et de sa fin dernière ; qu'on a abusé de ses dons, qu'on a toujours couru en aveugle dans la voie de la perdition ; que tous les jours que l'on a vécu ont été couverts de ténèbres.

Que de réflexions accablantes se présentent alors à l'esprit pour affliger le cœur ! Les vingt, les trente années sacrifiées au monde, données aux passions, perdues pour le salut et l'éternité. Vous m'en demanderez compte, de ces années, ô mon Dieu ! elles sont marquées dans les trésors de votre vengeance : il me reste à en subir le rigoureux châtiment : je le mérite et je m'y soumets ; il est juste que vous soyez satisfait, et que je sois puni : trop heureux que ce soit en ce monde ! Punissez-moi, juste Juge ! j'y consens ; mais punissez-moi dans votre miséricorde, et non dans votre colère.

O douleur ! ô repentir ! se dit alors une ame pénétrée ; où étoit ton Dieu, et qu'étois-tu envers lui ? tu t'es servie de ses propres dons pour l'offenser : tu as pu vivre dans sa disgrace sans te mettre en peine de l'appaiser, et de revenir à lui ; il sera dit éternellement que les plus précieux jours de ta vie ont été employés à le fuir et à l'offenser : de quel œil te regarde-t-il à présent ? a-t-il écouté tes soupirs ? a-t-il reçu tes regrets ? a-t-il accepté ta pénitence ? Quel état ! quel malheur pour toi ! jamais tu ne seras assuré d'avoir retrouvé celui que le péché a banni de ton cœur. O retour ! ô moment douloureux ! mais retour et douleur nécessaires. Il faut que ce qui a fait le plaisir du coupable, devienne son supplice ; il faut que le triste souvenir du péché punisse d'abord par son repentir. Il faut qu'une amère douleur de s'être éloigné de

Dieu, répare la satisfaction criminelle de s'être attaché à la créature. Tels ont été de tout tems les sentimens des vrais pénitens. On en a vus dès le commencement de leur conversion, pénétrés d'une tristesse si vive, plongés dans un accablement si profond, pousser des soupirs si violens, si amers, qu'il sembloit que le cœur ne pouvant soutenir ses transports, alloit se fendre et se briser de douleur. Heureuse l'ame qui conçoit de pareils sentimens! que vous devez en être glorifié, ô mon Dieu! et qu'ils réparent bien à vos yeux le malheur qu'on a eu d'offenser votre cœur!

SECOND POINT.

Mais en même tems, ô Dieu saint! que faut-il penser de la douleur tranquille de tant de prétendus pénitens, qui auroient de si grandes raisons de gémir et de soupirer devant vous? Que dois-je penser moi-même de ma douleur? [illegible] mienne, après tant de crimes et d'égaremens? O mon ame! où est cette douleur marquée par les sacrés caractères de la vraie pénitence? où sont les sentimens qui doivent faire le partage des vrais pénitens?

Où est cette douleur intérieure qui pénétre le cœur et qui le brise à la vue de ses infidélités et de ses désordres; cette douleur surnaturelle, puisée dans le sein de Dieu, et qui ne doit avoir que Dieu pour principe et pour fin; cette douleur universelle qui s'étend à tout, qui gémit sur tout, qui déplore

tout ce qui peut déplaire à Dieu et affliger son cœur ; cette douleur souveraine, plus sensible à l'offense de Dieu, à la perte de la grace de Dieu, qu'à la perte des biens, de la liberté, de la santé, de la vie, qu'à tous les malheurs qui pourroient arriver ? En est-il de plus grand, ô mon Dieu ! que celui de vous avoir offensé ?

Ai-je bien gravé dans le cœur cette généreuse détermination de tout accepter, de tout faire pour appaiser la colere de Dieu ; ce ferme propos, cette constante résolution de mourir plutôt un million de fois, que de m'éloigner jamais de Dieu et de son service ? où est enfin cette douleur qui doit être au-dessus de toute douleur ?

Je sais, ô mon Dieu ! qu'il n'est pas nécessaire qu'elle soit sensible ; cette sensibilité ne dépend pas de nous ; mais du moins cette douleur est-elle sincère ? si elle l'étoit au point qu'elle doit l'être, que n'auroit-elle pas produit de changemens et d'effets dans mon cœur, dans toute ma conduite ? Ah ! quand un cœur est sincèrement pénitent, que n'est-il pas en état d'entreprendre, de sacrifier, de souffrir ? qu'ai-je fait, qu'ai-je sacrifié, qu'ai-je souffert pour Dieu ?

Ce qu'il y a de certain, et ce qu'il y a de terrible, c'est qu'il suffit d'avoir commis un seul péché mortel dans sa vie, pour avoir un sujet de pleurer le reste de ses jours ; c'est que nos péchés ont fait couler les larmes et le sang d'un Dieu ; c'est que le péché est

l'unique chose qui mérite mes pleurs et mes larmes.

Ainsi pénitence intérieure tellement nécessaire, que sans elle le péché ne sera jamais pardonné; tellement nécessaire, que sans elle il n'y auroit jamais de salut; tellement nécessaire, que si on ne la fait pas en ce monde, il faudra la subir éternellement dans l'autre par le regret et le désespoir.

Touché, pénétré, effrayé de ces grandes vérités, et à la vue de tant de péchés, je désire ardemment dans ce moment, ô mon Dieu! vous en témoigner un regret éternel, et vous en offrir l'acte de la contrition la plus vive, la plus amere, et la plus parfaite. Voilà les sentimens de mon cœur, que je consacre à la douleur et au repentir; quelque amers qu'ils soient, seront-ils jamais proportionnés à la grandeur de mes crimes?

Sentimens d'une Ame pénitente.

DIEU des miséricordes! je viens me présenter à vous tout couvert de plaies, chargé et accablé du poids de mes crimes. J'ai péché contre le ciel et contre vous, ô Dieu saint! j'ai étouffé les lumieres de ma conscience; j'ai abusé de vos graces; j'ai violé votre sainte Loi; j'ai foulé aux pieds votre Sang adorable; j'ai mérité l'Enfer. Quand je passerois toute ma vie à gémir, à pleurer amérement sur mes offenses; quand je verserois autant de larmes qu'il y a de gouttes d'eau dans le sein des

mers, quand je souffrirois tous les tourmens qu'ont jamais soufferts les Martyrs ; quand je livrerois mon corps au fer et au feu, je ne vous offrirois pas encore la juste satisfaction et la douleur proportionnée à la grandeur et à l'énormité de mes péchés. Dieu saint, Dieu juste et vengeur ; je ne puis que me jeter à vos pieds et entre les bras de votre miséricorde, implorer votre infinie bonté, vous conjurer d'avoir pitié de mon ame qui vous a coûté si cher, vous offrir les mérites et les souffrances de votre divin Fils. Ecoutez la voix de son sang qui s'éleve vers vous pour toucher votre cœur, satisfaire à votre justice. Je déteste tous mes péchés uniquement pour l'amour de vous, et parce qu'ils vous déplaisent. Que ne puis-je les laver dans mes larmes et dans mon sang ! Dieu de bonté ! faites éclater votre miséricorde en sauvant un pécheur qui revient à vous, qui n'espere qu'en vous, qui veut ne vivre que pour vous, et qui veut vivre à vous dès ce moment jusqu'au dernier soupir de sa vie.

PRATIQUES.

1°. Faire souvent des Actes de contrition.

2°. Observer inviolablement les préceptes de l'Eglise sur l'abstinence et le jeûne.

3°. Se soumettre dans les maux et les contrariétés de la vie.

4°. Approcher souvent du Sacrement de la Pénitence.

5°. Quand on a commis quelque faute, s'imposer soi-même quelque pénitence.

5°. Sur-tout offrir toutes les peines et les afflictions de la vie en esprit de pénitence pour ses péchés.

QUATORZIEME LECTURE ET MEDITATION.

La Passion de N. S. Jesus-Christ.

Considérons la Passion du Sauveur ; 1°. comme le grand objet de notre foi et de nos adorations ; 2°. comme la regle assurée de nos mœurs et de notre conduite.

Premier Point.

Un Dieu sur une Croix ; quel spectacle ! quel mystere ! quelle leçon ! Ce spectacle, nous l'avons continuellement sous les yeux ; l'avons-nous jamais bien considéré, étudié, médité ? Faisons-le aujourd'hui ; en est-il dans la Religion de plus digne de nos réflexions et de nos sentimens.

Approchez donc, ame chrétienne, et animée par les sentimens de la foi, considérez le Saint des Saints dans l'état où l'ont réduit vos péchés, ou plutôt où l'a réduit son amour. Non, il ne se présente pas à vous dans un état de grandeur, de puissance et de majesté, qui frappe et qui éblouit ; par-là il auroit attiré vos respects : mais par-là auroit-il gagné votre cœur ? Il ne veut paroître qu'en [illegible]

opprobres et des tourmens, pour attirer votre amour ; plus il est ici méconnoissable et défiguré, plus vous devez le trouver aimable et digne de vous ; puisqu'il n'est tel que pour vous avoir trop aimé : *Quantò difformior, tantò mihi carior.* Chacune de ses plaies vous annonce sa tendresse et vous demande la vôtre. Voyez ce corps innocent attaché à une croix infâme, suspendu entre le ciel et la terre, couvert de blessures profondes, et tout arrosé de son sang. Voyez cette tête couronnée d'épines, penchée sous le poids de la douleur qui l'accable ; ces yeux éteints et noyés dans leurs larmes, qui jettent sur vous leurs derniers regards ; cette bouche abreuvée de vinaigre et de fiel, qui ne s'ouvre que pour prononcer quelques mots d'une voix mourante ; ces mains qu'il tend encore en mourant, à un peuple indocile et incrédule, qui insulte à ses opprobres et à ses tourmens : *ad populum non credentem et contradicentem* ; considérez sur-tout ce cœur du plus tendre des peres, percé, navré de douleur, et submergé dans un océan d'amertumes.

Quel objet ! et à ces traits ensanglantés, pourrez-vous reconnoître le Roi de gloire, le Dieu des vertus, le fils du très-haut, le doux objet de ses complaisances, devenu à présent semblable à un ver de terre, et devenu l'opprobre des hommes, le mépris et l'exécration de son peuple ? *Ego vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis.*

Ah ! le Saint même des Saints chargé des péchés du monde, immolé pour tous les pécheurs ! celui qui regne dans les cieux, qui peut tout sur la terre et dans les enfers, abandonné de ses amis, trahi par ses disciples, livré à la fureur de ses bourreaux, délaissé de son père, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ! celui qui tient en ses mains les trésors du ciel, dépouillé de tout et réduit à une extrême indigence ! celui qui a donné l'être et la vie aux hommes, crucifié, mis à mort par ceux même à qui il a donné la vie ! Ainsi livré à l'excès des afflictions et des humiliations, il souffre avec la douceur de l'agneau ; il souffre comme s'il étoit criminel ; il souffre dans le silence, qu'il n'interrompt que pour prier pour ses ennemis, et pour excuser le déicide qu'ils commettent en sa personne. *Pater, dimitte illis.*

Grand Dieu, Dieu juste et puissant ! quelle autre vue que celle de la foi, et de la foi la plus vive, la plus humble et la plus soumise, peut ici nous soutenir ? mais cette foi vive, que doit-elle produire dans nous qu'une vive douleur ?

Douleur d'autant plus sensible, que Jesus-Christ n'a souffert que parce qu'il nous aimoit, et qu'il vouloit nous soustraire aux souffrances éternelles que nous avions méritées.

Douleur d'autant plus profonde, que toutes les fois que nous avons péché, nous avons renouvellé les horreurs de sa Passion, et nous

l'avons crucifié de nouveau dans nos cœurs. *Rursùm crucifigentes.*

Douleur qui doit être d'autant plus amère, que ce n'est que par elle que nous pouvons obtenir le pardon, et avoir part aux mérites de ce Dieu souffrant.

O! si ce sentiment est bien gravé dans le cœur par la foi, quels effets, quelles impressions n'y produira-t-il pas! Une ame pénétrée de cette vive foi, sensible aux tourmens de son Dieu, touchée de regret de l'avoir offensé, inconsolable de ses péchés, s'arme contre elle-même, tourne toute sa haine contre ses crimes, venge sur elle-même tous les outrages qu'elle a faits à son céleste époux: mon amour dit-elle, est crucifié: *Amor meus crucifixus est*: et c'est moi-même qui l'ai attaché à la croix, qui ai versé son sang, qui ai contribué à sa mort; et je ne meurs pas de douleur! et si je vis encore, je ne dois vivre que pour pleurer et pour souffrir. Heureuse de partager les douleurs de son divin Rédempteur, cette ame affligée se fait une joie de joindre sa pénitence à la pénitence de Jesus-Christ, sa douleur à la douleur de Jesus-Christ, ses larmes aux larmes de Jesus-Christ, de pouvoir accomplir dans sa chair ce qui manque à la passion et aux souffrances de Jesus-Christ: *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.*

Ah! loin d'elle, plaisirs du monde, délices de la vie, satisfactions coupables des sens; vous fûtes autrefois sa passion, vous serez

aujourd'hui son supplice. La foi l'éclaire, la grace la touche, la douleur fait son supplice, fait son martyre ; et ce supplice, martyre, elle l'aime, elle le goûte, elle en préfere l'amertume à toutes les douceurs de la vie : *Calix meus inebrians, quàm præclarus est !* De-là, dans certaines ames généreusement pénitentes, cette attention continuelle à mortifier la nature, à dominer l'empire des sens ; de-là cette faim, cette soif ardente des souffrances et des austérités ; de-là ces saints transports pour la croix : peut-on craindre de trop souffrir, quand on se compare à un Dieu mourant ? Que la nature abattue s'attriste et s'afflige ; que le monde vienne offrir ses charmes trompeurs ; que le démon suscite mille tentations et mille combats ; la foi et l'amour ranimés au spectacle d'un Dieu souffrant répondent avec Saint Augustin : Vois dans Dieu souffrant l'effet de tes crimes ; *Vide pendentem vide morientem.* Que des ames innocentes goûtent quelques plaisirs permis ; pour moi qui ai eu le malheur de crucifier mon Dieu, que dois-je faire autre chose que g[illegible]mir et mourir même, si je le pouvois, au pied de la [illegible]

Ainsi ont pensé, ainsi ont agi tant [illegible] chrétiennes ; ainsi vivent encore tant [illegible] justes ; ainsi vivront et agiront à jamais [illegible] ceux qui seront animés de l'esprit de la [illegible]

Non, je ne suis point étonné de ce que [illegible] de Saints ont souffert durant le cours [illegible] vie ; de ce que sans se contenter [illegible]

leurs corps, dominé leurs sens, exercé sur eux-mêmes de si excessives rigueurs. Soutenus par la vue, animés par la foi d'un Dieu mourant pour eux, de quoi n'étoient-ils pas capables ? Comment, dit St. Bernard, un cœur pénitent pourroit-il sentir ses blessures, lorsqu'il voit celles de son Sauveur encore toutes sanglantes : *Nolo vivere sine vulnere, cùm te videò vulneratum.*

O plaies adorables ! par quels charmes pouvez-vous rendre des hommes mortels comme insensibles aux atteintes du fer et du feu, si ce n'est parce qu'un feu céleste et plus ardent encore les animoit ? L'amour est plus fort que la mort ; la vue d'un Dieu souffrant pour qui ils combattoient, les rendoit victorieux et triomphans dans toutes leurs souffrances et tous leurs combats. Telles sont les glorieuses victoires que remporte la foi de ce grand mystere. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

SECOND POINT.

Animés de la même foi, considérons Jesus-Christ mourant comme la regle de nos mœurs et de notre conduite. Dans cet état, que nous dit-il ? quelles leçons nous donne-t-il ? et quelles leçons peut-il nous donner sur la croix, que des leçons de pénitence, de mortification et de mort ? et une ame fidelle peut-elle y prendre d'autres sentimens que celui de mourir à tout pour se rendre conforme à son Dieu mourant ? Vous êtes mort, nous dit

l'Apôtre: et votre vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu: *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* L'entendez-vous, ô mon ame! ce divin oracle? Morte au monde, morte à nous-mêmes, c'est là toute la science des Saints; et c'est un Dieu mourant qui nous l'enseigne lui-même. *Mortui estis.*

1°. Morts au monde, à ses pompes, à ses maximes, à ses spectacles; pour une ame chrétienne y a-t-il d'autre spectacle que celui de la croix? A la vue d'un Dieu mourant pour expier les péchés du monde, concevons enfin ce que doivent être pour nous les plaisirs, les richesses, les grandeurs, les faveurs, le bonheur de ce siecle pervers: comprenons au contraire le bonheur d'une ame qui gémit, qui souffre, qui est persécutée; ne nous croyons pas malheureux lorsque nous serons privés des douceurs empoisonnées du siecle: c'est-à-dire, lorsque nous aurons part aux souffrances et au calice d'un Dieu Sauveur; lorsque dans le monde nous serons traités comme lui, oubliés comme lui, désapprouvés, condamnés comme lui. Et quand les mondains viendront nous inviter à prendre part à leurs amusemens, à leurs fêtes, à leurs parties de plaisirs, disons-nous intérieurement à nous-mêmes; non, mon cœur n'entrera point dans ces illusions et ces vanités; le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde: *Mihi mundus crucifixus*

est, et ego mundo. A Dieu ne plaise que je trouve d'autre gloire que dans les humiliations de mon Sauveur, d'autres richesses que dans son indigence, d'autres délices que dans ses amertumes; *absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri.*

Ah! s'il a fallu que mon Dieu souffrit pour entrer dans sa gloire, pourrois-je, voudrois-je me frayer un autre chemin? puis-je oublier de quel chef je suis le membre? et quelle honte ne seroit-ce pas que de voir un membre délicat sous un chef couronné d'épines? toujours je me souviendrai que je suis à la suite d'un Dieu souffrant, et que ce n'est qu'en marchant sur ses traces que je puis avoir part à sa gloire; jamais je n'oublierai que le monde est son ennemi, qu'on ne sauroit servir deux maîtres, et qu'il faut nécessairement en abandonner un pour se donner à l'autre; enfin j'aurai toujours présent devant les yeux, et plus encore gravé dans le cœur ce divin oracle: vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu: *Mortui estis.*

2°. Encore, pour le remplir dans son étendue, et nous conformer à notre Dieu souffrant, n'est-ce pas assez de mourir au monde: il faut surtout mourir à nous-mêmes, mourir à nos inclinations et à nos penchans; mourir à nos dégoûts et à nos répugnances; mourir à nos sens et à leurs satisfactions criminelles; mourir à notre propre esprit, à sa vanité, à son indocilité, à sa curiosité.

Mourir à notre volonté, en réprimer les désirs, en rectifier les mouvemens, en étouffer les ressentimens, en purifier toutes les affections, et de terrestres et de charnelles qu'elles sont, les rendre célestes et toutes divines.

En un mot, mourir à nous-mêmes et à tout, pour ne vivre plus que de la vie d'un Dieu mourant, seul et unique auteur de la vie véritable, hors de qui tout n'est que mort, et mort éternelle.

Grandes vérités, terribles engagemens! O mon ame! ne vous alarmez pas; celui qui vous présente le joug de la croix, saura l'adoucir; il le portera lui-même avec vous. Vous aurez à souffrir, à sacrifier, à gémir à la suite de Jesus-Christ, il est vrai, mais écoutez, méditez attentivement le grand et admirable sentiment d'une ame chrétienne et généreuse, sur le point qu'elle étoit d'embrasser un genre de vie pénible et rigoureux, comme on les en représentoit, on lui en exagéroit les peines, les austérités, les rigueurs: je comprends tout cela dit-elle, et je m'y attends; mais au milieu de tout cela j'aurai un crucifix, et il me suffira. Encore une fois, grand sentiment! Ce sera le vôtre, ô mon ame! dans les momens où la nature troublée, étonnée, sentira ses répugnances, et tremblera à la vue des combats qu'elle aura à livrer: la pensée d'un Dieu souffrant pour vous et avec vous, sera votre force, votre soutien, votre consolation.

et que ne vous dira-t-il pas ? que n'aurez-vous pas vous-même à lui dire ?

Tantôt humilié à la vue de votre crucifix, vous rendez graces à ce Dieu d'amour qui vous juge digne d'avoir part à ses souffrances, et au calice de son amertume : *Calicem salutaris accipiam.*

Tantôt arrosant votre crucifix de vos larmes, vous gémirez, vous pleurerez amérement sur vos péchés, et vous ne trouverez de consolations que dans vos regrets et vos soupirs: *Peccavi in cœlum et coram te.*

Tantôt assise aux pieds du crucifix, semblable à Magdeleine sur le calvaire, vous vous rassurerez contre la colere d'un Dieu irrité par vos péchés. Oui, justice adorable, à la vue de Jesus-Christ, victime pour moi, vous serez appaisée ; jamais je ne me separerai de lui, et avec lui pourrai-je ne pas espérer ? pour venir jusqu'à moi, il faudroit percer le sein de celui qui est mon bouclier : *Fiduciabiter agam et non timebo.*

Souvent embrassant les pieds du crucifix, affligée de votre langueur, de votre tiédeur, vous ranimerez votre confiance, votre amour, tous vos sentimens. Dieu des miséricordes ! lui dira votre cœur, après avoir acquis par vos mérites des trésors immenses, voudriez-vous m'en refuser une légere part que je vous demande avec toute l'ardeur dont je suis capable ? je ne le mérite pas ; mais votre sang votre amour intercede et la demande pour moi : *Dilexit me, tradidit semetipsum pro me.*

Telle est, ô mon ame ! la source où vous puiserez le courage, l'onction, la constance qui vous seront nécessaires dans les momens d'angoisse et de combats. La vue de Jesus crucifié vous rendra, je ne dis pas tolérable, mais facile, mais aimable, mais consolant, le joug du Seigneur, et tout ce que vous souffrirez en le portant. Ainsi dans tous les temps et toutes les circonstances trouverez-vous en lui un modèle parfait de toutes les vertus qu'il vous faut pratiquer, et en même temps toutes les graces et tous les secours pour vous engager à les pratiquer et à retracer dans vous tous les traits de votre divin modele : *Inspice, et fac secundùm exemplar.*

Après tout, ô mon ame ! c'est pour nous une nécessité indispensable de nous conformer au divin exemple qu'un Dieu sur la Croix nous présente ; disons-nous ce que la raison, ce que la foi nous diront à jamais : Jesus crucifié est à présent notre maître ; si nous l'imitons, il sera notre Sauveur : mais soit que nous l'imitions ou que nous ne l'imitions pas, il sera un jour notre Juge. Un jour viendra, que ce même crucifix qu'on nous présentera à la derniere et lugubre cérémonie qui terminera notre course, ce crucifix, dis-je, sera la regle de notre jugement ; lui-même et lui seul il nous jugera. Heureux si en le portant sur notre corps, plus encore en le gravant dans notre cœur, nous nous sommes appliqués à nous y rendre conformes ! car

c'est là ce qui, pour nous, décidera de tout: mais s'il ne se trouve alors entre lui et nous une sainte ressemblance, sans autre jugement nous serons déjà jugés, et nous porterons l'arrêt de notre condamnation dans nous-mêmes.

Il en coûte à présent, il est vrai, de marcher à la suite du Sauveur portant sa croix: mais levons les yeux en haut, et éclairés par la foi, voyons par avance au milieu des airs cette croix éclatante revêtue de splendeur et de gloire: elle paroîtra au grand jour du jugement; si sur la terre nous avons porté son ignominie et ses opprobres, elle sera dans le Ciel notre gloire et notre couronne.

A cette pensée ranimons notre courage, et dans cette douce espérance, puisons de nouvelles forces dans les fontaines sacrées du Sauveur mourant; marchons constamment après lui; il sera notre modèle pendant notre vie, il sera notre refuge à la mort, il sera notre récompense dans l'éternité.

Restez quelques momens au pied de la croix; et consacrez vous à elle le reste de votre vie.

CONSECRATION A LA CROIX.

CROIX adorable de mon Sauveur! je viens en ce moment me consacrer à vous pour toujours; pénétré de respect pour [illegible] de douleur pour mes péchés, de reconnoissance et d'amour pour mon divin Rédempteur, je viens me jeter à vos pieds, vous conjurant de me recevoir entre vos

bras ; je me dévoue à vous pour le reste de ma vie. Je vous consacre mes pensées, mes paroles, mes sentimens, mes actions : je désire que désormais tout soit marqué au sceau de la croix. Mais sur-tout, Croix adorable ! je désire que vous soyez gravée bien avant dans mon cœur. Non, ce n'est pas assez de vous avoir sous mes yeux, de vous porter sur moi : c'est dans mon cœur que je désire vous placer : c'est là où je veux que vous régniez pour y faire régner Jésus-Christ avec vous et par vous. Je ne demanderai pas des croix ; je sens ma foiblesse, je connois ma misere : mais si mon doux Sauveur me les envoie, s'il veut m'associer à lui pour les porter, je les recevrai avec soumission de sa main, je m'estimerai heureux d'avoir part au calice de son amertume. Mes péchés ont mérité l'enfer, pourrai-je me plaindre de porter la croix ? le Dieu que j'adore est élevé sur la croix, pourrai-je m'affliger d'être à ses pieds ? si la croix me paroît pesante, sa grace m'aidera, me soutiendra, sera ma force et ma consolation.

O Croix adorable ! Ainsi veux-je vous être consacré toute ma vie ; ainsi espéré-je de vous prendre entre mes mains au moment de ma mort ; ainsi désiré-je de rendre le dernier soupir entre vos bras, pour remettre mon ame entre les mains de mon Créateur. Ainsi soit-il.

QUINZIEME LECTURE.

Sur les Souffrances.

PAR quel aveuglement et quel désordre peut-il donc arriver que des Chrétiens ne regardent souvent les souffrances que comme des *malheurs*, et se regardent eux-mêmes comme malheureux, parce qu'ils souffrent? Quoi! des Chrétiens qui adorent un Dieu sur la Croix, qui professent une Religion toute fondée sur la Croix, doivent mettre les souffrances au nombre des béatitudes? *Beati qui lugent.* (a). Que des idolâtres, des Païens pensent ainsi, on n'en sera pas surpris; mais que des Chrétiens aient de pareils sentimens, n'est-ce pas déshonorer la foi, et abjurer en quelque maniere la Religion? Chrétiens de nom, voyons-le de cœur; élevons nos pensées et nos sentimens; consacrons nos souffrances, connoissons-en le mérite et le prix.

Si nous sommes pécheurs, par les souffrances, Dieu nous fera connoître notre péché, Dieu nous fera renoncer à notre péché, Dieu nous fera expier nos péchés. Quelles graces! et dans les vues de la foi ne sont-elles pas préférables à toutes les consolations et à tout le faux bonheur de ce monde?

1°. Par les souffrances Dieu nous fera connoître notre péché. En effet, est-il rien de si propre que l'adversité, à nous ouvrir

(a) *Matth.* 5.

les yeux sur le précipice où la prospérité nous entraîne ? Tant que le pécheur est dans le sein de cette prospérité funeste, il semble oublier qu'il a un Dieu à servir, et une ame à sauver ; une foule d'objets occupe toutes ses pensées, épuise toute son attention, et lui ôte presque le temps et les moyens de se reconnoître. Dès-lors ses yeux uniquement ouverts sur ses plaisirs, sont fermés sur ses égaremens ; ou s'il les connoît, hélas ! quelles sont ses connoissances, et que peuvent-elles produire ? Connoissances vagues et superficielles, qui se dissipent bientôt ; connoissances bornées et obscures, qui n'éclairent qu'à demi ; connoissances même inquiètes et importunes, qu'il rejette et qu'il combat dès qu'elles se présentent ; connoissances par-conséquent ordinairement stériles et infructueuses. Que faut-il donc pour les rendre efficaces ? il faut que l'affliction vienne à leur secours ; ah ! que bientôt elle fera tout changer de face ! D'abord elle commence à éloigner cette foule d'objets qui dissipoient le pécheur ; rendu à lui-même, il approfondit le fond de sa conscience ; et semblable à un homme qui sort d'un profond sommeil, il ouvre enfin les yeux, et il voit avec surprise le précipice sur le bord duquel il marchoit. Alors la pensée de l'éternité se réveille, la foi rentre dans tous ses droits, et la grace trouvant entrée dans un cœur déjà préparé par les afflictions,

fait revivre ces divines lumieres qui paroissent presque éteintes ; et à la faveur de ces divines lumieres, elle fera connoître au pécheur toute la honte, toute la malice, toute l'énormité du péché. Quels exemples touchans n'en avez-vous pas présentés, ô mon Dieu ! dans un David, dans un Manassés, dans tant d'autres pécheurs dont vous avez éclairé les yeux en affligeant leur cœur.

2°. Cependant ce n'est point assez que le pécheur connoisse son péché, il faut encore qu'il le déteste, et qu'il y renonce. Suivez donc votre ouvrage, ô mon Dieu ! frapez le pécheur, et bientôt contrit et humilié, il viendra se jeter entre vos bras comme un enfant effrayé dans le sein de sa mere : et voilà, dit saint Augustin, le mystere comme impénétrable, mais infiniment adorable de la providence de Dieu dans les afflictions. Dieu, dit ce Pere, punit quelquefois par bonté, et quelquefois il épargne, par vengeance ; car, comme il y a dans Dieu une bonté miséricordieusement sévere, qui frappe pour sauver, il a aussi une justice sévérement indulgente, qui épargne pour perdre. Or si jamais, ajoute ce grand Saint, si jamais Dieu a fait éclater cette bonté miséricordieusement sévere, c'est surtout dans les afflictions qu'il nous ménage pour nous faire renoncer à notre péché. Un jour nous le reconnoîtrons, nous l'adorerons, nous l'en bénirons.

Homme pécheur et affligé, vous gémis-

sur dans vos afflictions, vous vous plaignez de toutes vos journées dans les croix, de compter vos momens par vos larmes, de ne trouver dans les plaisirs qu'amertume, dans le monde que perfidie, dans vos amis qu'inconstance, dans tous vos projets que des obstacles et des revers, sous vos pas que des épines ou des abymes. Depuis ce temps vous n'avez plus que des larmes aux yeux, des plaintes à la bouche, et des soupirs dans le cœur. Ah! jusques à quand vous aveuglerez-vous sur vos intérêts? Ne reconnoîtrez-vous jamais la main de Dieu qui agit, et sa miséricorde qui opere pour votre salut? Oui, pécheur, il faut que votre Dieu vous aveugle comme Tobie, pour vous éclairer; qu'il vous terrasse comme Saul, pour vous relever; qu'il vous précipite, pour vous ressusciter, comme Lazare dans le tombeau, pour vous ressusciter à la grace. Eh! que pourroit faire désormais votre Dieu, qui veut vous sauver? Vous avez comme épuisé toutes les ressources de sa bonté; inspirations saintes, sentimens touchans, avis salutaires, exemples édifians, remords intérieurs, tout a été mis en œuvre par la tendresse de sa miséricorde, et tout a été rendu inutile par l'inflexibilité de votre cœur. Il ne reste plus que les afflictions dans les trésors de sa grace. Faut-il donc qu'il vous abandonne à vous-même, qu'il vous laisse courir à grands pas dans les voies de la perdition, qu'il laisse aller en

gratuser la victime pour l'immoler à sa vengeance ? Non, mon Dieu, frappez-nous, ne vengez-vous. Cette indulgence apparente seroit la marque la plus terrible de votre colere ; et les afflictions seroit les gages les plus précieux de votre tendresse. Et combien de pécheurs, en effet, qui ne sont redevables de leur salut qu'à leurs afflictions, qui n'ont versé des larmes sur leurs péchés qu'après en avoir versé sur leurs miseres, et qui n'ont cessé d'être criminels, que depuis qu'ils ont commencé d'être malheureux ? Non, je ne crains pas de le dire, il y a présent un grand nombre de réprouvés dans l'enfer qui auroient été de grands Saints, si Dieu les avoit favorisés des souffrances ; il y a au contraire un grand nombre de Saints dans le Ciel, qui seroient au nombre des réprouvés, si les afflictions ne les avoient tirés de l'abyme.

3°. Nouveau gage des bontés de Dieu : par les afflictions il nous fera expier nos péchés. C'est l'Esprit-Saint même qui nous en assure, et qui nous dit que le temps de la tribulation est par excellence le temps de la rémission : *In tempore tribulationis peccatis datur venia* (a). Dans l'ordre de la justice divine nos péchés méritent une peine : tôt ou tard il faut la subir, ou en qualité de pénitens en cette vie, ou en qualité de réprouvés dans l'autre ; mais avec cette terrible différence, que les peines de cette vie sont

courtes et méritoires, et celles de l'autre sont éternelles et infructueuses. Or quelles actions de graces n'avons-nous pas à rendre à Dieu quand il nous procure un échange si avantageux ? Quoi ? une éternité de supplices affreux changés en quelque affliction passagère ! Les coups terribles d'un bras éternellement vengeur, qui frappe pour accabler, changés en des coups mesurés d'une main paternelle, qui n'abat que pour relever ! De telles peines méritent-elles des actions de graces ou des plaintes ?

Ainsi, pécheurs, voulons-nous apprendre à porter en patience le poids de nos afflictions, comparons les peines que nous essuyons dans le temps avec celles qui nous étoient réservées dans l'éternité ; faisons le parallele de ce que nous souffrons avec ce que nous avons mérité. Disons-nous à nous-mêmes dans nos afflictions : Je souffre, il est vrai, dans le sein de la maladie, le feu de la fievre qui coule avec mon sang dans les veines ; mais ce feu qui me brûle et me consume, est-il aussi ardent et aussi terrible que les feux de l'enfer que j'ai si souvent mérités ? Je suis pauvre, et cela doit à une triste indigence ; mais enfin ma situation est-elle aussi triste que celle d'une ame éprouvée, abandonnée de tout, et n'ayant pour partage que ses tourmens, ses regrets et son désespoir ? O mon Dieu ! je veux bien avec un Saint pénitent, frappez, coupez, brûlez, écrasez-moi en cette vie,

pourvu que vous m'épargniez dans l'autre. Le poids des afflictions sera-t-il jamais comparable au poids des vengeances ? Jetons-nous donc au pied de la Croix, baisons la main qui nous frappe ; adorons le Dieu vengeur qui punit en pere ; sa main est levée, mais son cœur est ouvert, prêt à recevoir le pénitent pour sauver le pécheur.

MEDITATION

Sur les Souffrances du Juste.

O MON ame ! ranimons notre foi : elle est nécessaire pour entrer dans les vues de Dieu sur les souffrances du Juste, et pour admirer les salutaires effets qu'elles produisent.

Par les souffrances, Dieu éprouve la vertu du Juste, Dieu purifie la vertu du Juste, Dieu affermit la vertu du Juste, Dieu augmente et perfectionne la vertu du Juste. Précieux avantages que le Juste même trouve dans les souffrances ! et dès lors, ô mon Dieu ! loin de nous plaindre et de nous affliger, ne devons-nous pas regarder les souffrances comme autant de graces ? Soutenez-moi, grand Dieu, dans une considération si contraire à la nature, si élevée au-dessus des sens.

1°. Par les souffrances Dieu éprouve la vertu du Juste. Ainsi a-t-il éprouvé celle de Job, en lui enlevant tout ce qu'il avoit dans le monde ; celle d'Abraham, en lui ordon-

saint de lever le glaive sur son propre fils, celle de Tobie, en le privant de la lumière : ainsi éprouve-t-il encore tous les jours les ames justes qu'il trouve dignes de lui : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (a). Mille fois nous avons protesté à Dieu que nous lui serions fidèles, que nous perdrions mille vies plutôt que de lui déplaire, que ni la vie, ni la mort, ni le monde, ni l'enfer ne pourroient nous séparer de lui : ces promesses lui sont agréables, sans doute, mais il veut s'assurer si elles sont bien sincères, et si les effets répondent aux paroles ; en un mot, il veut un autre témoignage que celui de notre bouche, et ce témoignage, c'est dans les souffrances que nous devons le lui rendre. Disons mieux, et ce n'est point proprement Dieu qui veut éprouver notre vertu : il connoît notre cœur ; mais il veut que le Juste se connoisse, s'éprouve lui-même. Combien de fois nous flattons-nous, nous trompons-nous sur les dispositions de notre cœur ! David éloigné des occasions, avoit assuré que rien ne seroit capable de l'ébranler, et David dans l'occasion, succombe malheureusement. Faut-il mourir avec vous, ô mon Dieu ! je vous suivrai partout, disoit saint Pierre ; et la voix d'une servante suffit pour le rendre apostat de sa foi. Combien de justes qui, loin des dangers, se croient inébranlables, et qui dans l'occasion deviennent des victimes qui font un triste naufrage ! Accor-

(a)

nous, ames foibles, à nous connoître et à nous défier de nous-mêmes, jusqu'à ce que l'épreuve des afflictions nous rassure, et rende à notre vertu un témoignage plus certain.

Hélas! Combien de fois ai-je fait au pied de l'oratoire les plus saintes résolutions! combien de fois me suis-je cru en état de tout entreprendre, de tout souffrir pour vous, ô mon Dieu! et à la moindre occasion, tous mes projets se sont évanouis, et toute ma constance s'est démentie.

9°. Par les souffrances, Dieu purifie la vertu. Le juste, dit l'Esprit-Saint, tombe sept fois le jour; c'est-à-dire, que quelque juste que soit l'homme, il a toujours bien des choses à se reprocher devant Dieu. Il a souvent certaines affections trop naturelles du cœur, je ne sais quel penchant au mal, quel attachement aux choses créées, et plus encore à lui-même; toujours bien des tiédeurs, des négligences, des résistances, des infidélités à la grace. Foibles nuages, à la vérité, mais qui ternissent toujours l'éclat de la vertu, et mettent encore quelque obstacle à la grace, et à l'union avec Dieu.

Or ce sont ces obstacles que Dieu veut détruire, ces nuages qu'il veut dissiper. Eh! quel moyen plus efficace que des souffrances! Car enfin les fautes des justes sont des taches dans l'ame; elles ne détruisent pas l'amitié de Dieu, mais elles la refroidissent; elles ne privent pas de la grace, mais elles l'altèrent et en arrêtent les impressions;

elles ne donnent pas la mort à nos ames; mais elles causent des infirmités et des langueurs. Or Dieu qui les aime, et qui en est aimé, veut les rendre toujours plus dignes de lui et de son amour. C'est un or précieux mais qui a besoin d'être encore épuré; il le fait passer par le feu des tribulations pour lui donner tout son prix et tout son éclat. Dieu châtie ceux qu'il aime, mais il châtie en Pere; la main qui frappe est conduite par le cœur qui aime, et qui veut sauver.

Que je serai heureux, ô mon Dieu! si j'entre dans ces sentimens, si je baise la main qui me frappe, si je regarde les épreuves que vous me ménagez, comme autant de graces que vous me préparez! La grace le dit, mais la nature répugne; n'écoutez pas ses répugnances, ô mon Dieu! mais soutenez sa foiblesse, et continuez l'ouvrage de votre miséricorde.

3°. Par les souffrances, Dieu affermit la vertu du Juste. Nous le savons, l'expérience et la foi nous le disent; le Juste n'a jamais plus à craindre que lorsqu'il craint moins, et il n'est jamais plus assuré que lorsqu'il croit ne l'être point. Il n'est jamais plus ferme et plus inébranlable que lorsqu'il se défie de lui-même et de sa constance; parce qu'alors il cherche auprès de Dieu le secours qu'il ne croit pas trouver en lui-même, et il espere de Dieu ce qu'il ne sauroit attendre de ses propres forces. Or voilà l'heureux état où nous conduit l'affliction, car outre qu'elle

éloigne les objets qui pourroient ébranler notre constance, elle oblige le Juste de veiller continuellement sur lui-même, et de se défier de lui-même ; de recourir sans cesse à Dieu, comme à son asyle, de s'éloigner de plus en plus du monde, des choses du monde, dont les afflictions lui font connoître le néant et la vanité. Or, si quelque chose est capable de rendre notre vertu constante et solide, c'est sur-tout cette défiance de nous-mêmes, cette confiance en Dieu seul ; deux fondemens inébranlables du grand édifice de notre sanctification.

Etablissez mon ame, ô mon Dieu ! sur la solidité de ces fondemens. Je n'ose vous demander des souffrances, connoissant ma foiblesse ; mais si les souffrances sont nécessaires pour m'affermir, donnez-moi la grace et la force de les supporter. J'irai puiser cette force au pied de votre Croix, je vous la demanderai par la voix même de votre sang répandu pour moi.

4°. Enfin par les afflictions, Dieu augmente et perfectionne la vertu du Juste. On peut dire que les souffrances donnent occasion à la pratique de toutes les vertus, et perfectionnent l'exercice de toutes les vertus. Par les afflictions, la foi devient plus vive, l'espérance plus ferme, la charité plus ardente ; l'humilité, la patience, la résignation jettent des racines plus profondes, et portent des fruits bien plus abondans. Ainsi, le Juste demandera peut-être souvent à Dieu d'être délivré

de ses peines, et à couvert de ses tentations; mais Dieu, jaloux de sa propre gloire, et du salut de cette ame, lui dira ce qu'il a dit à Saint Paul : Il vous est plus avantageux de porter le poids des souffrances, que d'en être exempt : *Virtus in infirmitate perficitur* (a) : elles vous mettront à de nouvelles épreuves, elles vous livreront de nouveaux assauts; mais si elles sont pour vous une nouvelle matière de combats, elles seront aussi pour vous un nouveau sujet de triomphes. Vous combattrez sous mes yeux ; je vous soutiendrai moi-même dans vos combats. Armez vous de courage et de force; on mérite plus dans un quart-d'heure de souffrances, que dans les années entières de consolations.

O trésors immenses, cachés dans les afflictions ! Providence admirable de Dieu sur les Justes ! à cette vue je ne dis plus seulement, quelle résignation, quelle patience ; mais si on a la foi, quelle consolation, quelle joie ne devroit-on pas faire éclater dans le sein des souffrances ? Cependant de quel œil les regarde-t-on d'ordinaire ? Voit-on un Job étendu sur son fumier, un Joseph chargé de chaînes dans un cachot, un David persécuté par Semei : en un mot, un Juste souffrant ? Que cet homme est malheureux ! qu'il est à plaindre ! s'écrie-t-on, tout étonné. Aveugles que nous sommes, nous appelons malheureux ceux qui souffrent, et Jesus-Christ appelle heureux ceux qui pleurent. Que ces

(a) *2. Cor. 12.*

notre foi ? Dieu afflige le Juste ; c'est parce qu'il l'aime qu'il le traite ainsi : et s'il l'aimoit moins, il le traiteroit comme il traite les heureux du siècle : il le laisseroit jouir des plaisirs du monde, s'égarer avec le monde, se pervertir comme le monde ; et viendroit un temps où il le jugeroit, le condamneroit, le maudiroit avec le monde.

Ne soyons donc plus étonnés, ô mon ame ! si les Justes souffrent ; ce n'est peut-être que parce qu'ils souffrent qu'ils sont justes, et qu'ils cesseroient d'être justes s'ils cessoient de souffrir. Le Saint des Saints a souffert ; c'est en qualité d'homme de douleur qu'il est devenu le modele des prédestinés ; et ce ne sera qu'en participant à ses souffrances, que nous pourrons avoir part à sa gloire. Si les Saints pouvoient avoir quelque regret dans le Ciel, ce ne seroit pas d'avoir beaucoup souffert sur la terre, mais de n'avoir pas encore souffert d'avantage. Plus nous souffrirons en qualité de Justes en ce monde, plus nous serons élevés en qualité de prédestinés dans la gloire. Les souffrances sont le sceau des élus ; quiconque ne sera pas marqué à ce sacré caractère, n'entrera jamais dans la région des vivans. Nous sommes tous les enfans du Calvaire : c'est là où Jesus-Christ nous a régénérés dans son sang ; et ce tendre Pere, ce Pere mourant ne nous a laissé d'autre héritage, en quittant ce monde, que sa croix et sa grace : recevons-la avec reconnoissance et avec respect ; conservons-la dans

l'humilité et la vigilance ; nous en recueillerons un jour avec consolation les fruits et la récompense.

PRATIQUES.

1°. UNIR nos souffrances à celles de Jesus-Christ souffrant et mourant pour nous.

2°. Baiser souvent les pieds de notre Crucifix.

3°. Nous transporter quelquefois en esprit sur le Calvaire, d'autres fois dans le sein des enfers. A cette vue oserons-nous nous plaindre ?

4°. Penser à tant d'autres qui souffrent autant et plus que nous, et qui manquent de tout secours.

5°. Nous regarder comme des victimes qui ont mérité la mort, et que Dieu a épargnées, pour donner le temps à la pénitence.

PRIÈRE.

VOUS avez souffert pour moi, adorable Sauveur ; dois-je me plaindre si je souffre quelque chose pour vous ? Ne dois-je pas au contraire m'estimer heureux d'avoir cette sainte ressemblance avec vous ? Mes péchés méritent l'enfer : par un effet de vos ineffables miséricordes, vous voulez bien changer les peines éternelles qui m'étoient réservées, en quelques peines temporelles qui finiront un jour. Quelle grace ! quelle faveur ! après tout, voudrois-je n'avoir rien à mettre aux pieds de votre Croix ? j'y veux mettre

sang adorable versé pour le salut de mon ame. Ne dois-je pas mêler mes larmes avec votre sang, unir mes souffrances avec vos douleurs ?

Je souffrirai donc, ô mon Dieu ! je souffrirai, s'il le faut, toute ma vie ; je souffrirai sans me plaindre ; je souffrirai avec patience, avec résignation, que ne puis-je ajouter, avec joie. Vous soutiendrez ma foiblesse par votre grace. Heureux si après toutes les afflictions d'une vie coupable que j'ai menée sur la terre, je puis avoir part au bonheur de la vie immortelle que vous nous préparez dans le Ciel ! Ainsi soit-il.

SEIZIEME LECTURE.

Sur l'excellence et la dignité de notre Ame.

AMe créée à l'image d'un Dieu ; ame rachetée par le sang d'un Dieu, ame destinée au bonheur d'un Dieu ; voilà son origine, son prix et sa fin. Apprenons à connoître ce que c'est que notre ame ; c'est-à-dire, apprenons à l'estimer, à la respecter, à la sanctifier, en un mot à la sauver. C'est là l'homme, c'est là tout l'homme : *Hoc est enim omnis homo.*

1°. Ame créée à l'image d'un Dieu. Quand je considère ce vaste univers et tous les êtres qui le composent, je me vois environné d'une infinité d'objets, de créatures

de productions. Tous me présentent quelque chose de grand ; dans tous je trouve comme l'empreinte de la Divinité, et des caracteres tracés de la main de Dieu. Le Soleil me présente un rayon de sa gloire, la terre une image de sa stabilité, la mer une idée de son immensité et de la profondeur de son être. Tout cela est grand et digne de Dieu, mais en tout cela je ne trouve encore rien qui me présente dignement son image. Je considere encore parmi les ombres et les nuages de tant d'êtres divers ; j'apperçois une créature intelligente, douée de raison, capable de sentiment et de vie, l'ame de l'homme ; ah ! me dis-je à moi-même avec transport, la voilà cette image vivante de Dieu que je cherchois. C'est dans moi-même que je la trouve ; dans elle je vois comme ébauchés tous les traits des perfections adorables de Dieu, de sa beauté, de sa bonté, de sa vie, de son être. Aussi Dieu, en la créant, a dit en lui-même : formons l'homme à notre ressemblance ; *ad imaginem et similitudinem nostram.* Voilà le miroir ; considérons la fidélité de l'image. Dieu est vivant, et notre ame vivante ; Dieu intelligent, et notre ame intelligente ; Dieu esprit, et notre ame spirituelle ; Dieu éternel, et notre ame immortelle. Non, notre ame n'est pas seulement l'ouvrage de Dieu, la créature de Dieu ; elle est son image, le rayon de sa gloire, l'émanation de son être. Encore n'est-ce là que la

beauté naturelle de l'ame, commune aux pécheurs et aux Justes; que seroit-ce, si on pouvoit montrer la beauté de cette ame dans l'ordre surnaturel de la grace, possédant le précieux trésor de la grace, revêtue de toutes les splendeurs de la grace? beauté si grande, que tout l'éclat du soleil et des astres s'éclipse auprès d'elle. Une ame est-elle en grace avec Dieu, Dieu s'unit à elle, Dieu réside dans elle: la beauté même de Dieu se communique à elle: dès-lors cette ame est riche des richesses mêmes de Dieu, sainte de la sainteté de Dieu, juste de la justice de Dieu, et, selon l'oracle de l'Esprit-Saint, participant en quelque manière à la nature de Dieu: *Divinæ consortes naturæ.* Quelle dignité, quelle grandeur que celle d'une ame portant ainsi dans elle les traits de la ressemblance divine! Qu'elle n'oublie jamais l'excellence de son être, la grandeur de son origine, et qu'elle la soutienne par la grandeur de ses sentimens!

2°. Ame rachetée par le sang d'un Dieu. O ame! s'écrie un Père de l'Eglise dans un saint transport: ô ame! éleve-toi audessus de la terre et des sens: *ô anima! erige te.* Et vous, ô homme! voulez-vous comprendre quelle est l'excellence et le prix de votre ame? interrogez un Dieu Rédempteur, considérez ses travaux, ses sueurs, ses plaies, ses tourmens, son sang et sa mort: *tanti vales*; voilà le prix de votre ame, voilà ce qu'elle a coûté et ce qu'elle vaut aux yeux de Dieu même.

Interrogez un Dieu souffrant, un Dieu agonisant, un Dieu expirant. Dieu saint! que nous marquent ces plaies dont vous êtes couvert, ces larmes que vous versez, et ce sang dont vous êtes tout inondé? Il nous répondra par la voix même de ce sang qui s'élève vers le Ciel, non point comme celui d'Abel pour solliciter la vengeance, mais comme le sang de l'Agneau pour obtenir le pardon; il nous dira que c'est là le prix et la rançon de notre ame, et qu'à ses yeux elle a été jugée digne d'être rachetée à ce prix: *Tanti vales.*

De sorte, pensée qui étonne la foi, de sorte que, dans les idées et les conseils de Dieu même, non-seulement notre ame est le prix de son sang et de sa vie; mais encore, dans la comparaison de son sang et de sa vie avec notre ame, il a en quelque manière donné la préférence à notre ame sur son sang et sa vie. O sainteté! ô grandeur de la foi! Dieu d'une part voyoit des ames coupables dans le péché; et de l'autre il voyoit sa vie mortelle et son sang précieux: un des deux devoit être sacrifié à la Justice divine, ou les ames perdues, ou son sang versé, ou les ames précipitées dans l'Enfer, ou son sang inondant la terre; et dans la concurrence, il a préféré le salut et la rédemption de notre ame à la conservation de son sang et de sa vie. Que Dieu est grand dans ses vues! mais que notre ame est précieuse à ses yeux!

8°. Ame destinée au bonheur d'un Dieu,

A considérer l'ame dans l'état de misere et de souffrance où elle est en ce monde, ensevelie dans la matière, enfermée dans la prison de son corps, gémissant dans un lieu d'exil ; à s'en tenir là, on seroit tout surpris de son sort ; on diroit : où est la dignité de cette ame ? où est la providence de Dieu ? comment un être si noble en lui-même est-il réduit, est-il placé, est-il exili d'une manière si peu digne de lui et de son auteur ? Mais quand éclairé des lumières de la foi, on vient à penser que si cette ame est dans cet état, ce n'est que pour un temps ; que Dieu l'a placée en ce monde comme dans un lieu d'exil, pour mériter la céleste patrie ; qu'un jour son exil finira, ses liens seront rompus ; que sortie du sein de Dieu, elle doit y rentrer un jour pour y vivre à jamais ; qu'elle vit un espace de temps dans les combats, pour mériter une éternité de triomphe ; qu'après ce court espace, les nuages du temps étant dissipés, l'aurore du grand jour de l'éternité se levera sur elle, et alors entrée dans la région des vivans, elle y régnera, elle y jouira du bonheur de Dieu même.

A cette vue, et dans cette grande destination de notre ame, je ne suis plus surpris de tout ce que Dieu a fait pour elle, de ce qu'un Dieu Rédempteur est descendu sur la terre pour le sauver ; je ne suis plus surpris de ce que les Missionnaires, ces nouveaux Apôtres se transportent au-delà des mers, aux extrémités du monde pour la conquête de ces ames ;

que les Ministres de la Religion se donnent tant de soins, se livrent à tant de travaux pour les arracher au péché; que l'Eglise elle-même empressée soit dans une vigilance et une sollicitude continuelle sur leur salut; qu'elle leur procure tant de secours et de moyens dans ses trésors. Non; ce qui me surprend, c'est que tant de Chrétiens éclairés de la foi sur la grandeur de leur ame, et de sa destinée, en fassent si peu de cas, ou s'il lui donnent leur estime, qu'ils lui refusent leurs soins. Ah! ils l'avoient connu, le prix de leur ame, ces Saints Solitaires, qui, pour la sauver, disoient un éternel adieu au monde, et s'ensevelissoient dans le fond des déserts. Ils l'avoient connu, ces saints pénitens qui se livroient à toutes les rigueurs et les austérités de la pénitence. Ils l'avoient connu, ces généreux martyrs, qui montoient sur les échafauds, et qui expiroient avec joie au milieu des brasiers. Mais ceux-là connoissent-ils la dignité sublime et la noble destinée de cette ame, qui ne sont occupés que d'une chair périssable, et négligent un esprit tout céleste; qui semblent n'avoir qu'un corps à satisfaire, et point d'ame à sauver; qui donnent tout à la terre qui les ensevelira, et refusent tout au ciel qui les appelle? Sont-ils chrétiens? Ils en ont le nom gravé sur le front, mais les sentimens chrétiens vivent-ils dans le cœur?

Un grand Prince ayant demandé à Sadus

Grégoire une chose injuste, Prince, lui répondit le Saint, si j'avois deux ames, je pourrois peut-être en sacrifier une pour vous plaire; mais je n'ai qu'une ame, et je veux la sauver. Grand sentiment! prenons-le dans toutes les occasions où le salut de notre ame pourroit être en danger. Disons-nous sans cesse: je n'ai qu'une ame, et je veux la sauver.

MEDITATION

Sur le même sujet.

IL est donc vrai, et la foi me l'apprend, que mon ame a été créée à l'image d'un Dieu, rachetée par le sang d'un Dieu, destinée au bonheur d'un Dieu. Mais, ces grandes vérités, quelles réflexions viennent-elles m'offrir? quels sentimens doivent-elles m'inspirer? Eclairez-moi, grand Dieu, Dieu créateur et sauveur de mon ame.

1°. Quand je considère l'excellence de mon ame dans son origine, quelles idées de grandeur dois-je concevoir? mais quand je vois ce qu'elle est devenue par mon infidélité, quels tristes regrets ne doit-elle pas exciter en moi! Quel étoit son éclat, quand Dieu l'eut régénérée dans les eaux du Baptême? et dans quel état sera-t-elle, quand je la lui rendrai? Ame créée à l'image de Dieu; et à quels traits pourra-t-il encore la reconnoître? hélas! image défigurée, image déshonorée, image profanée;

a-t-elle encore quelques vestiges de son premier éclat, de son ancienne splendeur? quels traits de ressemblance a-t-elle avec Dieu? Dieu est saint, mon ame l'est-elle? Dieu est juste, mon ame l'est-elle? Dieu est aimable et parfait, mon ame est défectueuse et imparfaite. Comment Dieu pourroit-il se reconnoître dans elle, et trouver encore son ouvrage? O Prophete! vous faisiez entendre de lamentables accens sur Jérusalem désolée, ravagée, ensevelie sous ses ruines, et privée de son ancienne beauté. Ces accens lamentables, ne dois-je pas avec plus de raison les former sur mon ame défigurée, aux yeux de son Dieu, et privée de la beauté et de la gloire dont il l'avoit revêtue en la formant à sa ressemblance? *Cujus est imago hæc?* Est-ce là encore l'image de Dieu? à peine en reste-t-il quelques traits, qui ne servent qu'à faire gémir, en rappellant ce qu'elle étoit, et ce qu'elle devroit être.

2°. Ame rachetée par le sang d'un Dieu. Ame chrétienne! êtes-vous jamais montée en esprit sur le Calvaire? avez-vous considéré le spectacle qu'y présente la foi, la victime qui s'est immolée, l'Agneau sans tache expirant pour votre salut? C'est pour moi en particulier, devez-vous dire, c'est pour moi que ce grand sacrifice a été offert; c'est pour me racheter qu'un Dieu s'est livré aux souffrances et à la mort; de ma part me suis-je appliqué le prix de cette divine rançon? en ai-

je conservé le dépôt dans mon ame ? Quand Dieu me demandera compte de tout ce qu'il a fait pour mon ame, qu'oserai-je lui dire ? que pourrai-je lui rendre ? Il aura racheté cette ame par l'effusion de son sang ; et je l'aurai peut-être de nouveau rendue esclave du monde, esclave du péché, esclave de ses passions. Il aura mis cette ame dans l'heureuse liberté des enfans de Dieu, il l'aura arrachée des mains du Démon ; et moi, par mes péchés, je l'aurai encore réduite à une servitude honteuse qui l'avilit ; je l'aurai livrée entre les mains de ses ennemis pour la perdre. Malheur à toi, ville rachetée, disoit encore le Prophète alarmé à Jérusalem : *Væ tibi ! civitas redempta ;* parce que tu as abusé de ta rédemption, elle se tournera contre toi ; tu as abusé des graces, elles seront ta condamnation ; tu n'as pas connu ce temps favorable, ces jours de salut qui se levoient sur toi ; ta perte est résolue, et tes ennemis ne laisseront pas dans toi pierre sur pierre. Ah ! malheur bien plus grand encore sur une ame coupable qui aura abusé des moyens de salut, et du fruit des mérites d'un Dieu sauveur. Ame infortunée ! ce sang adorable versé pour te racheter s'élevera et criera vengeance contre toi ; la mesure des miséricordes de Dieu deviendra celle de ses vengeances ; et ce qui auroit dû servir à ta prédestination et à ton salut, deviendra le titre de ta condamnation et de ta perte, jusqu'à désirer de n'avoir jamais été rachetée. Hélas, ô mon Dieu ! n'ai-

je point à craindre un pareil malheur par le peu de soin que j'ai de mon ame, quoique je sache combien cette ame est précieuse à vos yeux, et qu'elle paroisse aux miens comme teinte et arrosée de votre sang adorable? Vous êtes descendu du Ciel pour la racheter et pour la sanctifier; seroit-je assez malheureux pour la sacrifier et la perdre, moi qui n'étoit au monde que pour la sauver?

3°. Ame destinée au bonheur d'un Dieu. Telle est son espérance, et le sort qui lui est reservé dans le Ciel. La verra-t-on donc encore, cette ame, s'avilir, se dégrader en s'attachant éperdument aux faux biens, aux vanités, aux illusions, au néant de ce monde. Mon Dieu! quand on voit une ame destinée pour le Ciel, s'empresser, s'accabler de soins, de fatigues et de travaux pour des biens fragiles et trompeurs; quand on voit une ame avide ne chercher qu'à accumuler, qu'à entasser des trésors périssables; quand on voit une ame mondaine passer les heures, les journées entières auprès d'un miroir que lui présente sa vanité, toute occupée à parer un corps, orner une idole; ame spirituelle, ame immortelle, doit on dire, à quoi pensez-vous? de quoi vous occupez-vous? tant de soins et de fatigues pour un corps coupable qui doit périr, pâture destinée aux vers, et si peu pour une ame destinée à la possession éternelle d'un Dieu! devrions-nous avoir d'autres soins à coeur, d'autre occupation, essen-

tielle en ce monde, que celle de sanctifier notre ame, et de la rendre digne du céleste héritage qui lui est offert ? Cependant, ô mon Dieu ! qu'ai-je fait pour sauver mon ame ? et que n'ai-je pas fait pour la perdre ? Que fait-on en effet, et comment se conduit-on à l'égard de son ame ?

On la néglige, on la déshonore, on l'expose, on la sacrifie, et en conséquence on la perd. On la néglige ; à voir notre négligence, notre indifférence en ce point, ne diroit-on pas que c'est une ame qui nous est étrangere ? On la déshonore en la rendant esclave des sens, en la livrant à l'opprobre de mille honteuses passions. On l'expose, on la sacrifie, et à quoi ? à un vil intérêt, à une indigne satisfaction, à un plaisir d'un moment. On la jette imprudemment dans les occasions mille fois éprouvées : on la livre à la séduction des dangers trop souvent reconnus : on la conduit sur le bord de l'abyme sans remords et sans crainte : enfin on la perd ; en la perdant on sait que tout est perdu, parceque la perte de l'ame est tout à la fois une perte universelle, une perte éternelle, une perte à jamais irréparable. Où est notre raison ? qu'est devenue notre foi ? Un Dieu Sauveur l'a dit et a voulu le faire entendre à tout l'univers, et je ne l'ai pas encore ni médité, ni compris : De quoi sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient malheureusement à perdre son ame ? et que pourra-t-il jamais donner en échange pour cette perte ? *Quid*

prodest homini ? Si une fois cette ame est perdue, que me restera-t-il, et de quoi pourra me servir tout le reste? l'amas des trésors, l'éclat des honneurs, la possession de tous les biens périssables, me dédommageront-ils de la perte éternelle de cette ame qui m'étoit confiée ?

Deux grandes pensées m'étonnent, me pénetrent, m'alarment, ô mon Dieu! c'est de considérer, de voir une ame dans le péché, et une ame dans les enfers ; une ame dans le péché, objet d'exécration et d'horreur aux yeux de son Dieu, victime dévouée aux supplices éternels, si elle vient à quitter son corps dans cet état ; mais surtout une ame dans les enfers, à jamais éloignée de Dieu, condamnée à ne jamais voir l'auteur de son être, livrée aux fureurs de la rage, à l'amertume du désespoir, pouvant et devant se dire à jamais : je pouvois me sauver et je suis damnée. Or il y a actuellement une infinité d'ames dans l'horreur de cet état funeste et dans la profondeur de cet abyme désespérant. Hélas! que serai-je moi-même un jour, et quel sera le sort de mon ame dans l'éternité ?

RESOLUTIONS ET PRIERES.

AH! je dis avec le Prophête : *Ecce nunc cœpi*, je dis dans toute l'étendue de mes regrets et pour le reste de mes jours : *Volo salvare animam meam.* C'en est fait, l'illusion

a cessé, l'aveuglement est fini ; je veux penser au salut de mon ame. Jusqu'à présent je l'ai négligée, je l'ai abandonnée, je l'ai profanée, je l'ai sacrifiée : je n'en connoissois ni la grandeur, ni le prix, ni la destinée. J'ai donné mes soins à tout le reste, qui ne m'étoit rien : mon ame seule a été oubliée, la seule qui méritoit et qui demandoit tous mes soins. Hélas ! si Dieu m'avoit pris dans un certain tems, si Dieu m'avoit appellé à lui dans certains momens, dans quel état auroit-elle paru à ses yeux ? quel seroit à présent son sort ou plutôt son malheur ? *voto salvare* : oui, je veux dès ce moment travailler au salut de mon ame ; c'est la seule chose qui m'intéresse en ce monde : de quoi me servira tout le reste au dernier moment ? ma vie passe, mes jours s'écoulent, mon terme s'avance, le temps qui me reste est peut-être bien court ; fût-il encore plus long, le sera-t-il assez pour réparer tant de temps perdu, tant de graces violées, tant de péchés commis ? comme le Prophete pénitent, je veux tenir mon ame entre mes mains, toujours prêt à la rendre à Dieu quand il me la demandera ; toujours prêt à lui dire : voilà mon ame, ô mon Dieu ! vous me l'avez donnée, je la remets entre vos mains, je la recommande à vos miséricordes ! *In manus tuas, &c.* Je veux penser au salut de mon ame, mais y penser sérieusement, y penser efficacement, y penser continuellement, y penser dans le temps : l'éternité ne suffiroit pas pour en déplorer le malheur

et la perte. Elle peut encore être à vous, cette ame, ô mon Dieu! puisque je respire, elle peut encore vous aimer. Ranimez la lueur de ce céleste flambeau. Mon Dieu! faites nous connoître la dignité de notre ame, le soin que nous devons lui donner; faites que nous comprenions qu'elle vient de vous, qu'elle doit vivre de vous, qu'elle doit régner à jamais dans vous.

PRATIQUES.

1°. HOnorer notre ame, comme nous présentant l'image d'un Dieu.

2°. Respecter notre ame, comme teinte du sang de Jesus-Christ.

3°. Cultiver notre ame, comme destinée à un bonheur éternel.

4°. Nous dire sans cesse à nous-mêmes: j'ai une ame et je veux la sauver.

5°. Faites de temps en temps la recommandation de notre ame à Dieu, comme pour le moment de la mort.

Enfin penser souvent, et se souvenir sans cesse que si on perd son ame, tout est perdu pour toujours; au contraire, si on a le bonheur de la sauver, son partage est à jamais assuré parmi les élus.

DIX-SEPTIEME LECTURE.

Sur la manière de se sanctifier dans son état et selon son état.

IL faut convenir que c'est une idée bien fausse que celle que le monde se forme de

la sainteté, en la représentant comme quelque chose de dur, d'austère et d'impraticable, où il est à peine permis d'aspirer. On s'imagine que la vie des personnes de piété est toujours plongée dans le sein de la mélancolie ; que leur visage est toujours couvert de nuages sombres, que leur cœur ne s'ouvre jamais à la joie, que jamais des jours sereins et tranquilles ne se montrent à eux : idée fausse, injuste, que la raison n'a jamais dictée, que la vérité désavoue, que l'amour propre s'est formée lui-même pour avoir un prétexte d'abandonner la sainteté, en se la représentant comme au-dessus de ses forces. Non, la sainteté n'est point telle qu'on se l'imagine, toujours sauvage et enfoncée dans les forêts, toujours sanglante et hérissée d'épines, toujours triste, et couverte de cendres et de cilice, elle se trouve dans les villes comme dans les déserts, sur le Trône comme dans l'obscurité et dans la poussière, et souvent elle n'est pas moins couverte de pourpre que de haillons.

O Israël ! disoit autrefois le Prophète à son peuple, ne pensez pas que la loi sainte que Dieu vous impose soit éloignée de vous, et au-dessus de vos forces. Non, pour l'observer, il ne faut ni errer dans les déserts, ni grimper sur les montagnes, ni passer au-delà des mers ; vous le pouvez sans sortir de votre patrie, sans renoncer à vos biens, sans prodiguer et exposer votre vie ; Dieu qui connoit votre foiblesse, l'a mise à votre portée ; et elle ne se fera jamais chercher longtemps, et vous la chercherez avec sincérité.

Mais enfin en quoi consiste donc la sainteté, et que faut-il faire pour être Saint ? O hommes formés pour le Ciel ! voulez-vous apprendre à devenir saints, et connoître la voie qui conduit à la sainteté ? Ah ! si on disoit aux personnes du monde, voulez-vous apprendre le moyen de devenir riches, de vous rendre heureux sur la terre, avec quelle joie n'apprendroit-on pas cette nouvelle ? avec quelle avidité ne prêteroit-on pas une oreille attentive ? J'ai quelque chose de plus grand à annoncer, c'est le moyen d'être saints, c'est-à-dire, d'être riches, d'être heureux pour le Ciel ; et ce moyen est d'autant plus consolant qu'il est plus assuré et plus infaillible. Car enfin, que faut-il pour être véritablement saint ? Le voici dans deux mots ; il ne s'agit que de remplir fidellement les devoirs de votre état ; les connoissez-vous ? vous êtes savant : les remplissez-vous ? vous êtes saint : Dieu ne demande que cela de vous. La raison essentielle et fondamentale, c'est qu'en effet tous les états ont été établis par la providence ; et la providence ayant réglé les états, devoit donner les moyens de s'y sanctifier : ces moyens de sanctification devoient être à la portée de tout le monde, dans tous les états. Or quels moyens plus assuré, plus à la portée de tout le monde, dans chaque état, que l'accomplissement des devoirs mêmes de cet état ? donc, l'accomplissement de ces devoirs devoit être le moyen infaillible pour y être saint. Ce que je dis, je le dis à vous, écrie

le Sauveur, *omnibus dico* (a).

Ainsi, Grands du monde, voulez-vous être saints, ne vous enflez pas de votre élévation ; elle vous rendroit odieux : images de Dieu sur la terre, ne faites servir votre grandeur que par vos bienfaits ; vous ne serez grands que pour être saints.

Magistrats placés sur les lys, destinés à rendre la justice, et à décider du sort des hommes, tenez toujours en main la balance égale ; que jamais l'intérêt ni la prévention ne la fassent pencher. Souvenez-vous que vos Arrêts et vos motifs seront pesés un jour dans la balance du Sanctuaire.

Négocians occupés de votre commerce, que la probité en soit la base ; le crédit en sera la suite. N'enviez pas les grandes fortunes ; elles sont quelquefois suspectes de grandes prévarications, et toujours sujettes à de grands revers.

Artisans réduits à un travail constant et pénible, ne le commencez jamais sans l'offrir à Dieu, pour attirer ses bénédictions. Jesus-Christ même travailla sur la terre ; quel modèle pour sanctifier vos actions ! quel motif pour adoucir vos travaux !

Pères de famille, voulez-vous être saints ? élevez vos enfans dans la crainte de Dieu ; laissez-leur du moins ce précieux héritage ; il vaut mieux que celui de leurs pères.

Mères chrétiennes, ne vous flattez pas de la sainteté [illegible]

(a) Matth. 14.

veillez sur votre domestique, ayez l'œil sur le détail d'un ménage et d'une famille ; ne croyez pas ces soins indignes de vous : la femme forte n'avoit pas d'autres occupations ; cependant l'Esprit Saint en a fait l'éloge, et c'est sous la noble simplicité des ces traits qu'il la représente.

Enfans, ayez pour vos parens le respect, la soumission, la tendresse ; ce n'est qu'à ces marques qu'on peut vous reconnoître pour enfans de Dieu.

Filles chrétiennes, voulez-vous être saintes ? conservez les bienséances de votre sexe et de votre état ; c'est à-dire, que la pudeur repose sur votre front, que la discrétion dicte toutes vos paroles, que la retenue dirige tous vos regards, que la modestie soit votre plus bel ornement ; tels sont vos véritables avantages selon Dieu et selon le monde.

Domestiques, car la sainteté se communique à vous, souvenez-vous que Jesus-Christ a servi ses apôtres lui-même ; servez donc vos maîtres avec exactitude et fidélité sur la terre ; à ce prix, vous régnerez un jour dans le Ciel.

Enfin Chrétiens, qui que vous soyez, vous ne pouvez être que dans un de ces deux états : ou dans la prospérité, ou dans l'affliction ; êtes-vous dans la prospérité ? je n'ai que ce seul mot à vous dire : défiez-vous de votre état ; il est dangereux, parce que d'ordinaire l'état de prospérité n'est pas celui qui forme les saints ; pour vous qui gémissez dans

l'affliction, votre état est triste et pénible, il est vrai ; mais quand je considere le Ciel, je vois que tous les Saints ont marché dans ce chemin, c'est donc le chemin du Ciel ; marchez-y avec résignation, baisez la main qui vous frappe, offrez vos peines en esprit de pénitence pour vos péchés ; vous voilà saints, un jour vous serez heureux.

Puisse donc ce sentiment être éternellement gravé dans nos cœurs ! Que faut-il faire pour arriver à la sainteté ? remplir les devoirs de l'état. Et quand je dis devoirs, j'entends les devoirs même les plus ordinaires et les plus communs, ceux que nous avons tous les jours sous nos yeux et entre nos mains ; être bon pere, bon ami, bon citoyen, bon parent ; c'est-à-dire, que pour être saint, il faudroit souvent ne faire que ce que nous faisons, mais le faire tout autrement que nous ne le faisons ; notre emploi, notre négoce, notre travail, nos prieres, nos confessions, nos communions, en un mot, nos actions ordinaires ; mais notre emploi avec plus de fidélité, notre négoce avec plus de probité, notre travail avec plus d'assiduité, nos prieres avec plus d'attention, nos confessions avec plus de douleur, nos communions avec plus de ferveur ; toutes nos actions avec plus d'ordre, d'exactitude, de pureté d'intention : voilà ce qui fait les saints, et les grands saints. En quoi nous sommes bien coupables, et bien à plaindre, de ce qu'ayant un moyen si aisé de le devenir, nous le négligeons,

c'est-à-dire, qu'ayant des trésors entre les mains, nous les laissons échapper, au hasard de les perdre à jamais.

Elevons donc nos vues et nos sentimens; et dans quelque état que nous puissions être, consacrons-nous à la sainteté, et travaillons sans délai à devenir saints.

Mais saints en tout, et dans toutes les circonstances, et dans tous les temps.

Saints dans nos pensées, et que notre esprit n'en conçoive que de dignes de Dieu.

Saints dans nos affections; et que notre cœur fait pour Dieu, soit fermé à toute affection trop humaine.

Saints dans nos actions: que la grace en soit le principe, et que la piété en soit l'ame.

Saints dans toutes nos démarches; que toujours elles soient dirigées dans les sentiers de la justice.

Saints dans l'intérieur des maisons, pour y faire régner l'ordre, la concorde et la paix; et Saints au dehors, pour y porter l'édification et le bon exemple.

Saints dans le mariage, et dans le célibat.

Saints dans l'abondance, et dans la disette; Saints dans la consolation, et dans les épreuves; Saints dans la maladie, et dans la santé; Saints dans la vie, et Saints à la mort; Saints dans le temps, et Saints dans l'éternité. C'est l'heureux terme qui doit tous nous réunir un jour dans la plénitude des Saints.

MEDITATION

Sur la Sainteté.

VOICI les grandes vérités que la Sainteté nous présente : qu'elles sont solides ! qu'elles sont sublimes ! comment ont-elles échappé à nos esprits ? ou si elles s'y sont présentées, comment ont-elles fait si peu d'impression sur nos cœurs ?

Dieu Saint et auteur de toute sainteté, vous seul pouvez leur donner l'efficace et la force : gravez-les si profondément dans mon cœur, qu'elles ne s'en effacent jamais, et qu'elles deviennent la règle de toute ma conduite.

Première vérité. Nous ne sommes en ce monde que pour être Saints. Voilà la grande affaire qui nous est confiée ; toutes les autres peuvent bien nous amuser, et nous partager ; mais celle-ci doit nous occuper et nous posséder ; toutes les autres peuvent bien être distribuées selon les différens états et conditions de la vie : en sorte que l'une soit l'affaire du Négociant, l'autre celle du Magistrat, l'autre celle du Courtisan et du Souverain ; mais celle-ci domine sur toutes les autres, et nous intéresse tous tant que nous sommes ; c'est celle du Négociant dans son commerce, du Magistrat sur son tribunal, du Riche dans son palais, du Roi même élevé sur le Trône ; parce qu'avant que d'être tout cela, nous sommes Chrétiens ; et que nous ne sommes Chrétiens que pour être Saints. Non, mon

Dieu ! vous ne nous avez point mis en ce monde pour être grands, pour être riches, pour être heureux, mais pour être Saints. Toutes les autres affaires, sans celle là, ou nous sont indifférentes, ou nous sont étrangères, ou nous sont funestes. Vérité si constante, que quand nous réussirions dans toutes les autres, si nous échouons en celle-ci, tout est perdu sans ressource : au contraire, quand nous échouerions dans toutes les autres, si nous réussissons dans celle-ci, tout est assuré pour toujours. Ame chrétienne ! Dieu vous voit livrée en proie à l'amertume des afflictions, accablée sous le poids de la calamité ; il voit tomber à côté de vous tout ce qui vous intéresse ; il vous voit environnée du débris de vos biens, de votre santé, de votre fortune ; mais au milieu de ce désastre funeste, vous vous soutenez, et sur ce débris épars s'élève l'édifice de votre sainteté : vous n'avez rien perdu. C'étoit la seule chose qui vous intéressoit véritablement ; elle subsiste, tout est sauvé, parce qu'il en faut toujours revenir à cette grande maxime, que nous ne sommes au monde que pour être Saints.

J'ai été convaincu de cette grande maxime dans la spéculation ; l'ai-je bien suivie dans la pratique ? je sais que je ne suis au monde que pour être Saint ; ai-je travaillé à le devenir ? de quoi me servira d'être pénétré des grandes vérités de la Religion, si dans ma conduite elles disparoissent ? Mon Dieu ! je ne veux plus vivre que pour me sanctifier ;

c'est l'unique vue que vous vous êtes proposée, c'est l'unique que je veux suivre.

2e. Vérité. Rien de si digne de nous que la sainteté : hommes destinés pour le Ciel, que faisons-nous sur la terre, et de quoi nous occupons-nous en ce monde ? Accumuler des trésors, établir une fortune, s'élever à un rang distingué ; voilà ce qu'on appelle de grandes affaires ? le sont-elles en effet ? Ne consultons pas les idées des hommes, c'est une balance trompeuse ; qu'est-ce que la sainteté dans les vues de Dieu ? C'est le chef-d'œuvre de ses mains, c'est l'objet de ses complaisances : à ce double titre ne mérite-t-elle pas tous nos soins ? Quand autrefois il fallut créer ce vaste univers, et le tirer du néant, étendre l'immense capacité des airs, affermir les fondemens de la terre, donner des bornes aux flots de la mer, l'Ecriture nous dit que le Tout-Puissant se jouoit avec son ouvrage, *ludens in orbe terrarum* (a) ; mais s'agit-il de former des Saints, de disposer les lumières qui éclairent les Saints, les occasions qui préparent les Saints ? ce n'est plus une main qui se joue avec son ouvrage, c'est un Dieu qui médite, qui souffre, qui donne son sang et sa vie ; la sainteté lui paroît mériter tout cela : il falloit toute la sagesse de son conseil pour former un si grand projet, toute la puissance de son bras pour l'exécuter, toute la magnificence de ses trésors pour l'embellir, toute l'effusion de son sang pour le cimenter et le perfectionner.

(a) *Prov.* 8.

C'est le chef-d'œuvre de ses mains; c'est encore l'objet de ses complaisances. Avez-vous vu mon serviteur Job, disoit le Seigneur? *considerasti Servum meum Job* (a). Grand Dieu! quand du haut du Ciel vous considériez l'univers, il y avoit des Savans, des Grands, des Conquérans, des Monarques élevés sur le Trône; et Job étoit sur son fumier dévoré de la lepre; cependant c'est sur ce Job affligé que vous fixiez vos regards de complaisance: tout le reste disparoissoit à vos yeux. Oui, une ame sainte, inconnue peut-être dans ce monde, ensevelie dans l'oubli, voilà un spectacle digne de Dieu, juste estimateur de toutes choses, et qui sait discerner le faux éclat des véritables lumieres. Aux yeux de la foi, rien de si grand, de si excellent, et de si digne de Dieu et de nous, que la sainteté.

Pénétrez-moi de ce sentiment, ô mon Dieu! tout le reste disparoîtra à mes yeux, et touchera peu mon cœur, parce que tout le reste n'est rien devant vous.

3e. Vérité, puisée dans le sein même de nos regrets et de nos pensées. Que faisons-nous pour devenir Saints? Qui êtes vous? d'où venez-vous? où allez-vous? Qui êtes-vous? je suis chrétien. D'où venez-vous? du sein de Dieu. Où allez-vous? à l'éternité. Vous êtes Chrétien, vous en avez le nom; en avez-vous les vertus? Vous allez à l'éternité: en prenez-vous le chemin; étranger en cette terre de pélerinage et d'exil, vous souvenez-

(a) *Job.* 1.

vous que le ciel est votre patrie ? appelé à l'héritage céleste, tâchez-vous d'attirer la tendresse du pere de famille qui vous invite ? vous avez une couronne préparée dans le ciel, pensez-vous qu'elle se donne au mérite ?

En qualité de chrétiens, il y a dans nous un grand nom, de grands titres, de grandes espérances ; les soutenons nous par de grands sentimens ? hélas ! tout est grand dans nous, à l'exception des mérites et des vertus.

O mon Dieu ! quel est notre aveuglement ! que faisons-nous pour être Saints ? ou plutôt que ne faisons-nous pas pour nous éloigner des voies de la sainteté ? Si on nous disoit que pour être Saints, il faut prendre une voie toute contraire à celle de l'Evangile ; c'est-à-dire, qu'au lieu de la ferveur, du renoncement, de la mortification, de la vigilance, des bonnes œuvres, il faut de la tiédeur, de la dissipation, de la négligence, de l'oisiveté, de l'amour propre, aurions-nous bien à changer dans nos mœurs ? et sans y rien changer, ne serions-nous pas déjà de grands Saints ?

Voilà ce que je dois me dire à moi-même ; qu'ai-je fait pour devenir Saint ? où sont les mortifications que j'ai pratiquées, les pénitences que j'ai exercées, les sacrifices que j'ai faits ? Tant de dissipations dans ma conduite, tant d'inutilités dans mes occupations, tant de lâcheté dans mes œuvres ; tout cela est-il bien propre à m'ouvrir les voies de la sainteté, et à m'y conduire ? Encore une fois, que faisons-nous pour devenir Saints ? et à quel titre espérons-nous être placés parmi eux ?

ge. Vérité. Cependant, si nous ne sommes pas Saints, que serons-nous un jour? et de quoi nous servira tout le reste qui nous occupe, qui nous agite, qui nous transporte? Quand nous voyons les enfans se jouer entr'eux dans des amusemens que porte leur âge, nous sommes surpris de les voir s'occuper si sérieusement à des riens, ce sont des enfans, disons-nous; hélas! à ce prix, que d'enfans dans le monde, et dans un âge bien avancé! Car enfin, en comparaison des grands objets que l'éternité et la sainteté nous présentent, les amusemens des enfans sont-ils plus vains que nos occupations prétendues importantes? Quand est-ce donc que la foi nous dessillera les yeux? attendons-nous pour les ouvrir, que la mort vienne les fermer pour toujours? Nous aurons acquis de grands biens; nous serons parvenus à de grands honneurs; nous aurons tenu un rang dans le monde; allons donc avec cela nous présenter au tribunal du souverain Juge, et à ces titres demandons-lui ses récompenses destinées aux Saints.

Ah! qu'on comprendra bien alors la vérité immuable de cet oracle du Sage; vanité des vanités, tout n'est que vanité sur la terre! Vanité des biens qui périssent; vanité des honneurs qui éblouissent; vanité des plaisirs qui séduisent; vanité du monde qui trompe; vanité de la vie qui passe; vanité de tout homme qui n'est pas Saint.

O mon ame ! la grace ne vous l'a-t-elle pas dit mille fois ? mille fois la voix de la conscience ne vous l'a-t-elle pas annoncé, qu'un jour viendroit que vous seriez détrompée de vos folles erreurs ? Semblable à un homme qui sort d'un profond sommeil, vous serez toute surprise, toute alarmée de voir tout passer comme un songe ; vous avez refusé de le croire durant votre vie, la mort viendra le graver sur les cendres de votre tombeau, et vous arracher malgré vous ce triste, ce dernier et ce funeste aveu qu'il falloit être saint ; et que pour n'avoir pas été saint, on sera éternellement malheureux.

L'arrêt sera porté un jour : peut-être cet arrêt éternel est il déjà suspendu sur nos têtes, et viendra-t-il bientôt retentir à nos oreilles ; et nous ne pensons pas à en mériter les faveurs, ou à en prévenir les rigueurs ; et il viendra nous surprendre avant que nous ayons mis la premiere main à ce grand ouvrage de notre sainteté. Elle sera vengée ; et si nous lui avons refusé notre cœur et nos soins dans le temps, elle nous arrachera des regrets et des larmes dans l'éternité.

O mon Dieu ! où en suis-je ? et quel éclat de lumiere vient frapper mes yeux ? éclairez-les sur mes fautes, de peur qu'ils ne se ferment sur mes malheurs : la Sainteté se présente encore à moi, je vais lui ouvrir mon cœur, lui consacrer les jours qui me restent à vivre. Heureux, s'il m'en reste assez pour commencer, continuer et finir ce grand ouvrage, qui auroit dû m'occuper durant toute ma vie !

REFLEXION.

NOus lisons souvent la vie édifiante des Saints ; nous en sommes touchés, nous les admirons : quand est ce que nous les imiterons. Point de famille qui n'ait donné quelque *Saint* au Ciel, et où l'on ne puisse dire : nous sommes les enfans des Saints. A-t-on conservé le précieux héritage de leurs exemples et de leurs vertus ?

C'étoit des Saints, dit-on souvent dans le monde, quand on entend raconter leurs grandes actions ; et que prétendons-nous donc être nous-mêmes ? voulons-nous n'avoir de part qu'avec les réprouvés ? nous voulons vivre selon notre condition, et nous ne pensons pas que la premiere de toutes, c'est d'être Saint.

Serons-nous un jour au nombre des Saints ? chacun de nous a parmi eux une place marquée ; aurons-nous le bonheur de l'occuper un jour ? ou notre infidélité nous en exclura-t elle à jamais ?

On dit qu'il en coute pour être saint ; et voudrions-nous nous sanctifier sans qu'il nous en coutât rien ?

Il en coute pour être Saint ; adorable Sauveur ! il faudra donc que vous portiez tout seul le fardeau de la croix ! on craindra de se charger de la moindre partie pour vous l'adoucir ; on voudroit avoir part à votre gloire, sans en avoir aucune à vos souffrances et à vos douleurs.

PRIERE.

Dieu de bonté et de sainteté, en méditant les grands objets que la sainteté nous présente, nous en sommes touchés, pénétrés. Rien de si vrai, nous disons-nous ; si nous pensions à ces grandes vérités, nous serions tous des Saints. Mais pourquoi, ô mon Dieu! n'y pensons-nous pas ? à quoi pensons nous donc ? et quand est-ce que nous y penserons ? est-il rien de plus intéressant pour nous ? Ah! je le comprends ; si nous rappellions souvent, si nous méditions profondément ces grandes, ces immuables vérités, elles produiroient dans nous les impressions les plus salutaires, elles éclaireroient nos esprits, elles toucheroient nos cœurs, elles nous détacheroient du monde et de nous-mêmes; elles rectifieroient nos idées, elles réformeroient notre conduite et nos mœurs ; elles nous convaincroient, nous toucheroient, nous convertiroient ; nous serions en effet tous des Saints, et le changement admirable qu'elles opéreroient dans nous, vous feroit bénir, ô Dieu des miséricordes! au lieu qu'en les éloignant, nous restons toujours plongés dans nos anciennes miseres, au risque de devenir les victimes de vos vengeances, pour n'avoir pas voulu servir de monument à la grace.

C'en est donc fait, ô mon Dieu ! je vais me rendre à la sainteté ; je l'ai trop longtems négligée, je vais lui consacrer mon cœur, mes soins, tous les jours de ma vie. O heureux

jours! jours précieux, si je les avois tous employés à la sanctification de mon ame! Aidez-moi, mon Dieu! à marcher dans ce chemin qui m'a été jusqu'à présent inconnu; faites que je ne m'en écarte jamais; que je ne pense, que je ne travaille, que je ne vive plus que pour devenir saint, c'est la grande grace et l'unique bonheur que je désire désormais en ce monde; j'ose encore l'espérer de votre bonté.

PRATIQUES.

1°. JE commencerai par remplir inviolablement tous les devoirs de mon état. En cela consiste la vraie sainteté.

2°. Je me prescrirai chaque jour mes pratiques de piété, et je les observerai fidellement.

3°. Je ne chercherai point une sainteté d'éclat, mais plutôt une sainteté humble, et formée au pied de la croix.

4°. Je fréquenterai les personnes saintes, et je tâcherai de les imiter. Enfin je me dirai souvent, que je ne suis au monde que pour devenir saint.

DIX HUITIEME LECTURE.

Sur l'excellence de la grace sanctifiante.

RIEN de si important, et même de si nécessaire pour nous, que de connoître quelle est l'excellence et le prix de la grace, et par là même quels soins nous devons avoir de la conserver, si nous avons le bonheur de la posséder.

1°. La grace sanctifiante est le principe de notre élévation à un ordre surnaturel et divin : état sublime, où en vertu de la grace, nous sommes destinés à une fin surnaturelle, à la possession intime de Dieu, à l'éclat de la lumiere de gloire, aux délices de la vision intuitive ; c'est-à-dire, destinés à voir Dieu face à face, à le posséder en lui-même, à le découvrir, non plus à travers les nuages d'une connoissance abstraite et obscure, mais dans la plénitude des splendeurs de sa gloire. Aussi dès que nous possédons cette grace, de quels titres glorieux ne sommes-nous pas honorés ? Dirons-nous qu'en vertu de cette grace sanctifiante, nous sommes élevés au-dessus de nous-mêmes ; qu'elle nous donne un rapport intime avec Dieu ; que dès lors nous avons part à l'amitié, à la tendresse même de Dieu? Tout cela est grand et sublime ; mais le Prince des Apôtres porte encore plus loin ses pensées, et éclairé des lumieres de cette grace même dont il fait l'éloge, il s'exprime en des termes qui auroient de quoi nous surprendre, si l'Esprit-Saint même n'en étoit le garant et l'auteur. Il ne craint pas d'assurer qu'en vertu de la grace sanctifiante, nous sommes faits comme participans de la nature divine, *divinæ consortes naturæ* (a) ; parce que la grace sanctifiante forme, en quelque maniere, dans nous une nouvelle essence, et nous donne une nouvelle vie, que ce n'est plus nous qui vivons, mais Dieu même qui vit dans nous. Quelle gloire ! Une

(a) 2. *Petr.* 1.

foible créature pouvoit-elle espérer d'y être jamais élevée?

2°. Nouveau privilege: la grace sanctifiante est le titre de notre adoption en qualité d'enfans de Dieu. Mes freres, disoit autrefois le Disciple bien-aimé, voyez, comprenez, admirez quelle est la bonté du Pere des miséricordes envers nous, que non-seulement nous soyons appellés, mais que nous soyons en effet les enfans de Dieu, *ut filii nominemur et simus* (b). Jesus-Christ est fils de Dieu par essence, nous le sommes par adoption; c'est la foi-même qui nous l'apprend. O vous tous qui avez le bonheur de posséder la grace! vous êtes les enfans de Dieu. L'esprit-Saint nous rend ce glorieux témoignage, et nous autorise à donner à Dieu le doux nom de Pere, *in quo clamamus*: *Abbas, Pater* (c).

Avons-nous jamais bien pénétré à combien juste titre nous disons souvent à Dieu notre Pere, *Pater*; et lorsqu'offrant chaque jour l'hommage de nos prieres, nous lui avons adressé cette consolante parole, en avons-nous jamais compris tout le sens, et connu toute l'étendue? Comprenons-la du moins aujourd'hui; et quand dans la suite nous la lui adresserons, disons-le dans ces doux sentimens, disons-le toujours avec une nouvelle tendresse, *Pater*, mon Dieu et mon Pere; mais en même temps souvenons-nous que le Pere que nous invoquons est au Ciel, pour nous apprendre que la terre que nous

(b) *Joan.* 3. (c) *Rom.* 8.

habitons est pour nous un lieu de pélerinage et d'exil, que le Ciel est notre véritable patrie, que c'est là où nous devons aspirer; parce qu'un fils doit aspirer à s'unir à son pere, pour avoir part à sa gloire et à son héritage.

3°. C'est le nouveau droit que nous donne la grace sanctifiante, le droit à l'héritage céleste; car en nous rendant enfans de Dieu, la grace nous rend par là même les héritiers de sa gloire, et les cohéritiers de Jesus Christ même; *cohæredes autem Christi* (d). Dans le monde, un pere qui auroit un fils digne de lui, ne pourroit sans quelque injustice en adopter d'autres, parce que l'héritage ne peut être partagé entre plusieurs, sans que chacun en souffre dans son partage. Il n'en est pas ainsi de vous, ô mon Dieu! vous adoptez tous les hommes pour fils: la multitude des adoptés ne diminuera en rien les trésors du partage. Les trésors célestes de vos graces sont comme la lumiere, ils ne perdent rien à se communiquer; je ne profite pas moins des rayons du soleil, que si j'étois le seul au monde à les recueillir. Que tous les enfans de Dieu ouvrent leur cœur à la grace, le Pere des miséricordes a de quoi les remplir. Tels doivent donc être mes sentimens, en qualité d'enfans de Dieu: en levant les yeux au Ciel, en voyant cette gloire, ces trésors, ces délices, ces couronnes, ces sceptres, je puis dire; voilà mon partage. Les enfans des hommes auront des héritages dans la région des

(d) *Rom.* 8.

morts ; le mien est dans la région des vivans ; le Pere céleste me l'a préparé dans son sein ; la grace m'en assure la possession.

4°. La grace sanctifiante porte encore plus loin ses faveurs ; et pour combler notre bonheur, même dès cette vie, elle fait que Dieu vient lui-même dans nous, et fixe son séjour dans notre ame. En vertu de la grace sanctifiante, il réside dans elle ; il la possede par sa présence ; il l'éclaire par sa sagesse ; il la soutient par sa puissance ; en sorte que Dieu se trouve dans elle comme un Roi dans le sein de son Empire, pour y régner ; comme un pere dans sa famille, pour y présider ; comme un Pasteur dans son troupeau, pour le conduire. Notre cœur devient dès-lors comme une espece de paradis vivant, capable d'attirer Dieu sur la terre ; ensorte que, selon la consolante pensée d'un saint Pere, si Dieu n'étoit pas immense, et si par son immensité, il ne remplissoit pas le Ciel et la terre, il quitteroit en quelque maniere le Ciel pour venir dans cette ame ; tant il a de tendresse pour elle. Tous les biens célestes, toutes les vertus de concert y résident ; la Foi avec son flambeau, l'Espérance avec tous ses vœux, la Charité avec toutes ses ardeurs ; les Esprits bienheureux eux-mêmes se font une gloire d'être avec une ame en grace ; tout le Ciel semble être avec elle, parce que Dieu lui-même est dans elle.

Que si cela est ainsi, si la grace sanctifiante est la source féconde d'où découlent

tant de biens à la fois : si elle est la précieuse rosée qui répand tant d'influences célestes, la terre promise où naissent tous ces fruits de bénédictions, y a-t-il quelqu'un qui ne soupire après elle, qui n'en admire la beauté, qui n'en désire la possession, qui ne lui donne son estime et son cœur, qui ne la préfère à tous les biens et à tous les trésors de la terre, qui ne le regarde comme le seul et unique bien digne de fixer nos regards, nos vœux, nos désirs et nos cœurs ? Et qu'est-ce en effet que tout le reste sans elle ? Trônes, Sceptres, Couronnes ; sans la grace, tout retombe dans son néant, et par elle tout est relevé, tout est grand. Voyons cet homme pauvre, abandonné, couvert de haillons ; aux yeux du monde, c'est un objet de mépris, tout au plus de compassion ; or cet homme en apparence si méprisable, s'il a la grace, est plus grand aux yeux de Dieu que tous les conquérans et les Rois de la terre, s'ils en sont privés. Voyons au contraire cet heureux du siecle, ce grand de la terre : selon le monde, tout est grand dans lui, tout ce qui l'environne est éclat ; mais n'a-t-il pas la grace, c'est un objet d'indignation aux yeux de Dieu ; il ne le voit qu'avec dédain, il ne le supporte qu'avec horreur. La grace, la grace, voilà le principe de la véritable grandeur.

En voulons-nous une preuve bien sensible, et un exemple bien frappant ? Allons le chercher : et où ? Non dans les palais des rands, non sur le trône des Rois, non à la

tête des armées parmi les Conquérans ; mais sur le fumier du saint homme Job. Avez-vous vu mon serviteur Job ? dit le Seigneur, avec une espece de complaisance, *considerasti servum meum Job* (e). Oui, Seigneur, nous l'avons vu ; mais dans quel état ! Couvert d'un horrible ulcere, rongé tout vivant des vers. Hé bien ! cet homme en apparence frappé du Ciel, c'est l'homme de ma droite, c'est l'objet de mes complaisances à qui j'ai confié le soin de ma gloire, qui fait la matiere de mon triomphe. A travers les nuages qui l'environnent, je vois briller les rayons de ma grace. A la vue de cette grace, le lieu même où il est placé devient une espece d'autel érigé à ma gloire ; ses vers sont les ministres, bien moins de mes vengeances, que de mes miséricordes ; et Job lui-même est la précieuse victime qui m'est immolée ; je la reçois des mains de la grace ; jamais sacrifice plus précieux ne fut offert à mon cœur. Allez donc, et considérez les Grands dans leurs palais, les riches dans leur abondance ; s'ils n'ont pas la grace, je ne les connois pas, ou je ne les reconnois que pour les frapper d'anathême. Job sur son fumier est plus grand à mes yeux que les Rois élevés sur le trône ; Job couvert d'une lêpre est plus cher à mon cœur que les Rois couverts de la pourpre.

O grace céleste ! si vous êtes le digne objet des complaisances de Dieu même,

(e) Job. 1.

quelle place devez-vous tenir dans l'idée et l'estime des hommes !

MEDITATION.

Sur le même sujet.

ECLAIRE' de vos divines lumieres, je comprends, ô mon Dieu ! que la grace sanctifiante est tout à la fois le bien le plus précieux, le bien le plus nécessaire, et cependant le bien le plus exposé. Quels soins ne dois-je donc pas lui donner pour la conserver ? Ah ! que c'est avec juste raison que vous nous dites par la bouche du Sage : conservez avec soin votre cœur, et dans votre cœur le précieux trésor de la grace ; *omni custodiâ serva cor tuum* (f). Mais hélas ! que pourront tous mes soins, si vous ne les soutenez de votre secours ?

1°. Conserver la grace avec soin, parce qu'elle est pour nous le bien le plus précieux. Le soin qu'on a de se conserver la possession d'un bien, doit être proportionné à la grandeur du bien qu'on possede : et à mesure que le bien est plus grand, le soin doit être aussi plus ardent ; or qu'est-ce que la grace pour nous ? C'est un bien, c'est le premier des biens, c'est le plus grand des biens, c'est le plus solide des biens, et à proprement parler, c'est même le seul et unique bien, puisque la grace devient pour nous la source de tout autre bien. Et de quels biens cette

grace ne devient-elle pas pour nous la source féconde ? Excellence de la grace, quoi de si grand ? Richesses de la grace, quoi de plus précieux ? mais sur-tout délices de la grace, quoi de plus doux et de plus consolant ? La paix de l'ame, la tranquillité de la conscience, le repos du cœur, cette sainte confiance en Dieu, ces douceurs ineffables, ces momens de consolation qui donnent un avant-goût des délices célestes.

Ames justes, ames fidelles dont j'envie le sort, n'est-ce pas ce que vous avez éprouvé dans ces momens heureux où vous avez pensé à revenir à Dieu, où vous êtes rentrées dans sa grace ? Qu'avez-vous éprouvé, que douceur, que consolation et que paix ? Si vous avez versé des larmes, qu'étoient-ce que des larmes de joie ?

Ce jour n'a-t-il pas été le plus heureux de vos jours ? La grace n'est-elle pas pour vous cette terre délicieuse d'où découle le lait et le miel ? le seul bien de la grace ne vous a-t-il pas tenu lieu de tout autre bien ?

Et puis-je moi-même, ô mon Dieu ! sans en être touché et pénétré, me rappeller cet heureux moment, où éclairé de votre grace, j'eus le bonheur de me rendre à vous ? Mais pourrois-je, sans l'ingratitude la plus monstrueuse, m'exposer à perdre le précieux dépôt de votre grace, après l'avoir recouvrée ? ne me rendrois-je pas à jamais indigne de vos dons et de votre cœur ?

Conservez la grace avec soin, parce que la grace est pour moi le bien le plus

nécessaire. De quoi me serviroient tous les autres biens sans celui de la grace ? Et avec celui de la grace, que sont pour moi tous les autres biens ? Avec la grace je puis tout, et j'ai tout. Sans la grace de Dieu, je n'ai rien, je ne puis rien, et je ne suis rien ; eussé-je tous les autres trésors, sans la grace, je vis dans la plus triste indigence ; eussé-je tous les plaisirs, toutes les joies de la terre, sans la grace puis-je les gouter ? Bien si nécessaire, que sans la grace, jamais je ne pourrai rien mériter pour le Ciel : toutes mes actions seront stériles, toutes mes œuvres mortes, tous mes talens enfouis, tous mes pas seront perdus et hors de la voie. Sans la grace jamais je n'aurai entrée dans le Ciel, et je ne pourrai être qu'éternellement malheureux.

Aussi que n'ont pas fait, que n'ont pas souffert les Saints pour rappeler ou pour conserver cette grace ! Solitaires et Anachoretes, que faites-vous dans les déserts et ensevelis tout vivans dans les antres et les cavernes ; Ah ! me dites-vous ; c'est que nous portions un trésor, et nous le portions dans des vases fragiles ; la solitude la plus retirée ne nous a pas paru un asyle trop assuré pour le mettre à couvert. Saints Pénitens que je vois pâles, défigurés, languissans, pourquoi vous livrer ainsi à tant de pénitence et de rigueurs ? L'air retentit de vos sanglots, la terre est arrosée de vos larmes. Hélas ! me répondez-vous du fond de vos antres : c'est que nous connoissions le prix de la grace, et que nous crai-

gnions notre fragilité. Et vous surtout, invincibles Martyrs, glorieux Athletes de la Foi, pourquoi paroissez-vous sur les échafauds, au milieu des brasiers ardens? Pourquoi vois-je vos membres déchirés et nageans dans les fleuves de sang? Vous me répondez par la voix même de ce sang: nous mourons, nous mourons avec joie, et nous donnerions mille vies pour conserver la vie de la grace.

Mon Dieu, que ces sentimens sont grands! qu'ils sont désirables! sont-ce les miens? La grace me les avoit inspirés; les ai-je gravés et conservés dans mon cœur? O que ceux-là sont heureux, ô mon Dieu! qui n'ont jamais perdu le précieux trésor de la grace! quel bonheur! ce précieux trésor n'est-il pas préférable à tous les trésors de la terre! Que de regrets, que de larmes ils se sont épargnés durant la vie! que d'alarmes au moment de la mort!

3°. Enfin, conserver la grace avec soin, parce qu'elle est exposée à mille ennemis et à mille dangers. La grace est un miroir; le moindre souffle peut en ternir l'éclat: c'est une fleur que le moindre vent peut abattre et flétrir: c'est un germe précieux; un trop grand air peut l'étouffer et le faire périr. Mais d'ailleurs, de combien d'ennemis n'est-elle pas assaillie? et quels efforts ne font-ils pas pour nous la ravir! Hors de nous, autour de nous, au-dedans de nous, tout conspire sa perte: hors de nous, les Démons qui en lions rugissans, cherchent sans cesse une proie pour la dévorer; autour de nous, un monde per-

vers qui par mille objets dangereux veut nous séduire et nous pervertir; dans nous, mille passions violentes, ennemis domestiques et plus redoutables, toujours soulevés, toujours conjurés, toujours acharnés contre nous et contre la grace.

O don de Dieu! ô grace précieuse! comment vous soutiendrez-vous environnée de tant d'ennemis? comment pourrez-vous subsister dans une terre si étrangere, à moins que par des soins assidus, une vigilance continuelle, une crainte salutaire, une sainte frayeur, nous ne tâchions de vous garantir et de vous préserver?

Que faut-il donc faire, ô mon Dieu! et quels moyens faut-il prendre pour la conserver? Ce qu'on fait tous les jours dans le monde pour un bien qu'on estime et qui est précieux: car en ce point le monde même peut servir de modele.

Nous-mêmes, pour la conservation de nos biens, de notre santé, de notre vie, que ne faisons-nous point? Jamais assez de soins, de précautions, de ménagemens. A la moindre incommodité, nous nous alarmons; au moindre mal, nous ne sommes presque plus à nous. Pourquoi? Il s'agit de la vie. O mon Dieu! jusqu'à quand les enfans du siecle seront-ils plus sages et plus éclairés que les enfans de lumiere? Eh quoi! aveugles que nous sommes! nos biens, nos fortunes, notre santé, notre vie, nous sont-elles plus chères, plus précieuses que la grace de Dieu, que la vie de la grace? Ah! prenons, pour la con-

server, tous les moyens que la sagesse, la raison, la Foi, nous inspirent ; humilité, vigilance, retraite, priere, mais sur toutes choses, la fuite des occasions.

Non, je le comprends, je le sens, ô mon Dieu ! il n'est point de vertu si bien établie, point de résolution si forte et si efficace qui tienne long-temps contre certaines occasions dangereuses. En vain me rassurerois-je sur la sincérité de mes sentimens, sur la fermeté de mes propos ; si je m'expose, je succomberai ; si je me jette dans l'occasion, l'occasion me perdra ; je dois regarder mes passions comme un flambeau mal éteint qui fume encore, et qui à la moindre occasion peut se rallumer et causer un nouvel incendie. Fuyons, prions et tremblons ; c'est l'unique moyen de persévérer et de nous sauver.

Ce que je puis me dire, dans les sentimens de la Foi ; ce que je dois à jamais graver dans mon cœur, c'est que la grace est un si grand bien, que quand dans une balance nous mettrions tous les biens de ce monde, les honneurs et tout leur éclat, les richesses et tous leurs trésors, les plaisirs et tous leurs attraits ; tout cela mis en parallèle avec la grace, disparoit devant elle, et s'éclipse par son éclat.

La grace est un si grand bien, qu'à proprement parler, c'est le seul dont la possession mérite nos vœux et nos soins, dont la perte mérite nos regrets et nos larmes.

La grace est un si grand bien, que c'est l'unique trésor que nous possédions en ce

monde, et qui nous restera quand nous en sortirons.

La grace est un si grand bien, que quand pour l'acquérir, ou de peur de la perdre, il faudroit sacrifier nos biens, quelque grands qu'ils soient ; notre santé, quelque précieuse qu'elle puisse être ; notre vie même, quelque chere qu'elle doive nous être, il ne faudroit pas balancer un instant : mais appeller à notre secours l'héroisme chrétien, présenter la tête et recevoir le coup, offrir le cœur et laisser enfoncer le poignard, plutôt que de laisser donner atteinte à la grace.

La grace est un si grand bien, qu'entre un prédestiné et un damné, entre un Saint et un réprouvé, il n'y a d'autre différence que celle que met cette grace à jamais devant Dieu précieuse.

Ce que je puis et ce que je dois encore ajouter, c'est que la grace est un si grand bien qu'il n'y a rien sur la terre qui puisse m'en donner une juste idée ; pour la concevoir il faut m'élever jusqu'au Ciel, jusqu'au Trône même de Dieu. Un Dieu, voilà son auteur ; le Sang d'un Dieu, voilà son prix ; le bonheur même de Dieu, voilà sa récompense.

Enfin la grace est quelque chose de si grand, de si précieux, que quand un jour nous irons devant Dieu, et paroitre à son Jugement, si nous avons le bonheur de la posséder, notre jugement sera fait, notre sentence portée, notre sort assuré : sans que nous répondions, la grace parlera pour nous ; et si avec elle nous allons nous présenter à

la porte du Ciel, l'entrée du Ciel nous sera ouverte, et sa possession à jamais assurée. O mon ame ! veillez donc constamment sur vous-même, et conservez à jamais le plus grand et le plus précieux de tous les dons de Dieu ; *Omni custodiâ serva cor tuum.*

PRIERE.

O Mon Dieu ! que n'ai-je pas à déplorer, à me reprocher envers votre grace ? vous me l'aviez donnée à mon Baptême ; bientôt j'en eus perdu le trésor. A peine les lumières de la raison avoient éclairé mon ame, que les ténebres du péché vinrent se répandre sur elle ; peut-être ai-je eu le malheur de vivre, de gémir long-temps dans cet état de péché. Quand je suis revenu à vous, vous m'avez rendu cette grace précieuse ; l'ai-je conservé avec soin ? Combien de fois, avec quelle présomption l'ai-je exposée, et à combien de dangers ? Ai-je le bonheur de la posséder à présent ? La conserverai-je jusqu'à la fin ? Je vous le demande, ô mon Dieu ! ce n'est que de vous que je puis l'attendre ; je l'espere de votre bonté. Si vous m'accordez ce bonheur, je n'ai plus rien à désirer sur la terre.

PRATIQUES.

1°. COnsidérer notre ame comme l'Epouse de Dieu ; si la grace y regne, c'est une Epouse chérie ; si elle la perd, c'est une Epouse indigne, Dieu la rejette et la répudie.

2°. Regarder notre ame comme l'image de

Dieu ; tant qu'elle a la grace, c'est une image éclatante ; si la grace se retire, c'est une image défigurée, et qui fait horreur.

3°. Penser que nous portons le trésor de la grace dans des vases fragiles ; une chûte nous la ravit peut-être à jamais.

4°. Prier souvent le Seigneur de nous soutenir dans les occasions où sa grace seroit exposée ; prendre garde de nous y exposer imprudemment nous mêmes, de peur d'y périr.

DIX-NEUVIEME LECTURE.

L'Espérance Chrétienne.

Nous naissons dans les larmes, nous vivons dans les épines, nous mourons dans les douleurs : voilà notre course ; si l'attente d'un sort plus heureux ne nous soutenoit, quel seroit le comble de notre malheur ? L'espérance seule peut faire notre force et notre soutien. Et voici le double avantage qu'elle nous procure, dans les deux points de vue les plus tristes pour nous : elle nous console dans toutes les peines de la vie ; elle nous adoucit toutes les rigueurs de la mort ; et cela par la vue et l'attente des biens éternels qu'elle nous présente. Ouvrons-donc nos cœurs à cette douce espérance, capable de tempérer les amertumes de notre exil, en nous montrant l'heureux terme de la céleste patrie.

1°. L'espérance nous console dans toutes les peines de cette vie. Le monde ne nous

offre d'ordinaire que des sujets d'inquiétudes et de chagrins.

Qu'est-ce, hélas ! que notre vie sur la terre? Nous semblons n'être au monde que pour souffrir ; les afflictions et les peines naissent sous nos pas ; nous marchons par un chemin tout semé de croix et d'épines ; nous nous nourrissons du pain de nos larmes ; nous ne comptons nos jours que par nos malheurs ; chaque moment voit grossir le torrent d'amertume dans nos croix et nos peines ; de toutes parts elles viennent fondre sur nous. Tout contribue à nous rendre la vie toujours plus amere ; nos parens nous abandonnent, nos amis nous trahissent, nos projets échouent: au-dedans de nous-mêmes, que de troubles, que d'inquiétudes, que d'agitations, que de peines secretes auxquelles l'esprit et le cœur sont livrés en proie ! la santé dépérit, le corps s'affoiblit, mille infirmités viennent l'assaillir.

Nous souffrons tous ; c'est le partage des enfans d'Adam, depuis le berceau jus-qu'au tombeau, depuis le sceptre jusqu'à la houlette ; on souffre dans tous les temps, on souffre dans tous les états, chacun a sa croix ; et si la voix de tous les affligés pouvoit se faire entendre dans tout l'univers, de toutes parts on entendroit un concert lugubre de cris, de gémissemens, de sanglots, qui sortiroient du fond des cœurs, du sein des familles, du centre des palais, et feroient retentir les airs de sons lamentables ; des peres affligés, des meres désolées, des épouses noyées dans leurs larmes, des ma-

lades dans la langueur, des pauvres dans l'indigence, des captifs dans les fers : voilà l'homme, et les maux auxquels il est condamné durant le cours de sa vie mortelle.

O mon Dieu ! Dieu de bonté, est-ce pour cela que vous nous avez mis au monde ? et au milieu de tant de ténebres, ne ferez-vous luire aucun rayon de consolation ? Venez, espérance salutaire, unique remede à nos maux, unique asyle dans nos douleurs, venez adoucir la rigueur de nos peines. En effet, l'espérance chrétienne vient-elle à notre secours, et dans les maux que nous souffrons en cette vie, nous présente-t-elle les biens que nous pouvons, que nous devons attendre dans l'autre ? vient-elle ouvrir nos yeux aux trônes, aux couronnes, aux délices que l'éternité nous prépare, quand les nuages du temps seront dissipés et le terme des épreuves expiré ? ah ! dès-lors l'esprit rentre dans le calme, le cœur commence à s'ouvrir à la paix, la sérénité reparoît dans l'ame. Quel fond en effet de consolation, quand on peut se dire à soi-même : je souffre, il est vrai, dans cette vie, mais j'en espere une autre ; je gémis sur la terre, mais je suis fait pour le Ciel ; tout finira dans ce monde, les plaisirs comme les peines, les joies comme les chagrins ; à quoi bon s'attacher aux uns, se laisser abattre par les autres ? Un jour viendra qu'il ne restera aucune trace, ni des uns ni des autres ; la mesure des maux passagers étant comblée, les biens véritables succéderont pour ne finir jamais. O jour de

l'éternité ! que l'espérance fait luire à mes yeux, que vous êtes bien capable d'adoucir nos peines, de tarir nos larmes ! Peut-être ce grand jour se levera-t-il bientôt sur moi : je le vois, je l'entends, je l'espere ; à cette vue, tous mes maux ont comme disparu ; ils entrent dans l'économie de mon salut. J'ai des péchés, il faut les expier ; j'attends une couronne, il faut la mériter ; je dois arriver au terme de la céleste patrie, il faut soutenir les épreuves du pélerinage et de l'exil qui doit y conduire. Que cette vie courte et périssable se passe donc dans les afflictions et les larmes, pourvu qu'une vie meilleure, une vie éternelle et durable m'introduise un jour dans son sein : dans cette espérance, mes peines, loin d'être pesantes et ameres, me deviennent précieuses et consolantes.

Espérance chrétienne ! ce sont là les douceurs que vous m'annoncez ; après m'avoir présenté le calice, j'en bois toute l'amertume, et je n'y trouve plus que délices.

2°. Que si l'espérance chrétienne est si consolante dans les maux de la vie, combien n'est-elle pas encore plus efficace contre les alarmes et les frayeurs de la mort, soit que cette mort nous menace nous-mêmes, soit qu'elle nous enleve ce que nous avons de plus cher au monde ? La mort ne se présente d'ordinaire à nous que sous les idées sombres de solitude, d'abandon, de destruction, d'anéantissement ; c'est qu'on ne la considere que dans les nuages du temps :

mais l'espérance chrétienne veut-elle ouvrir les yeux, tirer le voile et présenter les idées plus salutaires d'un avenir éternel et immense qu'elle nous annonce, tout change de face, tout se présente sous un nouveau jour ; elle console, elle ranime, elle rassure l'homme dans tout, et la mort n'a plus rien de ce qu'elle offroit d'affligeant ; car enfin ce que l'homme perd en mourant est bien peu de chose en comparaison de ce qu'il attend ; ce qu'il regrette ne lui ôte rien de ce qu'il espere ; si dans cette prétendue solitude Dieu nous reste, nous n'avons rien perdu ; bientôt nous allons tout trouver et tout posséder dans lui seul.

Pour l'idée de destruction, c'est la plus fausse et la plus injurieuse de toutes les idées. Bien loin qu'à la mort nous soyons détruits et anéantis, c'est alors au contraire que nous commençons à respirer et à vivre : le moment de la mort est pour nous un vrai principe de vie, nous quittons une vie pénible et mortelle, pour entrer dans une vie durable et sans fin : à notre naissance notre ame est descendue sur la terre pour entrer dans une prison ; à la mort la prison se dissout, et l'ame entre dans la liberté des enfans de Dieu. Doux sommeil, qui introduit dans le sein du véritable repos ! heureux terme, qui finit l'exil dans le séjour des morts, pour donner entrée dans la région des vivans !

Ainsi en est-il de nous à la mort ; ainsi en sera-t-il encore, si la mort nous enleve quelque personne qui nous étoit chere. Ani-

mé par les vues de la foi, éclairé du céleste flambeau de l'espérance, j'entre dans une maison de deuil, je trouve l'ami, l'épouse, le pere, le fils, tous noyés dans les larmes; la mort leur a enlevé une personne chérie. Et pourquoi vous affliger ainsi à l'excès de sa perte? pourquoi regarder cette mort dans le temps, au lieu de la considérer en vue de l'éternité que l'espérance promet? Tendre fils, vous avez perdu un pere: il n'est point perdu; il a terminé son voyage, il est arrivé au bout de sa course, il est auprès du pere commun, il intercede pour son enfant: un ami a perdu son ami; il n'est point perdu pour toujours, il est séparé pour un temps, mais il espere bientôt le rejoindre; Dieu est le lien qui doit les réunir à jamais; une mere a perdu un fils; est-il donc perdu sans retour? non, elle le voit vivant dans Dieu même; il étoit sorti de son sein pour vivre sur la terre, il est rentré dans le sein de Dieu pour y vivre toujours: une épouse a perdu son époux; consolez-vous, épouse éplorée, il n'est rien moins que perdu; il est allé préparer les voies, il n'a fait que vous précéder, il vous attend dans le sein de l'immortalité, pour s'y réunir à jamais; le voilà qui vous appelle du haut du Ciel, il vous tend les bras, empressé de vous recevoir dans le sein du céleste Epoux.

O vous donc! qui que vous soyez, dit l'Apôtre, gardez vous bien de vous affliger comme ceux qui n'ont point d'espérance:

Nolite contristari sicut qui spem non habent. Ecoutez la voix qu'elle vous fait entendre; voyez le terme où elle vous appelle; considérez la place qu'elle vous prépare, la couronne qu'elle vous présente, et dans cette douce attente, recevez les afflictions comme des graces, les croix comme des faveurs, les maux passagers comme la source des biens invariables, la mort même comme le passage à une vie immortelle et durable.

Dieu de bonté, c'est dans vos promesses qu'est fondée cette douce espérance; affermissez-la dans nous par la foi, animez-la par la charité; faites que nous la soutenions par nos œuvres, par nos prieres, par une sainte confiance en vos bontés, par un abandon total à votre providence. Encore quelques années d'épreuves et de combats sur la terre, et la victoire nous introduira triomphans dans le ciel.

EFFUSION de CŒUR,

Ou sentimens de confiance en Dieu

J'ESPERE en vous, ô mon Dieu! ô Dieu saint, Dieu bon, Dieu puissant! et c'est en vous seul que j'espere; hors de vous, en qui pourrois-je mettre ma confiance? Non, je n'espere pas en mes mérites. Hélas! que suis-je à vos yeux que misere, que péché! Et ma vie, loin de me rassurer, que peut elle

me présenter, que des sujets de crainte et de défiance ?

Je ne mets pas mon appui dans le monde; je n'ai que trop éprouvé combien il est trompeur et perfide, combien d'ames ont compté sur lui, et en ont été les victimes. Le monde, loin de faire des heureux et des saints, que peut-il former que des infortunés et des réprouvés ?

Je n'établirai pas ma confiance dans le secours des hommes. Ah! malheur à qui s'appuie sur des bras de chair ! foibles mortels, ils ne peuvent rien pour eux-mêmes, que pourront-ils pour le bonheur des autres ? Ils sont aujourd'hui, et demain ils ne seront plus, quels secours peut-on attendre de ce qui n'est que cendre et que poussiere ?

Ce n'est donc qu'en vous seul que je puis et que je dois espérer, ô mon Dieu ! et dans vous je trouve les motifs solides, les fondemens inébranlables de ma confiance.

J'espere en votre miséricorde infinie; j'en ai abusé, je le sais, mais je sais que ces trésors sont inépuisables. Tant de pécheurs, comme moi, en ont abusé, et n'en ont pas été rejetés quand ils sont venus se jeter entre ses bras. Un David homicide, une Magdelaine pécheresse, un Manassés coupable, un Augustin pénitent, seront des monumens éternels de cette miséricorde sans bornes. Hélas ! si elle n'étoit pas infinie, ne serions-nous pas tous perdus sans ressource ? Dieu de bonté, faites moi ressentir les effets de cette miséricorde ineffable; ce n'est qu'en ce monde qu'

pouvez l'exercer, après notre mort ce sera le regne de votre seul justice: ayez donc pitié de mon ame, tandis que je respire sur la terre; votre justice aura toute l'éternité pour punir; pardonnez, tandis qu'il est temps, et montrez en pardonnant que vous êtes grand en bonté, comme vous montrerez en punissant à jamais, que vous êtes juste et redoutable dans vos vengeances.

J'espere encore, et j'espere tout des mérites de Jésus-Christ. C'est là le fondement assuré de ma confiance. Adorable Sauveur! quand je pense à tout ce que vous avez fait et souffert pour moi, comment pourrois-je ne pas espérer en vous?

Quand je vois que vous êtes descendu du Ciel sur terre, pour sauver les pécheurs.

Quand je considere que vous n'avez vécu en ce monde que pour les attirer tous à vous.

Quand j'entre dans le sein de votre saint temple, et que portant les regards de la foi sur vos autels, je vous y trouve en qualité de victime, offert chaque jour en sacrifice pour nous.

Quand surtout je monte en esprit sur le Calvaire, et que je vois votre sang précieux couler à grands flots sur les pécheurs, pour obtenir leur pardon, votre cœur adorable percé et ouvert pour les recevoir, votre dernier soupir élevé vers le Ciel pour leur attirer la grace de la réconciliation avec celle de la pénitence; comment tant de voix, et [illegible] si touchantes n'animeroient-elles pas [illegible]fiance, ne me présenteroient-elles pas

un azile contre mes craintes et mes alarmes? Dieu de bonté sauvez des ames qui vous ont coûté si cher, et ne perdez pas le fruit de vos souffrances, de votre sang et votre mort.

Je sais ô mon Dieu! que pour que mon espérance ne soit pas vaine et présomptueuse, je dois l'animer par mes œuvres, et la soutenir par ma correspondance à vos graces. Vous m'avez créé sans moi, vous ne me sauverez pas sans moi, aussi suis-je bien résolu de travailler au salut de mon ame. Animé par ma confiance en votre bonté, je respecterai votre sainte loi, j'observerai vos commandemens, je détesterai mes péchés, je tâcherai de les expier par mes larmes, je travaillerai sur moi-même, je réprimerai mes passions, je combattrai les funestes penchans de mon cœur, je serai à l'égard de mon prochain ce que je désire qu'il soit envers moi.

Dans ces saintes dispositions que votre grace m'inspire, j'espere en vous, mon Dieu! Vous êtes mon Créateur, mon Sauveur et mon Pere; j'espere que vous m'accorderez le pardon de mes péchés, quelque grands qu'ils soient; la grandeur même de mes offenses que je déteste, loin de l'ébranler, sera un nouveau motif de m'affermir dans mon espérance. Je vous dirai avec le Prophete pénitent: vous aurez pitié de moi, Dieu saint, parce que mes péchés sont grands: *propitiaberis peccato meo, multum est enim*: parce que plus ils sont grands à vos yeux, plus ils feront éclater votre bonté et triompher votre grace.

J'espere que vous me soutiendrez dans les miseres et les épreuves de cette vie pour en supporter les peines, pour essuyer les revers, pour me soumettre avec résignation à toutes les dispositions de votre providence, quelles qu'elles puissent être sur moi; tout ce qui me viendra de votre main paternelle sera reçu avec un cœur résigné.

J'espere sur-tout que vous viendrez à mon aide au moment de ma mort, que vous ne me délaisserez pas dans les angoisses de ce passage du temps à l'éternité. Ce sera sur-tout alors que j'aurai besoin de votre assistance, que je réclamerai votre secours, pour finir ma course dans les sentiers de la sainteté et de la justice.

J'espere enfin que vous m'accorderez votre grace en ce monde, et votre gloire en l'autre.

Tels sont les motifs, les fonds et les objets de ma confiance, ô mon Dieu! Daignez lui donner les caracteres qui doivent la rendre agréable à vos yeux.

Faites que mon espérance soit intime et gravée dans le fond de mon cœur; que non-seulement ma bouche, mais tous mes sentimens vous disent: j'espere en vous: *In te, Domine, speravi.*

Faites que mon espérance soit ferme, que rien ne soit capable de l'ébranler. Non, ni les hommes, ni le monde, ni toutes puissances de l'enfer conjurées contre moi, ne pourront altérer les sentimens d'une confiance que j'aurai établie dans le Dieu de mon cœur: *non confundar in æternum.*

Faites que mon espérance soit constante; qu'elle m'accompagne jusqu'au dernier moment, qu'elle me suive jusqu'au tombeau; et lors même que vous me frapperez du coup de la mort, que ma confiance vous consacre mes derniers soupirs. Tels sont les sentimens dans lesquels je desire de vivre, et avec lesquels j'espere mourir.

O mon Dieu! comment, dans cette douce et ferme espérance, ne supporterai-je pas toutes les peines de cette vie mortelle, à la vue de la vie immortelle qui m'est préparée?

Comment, dans l'attente des biens suprêmes du Ciel, ne me détacherai-je pas des biens périssables du monde?

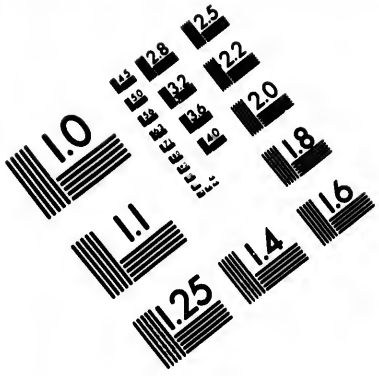
Comment à la vue de la céleste patrie; ne me regarderai-je pas sur la terre comme dans un lieu d'exil.

Comment ne me ferai-je pas une sainte violence durant quelques jours, pour avoir part aux délices d'une éternité bienheureuse? Beau Ciel, terme de mes désirs, soyez l'unique objet de mes vœux, l'unique désir de mon cœur, l'unique occupation de ma vie, et de tous les momens qui me restent à gémir et à soupirer après mon bonheur.

RESOLUTION.

1°. JE mettrai toute ma confiance en Dieu seul, et jamais elle ne sera confondue.

2°. Dans les peines, les chagrins, les revers, les événemens les plus tristes et les plus désolans, je redoublerai ma confiance, et j'es-



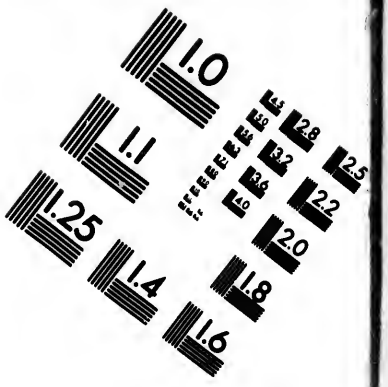
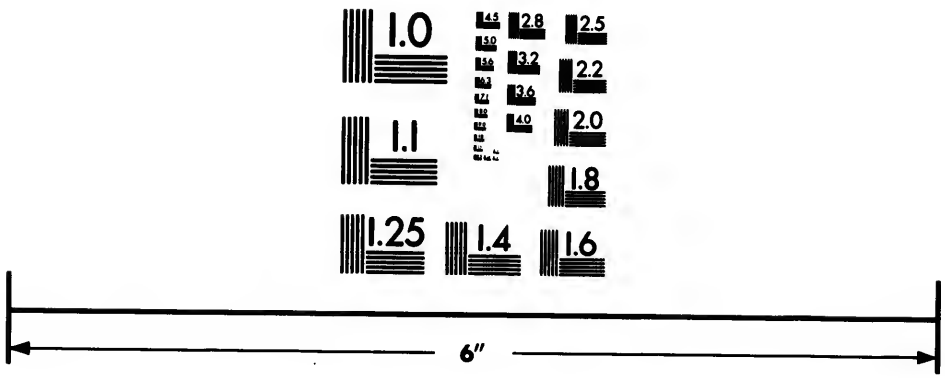
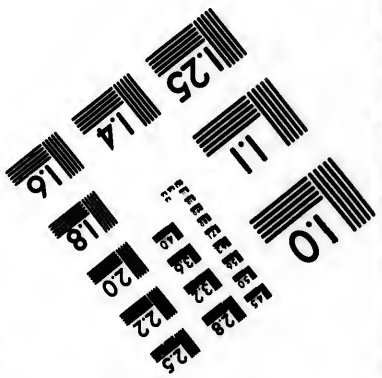


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

pererai, s'il le faut, contre toute mon espérance.

2°. Mes fautes mêmes et mes péchés, dès que je les déplore, m'humilieront, m'affligeront, mais ne me décourageront point : je craindrai le Seigneur, mais j'espérerai en lui ; l'espérance n'ôte point la crainte ; la crainte n'altere point l'espérance, l'une et l'autre contribuent de concert au grand ouvrage de notre salut.

4°. Je soutiendrai ma confiance par la pratique solide des bonnes œuvres. Je dois tout espérer de Dieu pour mon salut, mais je ne dois rien négliger moi-même pour me sauver.

VINGTIEME LECTURE.

Sur la Charité Chrétienne.

C'EST ici la vertu propre, et comme le vrai caractère de la Religion ; la charité en est le base, le soutien, l'ornement ; elle en [illegible] l'esprit, elle en inspire les sentimens. [illegible] aimable ; elle fait le lien des cœurs, les charmes de la société, les délices et les [illegible] de la vie.

[illegible] sublime ; elle éleve nos cœurs, elle [illegible] entrée dans le cœur de Dieu même [illegible] ses affections.

[illegible] ; que la vérité, quels a- [illegible] par la paix, [illegible]

[illegible] le germe de

toutes les vertus, qui marchent comme sous ses étendards : elle est même l'accomplissement de toute la loi.

Vertu céleste ; elle nous vient du Ciel ; elle nous y conduit, elle nous en rend comme les citoyens, et nous en assure la possession.

Mais sur-tout, vertu absolument et indispensablement nécessaire, si nous voulons être chrétiens, prendre l'esprit de l'Evangile, être au nombre des enfans de Dieu. Sans la charité, point de salut ; le manque de charité est une des plus grandes marques de réprobation.

Aussi que ne nous ont pas annoncé les Apôtres sur cette grande vertu, quels éloges pour la célébrer ! quel soin de la recommander ! quelle fidélité à la pratiquer ! Aussi S. Jean, l'Apôtre par excellence de la charité, lui consacre-t-il toutes les effusions de son cœur : *Ut diligatis invicem* (a). Aimez-vous les uns les autres. Aussi S. Paul montre-t-il toutes les ardeurs de son zèle en faveur de cette vertu. *Alter alterius onera portate.* Aidez-vous mutuellement (b). Aussi les premiers Fidèles étoient-ils regardés comme n'ayant entr'eux qu'un cœur et une ame ; *cor unum et anima una.* (c).

Aussi Jesus-Christ même nous a-t-il donné le précepte de la charité comme son précepte propre, et celui qu'il a toujours eu plus à cœur : *Hoc est præceptum meum.* Je dis plus, aussi

(a) *Joan.* 13. (b) *Galat.* 6. (c)

nommé comme un précepte nouveau et propre de la nouvelle alliance : *Mandatum novum do vobis* (d). Mais comment est-ce donc un précepte nouveau ? La charité n'est elle pas aussi ancienne que le monde même ? Il est vrai que la charité en général et pour le fond est aussi ancienne que le monde ; mais la charité chrétienne, telle que Jesus-Christ l'a ordonnée, est un précepte en effet nouveau, dans l'esprit et la perfection où il l'a portée.

D'où il s'ensuit que la charité chrétienne est une vertu nouvelle, toute divine, ce terme pris à la lettre, à la rigueur, dans toute sa signification et sa force.

Vertu nouvelle et divine dans son auteur : c'est Jesus-Christ même qui nous l'a enseignée, recommandée, expressément ordonnée, comme son précepte propre et particulier : *Hoc est præceptum meum* (e).

Vertu nouvelle et divine dans son objet : c'est Jesus-Christ que nous aimons dans le prochain ; et dans la personne du prochain nous considérons la personne de Jesus-Christ même : *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis* (f) : Ce que vous ferez au moindre des miens, vous l'aurez fait à moi-même.

Vertu nouvelle et divine dans son modele : nous devons nous aimer, mais nous devons nous aimer comme Jesus-Christ nous a aimés, et du même amour que Jesus-Christ nous a aimés : *Diligite invicem, sicut et ego dilexi vos* (g).

(d) Joan. 13. — (e) Joan. 15. — (f) Matth. 25. — (g) Joan. 13.

Vertu nouvelle et divine dans son étendue, on disoit aux anciens : vous aimerez votre prochain, et vous haïrez vos ennemis, *dictum est antiquis* (h) : et moi, dit Jesus-Christ, je vous ordonne d'aimer vos ennemis mêmes : *Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros.* C'est par-là, et ce n'est que par-là que vous deviendrez les enfans du Père céleste, qui fait pleuvoir sur le juste et l'injuste, et lever son soleil sur les méchans comme sur les bons : *Ut sitis filii patris vestri* (i).

Disons donc, charité chrétienne, vertu si sublime qu'elle prend sa source dans le cœur de Dieu même ; qu'elle consacre tous les sentimens du cœur de l'homme ; que son observation accomplit la Loi ; que celui en qui la charité réside, réside lui-même dans le sein de Dieu : *Qui manet in charitate, in Deo manet* (k) ; et que comme la charité couvre la multitude des péchés, de même renferme-t-elle l'assemblage et l'accomplissement de toutes les vertus : *Qui diligit, legem implevit* (l).

Mais aussi vertu tellement nécessaire, que sans elle la Religion ne couronne aucune vertu ; tellement nécessaire, qu'elle [illegible] caractère propre et distinctif du véritable chrétien, du Disciple de Jesus-Christ, d'avec celui qui ne l'est pas : *in hoc cognoscent homines quia Discipuli mei estis, si dilectionem* (m) ; tellement nécessaire, que [illegible]

(h) Matth. 5.—(i) Ibid.—(k) Joan. 4.—(l) Rom. 13.

dans Dieu, et a le principe de vie, aussi celui qui est hors de la charité, est hors de Dieu, et dans un état de mort et de damnation : *Qui non diligit manet in morte* (n) ; en un mot, vertu tellement nécessaire, que quand on en viendroit à opérer des miracles, à transporter les montagnes, à livrer son corps aux tourmens, aux tyrans, à la mort, si on n'a pas la charité, on n'est rien devant Dieu, où l'on n'est qu'un objet de colère, frappé de tous ses anathèmes, et exposé à toute la rigueur des vengeances : *charitatem autem non habeam, nihil sum* (o).

Avons-nous jamais bien compris ce que c'est que la charité chrétienne aux yeux de Dieu et dans les vues de la Foi ? Nous en connoissons à présent l'excellence toute divine ; nous en comprenons la nécessité absolue et indispensable. Il est temps de considérer quels en sont et en doivent être les caractères.

Les voici, pris sur le modèle de Jesus-Christ même, tracés de sa main, et comme scellés de son sang : *Diligite invicem, sicut dilexi vos.* Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même.

MEDITATION

Sur les Caractères de la Charité.

LA charité chrétienne, pour être véritable et sincère, doit avoir tous les caractères de cette charité surnaturelle dans son motif ;

charité universelle dans son objet; charité efficace dans ses œuvres : sans cela elle est inconnue à la Religion, et réprouvée de Dieu même.

Mon Dieu ! Dieu des miséricordes, dont le cœur n'est que douceur et que bonté, dont les entrailles ne sont que Charité et que tendresse, apprenez-moi à connoître et à pratiquer une vertu qui est la vertu propre de vos enfans.

PREMIER POINT.

Charité surnaturelle dans son motif : c'est-à-dire, qu'il faut aimer son prochain pour Dieu, et en vue de Dieu. On aime le prochain; mais souvent d'un amour naturel et par des motifs tout humains. De là, que de charités fausses, défectueuses, rejetées de Dieu !

On aime quelqu'un, parce qu'il a avec nous une certaine conformité d'humeur et de caractere; parce qu'il plaît, parce qu'il nous passe, parce qu'il nous fait du bien, parce qu'on en attend, et qu'il peut nous en faire. Ce n'est point aimer en Chrétien; un honnête Païen peut aimer ainsi, et porter jusques-là les sentimens de son cœur. Disciples de Jesus-Christ, soyons ses imitateurs, et prenons des sentimens plus dignes de lui. Comprenons la différence essentielle, l'intervalle immense [illegible] entre charité et sympathie, entre [illegible] inclination naturelle, entre [illegible] entre charité [illegible] et politique, entre [illegible]

liaison de chair et de sang. Soyons bien convaincus que jamais nous n'aimerons notre prochain en chrétiens, tant que dans le prochain nous aimerons autre chose que Dieu, et en vue de Dieu ; c'est-à-dire, tant que dans la personne du prochain, nous ne verrons pas la personne de Jesus-Christ même, de qui notre charité doit émaner comme de son principe, et à qui elle doit tendre comme à sa fin.

Vous nous avez aimés, adorable Sauveur ! mais comment, et de quel amour ? Vous nous avez aimés d'un amour tout surnaturel et divin. Nul motif ne vous intéresse pour nous que votre seule bonté et la gloire de votre Père céleste. C'est le divin modele que vous nous proposez ; et nous, bien éloignés de ce grand modele, souvent ou nous manquons de charité, ou nous n'avons qu'une charité toute humaine, toute naturelle, toute profane. Mille motifs indignes dégradent nos sentimens ; mille vues terrestres altèrent notre charité. Nous nous cherchons en tout, dans nos goûts, nos inclinations, nos intérêts ; vous n'entrez pour rien dans nos affections. Quelle récompense pouvons-nous en attendre ? Et ne devons-nous pas craindre vos châtimens ?

SECOND POINT.

Charité universelle dans son objet. Notre charité doit s'étendre à tous, sans exception

de si vaste, et en même-temps rien de si borné que le cœur humain. Il porte ses affections sur mille objets étrangers et souvent dangereux, et il les refuse aux objets qui devroient lui être chers et respectables. Dans les vues de la Religion, nous devrions considérer ce vaste univers comme la maison de Dieu, tous les hommes comme une grande famille, dont Dieu est le pere et dont nous sommes tous les enfans, et dès-lors nous aimer tous en Dieu, notre Pere commun. De là, quelle union dans les cœurs! quelle paix, quelle concorde régneroit dans le monde!

Mais qu'arrive-t-il, ô mon Dieu! c'est qu'on n'a qu'une charité resserrée, bornée à un certain nombre, à un certain choix de personnes; tout le reste devient étranger et indifférent.

On dit: mais comment aimer tout le monde? On a souvent à vivre avec des personnes si peu aimables, si peu raisonnables, remplies de tant de défauts. C'est un homme sauvage et inquiet, ou colere et emporté, ou bizarre et capricieux; le moyen de l'aimer, quand à peine on peut le supporter! C'est un mauvais caractere, un mauvais cœur, sans sentimens, sans retour; c'est une personne d'une humeur si pénible, si difficile, si extraordinaire: non, un Ange ne tiendroit pas avec elle. Que ne dit-on pas pour autoriser son manque de charité envers [illegible]

On ne demande pas pour le prochain une affection sensible, qui ne dépend pas de nous; mais une charité solide et réelle, qu'inspire la Religion. Dans ce sens, nous devons aimer notre prochain; et dans notre prochain, tous les hommes, malgré leurs défauts, leurs imperfections, leurs vices mêmes, comme Jesus-Christ nous a aimés, malgré nos miseres et nos défauts.

Voyons, considérons parmi tous les hommes; cherchons-en un qui ne soit pas l'ouvrage de Dieu, l'image de Dieu, le prix du sang d'un Dieu, et on nous permet de ne pas l'aimer; mais si tous sont en effet l'ouvrage de Dieu, et rachetés par le sang de Jesus-Christ, nous devons les aimer tous, sans excepter un seul; et s'il y en a un que nous excéptions, c'est Jesus Christ même que nous excéptons.

O mon Dieu! sur ce principe, que n'ai je pas à craindre et à me reprocher à l'égard de la charité! Puis-je même appeller de ce nom les sentimens que j'ai eus envers tant de personnes pour qui je n'ai que de l'indifférence et de l'insensibilité, peut-être de l'éloignement et de l'aversion? Je borne mon cœur à certaines personnes, les autres n'y ont point de part: vous les aimez, et elles me sont étrangeres; vous me les recommandez, et je les délaisse; vous m'ordonnez de les aimer, et je crois beaucoup faire de ne point les haïr. Est-ce donc là la charité dont vous me donnez un précepte si positif dans vos Ecritures, et si universel dans son étendue?

Dilatez mon cœur, ô mon Dieu ! ouvrez les entrailles de ma charité à tous les hommes, qui sont l'ouvrage de vos mains, l'objet de votre miséricorde, et le prix de votre sang adorable.

TROISIEME POINT.

Charité sur-tout efficace dans ses œuvres. Si la charité consistoit en paroles, jamais siècle si charitable que le nôtre; jamais tant de promesses, de démonstrations d'amitié, d'offres de service, de protestations d'attachement et de zele, en un mot, de charité apparente; et cependant le pauvre souffre, le malade gémit, l'affligé soupire. On le sait, on le voit, et on l'abandonne à son sort; et on dit qu'on aime son prochain, et qu'on a de la charité. Non, la charité ne consiste point dans les paroles, mais dans les effets. Il en est de la charité comme de la foi: sans les œuvres, foi morte, et charité morte.

Formons donc dans nous une charité bienfaisante, qui se montre par les effets, qui fasse parler non seulement les discours, mais les actions; non-seulement les offres, mais les services; et s'il le faut, les sacrifices. Ainsi Jesus-Christ nous a aimés: ainsi nous ordonne-t-il de nous aimer. Il y a des pauvres, secourons-les; il y a des malades, assistons-les; il y a des affligés, consolons-les; il y a des ignorans, instruisons-les; en un mot, il y a des misères, des besoins de miséricorde, pratiquons-les: c'est-là la charité véritable, et

Ayons une charité compatissante ; loin de nous ces cœurs durs, ces cœurs insensibles, ces cœurs dénaturés. Il faut, selon le grand modèle que présente saint Paul, gémir avec ceux qui gémissent, pleurer avec ceux qui pleurent, prendre part aux miseres des autres, y compatir et les soutenir : *Quis infirmatur, et ego non infirmor* (2) ?

Souvenons-nous que nous sommes Chrétiens et Disciples d'un Dieu souffrant et mourant pour nous. C'est aux pieds de la Croix que nous devons puiser nos sentimens et animer notre charité.

O charité, aimable et sublime vertu, que vous êtes précieuse aux yeux de Dieu ! mais que vous êtes peu connue parmi les hommes, peu pratiquée, même parmi les Chrétiens ! Vous devriez être le lien des cœurs, le centre de la paix ; et tous les jours les Chrétiens sont en butte aux divisions, aux dissensions, aux altercations, aux vivacités, aux colères, aux emportemens, aux ressentimens, aux animosités, aux rancunes. Les cœurs contre les cœurs, les parens contre les parens, les familles contre les familles, les états contre les états. O charité ! dans quelle contrée trouverez-vous un asile, si le christianisme même est une terre comme étrangere pour vous ? Tous les hommes devraient vivre en frères, comme enfans d'un pere commun, pour s'aider, s'édifier, se servir mutuellement ; et l'on [illegible]

les uns et les autres, et par-là même pour se damner et se perdre. La société troublée, l'union altérée, la robe de Jesus-Christ déchirée, tristes et funestes effets de la charité outragée et comme bannie.

Adorable Sauveur! étoit-ce pour cela que vous étiez venu sur la terre? Pere commun, vous vouliez porter tous vos enfans dans votre cœur. Charitable pasteur, vous vouliez réunir toutes vos brebis dans un même bercail. Divine victime, vous vous étiez immolé, dévoué à la mort pour nous donner à tous la vie de la charité, la vie de la grace. Que nous sommes éloignés de vos vues! à ces sentimens pouvez-vous nous reconnoître pour vos enfans?

Hommes formés à l'image d'un Dieu, aimons-nous les uns les autres, mais aimons-nous sincèrement et de cœur. Que les sentimens en disent plus que tous les discours. Aimons-nous efficacement, et témoignons dans les occasions notre amour par les œuvres. Aimons-nous universellement, et ne faisons point d'odieuse acception de personnes. Chrétiens, enfans de Dieu, aimons-nous dans le cœur du Pere commun. Ne vivons pas entre nous comme étrangers, comme ennemis, comme ennemis sur la terre, dans les divisions, les dissensions, les haines, les dehors, sur l'autel, à ceux qui ne connoissent pas le royaume de Dieu. [illegible] comme Jesus-Christ nous a [illegible] les Saints s'aimeront [illegible] à nous aimer, à nous chérir

à jamais dans Dieu, aimons-nous dès-à-présent pour lui et dans lui.

Aimons-nous en ce monde, pour nous aimer à jamais dans l'autre.

PRIERE.

TELS sont, ô mon Dieu! les sentimens que je prendrai désormais envers mon prochain. Allumez le feu de cette charité dans mon cœur, et consacrez-en par votre grace toutes les affections.

PRATIQUES.

1°. PROMETTRE à Dieu de ne jamais dire et laisser volontairement échapper aucune parole qui puisse blesser et affliger le prochain.

2°. Quand on dira ou fera quelque chose qui nous afflige et nous blesse, ne jamais nous plaindre; mais ignorer et laisser tout tomber.

3°. Aimer à rendre service aux autres, quand on le peut. N'attendre pas même qu'on nous le demande, mais prévenir et aller au-devant, sur-tout envers les personnes de qui nous avons quelque sujet de nous plaindre.

4°. Nous corriger des défauts qui peuvent être un sujet d'inquiétude et de peine pour les autres, et plus encore un sujet de mauvaise édification et de mauvais exemple.

5°. Nous souvenir toujours que Jésus-Christ a vécu dans la pauvreté, du travail de ses mains, et a été [illegible]

Enfin, rappeller souvent ce que nous a-vous dit ; que comme la charité est le caractere des Elus et des enfans de Dieu, le manque de charité est une des plus grandes marques de réprobation.

VINGT-UNIEME LECTURE,

Sur la passion dominante.

Nous avons tous des passions qui nous dominent et nous tyrannisent. Nos affections dégénerent souvent en passions. Dieu nous avoit donné des sentimens pour en former des vertus, et ces sentimens, nous les tournons en passions. Chacun de nous a la racine et le germe de toutes les passions dans son cœur.

Parmi ces passions différentes et multipliées, il y en a une qui domine sur toutes les autres, qui plus vive, plus forte, plus violente, plus impérieuse, les agite, les remue, comme autant de ressorts qu'elle fait agir ; et par elles, devient dans nous comme l'ame et le mobile de tout. Cette passion est proprement ce qui forme notre caractere, notre penchant, notre portrait, si la grace ne vient en secours pour nous réformer.

Cette passion est différente dans les différentes personnes, selon la différence [illegible]

partagés comme les talens. Chacun éprouve une différente domination de passions, mais chacun est dominé par quelqu'une, plus ou moins forte, plus ou moins violente, mais toujours dominante et toujours passion. Or, parmi toutes ces passions différentes, généralement en tous, quelle est la passion dominante de chacun en particulier ? Jugez-en par ces différens portraits, auxquels vous pourrez peut-être reconnoître la vôtre.

Passion dominante : dans les uns, c'est l'ambition. Une ame est-elle atteinte de cette passion ? elle ne pense qu'à s'avancer, se distinguer, s'élever sur les autres. Projets de grandeur, d'établissement, de fortune ; et de-là, dans les ambitieux, cette détestable enflure de cœur et d'esprit, ces airs orgueilleux, ces airs fastueux ; jamais contens de ce qu'ils sont, voulant toujours être et paroître ce qu'ils ne sont pas.

Passion dominante : dans les autres, c'est la colère qui les transporte ; c'est un feu qui éclate en toute occasion : ce sont de fréquentes et impétueuses saillies d'un naturel ardent et violent ; ce sont des emportemens qui, comme autant de vives flammes, s'élèvent à chaque instant, et sont prêts à exciter l'incendie ; au moindre sujet, à la moindre parole, l'on entend gronder la foudre, et [illegible] éclater.

[illegible] dominante : dans celui-ci, c'est un [illegible] à la médisance, à critiquer [illegible] les autres.

qui répand le fiel et l'enertume à torrens; qui déchire impitoyablement la réputation, qui va recueillir les bruits, les événemens d'une Ville, pour les porter dans les assemblées, et en assaisonner les conversations. Le vrai, le faux; le certain, le douteux; l'absent, le présent; l'ami, l'ennemi, rien ne sera couvert, tout sera présenté sous les couleurs malignes de la médisance, peut-être sous les noirceurs de la calomnie.

Passion dominante: dans celui-ci, c'est un fond d'indolence, de paresse, de négligence, que rien ne sauroit animer et tirer de sa léthargie. Plongé dans le sein de cette indolence, on ne fait rien, on ne s'occupe de rien, on n'est capable de rien; les jours, les semaines se passent, sans qu'on sache à quoi et comment; toujours projettant et jamais n'exécutant; toujours commençant sans finir jamais. Cependant on néglige tous les devoirs d'un état; on laisse des enfans sans éducation, des domestiques sans règle, des affaires, tout, une famille en désordre; est-ce vivre que de vivre ainsi, presque sans action, sans sentiment et sans ame?

Combien d'autres différentes passions qui dominent les différentes personnes! Un vil intérêt, qui dégrade le cœur; un fond d'amour-propre, qui se cherche dans tout; une fausse démangeaison de parler, qui ne [illegible] une ambition [illegible] qui ne pense de tout; une [illegible] humain, qui rend [illegible]

hommes. Qu'est-ce que tout cela ? qu'un triste et funeste assemblage de défauts, de vices, de passions, qui se réunissent et marchent sous les étendards de la passion dominante.

Telles et plus multipliées encore sont les différentes passions qui dominent et tyrannisent le cœur. Rien de si difficile que de connoître qu'elle est en particulier dans chacun celle qui le domine ; parce que cette passion ingénieuse se cache, se déguise en mille manières, et sous mille voiles, quelquefois même sous le voile du bien et l'apparence de la vertu.

Cette personne vaine, ambitieuse, dominée par un désir secret de paroître, se le dissimule, parce qu'elle entre dans toutes les bonnes œuvres, et ne voit pas qu'elle en nourrit son orgueil et sa vanité. Celle qui entretient des liaisons suspectes et dangereuses, ne s'en défie pas, parce que d'ailleurs elle sent son cœur porté au bien, et qu'elle a une inclination comme naturelle à la piété. Celle qui est impatiente et colère, se rassure, parce qu'elle se sent de l'ardeur et du zèle pour le bien. Celle qui est lâche et paresseuse, ne se croit pas coupable, parce que d'ailleurs pacifique et tranquille, elle fait du bien à plusieurs, et en dit de tous. Ainsi jette-t-on un voile trompeur sur la passion dominante ; ainsi, sous le nuage d'un bien apparent qui éblouit, couvre-t-on le danger d'un mal réel qui domine.

Arrive-t-il que même que quelq

on craint de trop s'éclaircir et de connoître une passion, de peur d'être obligé, en la connoissant, de s'armer contre elle ? Non, je ne crains pas de le dire, s'il est difficile de saisir les traits du visage, peut-être l'est-il encore plus de saisir ceux du cœur ; et à l'exception de certaines passions si visibles et marquées à des traits si frappans qu'on ne peut les dissimuler ni à soi, ni aux autres ; hors de-là, dis-je, rien de si aisé, rien de si ordinaire que de se tromper soi-même, et de se déguiser sa passion dominante.

Voulez vous donc la découvrir, et discerner un ennemi qu'il vous importe tant de ne pas méconnoître ? Ecoutez, dit Saint Chrisostôme, ô vous qui désirez vous mettre en garde contre l'ennemi le plus rusé, le plus subtil, le plus dangéreux, caché dans votre propre cœur ; voici à quelles marques vous pourrez le connoître et le distinguer. La passion dominante est, 1°. celle qui est le principe et la source la plus ordinaire de vos fautes et de vos autres péchés.

2°. Celle qui trouble d'avantage la paix de votre ame, et sur laquelle vous avez plus de recours et plus de remords.

3°. Celle qui est la matiere la plus ordinaire de vos confessions, et qui y revient plus souvent.

4°. Celle qui vous cause plus de combats, et au combat de laquelle vous avez plus de répugnance.

5°. Celle qui entre d'ordinaire dans tous

tes vos actions, vos délibérations, vos vues, vos projets.

6°. Celle, en un mot, qui est plus importune, plus impérieuse, plus intraitable, plus enracinée; le dirai-je? qui est plus chere à votre cœur? et si on touche à ce point, on vous touche à l'endroit sensible. Voilà la passion dominante.

Considérez donc, et voyez: parmi les passions de votre cœur, y en a-t-il quelqu'une qui ait ces caracteres? Un seul vous l'annonce; mais si toutes ces marques concourent et se réunissent, la connoissance est parfaite: voilà l'ennemi, il est connu: mais il ne suffit pas de le connoître, il faut le combattre. Armez vous donc contre lui, et ne différez pas, de peur qu'il ne prenne de nouvelles forces, et que vous ne soyez plus en état de le dominer, après qu'il vous aura si impérieusement dominé lui-même.

MEDITATION

Sur le même sujet.

C'Est une grace bien grande que vous faites à une ame, ô mon Dieu! de lui faire connoître sa passion dominante. Mais la passion dominante une fois connue, c'est pour elle une [illegible] nécessité absolue et indispensable de la combattre; parce que si on ne la combat pas, elle deviendra infailliblement pour [illegible] la source funeste des plus grands [illegible], c'est-à-dire, une source de péché

vait, source d'aveuglement, une source de réprobation.

Mon Dieu, armez mon courage contre un ennemi si dangereux, et contre lequel je reconnois toute ma foiblesse. Comme ce n'est que par les lumieres de votre grace que je puis le connoître, ce n'est aussi que par le secours de votre grace que je puis le vaincre et en triompher.

PREMIER POINT.

Passion dominante, source de péchés. La passion dominante se forme par une suite d'actes réitérés de péchés multipliés, entassés les uns sur les autres; et une fois formée elle devient à son tour une source encore plus funeste de nouveaux péchés. Eh! qui pourroit exprimer de combien de crimes, de désordres, d'excès, une passion qui domine et qui anime toutes les autres passions, peut devenir, et devient toujours le principe et la cause? Péchés dans les pensés qu'elle inspire; péchés dans les désirs qu'elle conçoit; péchés dans les projets qu'elle forme; péchés dans toutes les actions, dans toute la conduite, dans tout le détail de la vie, qu'elle infecte de son funeste poison. Un seul exemple les renferme tous, méditons-le; et en [illegible] tremblons pour nous-mêmes.

[illegible] étoit sage, et le plus sage des hommes, [illegible] éclatoit au-dessus de tous ceux [illegible], dont il étoit le modèle, l'admiration [illegible], le prodige; mais [illegible]

malheureusement laissé dominer son cœur par une passion, à quels crimes, à quels excès, à quels désordres ne le conduit-elle pas? Salomon devenu tout à la fois infidele, ingrat, voluptueux, impie, idolâtre; quelles horreurs! ô mon Dieu! infidele, il oublie ses promesses si saintes, si solemnelles, si souvent réitérées aux pieds de vos autels; ingrat, il abuse de tous vos dons, et les tourne contre son propre bienfaiteur; voluptueux, il se précipite dans tous les excès d'une passion honteuse, qui ne connoit plus, ni bornes, ni frein; impie, il semble fouler aux pieds les grandes et sublimes maximes de piété et de religion qu'il avoit annoncées; idolâtre, il en vient au point de se prosterner devant les faux Dieux, de profaner son encens, en l'offrant à l'abomination des Idoles, sur leurs Autels sacrileges. Quelle a été la cause qui l'a précipité dans tous ces abymes? Une passion qui le domine, dont il n'a pas arrêté les progrès, dont il n'a pas été assez maître dans les suites. Esclave d'une passion dominante et funeste, faut il s'étonner qu'il soit esclave de tous les vices, et qu'il se livre à tous leurs excès?

Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! et l'homme le plus sage, s'il se livre à l'impiété, à la tyrannie d'une passion, et sur-tout d'une passion dominante? Hélas! je ne l'ai que trop éprouvé: et où ne m'a pas conduit une malheureuse passion? Je ne puis y penser sans gémir, sans rougir. Quand on est dans [illegible] état, que devient la raison avec [illegible]

ses lumieres? que devient la foi avec tous ses sentimens?

SECOND POINT.

Passion dominante, source de péchés; bientôt elle deviendra une source d'aveuglement. En général, point de nuage si épais que celui des passions, et parmi ces passions, point de nuage si affreux que celui d'une passion dominante. Tant qu'on est dégagé des passions, on a des yeux, on y voit; mais la passion regne-t-elle dans l'ame, on ne voit plus, tout est obscurci, on s'aveugle, on s'égare, on se perd. La passion dominante met comme un bandeau sur les yeux: par mille fausses maximes, mille faux préjugés qu'elle forme, elle jette un voile épais, à la faveur duquel elle se cache: et dans le fond des ténebres qu'elle répand, elle devient la source funeste de toutes les erreurs, de toutes les illusions, de tous les égaremens de notre raison, de notre conduite, de nos sentimens. Elle égare l'esprit, elle pervertit la volonté, elle séduit le cœur, elle renverse tout ordre dans l'homme; elle ne lui permet plus de juger que sur ses fausses lumieres, et d'agir que par son impression séduisante; elle ne voit plus qu'à travers l'épaisseur d'une obscurité ténébreuse; et une fois plongé dans la profondeur et la noirceur de cette obscurité, on ne sauroit exprimer à quels excès d'aveuglement on se porte. La passion dominante fait plus encore, ô mon Dieu! non-seulement elle

aveugle dans le crime, mais elle y rassure, elle y autorise. L'homme passionné manque-t-il jamais de prétextes pour s'autoriser dans sa passion? Le vindicatif manque-t-il de raisons pour se livrer à sa vengeance? L'envieux n'a-t-il pas toujours des prétextes pour justifier son envie? Le médisant n'est-il pas toujours ingénieux à excuser ses médisances? Tout coupable, en un mot, ne rejette-il pas des nuages ou des couleurs pour cacher ou colorer sa conduite? Dans ce fonds d'erreurs, d'illusion, de passions, on a cependant de temps en temps des peines, des doutes et des retours. Ce bien que je possede est-il légitime? Ce moyen que je prends est-il permis? cette liaison avec cette personne n'est-elle point dangereuse? Cette froideur envers cet homme, ce parent, n'a-t-elle rien qui blesse la charité? Ces confessions sont-elles sinceres? Sur mille choses on a des peines et des retours; mais bientôt la passion dominante, casuiste aveugle, décide tout: ces doutes ne sont que scrupules, ces peines ne sont que fausses délicatesses, ces retours sont sans fondement. On se rassure, on se calme, c'est-à-dire, on s'aveugle. Que si la passion dominante ne peut absolument décider en sa faveur, et tranquilliser sur les doutes, du moins elle détourne l'esprit de ce qui pourroit l'éclairer sur ses devoirs, et le ramener de ses illusions; elle ne laisse appercevoir que ce qui peut la favoriser. Ainsi, ô mon Dieu! ainsi se jette-t-on dans l'illusion; ainsi vit-on dans l'erreur; ainsi s'expose-t-on à mourir dans l'a-

veuglement, et à consommer sa réprobation.

TROISIEME POINT.

C'est ici le comble de tous les malheurs. Séduit, aveuglé, captivé jusqu'au bout par la passion dominante, ou l'on ne fera point de pénitence, ou l'on ne fera qu'une fausse pénitence. En faut-il d'avantage pour mourir en impénitent et en réprouvé ? Oui, il est à craindre qu'on ne fasse point de pénitence ; parce que par aveuglement d'esprit, on se flattera jusqu'au bout, on espérera toujours avoir le temps de se convertir, on renvera, on différera ; on sera surpris, et on mourra dans son péché.

Parce que, par attachement de cœur, on craindra de rompre les liens funestes qu'on avoit formés ; on restera comme asservi, enchaîné jusqu'au dernier soupir ; et ce dernier soupir même se portera, peut-être encore vers le coupable objet de cette malheureuse passion.

Parce que, par un triste, mais redoutable jugement de Dieu, la grace qu'on aura si souvent rejetée, s'éloignera, se retirera ; ce flambeau céleste ne jetera que quelques foibles lueurs, qui alarmeront et ne convertiront pas.

Parce que le chemin, par une suite d'illusions et de séductions, continuera à tenter et à assaillir le pécheur, en lui présentant sans cesse les images funestes des objets qui l'avoient occupé durant la vie.

et qui l'occuperont encore en mourant. Peut-être aussi que la violence de la douleur et de la maladie du corps, le mettra hors d'état de penser à la déplorable situation de son ame; et, qu'incapable de réfléchir, de rentrer en lui-même, il succombera à la violence de cette douleur. Les sens affoiblis, l'esprit accablé, le corps languissant, quel moyen de penser à la grande affaire qui demande tout l'homme, quand l'homme n'est presque plus qu'un cadavre?

Peut-être même, pour comble de malheur et de punition, n'aura-t-il ni le temps, ni le moment de penser à lui, que quelque accident funeste et imprévu viendra subitement le frapper; et qu'ainsi frappé tout-à-coup de la main de Dieu, il sera transporté, enlevé de ce monde, sans avoir eu le moyen de penser qu'il y en a un autre. Que s'il a le temps, la liberté de penser et de réfléchir, n'arrivera-t-il pas, à la vue de tous les excès, de tous les désordres, de tous les crimes, où cette malheureuse passion dominante l'aura conduit, que, frappé de son état et de ses horreurs, il entrera dans quelque funeste désespoir, et, comme un autre Caïn, il se dira à lui-même: non, mon iniquité est trop grande, et Dieu est trop juste pour m'en accorder le pardon. Je suis perdu, je suis damné, il n'est plus de miséricorde pour moi: *Major est iniquitas mea* (a). Mais, en supposant même qu'il ait le temps, la grace, la liberté d'esprit, la pensée de se convertir, de faire pé-

(a) Gen. 4.

tence, de revenir à Dieu, cette Pénitence sera-t-elle véritable? ce retour sera-t-il sincere? et n'arrivera-t-il pas, par un dernier et plus redoutable effet de la passion qui le domine et qui l'aveugle, qu'il croira faire une pénitence sincere, et qu'il ne fera qu'une pénitence fausse, apparente, défectueuse? Hélas! dans ces derniers momens de douleurs et d'accablement, est-il si aisé de revenir à vous, ô mon Dieu! de changer tout-à-coup la disposition d'un cœur; de former de nouvelles affections, après des affections si invétérées; de dominer entiérement une passion, qui jusqu'alors avoit si impérieusement dominé? est-il si facile, sur des ruines si affreuses, d'élever un édifice saint et sacré? n'est il pas à craindre que cette pénitence ne soit défectueuse, et cette conversion ne soit qu'apparente; que la crainte, la frayeur, le respect humain, la nécessité, la bienséance, les sollicitations extérieures n'y aient plus de part que la grace et une véritable douleur; et qu'enfin cette pénitence extérieure et édifiante aux yeux des hommes, qui ne voient que les apparences, ne soit qu'une impénitence réelle et consommée à vos yeux, qui sondent le cœur.

Il étoit juste, ô mon Dieu! que cette passion qui avoit fait le crime de l'homme pécheur durant sa vie, vint encore en terminer le déplorable cours. O passion dominante! que tu es funeste! mais! ô jugemens de Dieu! que vous êtes redoutable! Et cette passion,

je me suis livré à sa tyrannie ; et ce jugement, je me suis exposé à en subir les rigueurs. O mon Dieu ! quelles larmes assez abondantes pourrai je jamais verser sur mon crime et sur mon malheur !

REFLEXIONS ET PRATIQUE.

1°. REgardez la passion dominante comme le plus grand ennemi que vous ayiez en ce monde, et celui qu'il faut combattre avec plus d'ardeur.

2°. Quoique vous la combattiez constamment, soyez persuadé qu'elle ne mourra entiérement qu'avec vous.

3°. Soyez assuré que si vous venez malheureusement à vous damner, ce sera cette funeste passion qui vous damnera.

4°. Faites-vous une loi inviolable de vous faire, chaque jour, quelque violence sur cette passion.

5°. Imposez-vous quelque pénitence toutes les fois que vous vous surprendrez avoir manqué en ce point.

6°. Ayez un grand soin de réprimer ses premiers mouvemens, dès que vous vous en apercevrez.

7°. Offrez de temps en temps quelque communion, pour demander à Dieu la grace de vaincre cette passion.

8°. Faites de fréquens examens sur vous-mêmes, et sur les effets que cette passion produit en vous.

PRIERE.

PRESERVEZ-moi, ô mon Dieu! d'un malheur qui conduit si infailliblement au dernier des malheurs. Ne me livrez pas au déréglement des passions de mon cœur, et sur-tout à l'empire et aux excès d'une passion dominante : *Ne tradas me desiderio meo peccatori* (b). J'en vois tous les dangers et tous les excès; j'en crains souverainement toutes les suites et tous les malheurs. Elle flatte, mais elle aveugle, mais elle perd. Mille démons qui obséderoient le corps seroient moins à craindre qu'une seule passion qui domine le cœur. Ce n'est pas assez pour moi, ô mon Dieu! de connoître un ennemi si dangereux; donnez-moi la grace et la force de le combattre généreusement, et de le déraciner entiérement. Que désormais je n'aie plus d'autre passion que celle de vous servir, de vous aimer, de vous consacrer tous les sentimens de mon cœur. Heureux, que vous daigniez encore le recevoir, après qu'il a été si long-temps profané par le déréglement des passions.

CONSIDERATION

SUR LES VOIES DE DIEU,

Dans la conduite des Ames.

TOUTES les voies du Seigneur, disoit le Prophête, ne sont que miséricorde et

(b) Psal. 139.

que vérité : *universæ viæ Domini misericordia et veritas* (a) ; aussi le même Prophète demandoit-il instamment à Dieu de lui faire connoître la sainteté de ses voies : *Vias tuas, Domine, demonstra mihi* (b). Faisons la même priere ; si Dieu daigne l'exaucer, ce sera une grace qui deviendra pour nous la source de mille autres graces.

1°. Rien de si grand, de si saint, de si admirable que les voies de Dieu sur les ames, et le chemin par lequel il les conduit pour les faire arriver à leur fin.

Admirables par leur sainteté ; la sainteté même de Dieu en est le principe, le modele et le terme.

Admirables par leur sublimité ; qu'elles sont élevées ! qu'elles sont ineffables ! autant que le Ciel est élevé au-dessus de la terre, autant les voies de Dieu sont-elles élevées au-dessus de celles des hommes.

Admirables par leur incompréhensibilité ; Dieu seul peut en concevoir la hauteur, la profondeur, l'étendue.

Admirables par la variété ; Dieu a une infinité de voies différentes pour conduire les ames, les conduisant néanmoins toutes au même terme, faisant admirer en cela l'abondance et la variété de ses dons.

Admirables par les graces qu'elles attirent par les effets qu'elles produisent, par les délices qu'elles renferment, par les prodiges qu'elles operent. Ah ! si on pouvoit voir ce que Dieu opere et produit dans une ame ! non, je ne

(a) *Psal.* 24. (b) *Ibid.*

crains pas de le dire ; Dieu est grand dans la beauté, l'ordre, la magnificence de ce monde visible ; mais il est encore plus grand et plus adorable dans la conduite d'une ame, que dans la conduite de cet univers.

2°. Parmi les voies générales de Dieu sur les ames, chaque ame en particulier a la sienne, par la quelle Dieu veut la conduire, et et dans laquelle elle doit marcher pour aller au Ciel : c'est la trace qui est marquée, c'est le chemin qui lui est ouvert ; chacun a la sienne : l'un est conduit par celui-ci, l'autre par celui-là. La grace, à l'entrée de ces voies différentes, appelle les ames, et leur fait entendre sa voix : venez et marchez, voici le chemin que vous devez prendre ; Dieu vous attend au terme ; dans tout autre vous risquez de vous égarer.

Si une ame entre dans cette voie ; si elle a le bonheur de la suivre, et d'y marcher fidellement, qu'elles graces abondantes lui sont préparées ! à quelle sublimité des vertus ne sera-t-elle pas élevée ! quels progès dans les voies de la sainteté ne fera-t-elle pas ! à quel degré de gloire n'est-elle pas destinée ! Rien de si constant, comme rien de si consolant ; si une ame est fidelle à suivre l'attrait, à marcher dans la voie que Dieu lui a marquée, elle avancera plus dans un jour par ce chemin que par toutes les autres pratiques d'oraison, de mortification, de zèle, de pénitence, durant les années entières.

3°. Par une raison toute contraire, que [illegible] malheur, si elle vient à [illegible]

quer la voie qui lui est destinée, et à s'éloigner du chemin qui doit la conduire ! Combien d'ames, cependant, ont ce malheur, et mettent des obstacles aux desseins de Dieu sur elles ! Quoi donc ! qu'il soit vrai de le dire, qu'il y a des ames dont toute la vie est une espece de combat contre Dieu, une résistance continuelle à sa grace, une opposition constante à tous ses desseins ! Toute leur vie Dieu est à la porte de leur cœur, sans que jamais il y trouve entrée : il les appelle, il les sollicite, il les presse ; il n'a pour elles que bonté, que tendresse, et il ne trouve dans elles qu'oppositions et que resistances.

Dieu avoit sur certaines ames les plus grands desseins, si elles eussent marché dans la voie qu'il leur avoit marquée : telle ame, selon les vues de Dieu, devoit vivre dans un recueillement continuel, dans la retraite, le silence et l'esprit intérieur ; Dieu l'avoit choisie pour en faire son temple, son sanctuaire, et cependant toute sa vie se passe dans la dissipation, dans l'illusion, dans la vanité, les inutilités, les curiosités ; toute sa vie elle constriste l'Esprit de Dieu.

Telle autre, dans les vues de Dieu devoit marcher dans les voies du renoncement, de la mortification de ses sens, de la mort à elle même et à tout ; elle devoit exprimer dans elle une image vivante de Jesus-Christ crucifié, et présenter les traits et la ressemblance de l'homme de douleur : telle étoit sa voie ; Dieu la lui auroit adoucie par l'attrait de ses graces ; pour cela Dieu l'avoit choisie ; et

par une voie toute contraire, elle s'écoute, elle se suit, elle se satisfait en tout, ne se contraint, ne se gêne en rien; elle se livre à ses inclinations, à ses goûts, et cela malgré la voix de la grace, le témoignage de sa conscience, contre les lumieres de Dieu. Quel état! quel malheur pour elle! quel éloignement de la voie de Dieu!

Telle autre, dans les desseins de la providence, étoit appellé à un détachement absolu de tout; dénuement de cœur, dégagement d'affections, séparation intérieure d'amis, de connoissances, de liaisons; elle seule, et Dieu seul; telle étoit sa voie; et cependant cette ame forme des amitiés, des attaches, des liaisons. Rien peut-être en cela d'absolument criminel; mais toujours attaches, amusemens, occupations et partage de cœur. Depuis longtemps Dieu lui demande ce sacrifice, il ne lui parle et ne lui fait entendre que détachement, éloignement, solitude, séparation: elle l'entend, elle le voit, elle se le dit, et malgré cela elle résiste, elle refuse le sacrifice; elle persiste dans les liaisons et dans les attaches. Qu'est-ce que cet état? Rien que d'innocent peut être aux yeux ordinaires, mais état terrible aux yeux d'un Dieu jaloux. Il vouloit votre cœur; il vouloit être à vous, et que vous fussiez tout à lui: pour tel autre il y auroit moins de danger; pour vous il y a tout à craindre: en négligeant votre perfection, vous mettez en danger votre salut éternel.

Telle autre, dans les vues de Dieu, et

selon l'attrait de la grace, étoit appellée à une dépendance totale, et à un saint abandon entre les mains de Dieu : docilité, soumission, conformité entiere à ses volontés adorables : et toute sa vie elle fait sa volonté, elle suit ses vues : elle dispose d'elle-même : elle se forme le plan et le système de sa conduite ; c'est-à-dire, toute sa vie elle résiste à Dieu, elle se soustrait au domaine de Dieu, elle s'arrache à la Providence, elle se rend arbitre de son sort. Ame infidelle, comment osez-vous vivre dans cet état ? comment ne craignez-vous pas d'y mourir ? ce seroit mourir hors des voies de Dieu. Il vous en avoit tracé une, vous l'avez manquée : celle que vous suivez, où peut-elle vous conduire ? quelques pas que vous aurez peut être faits sur des fleurs, et à la fin de la course, un abyme funeste : juste, mais terrible punition de vos résistances !

Ce n'est pas que ces ames, en s'écartant ainsi des desseins de Dieu, et en se soustrayant à ses vues, soient tranquilles dans leur opposition et leur résistance : que de doutes, que de peine que de remords n'ont-elles pas à essuyer ! en vain cette ame veut-elle s'enfuir devant Dieu, et se soustraire à ses justes reproches, Dieu la poursuit partout, et ne lui laisse point goûter le fruit de ses résistances ; souvent même elle est forcée de se dire à elle-même : je sens que je resiste à Dieu, que je ne suis pas ce que je devrois être. Quel aveu ! et un jour quelle condamnation !

En quoi consiste donc le malheur de cette ame, le danger, l'illusion, le crime de son état, si elle y persiste et y meurt ? Le voici : malheureuse par les infidélités et les péchés qu'elle commet ; malheureuse par les remords de conscience dont elle est déchirée ; malheureuse par les dangers où elle s'expose ; malheureuse par les graces dont elle abuse ; malheureuse par les alarmes et les terreurs qu'elle se prépare à la mort ; malheureuse par le Jugement redoutable qu'elle en subira ; malheureuse enfin par les illusions où elle vit dans le temps, et par les regrets dont l'éternité sera peut-être suivie.

4°. Mais enfin le mal est-il sans remede ? et une ame une fois sortie des voies de Dieu, n'a-t-elle plus le moyen d'y rentrer ? Il en est deux ; le regret sincere du passé, et un abandon absolu pour l'avenir entre les mains de Dieu.

Regret intérieur qui afflige, qui pénetre, qui brise le cœur, si souvent, si long temps, si volontairement infidele envers Dieu : s'il a été rebelle à la grace, qu'il se rende docile aux remords.

Regret universel de tant d'oppositions aux desseins de Dieu, de tant de résistances à la grace, de tant de lumieres éteintes, de tant de remords étouffés, de tant de fautes accumulées, de tant d'égaremens dans la voie.

Regret constant, qui dure autant que la vie ame infidelle ! gémissez, ne vous consolez jamais d'avoir si long-temps été op-

posée à Dieu, d'avoir résisté à Dieu, combattu contre Dieu.

Regret vif et amer, proportionné à la grandeur des infidélités et des résistances.

Le regret, voilà l'appareil à la plaie du passé ; mais pour l'avenir, un abandon total et sans réserve entre les mains de Dieu, une docilité inviolable à sa voix, une fidélité constante à marcher dans la voie qui vous est ouverte. Assez long-temps vous avez résisté ; vous vous êtes égarée, désormais laissez-vous conduire ; contentez-vous de marcher ; abandonnez-vous entre les mains de Dieu, et laissez-le maître de votre sort.

A ce prix et dans ces sentimens, vous rentrerez dans les voies de Dieu, dans la grace de Dieu, dans le cœur de Dieu. Dieu des miséricordes, il est assez bon pour oublier le passé ; pour vous recevoir encore, comme si vous ne l'aviez jamais quitté ; pour vous aimer, comme si vous ne lui aviez jamais déplu ; pour vous conduire, comme si vous ne vous étiez jamais égarée. Adorez sa bonté, rendez-lui graces de ce qu'il a bien voulu vous rappeller dans la voie ; priez-le de vous y soutenir : marchez y fidellement, généreusement, constamment ; vous aurez encore le bonheur d'arriver au terme.

VINGT-DEUXIEME LECTURE.

Sur le respect humain.

LE respect humain est un bas sentiment de l'ame qui la fait agir contre les lumières de sa conscience ; c'est une crainte lâche, qui empêche de pratiquer le bien, et qui fait commettre le mal, de peur de déplaire aux hommes, ou dans la vue de leur plaire ; c'est une foiblesse indigne, qui fait trahir les sentimens naturels qu'on approuve, pour suivre des sentimens étrangers qu'on condamne ; c'est une dépendance servile, qui fait ramper devant les hommes, dans la crainte de s'attirer leur censure.

Selon cette idée, est-ce assez de dire que le respect humain déshonore la raison ? Ne faut-il pas ajouter qu'il est l'opprobre de la Religion, puisqu'il est tout à la fois une servitude honteuse dans elle-même, dans son principe, dans son objet, dans son étendue ? O ame chrétienne ! ame immortelle ! rougissez d'un pareil avilissement, qui fait rougir votre Religion elle-même. *Erubesce, Sidon* (a).

Servitude honteuse dans elle-même : quoi de plus servile, et par là même de plus honteux que de se rendre dépendant et esclave des autres ; de ne régler ses vues et ses actions que par les vues et les démarches des autres ; de penser, de parler, de juger, non selon ses vues et ses lumières, mais selon les vues et les lumières, disons mieux, selon les

(a) Isaïe, 23.

idées et les caprices des autres ; d'approuver le bien, et de n'oser le faire ; de condamner le mal et de s'y laisser entraîner ; de voir ses obligations, de n'oser les remplir ; de n'avoir presque plus par soi-même, ni pensée, ni lumières, ni raison, ni sentimens, ni liberté, ou de n'avoir des lumières que pour s'aveugler ; de raison, que pour la sacrifier ; des sentimens, que pour les dégrader ; de liberté, que pour l'immoler ? S'il y a des esclaves dans le monde, en est-il de plus indignes et de plus méprisables.

Servitude honteuse dans son principe : car d'où peut venir le respect humain, que d'une indigne foiblesse d'esprit, ou d'une bassesse de cœur encore plus indigne ? Ah ! si on avoit cette fermeté d'ame, cette noblesse de sentimens qu'inspire la raison, et plus encore la Religion, en viendroit on à ces excès de foiblesse et de lâcheté ? et quand le monde voudroit nous assujettir et nous dominer, ne s'écrieroit-on pas avec la noble générosité de l'Apôtre : *Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer* (b) ? Monde injuste ! qu'importe que vous m'accusiez ou m'approuviez. Ce n'est point à votre tribunal que je dois être jugé, c'est du souverain Juge que j'attends l'équité de mon jugement. Pour vous, bien souvent c'est préjugé, c'est prévention, c'est illusion, c'est erreur : balance trompeuse ! jamais tu ne seras la règle de mes sentimens, ni le mobile de ma conduite. Ainsi parleroit, ainsi penseroit un esprit libre,

(b) 1. Cor. 4.

une ame qui sait sentir sa grandeur : et en parlant, et en pensant ainsi, elle se rendroit estimable et respectable au monde lui même ; car le monde, tout dépravé qu'il est, sait assez ce qu'il doit en penser. Mais ces ames lâches que le monde réprouve ; Chrétiens à deux faces, que le siècle déteste ; soldats ambigus, qui ne sont ni à Dieu ni au monde, quelle idée le monde même en a-t-il ? et de quel œil les regarde-t-il ?

Bassesse de cœur. Soumis à Dieu, parce qu'il est votre Souverain ; engagé à lui, parce qu'il est votre Rédempteur ; à tous les titres vous lui appartenez, comme son ouvrage, son héritage, ses disciples, ses enfans ; et par tous ces titres il vous a élevés à la qualité glorieuse, à la sainte liberté des enfans de Dieu, au dessus du monde, à une généreuse indépendance du monde : placés si haut par la main de Dieu, vous descendez de ce rang sublime, vous profanez cette qualité éminente, et au lieu de vous armer de courage, de vous déclarer hautement pour lui, vous le trahissez, vous vous dépouillez de cette liberté glorieuse qui vous a été acquise par les soins, les travaux, les mérites et le Sang même d'un Dieu, et cela pour ramper devant des idoles. Les esclaves les plus indignes sont-ils plus esclaves que vous ?

Servitude honteuse dans son objet. Car enfin, il y a certains points dans lesquels on pourroit peut-être se prêter. Il en est où une condescendance, par déférence, ou pour [illegible] quelque chose aux autres, pren-

dre quelque chose sur soi. Je dis plus, il y a des choses où la servitude paroît tolérable. Il y en a où elle est raisonnable. Mais dans ce qui intéresse la Religion, la foi, la conscience, le salut, c'est à-dire, dans les choses où il est si nécessaire d'être libre, et si indigne de ne l'être pas, où Dieu lui même respecte notre liberté; en cela même la dégrader, la déshonorer, l'avilir et la perdre, n'est-ce pas là porter la honte et l'opprobre à son comble? Que dans des choses qui sont susceptibles de ménagement, on use de quelque indulgence, on le peut, souvent même on le doit: mais dans des points essentiels, se laisser dominer, s'assujettir dans les choses les moins susceptibles d'assujettissement; dépendre dans les choses les plus ennemies de la dépendance; je ne dis pas où est la liberté, mais où est la raison et le sentiment?

Servitude honteuse dans son étendue: car à qui nous assujettissons-nous? et de combien de personnes le respect humain ne nous rend-il pas les misérables esclaves? Les autres esclaves ordinairement n'ont qu'un maître; fût-il injuste, fût-il cruel, fût-il tyran, ils n'en ont qu'un: au lieu que l'esclave du respect humain a comme autant de maîtres qu'il y a de personnes dont il craint les discours, dont il cherche les regards, dont il redoute la censure. Il y a plus; non-seulement il a autant de maîtres qu'il craint de personnes, mais il a autant de maîtres que ces personnes ont de [illegible]. Car du moment qu'il veut les [illegible], il faut qu'il ménage tout dans eux; et

comme dans eux il y a mille passions qui les dominent, qui les font agir, il faut nécessairement qu'il en dépende lui-même, et qu'il se rende esclave d'eux et de leurs passions ; mais esclave jusqu'à quel point ? esclave jusqu'à n'être plus à soi, jusqu'à dissimuler, trahir ses vrais sentimens, et prendre des sentimens tout contraires ; esclave jusqu'à n'oser paroître ce que l'on est ; et à paroître ce que l'on n'est pas, jusqu'à trembler en leur présence, à rester interdit sous leurs yeux.

Il me semble, en voyant ces Chrétiens dominés par le respect humain, il me semble voir une de ces infâmes statues des idoles dont parle le prophete, et à qui il insulte par une ironie si sanglante : *Os habent*, dit-il, *et non loquentur* (c) ; ils ont une bouche, et ils ne peuvent parler ; ils ont des yeux, et ils ne voient point, ils ont des oreilles, et ils ne peuvent entendre ; *Oculos habent, et non videbunt.*

Image bien naturelle, mais bien fléurissante de ces statues animées, de ces hommes dominés par cet indigne respect humain. Ils ont une langue, et ils n'osent parler, ou ils ne parlent qu'en tremblant : ils ont des oreilles, et ils n'osent entendre, ou ils n'entendent que pour applaudir ; ils ont des yeux, et ils ne voient rien par eux-mêmes, ou ils ne voient que comme ne voyent pas ; ils ne voient ni l'indignité de leur conduite, ni la honte de leurs sentimens, ni la dégradation de leur raison. Mille fois plus à

plaindre que ces aveugles à qui la nature a refusé la lumiere, hommes dégradés, Chrétiens prévaricateurs, ils ont un esprit, et il est captif ; ils ont un cœur, et il est esclave ; ils ont une raison, et elle est avilie ; ils ont des lumieres, et elles sont étouffées ; ils ont une ame, et elle est rampante. Servitude honteuse, que la raison désapprouve, que le sentiment naturel désavoue, que la Loi condamne, que le monde réprouve, que le Paganisme même déteste.

Juste jugement de Dieu, qui permet que ces hommes livrés au respect humain se dégradent devant les hommes mêmes, cherchant à attirer leur estime ; et qu'en voulant secouer le joug doux et léger du Seigneur, ils tombent sous un autre joug mille fois plus pesant et plus accablant.

Sortons enfin d'un pareil esclavage ; rompons ces fers, et brisons ces chaînes. Enfans de Dieu, affranchissons-nous de l'esclavage des hommes ; trop long-temps nous avons gémi sous la tyrannie du respect humain ; observons la Loi du Seigneur avec la sainte liberté que la Religion nous inspire. Que sont et que peuvent les hommes pour nous ? Quand un jour nous serons devant Dieu, les hommes viendront-ils nous mettre à couvert des rigueurs inexorables de sa justice ? Souvenons-nous que nous ne sommes comptables de notre conscience qu'à Dieu. Que les hommes me condamnent, peu m'importe, pourvu que Dieu soit pour moi. *Deus pro nobis, quis contrà nos* (d) ?

MEDITATION

Sur le même sujet.

QUELLE horreur n'aurois-je pas du respect humain, si je le considérois avec les yeux de la foi ? Ne dirois-je pas avec vérité, que le respect humain, par les indignes sentimens qu'il inspire, et les funestes effets qu'il produit, est une espece d'apostasie dans le Chrétien, et qu'il devient une sorte de persécution dans le Christianisme ? Quelle horreur cette seule idée en doit-elle inspirer !

O mon Dieu ! éclairez moi de vos divines lumieres pour le connoître et armez-moi d'un ferme courage pour lui résister.

PREMIER POINT.

Le respect humain, par les indignes sentimens qu'il inspire, devient une espece d'apostasie dans la foi. Donner à Dieu une préférence absolue sur la créature, élever à Dieu dans son cœur un trône au dessus de toutes les créatures ; sacrifier à Dieu, s'il est nécessaire, tout intérêt, toute considération, tout attachement à la créature ; faire une profession ouverte et déclarée de la Religion ; en remplir fidellement, généreusement les devoirs, c'est l'exercice propre de la Religion ; c'est l'acte le plus essentiel à la foi, c'est même dans la pratique toute la Religion et la foi.

Ainsi, par une conduite toute contraire, comparer la créature à Dieu, donner dans la pratique la préférence à la créature sur Dieu; sacrifier à la créature le service, les intérêts, la gloire de Dieu, c'est à ses yeux une véritable défection, et une indigne apostasie de la foi. Et n'est-ce pas là cependant ce que fait dans une ame le respect humain, à la honte de la Religion?

D'un côté, ô mon Dieu! vous nous faites connoître vos volontés, vous nous intimez vos ordres: d'un autre côté, le monde, les libertins en éloignent. D'un côté vous nous promettez votre grace et votre amitié, si nous obéissons: d'un autre, les hommes, les impies nous menacent de leurs railleries et de leurs censures, si nous sommes fidèles.

Nous voilà donc dans la nécessité indispensable de prendre parti entre l'un et l'autre, de nous déclarer ou pour l'un ou pour l'autre; et nous, par une lâche complaisance, une fausse honte, une crainte servile, nous préférons la vue des créatures à la vôtre; nous choisissons de vous déplaire, plutôt que de déplaire aux hommes: nous aimons mieux encourir votre disgrace et votre colère, que de nous exposer à la censure, aux discours des hommes. N'est-ce pas là donner en effet une préférence indigne aux créatures sur le Créateur? et par là même, n'est-ce pas, dans la pratique, tomber dans une véritable et détestable apostasie de la foi?

Hélas! pour peu qu'il nous reste de religion, nous rougissons, nous frémissons lors-

que nous lisons, ou que nous entendons raconter les outrages que faisoient à leur foi ces premiers Chrétiens lâches et indignes, qui, à la honte de leur Baptême, renonçoient à leur Religion, pour éviter les tourmens, et préféroient une vie périssable à une mort glorieuse. Nous avons raison de les condamner; leur conduite étoit en effet bien indigne et bien criminelle: mais l'apostasie du respect humain n'est-elle pas, dans un sens, encore plus criminelle et plus détestable à vos yeux, ô mon Dieu! Ces infortunés déshonoroient leur Foi, trahissoient leur Religion, il est vrai; mais enfin ils la renonçoient au milieu des tourmens, dans l'horreur des supplices: leurs corps étoient déchirés, leurs membres ensanglantés, et ils pouvoient dire, et ils disoient en effet, quand, touchés de Dieu, ils venoient demander pardon à l'Eglise: je suis un perfide et un pécheur, je le confesse et je me déplore; mais l'horreur des tourmens m'a fait succomber; la foiblesse de la chair n'a pu seconder l'ardeur du courage: j'ai péché, je viens solliciter le pardon. Sentimens touchans! que si, malgré les excuses plausibles que donnoient ces infortunés, les larmes aux yeux, l'Eglise ne laissoit pas de les traiter avec tant de rigueur, parce qu'en effet ils avoient déshonoré leur foi, de quel œil, ô mon Dieu! devez-vous me regarder, lorsque, par une indigne et funeste complaisance pour les hommes, je renonce aux devoirs de ma Religion? Quel opprobre pour elle! quel

scandale pour les Fidèles! Or c'est cet opprobre que j'ai causé, c'est ce scandale que j'ai donné toutes les fois que je me suis laissé dominer par le respect humain; toutes les fois que j'ai rougi du nom de Chrétien; toutes les fois que par une lâche complaisance j'ai violé la sainteté de la Loi. Puis-je assez gémir sur moi-même, et devant le Seigneur assez amèrement déplorer ma conduite?

Second Point.

Il y a encore plus, ô mon Dieu! et par les funestes effets que produit le respect humain, on peut ajouter qu'il est une vraie et funeste persécution suscitée dans l'Eglise pour sa destruction, que le respect humain a succédé aux Nérons, aux Dioclétiens, et à tous ces monstres suscités par l'Enfer contre la Religion, pour la détruire et l'anéantir.

Persécution du respect humain, mille fois encore plus terrible, plus funeste et plus dangereuse que ne fut jamais celle de ces premiers Tyrans! Ces premieres persécutions étoient suscitées par des payens, celle du respect humain est suscitée par les Chrétiens mêmes. Ces premieres persécuteurs ne s'en prenoient qu'au corps; le respect humain attaque les ames. Les Tyrans faisoient des Martyrs: le respect humain fait des apostats. Funestes effets du respect humain! Quels tristes et lamentables exemples n'en n'avons-nous pas, ô mon Dieu! et de quelle crainte salutaire ne dois-je pas en être pénétré? Saint Pierre vous aimoit comme son divin Maître,

il vous étoit sincèrement attaché ; mille fois il a protesté qu'il mourroit plutôt que de vous abandonner. Il seroit fidèle, si le respect humain n'entroit dans son cœur. N'êtes-vous pas disciple de cet homme ? lui dit-on ; et qui ? une servante. C'en est assez, le respect humain lui ferme la bouche, ou il ne l'ouvre qu'au mensonge, au parjure, au blasphême. Reconnoissance, tendresse, conscience, tout est sacrifié.

Hélas! je le vois en frémissant, en tremblant, le plus grand, le plus horrible, le plus exécrable des crimes qui jamais ait été commis, qui pourra jamais se commettre, le déicide, la mort d'un Dieu, le respect humain n'en a-t-il pas été en partie la source et la cause ? Pilate reconnoit l'innocence de l'homme-Dieu ; il déclare qu'il n'a point trouvé en lui de cause de mort, le peuple s'élève en tumulte, Pilate insiste encore, et dit qu'il ne veut point tremper ses mains dans le sang innocent. Mais le respect humain vient-il à son secours ? laisse-t-on entrevoir à ce Juge inique qu'il va déplaire à César ? Ah! c'en est fait, à cette parole Pilate se rend : cette crainte l'emporte sur toute considération ; le respect humain a dicté la sentence, la haine, la fureur vont l'exécuter. Agneau sans tache, vous êtes immolé, votre sang ruisselle à grands flots sur la terre : l'homicide, le parricide, le déicide ; effet funeste! suites affreuses! quelle en est en partie la source ? un lâche, un indigne, un détestable respect

Je frémis, ô mon Dieu ! à quels crimes, à quels excès, à quelles horreurs ne conduit-il pas tous les jours une ame basse qui s'en laisse dominer ? laisse-t-il quelque sentiment d'honneur, quelque trace de crainte de Dieu, quelque vestige de Religion et de Foi ? et à qui sacrifie-t-on, immole-t-on ainsi son honneur, sa conscience et sa foi ? à une infâme idole du respect humain, qui ne mériteroit que mépris et indignation. Mon Dieu ! mon Dieu ! peut-on, sans gémir, sans être affligé, voir tant d'ames se laisser entraîner ; le monde vous arracher tant de précieuses victimes ; le respect humain, étouffer tant de bons sentimens, avilir, dégrader le caractère sacré de Chrétien ? Et nous fléchirons-nous toujours les genoux devant cette idole ? et laisserons-nous avilir notre Religion, qui devroit mille fois l'avoir brisée et renversée pour s'élever sur les ruines ?

Mon Dieu ! je déplore, je déteste le respect humain dans les autres, et mille fois j'ai eu le malheur de m'y laisser moi-même entraîner ; que n'ai-je pas à me reprocher en ce point ? combien dois-je paroître coupable à vos yeux ? Pour ne pas déplaire aux hommes, je vous ai souvent déplu ; j'ai négligé le bien que j'approuvois ; j'ai fait le mal que je détestois ; j'ai paru ce que je n'étois pas ; j'ai craint de paroître ce que j'étois ; j'ai osé paroître impie, et j'ai rougi de paroître Chrétien ; j'ai rendu mes propres sentimens, ma liberté, ma conscience, ma religion esclave des sentimens, des idées, des caprices, souvent même

des passions des autres. Je suis chrétien; et je rougis de mon Dieu, et je n'ose paroître lui appartenir. Quelle indignité! quelle horreur! ai-je donc oublié qu'on ne peut servir deux maîtres, et que celui qui n'est pas pour Dieu, est contre Dieu?

PRIERE.

AH! Seigneur, c'en est fait, je vais secouer ce joug indigne et honteux. Assez et trop longtems j'ai gémi sous l'esclavage du monde, sous la servitude du respect humain: j'en sentois le poids; il me paroissoit accablant, et je n'osois m'y soustraire et m'en affranchir. Non, mon Dieu, quoiqu'il m'en puisse arriver, je ne trahirai plus mon devoir et mes sentimens, en vous renonçant devant les hommes. Mais que dis-je? me suffit-il de ne pas vous renoncer? Je veux hautement me déclarer pour vous faire gloire de votre service. Je le dois pour la juste réparation de mes lâchetés, et peut-être de mes scandales; je le dois pour l'honneur de votre sainte Loi. Il le faut, malgré toutes les considérations humaines, malgré tous les discours, les railleries, les censures du monde; il le faut aux dépens de ma fortune, de mes intérêts, et même de ma vie. Que les hommes me désapprouvent, peu m'importe, pourvu que je sois à vous. Si le monde me condamne, il vous a condamné: le disciple n'est pas au dessus du maître. Recevez mes [illegible]; agréez mes résolutions; soutenez

mon courage. Je m'arrache au monde pour me jetter entre vos bras : si j'ai tout à craindre de ma foiblesse, je dois tout espérer de votre bonté.

PRATIQUES.

1°. SE souvenir qu'on porte le signe du Chrétien gravé sur le front, et qu'il doit être encore plus gravé dans le cœur.

2°. Quand on est en danger d'être entraîné par le respect humain, s'imaginer qu'on est dans l'occasion de faire la profession de sa foi.

3°. Penser que ceux qui doivent rougir, ce sont ceux qui font le mal, et non ceux qui pratiquent le bien.

4°. Dans les premieres occasions qu'on aura, se déclarer ouvertement et sans crainte; on aura plus de force et plus de graces dans la suite pour le soutenir.

5°. Dans les rencontres où l'on seroit plus dangereusement tenté par le respect humain, se rappeller la terrible menace de Jesus-Christ : je rougirai devant mon Père, de ceux qui auront rougi de moi devant les hommes.

VINGT-TROISIEME LECTURE.

Sur le Scandale.

QUELQUE idée que nous nous formions du scandale, jamais nous ne pourrons [illegible] toute l'horreur qu'il renferme.

péché détestable, qui s'éleve tout à la fois contre Jesus-Christ dont il renverse l'ouvrage, et contre l'Eglise dont il fait l'opprobre, et contre les ames dont il cause la perte. Vous l'avez dit adorable Sauveur, et l'oracle s'accomplit tous les jours : Malheur au monde à cause de ses scandales : *Væ mundo à scandalis* (a).

Pourquoi ? Parce que le scandale s'éleve contre Dieu, dont il attaque la gloire. Tout péché a cela de commun avec le scandale, il est vrai ; mais ce que le scandale a de propre et par dessus tous les autres péchés, c'est qu'il s'éleve contre Dieu d'une maniere plus ouverte et plus déclarée. Les autres péchés se tiennent comme ensevelis dans l'horreur des ténebres qui les ont enfantés ; mais le scandale leve hautement le masque, et ose se montrer au grand jour. Dans les autres péchés, on semble garder encore quelques mesures, et se prescrire quelques bornes dans leurs excès ; on a encore quelque respect pour la grandeur souveraine de Dieu, quelque crainte de sa justice ; on se trouble, on tremble, on rougit ; au lieu que le scandale foule aux pieds toutes les loix, et semble étouffer tous les sentimens que la Religion, la raison, la pudeur avoient inspirés ; il semble s'armer d'audace contre le Tout-puissant ; et voilà ce qui blesse les intérêts de Dieu les plus chers, les intérêts de sa gloire, parce que c'est celui qui fait blasphémer son saint Nom. De

ordre éclatant, que l'Apôtre déploroit si amèrement : *Blasphematur inter vos regnum Dei* (b). Blasphême contre la sainteté, que le scandale déshonore, blasphême contre sa miséricorde, dont il abuse ; blasphême contre la providence, qu'il fait révoquer en doute. Tant que le pécheur craint encore et se cache, il sent qu'il a un maître et un vengeur ; sa crainte est encore un hommage forcé qui lui rend ; cette rougeur qui monte d'abord au visage, quand notre faute vient à la connoissance des hommes, est une espece d'amende honorable que nous faisons à Dieu malgré nous. Mais cette crainte, cette pudeur est-elle étouffée, le pécheur marche tête levée ; il semble triompher dans le péché, et s'en faire même une gloire. N'est-ce pas là à l'audace ajouter le mépris ? Mon Dieu, quel crime dans l'homme ! et quel outrage pour votre gloire ! Est-il possible que des Chrétiens, qui devroient s'aider, s'animer à vous servir, contribuent mutuellement à leur perte, et se prennent, pour ainsi dire, par la main, pour se précipiter dans l'abyme ?

1°. Malheur au scandale : pourquoi ? Parce qu'en s'élevant contre Jesus-Christ il renverse, autant qu'il est en lui, son ouvrage. Jesus-Christ étoit venu sur la terre pour y établir le regne de Dieu, faire adorer son saint Nom, inspirer la crainte et l'amour de Dieu, faire respecter la vertu, décrier et détruire l'empire du vice ; c'étoit là sa mission, et le but de tous ses travaux. Le scandale a altéré ou

(b) Rom. 2.

ouvrage, en a altéré les progrès, en a comme renversé le saint édifice, en autorisant le crime, et intimidant la vertu. Ainsi, adorable Sauveur, vous serez descendu sur la terre, vous aurez passé parmi nous une vie de douleur, vous aurez terminé votre course sur une croix, vous aurez versé jusqu'à la dernière goutte de votre sang, et tout cela dans la vue de consommer votre ouvrage; et le scandale, ennemi de votre ouvrage, s'opposera à toutes vos vues, arrêtera les desseins de votre miséricorde, et autant qu'il est en lui, anéantira le mystère de votre Croix, rendra stériles les mérites de votre passion, arrachera de vos mains, et comme de votre sein, des ames qui vous avoient coûté si cher, et pour lesquelles vous aviez versé votre sang. Aussi l'Apôtre ne craint-il pas de dire que les scandales sont comme autant d'Ante-christs sur la terre. *Et nunc antichristi multi* (c). En effet, si l'Ante-christ doit être un jour regardé comme tel, parce qu'il portera par tout le désordre, la désolation, le scandale, ceux qui lui préparent les voies, qui engagent au crime, ne sont-ils pas comme autant d'Antechrists, animés de son souffle, possédés de son esprit, et par là opposés en tout à l'esprit et aux sentimens de Jesus-Christ même ?

3°. Malheur encore au scandale : pourquoi ? Parce qu'il s'élève contre l'Eglise, dont il est l'opprobre. Pécheurs coupables de ce crime, que faisons-nous par le désordre éclatant de notre conduite ? Nous devenons

(c) 1. *Joan.* 2.

un sujet de scandale aux enfans de cette Mere commune : *Adversùs filium matris tuæ pones scandalum* (d). Et en devenant un sujet de scandale aux enfans, quelle douleur ne causons-nous pas à la Mere ? quelle plaie ne faisons-nous pas à son cœur ? Par nos scandales nous avilissons son autorité, nous décrions ses pratiques, nous rendons stérile son ministere, nous portons le trouble et la désolation dans ses membres ; et si on demande pourquoi cette Cité sainte est désolée, ses habitans dispersés, ses places publiques couvertes de deuil, son héritage dissipé, les pierres de son sanctuaire abattues, on pourra dire que l'homme de scandale en a terni l'éclat, altéré la joie, et autant qu'il a été en lui, ébranlé l'édifice jusqu'aux fondemens : en un mot, la guerre la plus dangereuse que l'enfer ait suscitée à cette Eglise sainte, c'est la corruption des mœurs qu'il a fait glisser dans tous les états par le moyen des scandaleux, et la séduction du scandale. Voilà le glaive de douleur qui a plongé son cœur dans la plus grande amertume, et qui tous les jours encore excite la voix de ses plaintes. C'est une mere désolée, une Rachel éplorée, qui gémit sur la mort de ses enfans : *Rachel plorans filios suos* ; et qui refuse toute consolation, parce que ses enfans ne sont plus : *Noluit consolari, quia non sunt* (e). Tels sont les scandaleux ; fils ingrats envers une tendre mere qu'ils ont affligée, ou plutôt vipères

(d) *Psalm.* 49.

(e) *Matth.* 2.

envenimées, qui ne sont dans son sein que pour le déchirer.

4°. Malheur donc au scandale : pourquoi encore ? parce que, par un désordre qui comble tous les autres désordres, il s'élève contre les ames dont il cause la perte. O Israël ! disoit le Prophète accablé de douleur, qui me donnera des paroles de feu, et des larmes de sang, pour pleurer les morts d'entre les enfans de mon peuple, *interfectos populi mei* (f) ? Perdre les ames, devenir séducteur, le meurtrier des ames ; précipiter des ames dans le sein des enfers, quel crime ! quelle horreur ! Enlever les biens à un homme, quels qu'ils puissent être, c'est un péché ; lui ravir son honneur, c'est un forfait ; lui arracher la vie, lui enfoncer le poignard dans le sein, c'est un attentat dont la seule pensée fait horreur, et dont des monstres d'inhumanité seuls sont capables ; mais que sera-ce donc de lui enlever, non des biens terrestres, non une réputation fragile, non une vie périssable, mais de sacrifier, d'immoler, de perdre son ame ? Ah ! si votre frere a péché envers vous, prenez-vous en à ses biens, à sa fortune ; mais ne portez pas le trait empoisonné jusqu'à son ame et à son salut. *Verumtamen animam illius serva* (g). Perdre les ames ; cette pensée étonne, alarme et consterne : n'est-ce pas là faire l'office du Démon, se constituer son organe, devenir l'homicide et l'instrument de l'enfer ? Hélas ! les ministres de Jesus-Christ, les nouveaux

(f) Jerem. 8. (g) Job. 2.

Apôtres, pour sauver des ames, se transportent au-delà des mers, aux extrémités de la terre, dans des régions sauvages et barbares, prêts à les arroser de leur sueur, de leurs larmes et de leur sang, et cela pour une seule ame, s'ils espéroient de la gagner à Dieu ; et un scandaleux, par ses scandales, séduira, pervertira, plongera des millions d'ames dans les enfers. Il périra donc, ce frere pour lequel Jesus-Christ est mort : *Peribit pro quo Christus mortuus est* (b) ; et ce sera à vos scandales qu'il devra, qu'il pourra attribuer sa perte éternelle. Malheureux ! craignez-vous donc de n'avoir pas assez de regrets aux derniers de vos jours ? craignez-vous de n'avoir pas assez d'accusateurs devant Dieu, assez de bourreaux qui vous tourmentent dans les enfers ? faut-il encore que vos freres, que vos freres mêmes, que vous aurez perdus, s'élevent un jour contre vous, que comme autant d'implacables furies, ils s'acharnent à aigrir vos tourmens, et partie du fiel que la fureur et le désespoir auront distillé dans le leur ?

MEDITATION

Sur le même sujet.

SI j'ai quelque amour pour vous, ô mon Dieu ! si quelque zèle pour votre gloire m'anime, combien ne dois-je pas gémir de vous voir si souvent, si griévement offensé

(b) *Cor.* 8.

par le scandale. Mais sur-tout, avec quelle douleur ne dois-je pas déplorer les scandales, que je puis avoir moi même donnés ? La voix de votre sang s'éleve peut-être ici contre moi et contre mes scandales ; j'implore celle de votre grace et de votre grande miséricorde, pour en gémir sincèrement, et en obtenir le pardon, dans la résolution absolue où je suis de les éviter dans la suite, et, autant qu'il sera en moi, de les réparer.

PREMIER POINT.

Considérons, ô mon ame ! combien le scandale est commun dans le monde, afin de nous mettre en garde contre la séduction.

Combien de scandales dans le monde, ô mon Dieu ! et en combien de manieres ne le donne-t-on pas ! Quel déluge d'iniquités sur la terre ! Ne diroit-on pas que les hommes ne vivent ensemble que pour se perdre mutuellement, et se donner la mort éternelle par leurs scandales ? On le donne dans tous les temps, dans tous les lieux, dans tous les états, et en toutes les manieres.

On le donne dans ces discours libres qui présentent sans déguisement le venin, ou dans ces discours équivoques et à double sens, qui ne le déguisent que pour le rendre plus subtil, et par là même plus dangereux. Peut-on ignorer que, par la dépravation du cœur humain, toute parole à double sens est ordinairement prise dans le mauvais ?

On le donne dans ces livres pernicieux, où [illegible] la mort entrant par les

yeux, se glisse insensiblement dans les ames. On ne s'en apperçoit pas, et le poison a déjà déchiré les entrailles. Combien d'ames ont fait à cet écueil un funeste naufrage !

On le donne dans ces tableaux indécens, dans ces peintures qu'on étale aux yeux de la passion, et qui, à la honte du Christianisme, sont souvent l'ornement des appartemens des Chrétiens.

On le donne dans ces airs évaporés, dissipés et mondains, dans ces manieres peu réservées, dans ces modes, ces parures immodestes et peu décentes, souvent tristes indices et derniers soupirs d'une pudeur expirante.

On le donne dans ces maximes perverses qu'on débite, qu'on répand, qui se perpétuent, et qui font dans les ames des plaies qui saigneront peut-être à jamais.

En quoi et comment donne-t-on le scandale ? Hélas ! dit-on, en quoi et comment ne le donne-t-on pas ? On le donne à des ames fermé, voyant bien qu'on le donne, et mettant en œuvre des moyens qu'on sait bien devoir le produire. On le donne dans le temps et dans les occasions, où par emploi on est spécialement obligé de l'empêcher et de le proscrire. On le donne dans le temps et à ceux-là mêmes à qui on est obligé par état de donner l'éducation et l'exemple.

Mon Dieu ! juste Dieu ! de quel œil voyez-vous tant de crimes, et cependant des crimes si communs dans le monde ? Hélas ! je déplore le scandale dans les autres, j'en gémis avec douleur, et que n'ai-je pas à

procher à moi-même ? combien ne me trouverai-je pas coupable et responsable en ce point ? Si je m'examine sérieusement devant vous, ô mon Dieu ! si j'entre en jugement avec moi, combien de scandales n'ai-je pas donnés dans ma vie ? combien de fois n'ai-je pas laissé échapper devant les autres des paroles peu réservées et peu mesurées ?

Combien de fois, dans les entretiens, n'ai-je pas badiné et tourné en dérision les personnes de piété ?

Combien de fois n'ai-je pas fait des railleries indignes et peu décentes sur certaines pratiques de dévotion et de Religion.

Combien de fois, dans des manieres trop libres et peu réservées, n'ai-je pas donné occasion à l'offense de Dieu ? Dans les Eglises, ai-je toujours été avec modestie et le respect convenables ? Dans les préceptes de l'Eglise, ai-je toujours observé sans respect humain la sainteté de la Loi ?

Combien d'ames, peut-être, n'ai-je pas engagées au mal, ou arrêtées dans la pratique du bien ? Hélas ! peut-être y a-t-il quelque ame dont j'ai occasionné la perte, et dont j'aurai à me reprocher le malheur. Quel sujet, ô mon Dieu, de gémir devant vous !

SECOND POINT.

Considérons quel est le malheur de ceux qui [illegible] aux autres des sujets de scandale, et [illegible] redoutable poids de vengeance ils eturent [illegible] Dieu le comprendre, ô mon adorable [illegible] faut-il entendre d'une manière

que celui que vous avez vous-même prononcé? *Væ mundo à scandalis* : malheur au monde, à cause de ses scandales. Il est nécessaire qu'il arrive des scandales dans le monde, dites-vous ; mais malheur à celui par qui viendra le scandale : il eût mieux valu pour lui, qu'attaché à une pierre, il eût été précipité dans le fond des mers. Pécheur scandaleux ! ajoutez-vous, tu as causé la perte de ton frere, et voilà la voix de son sang qui s'éleve contre toi ; c'est ce sang que je te demanderai un jour ; je t'en rendrai à jamais responsable ; tu en rendras compte ame pour ame : *Sanguinem ejus de manu tuâ requiram* (i). Ce sont à présent les jours de ténébres, où l'ivraie croît avec le bon grain ; mais viendra un jour, le jour des vengeances, où j'ordonnerai à mes Anges, Ministres de ma colere, de ramasser tous les scandales qui désoloient mon Royaume : *Colligent de regno omnia scandala* (k). Ils les lieront en faisceaux pour être jetés dans le feu : *In fasciculos ad comburendum.*

Mes enfans, disiez-vous encore à vos chers Disciples, votre main droite vous est nécessaire, votre œil vous est précieux ; mais, je vous le dis en vérité, si votre main droite, si votre œil est pour vous un sujet de scandale, n'hésitez pas, retranchez cette main, arrachez cet œil ; il vaut mieux pour vous entrer dans le Ciel, ayant perdu un œil ou une main, que d'avoir vos yeux et vos mains, et d'être précipités dans les feux éternels.

Que pouviez-vous, ô mon Dieu ! dire de

(i) Ezech. 33. (k) Matth. 13.

plus formel, et annoncer de plus terrible contre le scandale ? Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que malgré cela il y ait des scandales dans le Christianisme ; c'est que le scandale augmente encore tous les jours dans le monde ; c'est qu'à peine se reconnoît-on coupable de scandale, à peine pense-t-on à s'en accuser au sacré Tribunal. Mais ce qu'il y a de triste et de déplorable pour moi, c'est d'avoir été si souvent coupable, moi-même, du péché de scandale ; et si je n'en gémis pas, c'est sur moi que tombera ce terrible anathême.

Je ne connoissois pas toute l'horreur de ce crime, ô mon Dieu ! vous venez de me la faire connoître. Quelle confusion, quel regret doit-il exciter dans mon cœur, puisqu'il outrage si sensiblement le vôtre ? Si j'en avois connu toute l'énormité, n'en aurois-je pas évité l'occasion ? et n'en n'aurois-je pas craint jusqu'à l'ombre ? et outre le poids de mes propres péchés, aurois-je voulu encore me charger du poids des péchés des autres ?

TROISIEME POINT.

Quelle est l'obligation, et quels sont les moyens de réparer le scandale ? C'est un grand crime et un grand malheur de donner à autrui de scandale ; mais c'est aussi une obligation indispensable de le réparer, après l'avoir donné ; obligation si absolue, que sans elle le scandale ne sera jamais pardonné, et demeurera toujours devant Dieu, qu'il poursuivra sans cesse vengeance contre celui qui

l'a donné, et qu'il sera contre lui un titre
condamnation et de réprobation éternelle,
pouvant le réparer, il a négligé de le faire.

Je sens toute mon obligation, ô mon Dieu,
en ce point; mais quel moyen à présent
réparer les scandales que j'ai donnés dans
vie? la plaie est faite, quel moyen de la fe
mer? le poison est répandu, quel moyen d'
arrêter le venin et le cours? Ah! si le reg
suffisoit pour cela, de quel regret, de quel
douleur mon cœur n'est-il pas pénétré à
vue et au souvenir des scandales que je p
avoir causés? Mais non, je comprends,
mon Dieu! que vous demandez autre cho
de moi; qu'autant que je le pourrai, je d
non seulement déplorer le scandale, mais
réparer. Voici donc à quoi je m'engage,
ce que je tâcherai de pratiquer, pour rempli
autant qu'il sera en moi, mon obligation,
réparer mes malheurs.

RÉSOLUTIONS ET PRATIQUES.

1°. JE me condamnerai à une vie régulie
édifiante, exemplaire, capable d'e
cer les impressions funestes que peut av
fait dans les autres, la vie peu régulière et p
chrétienne que j'ai menée jusques à pré
2°. Je tâcherai de porter les autres au b
de les engager à la pratique de la piété;
prendrai et j'employerai pour cela tou
moyens que mon état pourra me perm
Si j'ai éloigné des âmes de votre service,
dois-je pas faire tous mes efforts pour
ramener à vous?

Je prierai souvent, et spécialement ... les ames auxquelles j'ai donné sujet de ... dale. Je demanderai pour elles toutes les ... ces que je désire obtenir pour moi-même.

... Dans les occasions, je ne craindrai, je ... refuserai pas de condamner devant les ... ma vie passée; et, s'il le faut, de faire ... me une amende honorable de ma con...

... Il m'en coutera; mais quand on veut ... sauver, comme il me paroit que je le désire, ... ne regarde plus ce qu'il en coute, mais ce ... l'on doit. Si j'ai eu le malheur de préci... quelque ame dans les enfers, je l'ai mé... moi-même. A cette vue qu'ai je à ména... qu'ai-je à craindre? Les terribles juge... de Dieu sur le scandale ne doivent-ils ... bannir de mon cœur toute autre crainte?

PRIERE.

QUEL crime que celui du scandale, ô mon Dieu! quelles horreurs ne prés... ...t pas à vos yeux! et voila cependant ... crime dont j'ai été si souvent coupable ... même. Par où pourrai je réparer mon ... heur, et satisfaire à votre gloire outragée? ... Seigneur, ayez pitié de mon ame; son ... l'afflige et l'alarme: votre grace lui ... ces sentimens; elle ose donc encore ... espérer le pardon, et vous promettre une ... chrétienne et plus exemplaire. J'en ... nécessité; aidez-moi à en produire ...

VINGT-QUATRIEME LECTURE.

Sur la Tiédeur.

LA tiédeur, dit Saint Thomas, est une langueur habituelle dans le service de Dieu. C'est une pesanteur de l'ame à se porter aux choses de Dieu ; c'est un relâchement dans les pratiques de piété ; c'est comme l'assoupissement de l'ame, qui s'endort dans sa négligence, et se ralentit dans ses sentiments.

Cependant, pour ne pas jeter le trouble et l'agitation dans les ames, il faut supposer que quand on parle de la tiédeur, on n'entend point parler d'un court espace de temps et d'un état passager, mais d'un état habituel, et d'une disposition ordinaire.

On n'entend point parler d'un intervalle de sécheresse où l'on peut se trouver. La sécheresse peut être un état d'épreuve, où Dieu met quelquefois une ame pour la sanctifier ; et la tiédeur est un état d'infidélité, où elle tombe par sa faute et sa négligence.

Enfin, par la tiédeur on n'entend point un état de péché ; la tiédeur peut y conduire, et y conduit souvent en effet : mais par elle-même la tiédeur n'est point un état de péché, du moins de péché grief et mortel.

Rien pour nous de si important que de connoître les marques auxquelles on peut distinguer si on a le malheur de vivre dans un état de tiedeur. Voici les principales où les autres sont renfermés.

La premiere marque d'une vie tiede et languissante, c'est de n'avoir qu'un désir bien foible de son avancement spirituel, et une douleur bien légere de ses infidélités et de sa négligence. C'est un signe que les sentimens de ferveur sont bien affoiblis dans une ame; et il est indubitable que tant qu'elle languira dans cet état, loin de faire jamais de grands progrès devant Dieu, elle paroîtra toujours bien imparfaite à ses yeux. Quand on n'a qu'un foible désir pour un bien, on fait de bien foibles efforts pour l'acquérir; et ne faisant que de foibles efforts, parviendra-t-on jamais à un bien qui ne s'obtient qu'au prix de la force et de la violence?

Seconde marque: c'est une grande négligence à se vaincre soi-même, à prendre sur soi, à entreprendre le combat absolument nécessaire contre les sens, les mauvaises inclinations, et les difficultés que présente la vie intérieure: c'est une marque évidente que le cœur est déjà à demi vaincu avant le combat; et comment pourra vaincre celui qui craint de combattre? et sans combat peut-on espérer la victoire? Hélas! on ne combat souvent alors que contre la grace, qui rappelle sans cesse, et non contre les vices et les défauts, qui gagnent de jour en jour.

Troisieme marque: c'est de ne former pour le bien que des résolutions peu constantes et de peu de durée. Il est naturel de croire qu'une ame qui s'arrête si tôt, n'a jamais eu beaucoup de courage pour avancer. Un feu qui s'éteint si-tôt, étoit bien peu allumé.

L'homme est naturellement inconstant, il est vrai ; mais si tôt, mais si aisément, mais si souvent se démentir, que peut-on penser, si ce n'est que la foiblesse intérieure a déjà dégénéré en triste habitude ?

Quatrieme marque de tiédeur : c'est de regarder souvent en arriere, comme déjà fatigué de la course ; de jetter souvent les yeux sur le chemin qu'on a fait, et de s'épouvanter de celui qui reste à faire. Le voyageur qui en est là, n'est pas fait pour une grande traite ; la foiblesse de son courage, bien plus que la difficulté du chemin, arrête ses pas ; sa course ne sera pas longue ; en prenant si souvent haleine, rarement arrivera-t-il au terme dont il est encore si éloigné.

La cinquieme marque de la tiédeur, c'est de chercher la dissipation au dehors, les amusemens, les inutilités dans les objets et les occupations extérieures. Cet épanchement de l'ame au dehors fait juger qu'elle manque d'entretien au dedans, et par conséquent, que le principe de la vie intérieure est dans elle bien peu animé et peu agissant. Après le péché, peut-être n'est-il rien de si dangereux pour une ame que cette dissipation, qui la fait sortir d'elle-même, qui répand au dehors, qui divise ses forces. Voilà les indices de la tiédeur, et les traits qui la caractérisent.

Chacune de ces marques prises en particulier doit faire craindre ; mais si toutes sont réunies dans une ame, qu'elle ne se flatte point, elle est évidemment dans un état

tiédeur. Si elle langoit, si elle persévère dans cet état, que n'a-t-elle pas à craindre, et que n'donne-t-elle pas à présumer pour les suites?

S'il est d'une grande importance de connoître les marques de la tiédeur pour se juger soi-même, il est d'une nécessité absolue d'en connoître les causes, pour les corriger et arracher le principe du mal dans sa source.

La premiere cause de la tiédeur, c'est un grand fonds d'indolence que nous portons dans nous, un amour excessif de nous-mêmes et de nos aises, un éloignement naturel de tout ce qui nous gêne et qui combat nos inclinations et nos goûts. Ce poids d'infirmité, ce fonds de misère qui regne dans nous, penche toujours vers le mal, tend sans cesse au relâchement, et insensiblement y conduit, s'il n'est ranimé et soutenu par les motifs supérieurs qui nous arment contre nous, et nous élevent au dessus de nous mêmes.

La seconde, c'est le manque de résolution et de courage pour se donner, s'abandonner tout à Dieu et à l'attrait de sa grace. On se ménage, on se réserve, on craint de s'engager et d'aller trop avant. Cet état tient l'ame en balance entre Dieu et elle-même, de maniere qu'elle n'est véritablement ni à Dieu ni au monde; mais elle va comme chancelant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; flottant ainsi dans un indigne partage et une inconstance de pensées et de sentimens. Si une fois pour toutes, on s'étoit généralement déterminé d'être tout à Dieu, quel

courage n'auroit-on pas ! quelle liberté, quelle paix n'auroit-on pas ! Faute de cette noble détermination, on traine, on languit, on passe sa vie dans une espece d'assoupissement létargique qui rend incapable de tout sentimens généreux.

La troisieme cause, c'est la négligence habituelle des petites choses ; c'est un esprit de liberté et d'indépendance qu'on a peine à captiver et à assujettir à mille observances légeres que Dieu exige d'une ame qui veut être à lui. Car comme de son côté Dieu est fidele à lui ménager les secours abondans pour l'aider, la soutenir, l'attirer à lui, aussi exige-t il d'elle une grande fidélité à tous les points de sa loi, et aux choses en apparence les moins importantes. Rien de léger devant Dieu, surtout pour une ame qu'il comble de graces, et sur qui il a des vues spéciales de providence.

La quatrieme cause de la tiédeur, ce sont les fautes réfléchies, et les infidélités volontaires. Rien n'affoiblit et n'arrête tant dans les voies de Dieu, que ces résistances délibérées. Qu'il nous échappe des fautes de légéreté, de foiblesse, d'inadvertance ; nous sommes hommes, c'est un effet de notre mortalité et de notre misere : mais que souvent, de propos délibéré, avec connoissance, malgré le témoignage de la conscience, malgré la lumiere présente, on tombe dans des fautes, on se satisfasse, on déplaise à Dieu, voilà ce qui blesse son cœur, ce qui éloigne sa grace, ce qui affoiblit une ame ; et en conséquence ne peut

manquer de la jetter dans un grand fond de tiédeur envers Dieu, et par là même d'attirer une espece de refroidissement de Dieu envers elle. En faut-il davantage pour former cet état de tiédeur ?

Combien d'autres causes de la tiédeur ! combien d'ennemis intérieurs et extérieurs combattent contre la grace d'une sainte frayeur ! De temps en temps on a des désirs, on en forme des projets ; mais semblable à un homme endormi qui ouvre les yeux à la lumiere, et se replonge aussi tôt dans ses premieres ténèbres, on se rend aussi à son premier état de langueur.

Quand est-ce-que nous sortirons du tombeau de cette tiédeur, si désagreable à Dieu, si funeste à l'ame, si opposée à la grace, si capable de conduire plus loin, de préparer les voies aux plus grands malheurs ?

MÉDITATION.

Sur les tristes progrès et les funestes effets de la tiédeur.

POUR me former une juste idée de la tiédeur, et me rendre ses tristes effets plus sensibles, je me la représente sous l'image d'une maladie dangereuse. Car comme l'infirmité est la maladie du corps, ainsi la tiédeur est la maladie de l'ame. Or, qu'arrive-t-il dans une maladie ? et quels en sont d'ordinaire les tristes progrès, dans les divers états du malade ? Ils sont bien capables de me toucher et

de m'alarmer, si je me reconnois dans ce triste tableau.

Etat de foiblesse, état de dégoût, état d'assoupissement et de léthargie, état de langueur et de défaillance, qui conduit enfin dans un état ou danger de mort. Image bien triste, mais image bien naturelle de ce que la tiédeur opere si souvent dans les ames.

Faites, ô mon Dieu! que j'en connoisse bien toute l'étendue, toutes les suites et tout le danger. Cette connoissance, animée et soutenue de votre grace, suffira pour m'en inspirer à jamais une vive crainte et une horreur salutaire.

1°, Etat de foiblesse. C'est par là que commence la maladie du corps; c'est par là aussi que se forme la maladie de l'ame. On est foible, on se sent abattu, on ne peut presque se soutenir; on s'efforce, on combat, quelque temps; mais enfin la foiblesse gagne, l'abattement est plus grand, on n'est presque plus capable de rien; voilà la tiédeur. Dans les beaux jours de ferveur, rien ne coûtoit, rien ne pesoit; tout étoit doux et léger dans le service de Dieu. Les choses même les plus difficiles devenoient aisées et faciles. Ces beaux jours ne sont plus; de sombres nuages ont terni leur éclat. La ferveur s'est ralentie, le zele s'est affoibli; peu à peu la tiédeur s'est formée. Quelque négligence dans les devoirs a commencé à se glisser dans le cœur; quelque relâchement dans la piété a aigri la plaie; des infidélités volontaires ont comblé le mal. Le cœur est tout abattu, tout découragé;

au lieu qu'autrefois les plus grandes choses, les plus grands sacrifices n'avoient rien qui ne l'animât, les choses les plus légeres et les plus sacrileges n'ont rien à présent qui ne l'étonne et qui ne l'abatte.

N'est-ce point là mon état ? puis-je me le dissimuler devant vous, ô mon Dieu ! Quelle lâcheté, quelle négligence dans votre service ! quelle foiblesse, quand il faut prendre sur moi, et vous faire quelque sacrifice ! Dans certains jours, quel abattement, quel découragement dans mon ame ! toutes mes forces me manquent ; Hélas ! c'est que je manque moi-même à la grace, qui dans les beaux jours m'animoit et me soutenoit, quand je lui étois fidele. Ah ! qui me donnera, puis-je vous dire avec le saint homme Job, qui me donnera de me trouver dans l'état où j'étois autrefois, quand vous étiez avec moi, et que votre lumiere brilloit à mes yeux ? *quis mihi tribuat ut sim juxtà menses pristinos* (a) ?

3°. Etat de dégoût et d'indifférence. Voilà le maladie de l'ame qui augmente, parce que dans cet état on commence à s'éloigner de Dieu, à perdre le goût de la piété, et à se rendre insensible à l'onction de la grace. Auparavant on s'attachoit, on s'affectionnoit aux choses de Dieu ; on y trouvoit une joie inénarrable, une consolation indicible : mais peu à peu on se dégoûte, on se lasse, on s'ennuie [illegible]. C'est ce qu'on vit dans les Israélites [illegible] le désert. La manne étoit pour eux une

nourriture toute céleste ; elle renfermoit tous les délices pour contenter tous les goûts ; il en étoit ainsi lorsqu'Israël étoit fidèle à son Dieu, et marchoit avec ardeur dans la voie de ses commandemens ; mais du moment qu'il est déchu de sa fidélité et de sa ferveur, la manne n'a plus eu pour lui que du dégout. Otez, ôtez, disent-ils, cette viande fade et insipide ; notre ame en est dégoûtée, *nauseat anima nostra* (b). Triste image d'une ame tiede ! tout la dégoute ; tout devient insipide ; tout est onéreux. On fait une priere ; mais elle paroit longue ; le temps dure, on attend la fin. On fait une pénitence ; mais il en coute pour s'y résoudre, on a mille prétextes pour s'en dispenser. On approche des saints Mysteres ; mais on le fait plus rarement ; on le fait parce qu'il convient de le faire ; mais on le fait sans onction, on est tenté de s'en éloigner ; on s'en éloigne, on differe autant qu'on le peut, *nauseat*.

N'est-ce pas là ce qui arrive, ce que j'éprouve depuis un temps ? Rien ne m'affectionne dans le service de Dieu ; tout me devient insipide et à charge ; par tout je ne trouve que dégout et qu'indifférence ; plus d'attrait pour la piété, plus d'ardeur pour le bien, plus de désir de ma perfection.

Funeste dégout ! état déplorable pour un malade ! Aussi comment le regarde-t-on ? et quel est le nom qu'on lui donne ? Un dégout mortel. Quel triste présage pour l'avenir ! et ce dégout des choses de Dieu, qu'annonce

(b) Num. 21.

t-il à mon ame, si elle y persévere? Ne le permettez pas, ô mon Dieu! faites-lui encore gouter les douceurs de votre service, et ne lui laissez trouver que dégout et qu'amertume dans tout le reste.

Troisieme état d'assoupissement et d'une espece de léthargie. C'est ce qui arrive aux malades: après qu'ils ont été quelque temps dans cet état de foiblesse et de dégout, ils tombent enfin dans un état d'assoupissement et d'insensibilité. Ainsi en est-il encore de l'ame; quand on a passé un temps considérable dans la tiédeur et la lâcheté, on n'en est presque plus touché, on s'y rend insensible. Autrefois on éprouvoit des remords salutaires: on entendoit la voix intérieure qui rappelloit: les sages avis, les exemples édifians touchoient le cœur, et faisoient de vives impressions. A présent on est comme impénétrable à tous les traits de la grace; rien ne touche, rien ne frappe. Le mal est si grand qu'on ne le sent presque plus, et qu'on n'en connoit pas le danger.

En est-on une fois venu là; se trouve-t-on plongé dans cet état d'assoupissement spirituel, dans cette espece de léthargie, on ne sauroit dire dans combien de fautes on tombe, quel nombre innombrable d'infidélités on commet. Toute la journée, toute la vie n'est presque plus qu'un tissu continuel d'omissions, de négligences, de résistances, presque sans les connoître; encore moins pense-t-on à les reprocher. On est à son oratoire, on

s'examine: on ne trouve rien. Ah, mon Dieu! si vous présentiez à cette ame un miroir fidèle de ce qu'elle est, que de fautes dont elle est coupable! que de vers rongeurs dont elle est déchirée! Dans son esprit que de pensées inutiles, de pensées étrangeres, de pensées dangéreuses! que de vanités, de curiosités, de légéretés! Dans son cœur, que de sentimens, que d'affections, que de répugnances, que d'attachemens, que d'antipathies! Dans ses sens, que de dissipations, de sensualités, de satisfactions toutes naturelles! Dans ses actions, dans toute sa conduite, que d'imperfections, de motifs tout humains, de retour d'amour-propre! Oh! que le progrès de cette maladie est funeste!

Ce triste tableau se présente à mes yeux, j'y vois celui de mon ame; et puis-je ne pas me reconnoître à ses traits? N'est-ce pas là l'état de la maladie dont elle est atteinte? Je fais des fautes, et je n'en suis point touché; j'abuse de bien des graces, et je n'en suis pas affligé; je vois le danger, je n'en suis point alarmé. Rien ne me tire de mon état, tout me laisse dans mon assoupissement et ma léthargie. Depuis long-temps je me dis tout cela, et depuis long-temps je languis toujours dans le même état; quelles en seront les suites, si je ne tâche pas de les prévenir?

Quatrieme état. Le mal augmente toujours, il est bientôt à son comble. Après que le malade est tombé dans cet état de foiblesse, de dégoût et d'assoupissement, il tombe enfin dans un état de langueur et de

défaillance qui approche de l'état de mort ; voilà le dernier symptôme de la maladie, voilà le dernier période de la tiédeur, l'accablement et la défaillance de l'ame. On tombe, on dépérit, on se sent comme défaillir ; pourquoi cela ? Parce qu'après tant de graces négligées, tant de secours stériles, tant de résistances accumulées, Dieu semble se retirer, et retire en effet ses graces précieuses et privilégiées : c'est-à-dire, que d'une part l'ame tiede se dégoûte de Dieu, et de l'autre, Dieu commence à se dégoûter de l'ame tiede ; l'ame se refroidit envers Dieu, et Dieu se refroidit envers elle ; l'ame tiede n'a plus pour son Dieu que langueur et qu'insensibilité, et réciproquement Dieu semble n'avoir plus pour elle qu'une espece d'indifférence.

O mon ame ! ô ame infidelle ! voilà ton Dieu qui se cache à tes yeux dans un triste nuage ; mais du sein de ce sombre nuage, j'entends sortir cet oracle, ou plutôt ce terrible anathême : *Utinam frigidus esses* (c) ! Ce n'est qu'en tremblant qu'on médite ces redoutables paroles. Mais enfin, c'est l'Esprit-Saint qui les a prononcées ; pouvons-nous nous les dissimuler, et ne pas en considérer toute la profondeur ? *Utinam frigidus esses ! sed quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore*

C'est vous-même, ô mon Dieu ! qui [illegible] une ame tiede : et que lui dites-vous ? [illegible] mieux valu pour toi que tu fusses tom-

(c) Apoc. 3.

bée dans un état de froideur ; mais parce que tu languis dans un état de tiédeur, voici que je commence à te rejeter loin de moi, par le soulévement que tu provoques à mon cœur ; *incipiam te evomere.* Voilà un Dieu soupirant, un Dieu gémissant sur le déplorable état de cette ame, il fait entendre des accens lamentables sur son sort. A ses yeux, un état de péché, un état de mort, seroit, en quelque maniere, préferable à cet état de tiédeur ; parce que cet état de péché la toucheroit, la pénétreroit ; elle seroit alarmée, elle trembleroit en se voyant sur le bord de l'abyme ; elle verroit le tombeau et l'enfer ouverts sous ses pieds. A la vue de ces grands objets, de ces spectacles terribles, elle rentreroit en elle-même, elle reculeroit d'horreur, et reviendroit sur ses pas, frappée de son état, elle seroit imiter les saints pénitens, les soupirs d'un David, les pleurs d'une Magdelaine, une vive componction auroit consacré les sentimens de son cœur pénitent. Au lieu que dans un état de tiédeur, ne voyant dans elle aucun de ces péchés grossiers, de ces désordres marqués, elle se rassure, elle se tranquillise, elle ne pense point à la nécessité de retour, elle vit dans cet état, elle y languit, elle s'expose à y mourir, peut-être même à tomber dans quelque faute mortelle, et à faire quelque chûte déplorable, en ne veillant point sur elle-même, en ne se tenant point en garde contre la tentation, en s'aveuglant elle-même sur le danger. Car enfin dans cet état de tiédeur, on continue à fréquenter les

clemens, à s'approcher des redoutables Mystères; et n'y a-t-il point à craindre que dans cet état de ténèbres, dans quelques tentations dangereuses, dans quelques occasions critiques, sur-tout dans certains points, dans certaine matiere, où il est si aisé de se tromper, où l'intervalle entre le mortel et le véniel est si imperceptible; n'y a-t-il pas à craindre qu'il ne se soit glissé dans le cœur quelques sentimens, quelque disposition qu'on n'aura point cru criminelle, et sur laquelle on se sera malheureusement rassuré? car voilà le terrible danger auquel on s'expose, en vivant dans cet état de tiédeur.

Ah, Seigneur! quand est-ce donc que nous rentrerons en nous-mêmes, et que nous ouvrirons les yeux sur nos vrais intérêts? vivrons-nous toujours dans un état où nous craindrions de mourir?

PRIERE.

JE ne l'avois jamais compris, ô mon Dieu! jamais ces réflexions sérieuses ne s'étoient présentées à mon esprit dans un si grand jour; vous m'éclairez aujourd'hui et en m'éclairant vous m'alarmez.

Je vais donc rentrer dans moi-même, sonder les dispositions de mon cœur, et, s'il est nécessaire, faire une revue salutaire de ma conscience depuis le temps que je gémis dans cet état de tiédeur, soit pour ranimer les sentimens de mon ame toute languissante, soit

sur-tout pour réparer ce qu'il pourroit y avoir eu de défectueux dans la fréquentation des Sacremens durant tout ce temps de nuages. Aidez-moi, ô mon Dieu ! arrachez-moi à ma lâcheté naturelle. Prenez-moi et conduisez-moi par la main dans la nouvelle route que vous m'ouvrez, et que je veux suivre jusqu'à la mort. Le temps, quoique saintement employé, ne sera pas trop long pour gémir sur mes infidélités, pour fermer les plaies que la tiédeur a faites à mon ame, pour réparer les pertes déplorables que j'ai faites durant ce temps d'illusion. Vous avez gémi, ô mon Dieu ! sur l'état de mon ame quand elle s'oublioit, soyez encore plus touché sur elle quand elle revient et qu'elle ressent la misere; elle est infirme et malade, vous le voyez; accomplissez dans elle la sainteté de votre oracle, *infirmata est*; (d) vous pouvez, Dieu de bonté, lui rendre toute sa force, et la rendre à sa prémiere ferveur; elle la désire, elle vous la demande, elle l'espere de votre [illegible]: *Tu verò perfeciisti eam.*

RESOLUTIONS ET PRATIQUES.

1°. JE rappelerai souvent la grace que vous venez de m'accorder, et la sainte résolution que j'ai prise. Je produirai souvent des actes de douleur sur mes tiédeurs et mes fautes passées.

2°. Quand j'éprouverai des peines et des combats, je vous les offrirai en expiation de mes négligences; c'est encore une pénitence bien douce après tant d'infidélités.

(d) *Psalm.* 87.

3°. Je penserai à la consolation que j'aurai à la mort, de vous avoir servi avec une sainte ferveur : peut-être ma course ne sera pas longue dans le temps ; il faut au moins la rendre sainte et salutaire pour l'éternité.

4°. Je m'exciterai par l'exemple de tant d'ames justes, qui, peut-être avec moins de grace que moi, vous servent avec tant de ferveur, et se portent au bien avec tant de générosité.

5°. Je reprendrai fidellement les prières et les pratiques que j'avois négligées, ou abandonnées, et je m'en acquitterai désormais avec une fidélité inviolable.

VINGT-CINQUIEME LECTURE.

Sur les fautes journalières et les sacrifices journaliers.

Nos fautes journalières ne doivent point abattre notre courage et notre confiance ; elles doivent même animer notre vigilance et notre ferveur.

Les personnes de piété ne sont pas impeccables ; elles peuvent tomber dans des fautes : le juste même peche sept fois le jour. Ce ne sont point, à la vérité, des fautes grieves ; on cesseroit d'être juste. Ce ne sont pas même des fautes bien volontaires, et pleinement réfléchies ; mais souvent des péchés de fragilité, [illegible] d'inadvertance, de foiblesse, de [illegible] humaine. Il en est cependant qui [illegible] plus volontaires, et commises [illegible]

plus de réflexion ; et ce sont celles dont il s'agit ici, et dont on entend parler.

Ainsi arrive-t-il, par exemple, que vous tombez dans ces fautes, tantôt en vous inquiétant pour quelque chose qui vous survient ; tantôt en vous livrant à des vivacités et des impatiences ; tantôt en vous laissant aller à des vanités, des curiosités, des légéretés ; tantôt à des dissipations, des distractions, des pensées inutiles et étrangères ; tantôt à des railleries, des badineries qui peuvent blesser les autres et les affliger ; en un mot, à des résistances, à des infidélités à la grace.

Or c'est à l'égard de ces fautes, et autres semblables, dont vous devez gémir, à la vérité, mais dont je dis qu'il ne faut point vous laisser abattre et décourager : ce seroit ajouter un mal à un autre mal, et aigrir une plaie par une autre plaie. L'usage salutaire qu'il en faut faire, c'est de vous en humilier devant Dieu, et de reconnoître votre foiblesse et votre néant, c'est de gémir, et de les déplorer dans le fond du cœur. Est-il surprenant qu'un si grand fond de misères produise des misères nouvelles ? s'il n'y en a pas de plus grandes, n'est-ce pas un pur effet des miséricordes de Dieu et du secours de sa grace ?

Qu'arrive-t-il cependant trop souvent ? c'est qu'à la vue de ses fautes on s'inquiete, on se décourage, on se laisse abattre, et en conséquence on se néglige, on perd la confiance en Dieu, on se dégoute peut-être de la piété, on s'imagine être dans un mauvais état,

on croit qu'on ne se corrigera jamais de ses imperfections et de ses défauts, qu'on ne pourra jamais se soutenir dans le bien, et arriver à la perfection où l'on aspiroit; et mille autres semblables idées et appréhensions qui jette l'ame dans la pusillanimité et dans la langueur: et de là on n'ose presque plus se présenter devant Dieu, ou l'on ne s'y présente qu'avec une fausse honte, dans la défiance, dans le tremblement et la crainte qu'il ne s'éloigne, parce qu'on lui a manqué. Ainsi en s'inquiétant tant d'une faute, souvent légère, on risque de tomber dans mille autres plus grandes; on perd le tems dans mille retours et reflexions inutiles sur soi et sur sa faute. On veut examiner si elle a été volontaire, si on y a pleinement consenti; et cependant plus on s'y arrête, plus on réfléchit, moins on s'entend soi-même. D'un trouble on tombe dans un autre; d'une imperfection dans une imperfection plus marquée; l'inquiétude, le chagrin, s'emparent d'une ame abattue, la livrent à des agitations et à des perplexités intérieures qui la rendent incapable de tout.

Qu'est-ce que tout cela devant Dieu? quelquefois humilité, douleur, repentir sincère? et souvent orgueil secret, dépit d'amour propre, illusion du démon. Est-ce un remede que l'on a pris, ou un nouveau poison que l'on a jetté sur la plaie; on fait comme une personne blessée, qui est à chaque instant à [illegible] sa blessure, à la toucher, et par là à l'aigrir et à l'envenimer; ou comme

une autre qui est tombée, et qui au lieu de se relever, s'arrête à considérer comment elle a pu tomber, et ce qui a occasionné sa chute. Levez-vous et marchez; prenez garde que le trouble et l'agitation où vous êtes, ne vous occasionnent une nouvelle chute encore plus dangereuse.

J'en dis de même de l'ame qui est tombée dans quelque faute: relevez-vous, humiliez-vous, et reprenez votre chemin sans délai; c'est l'unique remede qu'il faut apporter au mal. Ainsi doit-on revenir à Dieu, avec lequel on se réconcilie bien plus aisément par un humble et amoureux retour, que par cette désolation, cette affliction quelquefois toute humaine; par ce découragement, cet abattement plus coupable peut-être que la faute même dont on s'afflige. En tout cela, se trouve souvent bien plus d'amour-propre que d'amour de Dieu.

Je dis plus: ce retour simple d'humilité et de confiance honorera plus Dieu que votre faute ne l'a offensé; parce que dans la faute il y a eu souvent de la surprise, de l'inadvertance, de la fragilité, au lieu que dans le retour humble et sincère, la volonté est entiere, et la résolution pleine et absolue.

Prenez-donc, dit un grand Saint, et suivez invariablement cette regle; tout autant de fois que vous serez tombé en quelque manquement, fût-il encore plus grand, ne vous jetez point dans un trouble rempli de tristesse et d'ennui; ne vous arrêtez point à inutiles et scrupuleux examens; mais

l'instant, reconnoissant avec sincérité votre faute, et gémissant avec humiliation de votre fragilité, tournez-vous amoureusement vers Dieu, comme un enfant vers son pere, dites-lui humblement : Seigneur, mon Dieu ! j'ai fait ce qu'une ame foible, un pécheur tel que moi pouvoit faire ; et que pouviez-vous attendre de moi que ces fautes, et d'autres encore plus grandes ? J'irois bien plus loin sans votre bonté, qui me soutient et qui me relève sans m'abandonner. Je vous rends graces des fautes dont vous m'avez préservé, et je vous demande pardon de celles que j'ai commises. Ayez encore pitié de moi, et donnez moi une nouvelle assistance, afin que je ne vous offense plus, et que rien au monde ne me sépare de vous, que je veux aimer et servir avec plus de fidélité que jamais.

Cela étant fait, ne perdez plus de temps à vous inquiéter, à vous décourager, ou à craindre que Dieu ne vous ait pas pardonné ; mais avec paix, avec confiance, reprenez votre route comme si vous ne vous en étiez point écarté. Fussiez-vous tombé mille fois, (ce qu'à Dieu ne plaise,) mille fois revenez à Dieu, et avec la même confiance ; après la derniere faute comme après la premiere, jetez-vous entre ses bras, avec promesse de ne plus vous éloigner.

Ainsi honorerez-vous la bonté de Dieu, en concevant d'elle une si grande idée. Ainsi ferez-vous triompher sa grace, en la rendant supérieure à toutes vos miseres. Ainsi, [illegible] à vous le poison en remede, en le

faisant servir à votre guérison. Ainsi serez-vous plus élevé peut-être après votre chûte, que vous ne l'étiez au moment où vous êtes tombé. Bonté de Dieu! patience de Dieu! que vous êtes grande et ineffable, de vous servir de nos miseres mêmes pour nous rendre des monumens plus éclatants de vos grandes miséricordes!

Ce n'est pas, après tout, qu'il ne faille éviter les fautes avec toute la fidélité et la vigilance que doit nous inspirer la crainte de Dieu, et plus encore son saint amour. Ce seroit une illusion bien grande, ou plutôt un aveuglement bien marqué, de penser que parce qu'on peut mettre un appareil à une blessure, il faille se laisser blesser, et tomber volontairement dans une maladie, parce qu'il y a un remede qui peut la guérir.

De-là il est aisé de voir comment, avec la grace de Dieu, nous pouvons tirer avantage de nos fautes mêmes, et comment ces fautes journalieres, loin d'abattre notre courage et notre confiance, doivent au contraire ranimer notre vigilance et notre ferveur.

Nous le devons d'abord par reconnoissance envers Dieu, qui veut bien, par un effet de sa miséricorde ineffable, nous pardonner et nous recevoir de nouveau. Nous le devons par esprit de pénitence, pour réparer, autant qu'il est en nous, la faute commise et le mal que nous avons fait. Nous le devons par motif de fidélité; parce que sans cette vigilance nous serions exposés à tomber bientôt dans quelque nouvelle faute, qui seroit bien

plus triste et plus affligeante que la premiere. Nous le devons pour avancer de plus en plus dans la voie et compenser le temps que nos infidélités et nos fautes nous ont fait perdre par le passé. Nous le devons pour nous mettre plus en état de glorifier Dieu, à qui nous avons eu le malheur de déplaire.

Allez donc, ame pénitente, et continuez votre course. Déjà tout est réparé devant Dieu. L'édifice s'éleve plus haut sur ses propres ruines : l'ouvrage se consolide par précaution. En seroit-on là, si par la faute commise et déplorée on n'avoit mieux connu son néant ; si on ne s'étoit mis en garde contre sa foiblesse ; si on n'avoit mis sa confiance et sa force en Dieu seul ? Et ne peut-on pas dire de cette faute avec proportion, ce que l'Eglise dit elle-même, *felix culpa*. Elle est triste et affligeante par elle-même, et par la misere de l'homme ; mais, dans un sens, heureuse et salutaire par la grace et les fruits de la grace qui en sont occasionnés. Après tout, la faute est commise, et une fois commise, s'il y a un remede, ce n'est pas dans le découragement et la défiance, encore moins dans le désespoir ; ce ne peut être que dans les regrets et dans la douleur. Dieu même ne peut en exiger d'autre ; et l'homme est incapable d'autre satisfaction que celle qu'offre la pénitence ; toute autre, loin de réparer le mal, y mettroit le comble, en ôtant l'espérance du pardon, et fermant la voie du retour.

AVIS SALUTAIRES.

1°. CRAIGNEZ de commettre des fautes. Sont-elles commises, détestez-les, humiliez-vous, recourez à Dieu, et soyez plus fidèle.

2°. Toutes nos fautes nous sont utiles, si elles nous ôtent cet orgueil secret; ce funeste levain d'amour-propre, cette maudite confiance en nous-mêmes.

3°. Au sujet des fautes, il ne faut ni se flatter, c'est illusion; ni s'impatienter, c'est dépit; ni se décourager, c'est foiblesse; mais recourir humblement à Dieu, c'est l'unique style.

Devant Dieu une imperfection dont on s'humilie avec sincerité, est un moindre mal qu'une prétendue vertu qu'on goute avec satisfaction, dont on nourrit sa vanité, et peut-être sa présomption et son amour-propre.

MEDITATION

Sur les sacrifices journaliers.

IL n'est point de jours dans la vie où il n'y ait quelque sacrifice à faire; et souvent chaque jour en présente plusieurs à offrir. Si nous savions en profiter, quel fonds de mérites ne pourrions-nous pas se procurer? Faudroit-il autre chose que ces

sacrifices journaliers pour nous rendre saints, et grands saints ?

Je viens vous les offrir, ô mon Dieu ! et vous demander la grace de vous les offrir d'une maniere digne de vous. Apprenez-moi à puiser dans cette source abondante de mérites. Je n'en ai négligé la pratique que parce que je n'en connoissois pas le prix.

Premier Point.

Que d'occasions de mérites ne nous ménagez-vous pas, ô mon Dieu ! dans le cours de la journée ; vous nous offrez à tous les instans des trésors, et nous les perdons, et nous permettons que notre négligence vienne nous les ravir.

Dans le cours ordinaire de la vie on a des chagrins à essuyer, des croix à porter. Parmi ces chagrins il y en a de si vifs, de si sensibles, de si douloureux, qu'ils sont toujours présens, qu'ils répandent une amertume continuelle dans l'ame, qu'ils font passer tous les jours de la vie dans la tristesse et le deuil. Mon Dieu ! si on savoit les mettre à profit pour le Ciel, et vous les offrir à mesure qu'ils se présentent, que de sacrifices de bonne odeur s'éleveroient chaque jour jusqu'à vous !

On est dans un état, et dans chaque état il y a chaque jour des devoirs à remplir ; parmi ces devoirs il y en a de pénibles, de gênans, de bien onéreux. Il y a des bienséances à garder, des soins à prendre, des attentions à donner, des visites à recevoir et à rendre,

mille occupations, mille assujetissemens, autant d'inquiétudes et d'embarras. Il faut rompre sa volonté, contrarier ses inclinations, faire souvent ce qu'on ne voudroit pas, ne rien faire de ce qu'on voudroit; tout cela gêne, inquiete, souvent ennuie et accable. Mon Dieu! si tout cela étoit pris dans vos vues et selon votre esprit, combien tout cela offert dans chaque moment, pourroit-il mériter pour l'éternité!

Dans la société et le commerce de la vie, on a à vivre, à traiter avec des caractères, les uns raisonnables et faits pour la douceur de la société; mais les autres, faits pour exercer la patience, et rendre la vie onéreuse. Cependant il faut vivre avec tous, et avec tous conserver la paix et la charité. Or pour en venir là, que n'en coute-t-il pas, et que ne faut-il pas prendre sur soi chaque jour? que de violence à se faire! que de sentimens à réprimer! que de choses à dissimuler! que de mauvaises manieres à essuyer! en un mot, que de sacrifice à faire! d'autant plus pénibles, que ce sont des sacrifices de chaque jour, souvent de toute la vie!

Vous le permettez, ô mon Dieu! que nous nous exercions les uns les autres, que nous soyons mutuellement notre croix, que nous nous rendions la vie triste, les jours pénibles: dans les vues de votre providence, tout cela devroit servir à notre sanctification; et par le mauvais usage, ou plutôt par l'abus que nous en faisons, tout cela ne sert qu'à notre tourment et à notre condamnation. Les uns

sont la croix journaliere des autres ; et tous contribuent à se rendre également malheureux et criminels tous les jours de la vie, par cela même qui pourroit les rendre saints et heureux.

Et sans sortir de nous, sans chercher au dehors des occasions de sacrifice, combien n'en trouverions-nous pas dans nous-mêmes ! combien d'épines naissent chaque jour dans notre propre fonds ? dans combien d'occasions n'arrive-t-il pas qu'il faut s'armer contre soi-même, contre sa vanité, sa vivacité, sa sensibilité ; se taire quand on voudroit parler, parler quand on voudroit se taire ; renoncer à ses gouts, vaincre ses répugnances, dominer son humeur, arrêter ses saillies, soumettre son jugement : en un mot, se gêner, se captiver, se contraindre ? On a des incommodités habituelles, des infirmités journalieres ; pourquoi se plaindre à tout le monde, et à tous les instans, jusqu'à ennuyer, à fatiguer, et se rendre insupportable à soi et aux autres ? Pourquoi ne pas vous les offrir, ô mon Dieu ! et les souffrir entre nous et vous ? vous y compatiriez, vous les soulageriez ; au lieu que dans les autres, ou ne trouve souvent qu'une indifférence qui les augmente et une insensibilité qui les aigrit.

On a souvent des inquiétudes intérieures, des croix secretes qui affligent l'ame, des chagrins personnels dont on ne peut faire part à personne ; qu'il faut renfermer dans soi, ensevelir dans le secret de son cœur. Si on osoit vous en faire la confidence, ô mon

Dieu ! à vous seul, vous les offrir, s'entretenir avec vous, que ne trouveroit-on pas dans vous de secours, et pour soi de mérite et de consolation ?

On se trouve quelquefois dans des états de découragement, d'abattement, de dégoût et d'ennui. On ne sait ce qui inquiete, et on est tout inquiet ; on ne sait ce qui trouble et agite, et on est tout agité, tout troublé. Voilà bien les momens, ô mon Dieu ! où il faudroit recourir à vous, vous offrir le sacrifice de sa peine et de son état, sans en chercher ailleurs la cause, en trouver en vous le remede.— Manque-t-il d'occasions dans la vie, et dans la journée de vous faire de pareils sacrifices ? et pareils sacrifices, que ne mériteroient-ils pas pour le ciel !

Tel est mon état, ô mon Dieu ! tel est mon aveuglement et mon malheur. Toute la journée j'ai en main ces trésors, et je les laisse échapper. Ce seroit, autant de talens que je pourrois faire valoir au centuple, autant de pas que je pourrois faire vers le Ciel, autant de pierres précieuses que je pourrois mettre à ma couronne ; et je laisse dissiper tous ces trésors, enfouir tous ces talens, perdre toutes ces occasions, ravir toutes ces couronnes ; et après avoir eu chaque jour mille moyens d'amasser des richesses immenses, je me trouverai à la fin de la journée, à la fin de la vie, les mains vuides, ou n'ayant amassé que des trésors de colere.

Formez, ô mon ame ! formez aujourd'hui une résolution généreuse et constante d'être

aussi fidelle que vous avez été négligente ; armez-vous de courage contre votre lâcheté, contre la répugnance de la nature, contre les cris de votre amour propre ; imitez ces ames généreuses qui saisissent avidement toutes les occasions de s'avancer dans les voies de Dieu ; soyez-lui désormais plus fidelle. Mille occasions de mériter ont été négligées ; mille occasions se présentent encore de tout réparer ; le tout c'est d'en profiter, et de seconder la grace qui nous les présente.

SECOND POINT.

Mais ces sacrifices, pour les rendre dignes de Dieu, de quelle maniere faut-il les faire, et par quels motifs devons-nous les offrir ? Voici, mon Dieu, les sentimens que je prendrai, et dans lesquels je tâcherai de vous les consacrer. Je me dirai à moi-même : hélas ! tous les jours je fais des fautes, je commets des péchés ; c'est une grace que vous me faites d'avoir quelque chose à vous offrir pour les expier ; tous les jours vous m'accordez de nouvelles graces, vous me comblez de nouveaux bienfaits ; quel bonheur pour moi d'avoir tous les jours quelque chose à vous présenter ! Tous les jours je suis si attentif à mes commodités, à mes aises, à me procurer des satisfactions toutes naturelles ; n'est-ce pas un avantage pour moi d'avoir occasion de me faire quelque violence, de pratiquer quelque mortification ? Je ne les chercherois pas de moi-même : c'est bien le

moins que je les reçoive quand vous me les ménagez. Tous les jours je dois avancer dans les voies du salut ; vous m'en procurez les moyens, serai-je assez infidele pour les rejetter et en abuser ? Tous les jours, en qualité de chrétien, je dois me renoncer moi-même, me vaincre, et mourir à moi-même.

Mais sur-tout, tous les jours je dois vous aimer, et vous donner quelque gage de mon amour. Ne suis-je pas heureux que vous daignez agréer de si foibles marques ? et ne serois-je pas bien ingrat, bien injuste, bien coupable de vous les refuser ? Quels motifs, et que de motifs ! y serois je insensible ?

O mon ame ! quelle abondante moisson de mérites que Dieu vous présente ! soyez attentive à la recueillir. Formez-vous un plan de conduite nouveau ; prenez la résolution sincere de profiter désormais des occasions de sacrifices que vous aurez ; chaque jour vous en offrira ; les devoirs, les occupations, les entretiens, les affaires, tout deviendra pour vous une source de sacrifices et de mérites. Tenez pour maxime constante qu'il vaut mieux prendre mille fois sur soi, que de prendre une seule fois sur les autres ; qu'un léger sacrifice fait à propos, peut faire éviter mille fautes et autant de chagrins ; que si on vouloit tout relever, tout prendre dans la rigueur il faudroit tous les jours en venir aux éclats ; qu'après tout, ou de gré, ou de force, il faudra bien des sacrifices, si on ne les fait pas à la grace, il faudra les faire à la nécessité ; si on ne les fait pas à Dieu, il faut

dra les faire au monde, c'est-à-dire, en avoir toute la peine, et en perdre tout le mérite.

PRATIQUES.

POINT de jour où l'on ne puisse faire quelque sacrifice, offrir quelque mortification.

Dans le repas, se priver de quelque chose sans qu'on s'en apperçoive: on y a peut-être fait tant d'excès.

Dans le repos, retrancher quelque chose de son sommeil, si souvent, et trop longtemps prolongé.

Dans les habillemens, les parures, faire le sacrifice de quelques ornemens; on a tant donné à sa vanité.

On voudroit jeter un coup d'œil; arrêter ses regards.

Un bon mot qu'on voudroit dire; le supprimer.

Une partie de plaisir où l'on est invité; trouver un honnête prétexte pour s'en dispenser. Une parole piquante qu'on nous dit, réprimer l'émotion de son cœur, et mettre un frein à sa langue. Une indifférence qu'on nous témoigne, une ingratitude qu'on nous marque, un service qu'on nous refuse ou qu'on nous reproche; que de paroles à retrancher! que de sentimens à étouffer! que de curiosités à réprimer! Tout cela autant de matieres de sacrifices, autant d'occasions de mérites.

PRIERE.

JE le reconnois, ô mon Dieu! si on savoit offrir les peines de la journée, de l'état, on trouveroit dans chaque état, dans chaque journée sa pénitence, son purgatoire, son martyre: sa pénitence à offrir, son purgatoire à souffrir, son martyre à essuyer. C'est à quoi je vais m'appliquer désormais; à ne laisser passer aucune occasion, à faire tous les sacrifices qui s'offriront, à me dédommager par ma fidélité de toutes les pertes que j'ai faites par ma négligence, à devenir aussi vigilant, aussi attentif dans la suite, que j'ai été indifférent et infidele par le passé.

J'offrirai ces sacrifices par motif d'amour, rien ne coûte quand on aime; ou s'il coute, l'amour le fait porter avec joie. Je penserai qu'au moment que j'offre quelque sacrifice, il est marqué dans le livre de vie. Quel sentiment, quand on pense que le plus léger sacrifice aura une récompense éternelle! Je me rappellerai que par le passé j'ai fait si peu de chose pour vous, qu'il me reste peut-être si peu de temps à vivre, et beaucoup d'ouvrage à faire. N'est-il pas nécessaire de profiter de tous les instans pour me préparer par des sacrifices légers au dernier et au grand sacrifice. J'unirai tous les sacrifices que je pourrai faire aux souffrances, et au sacrifice de Jesus-Christ. Toute sa vie n'a été qu'un martyre continuel. Je tâcherai de faire de la mienne un continuel sacrifice.

VINGT-SIXIEME LECTURE.

Sur les désirs du cœur.

LE cœur de l'homme est un fonds inépuisable de désirs, et les désirs sont un fonds inépuisable d'inquiétudes et d'agitation. L'homme forme des désirs pour être heureux, et ses désirs font en partie son malheur.

Je trouve quatre sources intarissables d'inquiétudes dans nos désirs; leur multitude, leur étendue, leur vivacité, leur contrariété. Ils nous accablent par leur multitude; ils nous égarent par leur étendue; ils nous transportent par leur vivacité; ils nous déchirent par leur contrariété. Homme aveugle! falloit-il pour cela former tant de désirs? Etoit-ce là la source où il falloit puiser le bonheur?

1°. Multitude de désirs: chaque instant voit naître un nouveau, qui avoit été précédé par un autre, et qui en voit bientôt naître un troisieme après lui. Ce sont des flots sans nombre, qui se succédent sans cesse, tiennent le cœur dans une agitation continuelle; ce sont des épines qui semblent naître incessamment sous nos pas; ce sont des vers rongeurs qui naissent dans l'ame, et qui la déchirent à tous les instans. Quelle foule de désirs ne forme-t-on pas! désirs vagues et indéterminés, désirs flottans et incertains, désirs bas et honteux, désirs capricieux et bisarres, désirs chimériques et insen-

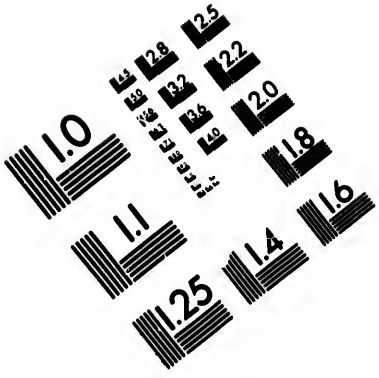
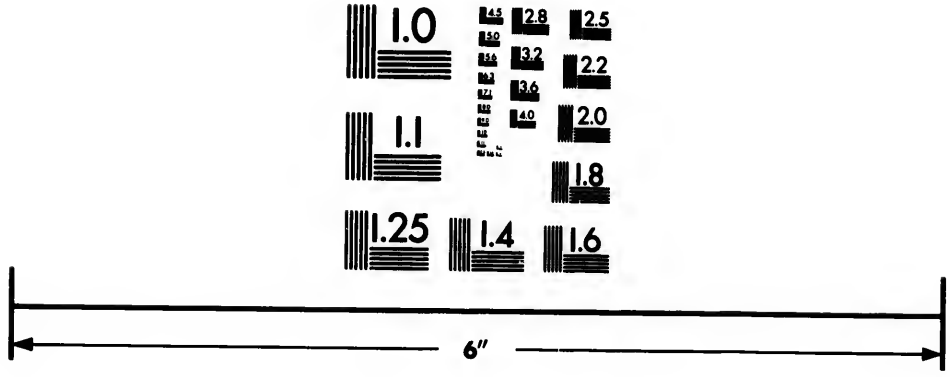
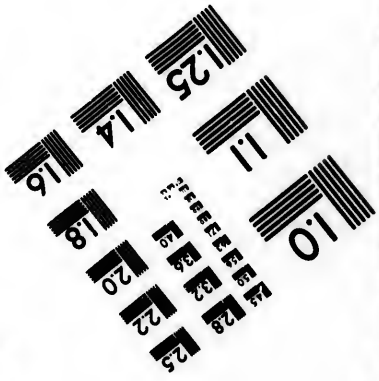


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

sés, désirs criminels et funestes. Vous le savez, ô cœur agité! et peut-être une triste expérience vous en a-t-elle plus fait sentir que tous les discours; vous avez formé des désirs sans nombre; et ces désirs, à quoi ont-ils abouti? ils vous ont occupé, ils vous ont troublé, ils vous ont agité, après quoi ils se sont dissipés. Voilà tout ce qui vous en reste: et si quelquefois ils ont été remplis, n'est il pas arrivé, par un juste jugement de Dieu, que loin de vous satisfaire, ils sont devenus pour vous une nouvelle source d'inquiétude et de chagrins? Terrible punition d'un cœur à qui Dieu ne suffit pas, ou qui ne veut pas chercher son bonheur dans Dieu!

2°. Etendue de désirs: car comme ils sont sans nombre, ils sont encore sans bornes: et jusqu'où ne les porte-t-on pas, quand une fois on a donné à son cœur la liberté d'en former? Quand est-ce qu'un ambitieux s'est contenté des honneurs où il est parvenu, s'il en voit de plus élevés où il puisse aspirer? Quand est-ce qu'un avare s'est contenté des trésors qu'il a amassés, s'il en voit de plus grands à accumuler? Quand est-ce qu'un cœur une fois entré dans la carriere des désirs, leur a prescrit des bornes, si ces désirs peuvent se permettre encore quelque étendue? Un souhait rempli en fait naître un autre plus vaste; une premiere démarche qui réussit, est un attrait pour en tenter une seconde plus téméraire encore; et on ne croit jamais avoir assez avancé, si on voit encore quelques

paix peut jouir un cœur inquiet, qui soupire toujours après ce qui lui manque ou ce qu'il croit lui manquer; un cœur volage, qui court sans cesse après un fantôme de bonheur qui lui échappe, quand il croit le tenir; un cœur avide, que rien ne rassasie, et que l'abondance même ne fait qu'altérer. Abyme sans fond où tout disparoit; goufre insatiable où tout est englouti; brasier ardent où tout est dévoré et consumé dans un instant! Où est ce bonheur dont on se flattoit? Les désirs ont-ils ouvert la voie qui devoit y conduire?

3°. Vivacité de désir: quelque insensible que soit naturellement un cœur, il cesse bientôt de l'être, s'il vient à former des désirs. Dès-lors ce cœur semble changer de nature; il devient vif, il devient ardent, et ce qui n'étoit que froideur et que glace, devient bientôt tout ardeur et tout feu. Dès-lors il faut mettre tout en œuvre pour contenter ce désir; soins et travaux portés jusqu'à l'épuisement; prieres et sollicitations portées jusqu'à l'importunité; assujettissement et dépendance portés jusqu'à la bassesse. Pourquoi? Parce qu'on désire ardemment une chose, et qu'on veut l'obtenir. Rien n'étonne, rien n'arrête un désir ardent dans sa course. N'arrive-t-il pas même que les obstacles ne servent qu'à l'aigrir d'avantage? Semblable à un torrent, il se roidira contre la digue, et n'en deviendra que plus violent. Que si, malgré toute l'assiduité de ses soins et la vi-

olence de ses efforts, cet homme vient à ne pas obtenir ce qu'il désire, ah! c'est alors que son cœur va être livré en proie à tout ce que le trouble et l'agitation ont de plus amer. Tantôt les passions viennent comme de concert dans ce cœur, ou pour punir ou pour aigrir ce désir. L'envie le rongera; la jalousie le dévorera; la haine le transportera; une mélancolie affreuse le jetera dans ses noirs accès. Aveugles et infortunés que nous sommes! nous nous envions notre bonheur; et par nos désirs immodérés, nous nous causons plus de mal que nos ennemis les plus cruels ne pourroient nous en souhaiter.

4°. Le malheur n'est pas à son comble; contrariété de désirs: et comment des désirs si multipliés, et sur des objets si opposés, pourroient-ils s'accorder entr'eux, et ne pas se combattre et se détruire mutuellement? Et dès-lors que voit-on, ou qu'éprouve-t-on, qu'un cœur livré en proie à toute sa fureur et à toute l'opposition de ses désirs? l'un pousse et l'autre arrête, l'un éleve et l'autre abat; ce n'est plus qu'une tour de Babel, où chacun parle et personne ne s'entend; un théâtre funeste, où des armées de désirs opposés entr'eux se font une guerre intestine, et se livrent les plus terribles combats. Disons mieux, le cœur de l'homme devient dès lors une image funeste de l'enfer et des ames qui y sont condamnées; réduit comme les réprouvés, à former inutilement des souhaits opposés, en désirant sans cesse de posséder des biens dont il ne jouira jamais, et

d'être délivré des maux dont il sera éternellement accablé.

Telle et plus déplorable encore est la situation d'un cœur livré à la fureur implacable de ses désirs. L'esprit-Saint nous en donne une image bien terrible et bien naturelle ; le cœur de l'impie, dit-il, est semblable à une mer violemment agitée : *Cor impii quasi mare fervens* (a). Représentez-vous une mer exposée à la fureur des vents déchaînés contr'elle ; là on voit une multitude infinie de flots qui s'élevent, qui se succedent mutuellement les uns aux autres, sans se donner aucun intervalle ; voilà la multiplicité des désirs. Là on voit des flots immenses s'étendre bien au loin d'un rivage à l'autre, et occuper toute la vaste capacité des mers ; voilà l'étendue des désirs. Là on voit des flots tumultueux s'élever avec impétuosité, et gronder sans cesse avec une nouvelle fureur ; voilà la vivacité des désirs. Là enfin on voit des flots agités par des mouvemens tout contraires, et par un flux et reflux continuel, s'élever, se pousser, se briser les uns contre les autres ; voilà l'opposition et la contrariété des désirs, *cor impii*, etc. C'est-à-dire que, comme dans cette mer orageuse, l'obscurité des nuages qui la couvrent, l'agitation des flots qui s'élevent, le bruit des foudres et des éclairs qui brillent de toutes parts, portent par-tout la terreur, et n'offrent aux yeux que l'image d'une mort affreuse et prochaine ; ainsi, dans

(a) *Isai.* 57.

un cœur agité de désirs, ce n'est plus que ténèbres et obscurité, que confusion et que trouble, que frayeur et consternation, à la vue des remords dont il est déchiré, et qui, comme autant d'éclairs et de foudres, annoncent la colere du Dieu des vengeances.

Il n'est que vous, ô mon Dieu ! qui puissiez calmer cette mer en fureur, ce cœur agité. Renouvellez en notre faveur, le prodige que vous opérâtes en faveur des Apôtres ; commandez aux vents et aux tempêtes ; *imperavit ventis et mari* (b) ; appaisez, confondez ces désirs terrestres et mondains, et la sérénité et la tranquillité viendra reparoître dans notre ame, et y établira son empire ; *et facta est tranquillitas magna.*

MEDITATION.

Sur le même Sujet.

TOUS nos désirs, ô mon Dieu, devroient se tourner vers vous ; nous y trouverions leur accomplissement et notre bonheur : mais en s'éloignant de vous, ils se tournent contre nous mêmes pour faire notre tourment. Nos désirs nous rendent malheureux et criminels tout ensemble. Répandez vos lumieres sur moi, ô Dieu saint ! faites-moi connoître l'égarement funeste où nous jettent nos désirs ; et le terme fatal où ils peuvent conduire.

(b) *Matth.* 8.

PREMIER POINT.

Nos désirs nous rendent malheureux.

Tout homme désire d'être heureux. Ce désir naît avec lui ; la nature l'a comme gravé dans son cœur : il cherche partout ce bonheur, il soupire sans cesse après lui. Insensé ! il ne le cherche point où il est, et il le cherche où il ne sera jamais. Ainsi livré à l'égarement de ses recherches et de ses désirs, il se rend malheureux par cela même où il espéroit trouver son bonheur.

Et quoi de plus malheureux qu'un cœur livré en proie à la multitude des desirs qui l'accablent, à l'étendue des desirs qui l'égarent, à la vivacité des desirs qui le transportent, à la contrariété des desirs qui le déchirent, en un mot, à la violence des desirs qui le dominent, qui le tourmentent, qui le tyrannisent ? pourra-t-il jamais jouir d'un instant de repos ; connoîtra-t-il jamais ce que c'est que la paix ; faut-il à ce cœur d'autre ennemi, d'autre bourreau que lui-même ? C'est un fonds inépuisable de chagrins, dévorans, une terre maudite de Dieu, une région de ténèbres et de confusion, un enfer anticipé. Tel et plus malheureux encore est un cœur agité et dévoré de la soif insatiable de ses desirs.

Hélas ! que l'homme est à plaindre, de se livrer ainsi à l'intempérance de ses desirs ! Ne comprendra-t-il jamais qu'autant de desirs profanes qu'il forme dans son cœur, ce sont autant d'ennemis qu'il arme contre son repos ? que ses desirs sont dans lui une source fu-

neste d'agitation ? qu'un desir violent dégénere en passions ? que la passion forme une tyrannie ? Eh ! qui fût jamais heureux sous la domination d'un tyrant ?

Vous l'avez ainsi ordonné, ô mon Dieu ! et l'oracle de votre justice et de votre vengeance s'accomplit tous les jours. Tout homme qui livrera son cœur à ses desirs effrénés, trouvera dans ses desirs mêmes sa peine et son tourment.

O mon ame ! pourquoi courir ainsi dans la voie de vos égaremens, qui devient pour vous une voie parsemée d'épines, bordée d'abymes et de précipices ? Marchez dans le chemin de la paix ; mettez un frein à vos desirs. Combien de fois, ô Dieu saint ! ô Dieu juste ! ai-je gémi sous la tyrannie de mes injustes desirs ? Ah ! que je méritois bien les cruelles atteintes qu'ils me livroient, et les retours amers qu'ils me faisoint essuyer !

Second Point.

Nos desirs nous rendent criminels et coupables.

Parce qu'ils nous font sortir des voies de la providence. Un cœur ainsi livré à ses desirs, veut se rendre comme l'arbitre de son sort, se frayer sa route, se soustraire en quelque maniere aux dispositions et à la volonté de son Dieu.

Parce que les desirs déréglés ne sont inspirés que par nos passions encore plus déréglées ; passion d'orgueil et d'ambition,

passion d'avarice et de sordide intérêt ; passion d'envie et de jalousie ; passion de vengeance et de haine ; passion de volupté et de sensualité : telle est la source ordinaire d'où sortent tant de projets coupables, et par là même, tant de flots d'amertume.

Parce que ces désirs ne se portent que sur des objets dangereux et funestes au salut. Que désire-t-on d'ordinaire ? A quoi se porte un cœur livré à l'impétuosité, à la dépravation de ses sentimens et de ses désirs, qu'à des objets interdits, illicites, empoisonnés..... dont il est sans cesse rempli, et qui l'infectent de leur funeste poison ?

Parce que ces désirs occupent une ame comme toute entière, et l'empêchent de s'appliquer au soin de son salut et à la pensée de l'éternité.

Parce que dès-lors ces désirs sont d'ordinaire des désirs injustes, des désirs déréglées, des désirs honteux, et par là même des désirs coupables, des désirs criminels, opposés à l'ordre de Dieu, à la Loi de Dieu, à la volonté, à la providence de Dieu. Quels crimes ! quelle source de crimes ! quel abyme d'iniquité et de désordre ! hélas ! un jour quelle source de vengeance et de punition !

Mon Dieu !.... je vous le demande avec le Prophète : *Ne tradas me desiderio meo peccatori* (c) ; Ne me livrez pas à l'intempérance de mes désirs. Fixez un cœur qui n'est fait que pour vous, et qui ne trouvera jamais hors de vous que vuide, que néant, qu'affli-

(c) *Psalm.* 139.

tion, qu'amertume. Heureux encore, si ces amertumes salutaires le ramenent vers vous, et le fixent à vous pour toujours!

CONCLUSION.

Ne formons donc désormais qu'un seul et unique désir ; le désir sincere d'être à Dieu, de servir le Seigneur, de nous sanctifier et de nous sauver. Que ce désir occupe notre ame, remplisse notre cœur, consacre tous nos sentimens.

Ne coûrons plus ni après les illusions de ce monde, ni après le fantôme des honneurs, des plaisirs, des biens périssables. Assez long tems ils nous ont occupés, ils nous ont agités, ils nous ont égarés, ils ont fait notre crime et notre tourment. Rentrons dans les voies de la paix et du repos, en rentrant dans celles de la justice et de la sainteté.

Désirons ardemment, mais désirons uniquement ce qui peut nous rendre heureux en nous rendant saints.

Bornons là nos projets, fixons là nos désirs et nos vœux.

Disons souvent au Seigneur avec le Prophète : *unam petii à Domino, hanc requiram* (d). Oui, mon Dieu, je ne désire sur la terre, je ne demande qu'une seule chose dans ce monde : c'est de vous aimer, de vous servir et de me sauver, *Quid mihi est in Cœlo, et à te quid volui super terram* (e) ? Hors de vous et sans vous, qu'est-ce que le monde, qu'est-ce

(d) *Psalm.* 26.....(e) *Psalm.* 72.

que le Ciel même peut offrir à mon cœur de desirable, de consolant et de grand ?

J'ai desiré, j'ai possédé, j'ai couru après les illusions de ce monde périssable ; et j'ai vu que dans tout il n'y a que mensonge et que vanité, *et vidi quod esset vanitas* (f) ; qu'il n'y a rien à désirer, rien à ambitionner sur la terre : on se tourmente, on s'épuise en desirs, en projets ; que trouve-t-on à la fin de sa course, que le repentir, la honte sur le front, le remords dans le cœur, le fiel et le désespoir dans le fond de l'ame ?

Que les autres forment donc des desirs sans fin, et courent après leurs vains projets ; ils en connoîtront bientôt toute l'illusion, tout le danger et tout le malheur : *Mihi adhærere Deo bonum est* (g). Pour moi je ne desire que de m'attacher à Dieu seul : je n'ai que trop éprouvé la vanité de tout autre desir, il est temps de fixer mon cœur à l'unique objet pour lequel il étoit formé, dont il n'auroit jamais dû s'éloigner, et dont il ne s'est éloigné que pour son malheur.

PRIÈRE.

O Heureux, ô mon Dieu ! mille fois heureux le cœur qui ne desire que vous, qui ne cherche que vous, qui ne s'attache qu'à vous ; qui sait borner ses desirs à ses devoirs, abandonner son sort à votre volonté souveraine ! Il jouira des douceurs de la paix ; la tranquillité sera son partage, le calme

régnera dans ses sentimens. Voilà l'heureux état et la sainte disposition après laquelle je soupire ; c'est de vous seul, ô mon Dieu! que je puis l'espérer. Ne rejetez pas la priere d'un cœur qui gémit de s'être attaché à quelqu'autre chose qu'à vous et qui après tous ses égaremens vient vous rendre hommage, et reconnoître qu'il n'y a de véritable bonheur que dans vous. Ne suffisez-vous pas à mon cœur ; et hors de vous qu'y a-t-il à desirer en ce monde ?

PRATIQUES.

1°. VEiller sur les desirs et sur les mouvemens de son cœur.

2°. Dès qu'on s'apperçoit de quelque desir naissant contraire à la Loi de Dieu, l'étouffer à l'instant.

3°. Suivre le conseil et l'exemple de Saint François de Sales. Je desire peu, disoit-il ; et le peu que je desire, je le desire peu.

4°. Demander souvent pardon à Dieu des desirs criminels que l'on a formés, et le prier de former dans nous des desirs plus saints et plus salutaires.

5°. Elever souvent son cœur, et porter ses desirs vers le Ciel, unique centre de notre repos, unique terme de notre bonheur.

VINGT-SEPTIEME LECTURE.

Sur la crainte de Dieu.

L'APOTRE des Nations, pénétré de frayeur dans lui-même, nous avertit tous, nous annonce à tous d'opérer notre salut dans la crainte et le tremblement : *Cum timore et tremore salutem vestram operamini* (a). Ce vase d'élection, ce prodige de graces, ce modele de l'Apostolat, cet homme ravi au troisieme Ciel, étonné, tremblant, alarmé à la vue des grandeurs, de la justice, des Jugemens de Dieu, laisse comme sortir de son cœur les sentimens de terreur et de crainte dont il est pénétré, pour nous en remplir et nous en pénétrer nous-mêmes, pécheurs et coupables, en nous assurant que si nous avons un desir sincère de nous sauver, c'est dans le sein de la crainte et du tremblement que nous devons opérer notre salut.

Nous devons aimer Dieu, mais en même-temps nous devons le craindre. Nous devons l'aimer, parce qu'il est infiniment bon et ineffable dans ses bontés ; mais nous devons le craindre, parce qu'il est juste et infiniment redoutable dans sa justice.

Dans ses vues primitives, Dieu ne vouloit qu'être aimé ; mais si on ne l'aime pas, on sera forcé de le craindre. Si on l'aime, on entre dans l'ordre de la miséricorde, qui ne présente et n'offre que les récompenses ; mais si on en sort, on est forcé de rentrer

(a) 2. *Cor.* 2.

dans l'ordre de la justice, qui imprime la crainte, et annonce les châtimens. C'est dans ce sens que Saint Augustin dit que Dieu est bon et aimable de son fond, et qu'il est juste et redoutable du nôtre: *De suo bonus, de nostro justus.*

Il y a trois sortes de craintes de Dieu. Il y a une crainte fausse, défectueuse, criminelle et même coupable, qui ne regarde que la peine du péché, et qui laisse l'affection même actuelle au péché, elle arrête la main, et non le cœur. C'est là ce qu'on appelle une crainte servilement servile, qui ne convient qu'à de vils esclaves et à des mercenaires indignes.

Il y a une crainte parfaite qui évite le péché, uniquement parce qu'il déplaît à Dieu infiniment bon; en sorte que quand même il n'y auroit absolument point de peine à craindre, on détesteroit toute faute et tout péché, uniquement parce qu'il offense Dieu, et qu'il blesse son cœur. C'est ce qu'on appele une crainte filiale, la crainte d'un digne fils, qui ne voudroit en rien déplaire à un tendre pere qu'il aime.

Il y a une crainte moins parfaite, qui tient comme le milieu entre les deux autres; c'est celle qui éloigne du peché, parce qu'il mérite et attire une peine; parce qu'il damne, et rend digne de l'enfer et de ses tourmens. Cette crainte est bonne et salutaire, elle détache du péché et de l'affection actuelle au péché; elle dispose à l'amour de Dieu comme auteur de notre justice; mais

cette crainte est moins parfaite, parce que dans son motif elle a en vue la peine qui menace l'homme, bien plus que la bonté de Dieu qui est offensé.

C'est de cette crainte, ou de ces dernieres craintes tout à la fois, que l'on entend parler, quand on exhorte à craindre le Seigneur, *Deum time* (b). Crainte de Dieu! faut il autre chose pour nous y engager, que de considérer la grandeur de son être et de ses perfections, aimables à la vérité, mais en même temps adorables et redoutables?

Craindre la Justice inexorable de Dieu qui, ennemi irréconciliable du péché, exerce contre lui de si rigoureuses vengeances, le frappe de si terribles anathêmes, le condamne à des peines si affreuses et si désespérantes. Un enfer préparé dans les trésors de la colere de Dieu; des abymes profonds, ouverts sous les pieds des pécheurs; des flammes, ardentes qui les consumeront à jamais; des torrens d'amertume et de fiel dont ils seront sans cesse abreuvés; une éternité toute entiere de pleurs, de gémissemens, de rage, de fureur et de désespoir, qui seront à jamais leur partage; quels motifs de terreur, ô Dieu juste, ô Dieu vengeur! O Roi des nations! s'écrie le Prophete alarmé, qui est-ce d'entre les hommes qui n'apprendra pas à vous craindre? *Quis te non timebit, ô Rex Gentium* (c)?

Craindre la saintetè inviolable de Dieu, [illegible] condamne, qui déteste, qui réprouve,

tout péché, quelque léger qu'il soit, tout ombre de péché, quelque part qu'elle puisse être et paroître à ses yeux. Sainteté de Dieu, si pure, si inviolable, qu'elle trouve des taches dans les astres, c'est-à-dire, dans les ames les plus pures : les Anges mêmes, ces intelligences célestes, ne sont pas purs à ses yeux. Sainteté souverainement éclairée, qui sonde les cœurs, qui dévoile les plus secrettes pensées, qui pese toutes nos actions dans la balance du Sanctuaire, qui dans nos vertus mêmes trouve mille imperfections et mille défauts qu'elle cite à son Jugement. Sainteté de Dieu, qui est toujours essentiellement opposée au péché, toujours armée contre le péché ; qui a une haine implacable, éternelle, non-seulement contre tout ce qui est péché, mais encore contre tout ce qui peut avoir l'ombre et la moindre apparence du péché. Quel sujet de crainte pour l'homme pécheur !

Craindre la puissance redoutable de Dieu, qui peut nous perdre et nous anéantir à tous les instans, qui nous tient à chaque moment comme suspendus entre deux éternités différentes ; qui au moment même où nous viendrons à pécher, peut nous frapper de foudre, ouvrir les abymes de la terre sous nos pieds, nous précipiter à jamais dans les gouffres des enfers, nous condamner à une éternité malheureuse ; qui peut susciter, armer contre nous toutes ses créatures, ordonner à la mort de nous frapper, à l'air de nous étouffer, à la terre de nous engloutir,

à l'éternité de nous absorber dans son sein et dans ses horreurs,

Que dirons-nous encore ? Craindre un Dieu, qui dans tous les temps a fait éclater de si terribles effets de ses redoutables vengeances ; qui a ouvert les cataractes du Ciel pour submerger le genre-humain, presque entier ; qui a fait descendre le feu du Ciel sur Sodome, qui a ouvert le sein de la terre pour engloutir Dathan et Abiron ; qui a couvert de plaies l'Egypte alarmée ; qui a mis le glaive en main à l'Ange Exterminateur, pour frapper de mort les premiers nés de chaque famille ; qui a appellé à l'exécution de ses vengeances les fléaux de sa colere, la guerre, la peste, la famine, toutes les calamités et tous les malheurs ; en un mot, qui tient en main les clefs de la mort et de l'Enfer. Dieu puissant ! Dieu saint ! Dieu vengeur ! qui pourroit ne pas craindre, étant à chaque moment sous la lumiere de vos yeux, et sous la puissance de votre bras ? *Quis te non timebit ? ô Rex Gentium !*

Sentiment d'une crainte salutaire : c'est lui qui a pénétré tous les Saints durant leur course mortelle ; c'est lui qui a conduit les Solitaires dans les Déserts, qui a armé les Pénitens des instrumens sanglans de la pénitence : c'est lui qui a soutenu, animé les Martyrs sur les échaffauds : c'est lui qui a fait gémir et trembler tous les justes : c'est lui que Jesus-Christ même recommandoit à ses Apôtres. Mes Disciples, leur disoit-il, vous craindrez les hommes qui sont sur la terre,

vous craignez ceux qui vous persécutent, qui vous haissent, qui peuvent vous tourmenter, vous mettre à mort. Hommes mortels comme vous, que peuvent-ils contre vous? Je vous montrerai quel est celui que vous devez craindre : *ostendam vobis quem timeatis* (d). Craignez, ah ! craignez celui qui, après avoir plongé votre corps dans le tombeau, peut encore précipiter votre ame dans le sein des Enfers : *Timete eum qui postquam occiderit corpus, potest et animam perdere in gehennam.* Je vous le dis en vérité, voilà le seul que vous devez craindre en ce monde, et pour l'autre. Tout le reste ne peut vous nuire que pour un temps : celui là seul peut porter ses vengeances dans l'éternité même : *etenim dico vobis, hanc timete.* Leçon salutaire ! puisse-t-elle être à jamais gravée dans nos cœurs !

MEDITATION

Sur le même sujet.

VENEZ, mes chers enfans, disoit la Sagesse : écoutez-moi, je vous apprendrai la crainte du Seigneur, votre Dieu : *venite, filii, audite me ; timorem Domini docebo vos* (e). Le monde vous apprendra à vous livrer à la dissipation, aux plaisirs, aux amusemens, aux folles joies de la vie. Je vous apprendrai la véritable science des saints, la crainte de Dieu, *timorem Domini.*

(d) *Luc.* 12. ... (e) *Psalm.* 33.

Imprimez bien avant dans mon ame cette crainte salutaire, ô mon Dieu! Que de sujets n'ai-je pas personnellement, et en mon particulier, de vous craindre, et de trembler devant vous? Couvert de tant de péchés, comment oserai-je paroître en votre présence et soutenir vos regards? *Ante faciem frigoris ejus quis sustinebit.* (f)?

PREMIER POINT.

Je dois craindre la rigueur de vos Jugemens. Qu'ils seront justes! qu'ils seront terribles? Les Saints mêmes les ont redoutés, en ont été alarmés. Tous les hommes sécheront de frayeur à la seule approche de ce jour redoutable. Quels doivent être mes sentimens, de moi coupable et criminel à vos yeux!

Je dois craindre le fonds de misère, de foiblesse, de dépravation qui règne dans moi, et dont j'éprouve tous les jours de si funestes et si cruelles atteintes; ce penchant naturel au mal; ce funeste levain de [illegible] tant de passions malheureuses, dont le feu, qui n'est jamais entièrement éteint, peut se rallumer à tous les instans.

Je dois craindre surtout mes péchés: c'est là le grand sujet de mes craintes et de mes larmes. J'ai eu le malheur de pécher et de vous offenser. Mes péchés me sont-ils remis? quelle assurance ai-je qu'ils aient été pardonnés! les ai-je accusés dans toute leur énormité! les ai-je déplorés avec une sincère

(f) Psalm. 147.

douleur ? les ai-je expiés par une véritable pénitence ? ne vivent-ils pas encore dans mon cœur et à vos yeux ? qui peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine ? et quand même mes péchés m'auroient été remis, le Sage ne me dit-il pas qu'il faut craindre pour les péchés même qui ont été pardonnés ? *De propitiato peccato noli esse sine metu* (g). Et quand même je serois assuré d'être à présent en état de grace, suis-je assuré de la conserver ? Combien de péchés où je puis encore tomber ! combien d'occasions où mon salut est exposé à de nouveaux dangers !

Je dois craindre les tentations du démon qui, semblable à un lion rugissant, cherche sans cesse une proie pour la dévorer. Je dois craindre la séduction du monde, de tant d'objets qu'il présente pour pervertir et pour perdre les ames. Hélas ! nous marchons sans cesse sur les bords des précipices ; nous vivons en ce monde comme sur une mer orageuse, toujours exposés à quelque funeste naufrage. Chaque moment du temps met en danger pour l'éternité.

Je dois craindre pour mes bonnes œuvres, pour mes vertus mêmes, si j'en pratique quelqu'une. L'Esprit-Saint m'avertit qu'il y a une voie qui paroit droite et assurée, dont la fin conduit néanmoins à la mort. Pensée effrayante pour les Justes mêmes ! car les Justes craignent non-seulement pour leurs péchés, mais encore pour leurs bonnes œuvres. *Verebar omnia opera mea* (h), disoit

(g) *Eccles.* 5.....(h) *Job.* 9.

Job ; et dois-je dire avec lui : Je tremblois à chaque action de ma vie. Que sais-je si l'amour-propre, si la vanité, si la complaisance, si les motifs humains n'influent pas dans mes œuvres, et ne les infectent pas de leur funeste poison ?

Je dois craindre au sujet de vos graces mêmes ; oui, de vos graces mêmes, ô mon Dieu ! craindre pour le peu d'usage que j'en ai fait ; craindre pour l'abus que j'en ai peut-être fait ; craindre le compte terrible que j'aurai à en rendre ; craindre les châtimens redoutables qu'il m'en faudroit subir ; craindre les remords éternels dont je serois un jour déchiré ; craindre même dès à présent la soustraction de vos graces, en punition du mauvais usage que j'en aurois fait.

Que de motifs, ô mon ame ! de craindre continuellement, souverainement le Seigneur ! *Deum time, et mandata ejus observa* (i) ; c'est le conseil du Sage. O mon ame ! craignez le Seigneur, et observez ses commandemens : c'est là tout l'homme, *hoc est omnis homo.* Conjurez-le de graver dans vous les sentimens de cette crainte. Hélas ! on craint le monde ; on craint les discours du monde ; on craint les tristes événemens, les accidens, les malheurs de la vie. Craignons le Seigneur, et ne craignons que lui : ce reste doit peu toucher une ame chrétienne, sur-tout si elle a eu le malheur d'offenser Dieu et son Juge : *Deum time.*

SECOND POINT.

Cette crainte est terrible d'une part, il est vrai; mais de l'autre elle me sera salutaire et avantageuse. Ah! si les impressions de cette crainte sont bien gravées dans moi, quel fruit de salut ne produiront-elles pas dans mon cœur! Combien de péchés qu'elle me fera éviter! Combien de vertus qu'elle me fera pratiquer, et avec quelle perfection! Combien d'occasions, combien de dangers dont elle me fera éloigner! Quelle vigilance salutaire ne m'inspirera t-elle pas sur moi, sur mes sens, sur les sentimens de mon cœur, sur les motifs de toutes mes actions! Quelle circonspection dans mes discours! Quelle attention sur toutes mes démarches et toute ma conduite! Avec quelle ardeur ne me fera t-elle pas recourir à la priere?

Combien de fois cette crainte n'arrête-t-elle point mes pas, quand ils pourroient m'égarer!

Combien de fois mettra-t-elle un frein de circonspection à ma langue! combien de fois me mettra-t elle en garde contre les surprises de l'amour-propre, contre la séduction du monde, contre les tentations du Démon!

A tous ces biens ineffables, que peut-on ajouter? J'entends un grand Saint, un Saint pénitent, un Saint solitaire, c'est Saint Bernard. Je vous le dis en vérité, s'écrioit-il à ses chers Disciples, le plus grand bien que nous puissions désirer et posséder en ce monde, c'est la grace de Dieu. Or je vous

le dis en vérité, je l'ai éprouvé par moi-même; soit pour obtenir la grace de Dieu, soit pour la conserver, soit pour l'augmenter, il n'est point de moyen si efficace et si assuré que la crainte de Dieu : *In veritate didici ad gratiam, tùm promerendam, tùm retinendam, tùm augendam, nihil æquè efficax quàm non alium sapere, sed timere.*

Enfin le Prophete Isaïe met la crainte de Dieu au nombre des dons ineffables de l'Esprit-Saint : *Spiritus timoris Domini.* (k) C'est dans elle que se trouve le commencement de la vraie sagesse : *Initium sapientiæ, timor Domini* (l). Comment tant de voix touchantes qui se font entendre à moi, ô mon Dieu ! n'exciteront-elles pas, ne graveront-elles pas à jamais dans mon cœur les sentimens de cette crainte salutaire, qui d'abord est le commencement de la sagesse, et qui perfectionnée par votre amour, en devient la consommation ? *Corona sapientiæ, timor Domini* (m).

PRIERE.

Tirée des Pseaumes de David.

AH ! Seigneur, je vous le dis avec le Prophète pénitent : pénétrez non-seulement mon cœur, mais encore ma chair et mes os, des impressions salutaires de votre crainte : *Confige timore tuo carnes meas* (n). Je tremble, ô mon Dieu ! à la vue de vos

(k) Isaï.....(l) *Eccles.* 16.
(m) *Eccles.* 25.....(n) *Psal.* 118.

jugemens redoutables : *à judiciis enim tuis timui.* Pénétré de cette vive crainte, je la porte par-tout avec moi ; je lave de mes pleurs le lieu de mon repos ; j'arrose mon pain de mes larmes ; mes sens sont troublés au souvenir de mes péchés ; mon esprit est alarmé à la pensée de votre indignation et de votre colere. Je marche triste pendant le jour ; durant la nuit je fais entendre la voix de mes gémissemens. Le sujet de ma crainte et de ma douleur est toujours devant mes yeux. Détournez vos regards de dessus mes égaremens. Hélas ! si vous les arrêtez sur nos iniquités, qui pourra subsister devant votre face ? Seigneur, Dieu des justices, Dieu des vengeances, n'entrez point en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste en votre présence. Faites éclater vos grandes miséricordes dans le sein des plus grandes miseres ; et montrez vous grand en pardonnant, en sauvant ce que vous auriez pu perdre à jamais.

Après tout, je le sais, ô mon Dieu ! cette crainte ne doit pas être excessive ; elle ne doit m'ôter ni ma confiance, ni votre amour. Je dois dans votre saint service réunir l'une à l'autre, la crainte à la confiance. La crainte arrêtera la présomption où trop de confiance pourroit me porter. La confiance éloignera la pusillanimité où trop de crainte pourroit me conduire. L'une et l'autre m'éloigneront de tous les excès, et me contiendront dans les justes bornes que demande la véritable sagesse. Je craindrai souveraine-

ment de vous offenser ; je n'aurai point d'autre crainte en ce monde. Si j'ai eu le malheur de vous déplaire, je viendrai me jeter avec confiance entre vos bras. Vous ne voulez pas la mort et la perte des pécheurs, mais leur conversion et leur vie. Convertissez-moi, sauvez-moi ; et par cette crainte salutaire, conduisez-moi à l'amour parfait.

PRATIQUES.

1°. JE demanderai souvent à Dieu la crainte salutaire de ses jugemens.

2°. Je rappellerai souvent les terribles vengeances qu'il a exercées sur les pécheurs. Quoi de plus capable de me faire trembler pour moi-même !

Je me regarderai comme à tout moment en danger de tomber entre les mains d'un Dieu vivant et vengeur.

J'animerai les sentimens de cette vive crainte, par les sentimens d'un amour filial. Dieu est mon Juge, mais Dieu est mon père.

VINGT-HUITIEME LECTURE.

Sur la conformité à la volonté de Dieu.

LA conformité à la volonté de Dieu consiste essentiellement dans ces trois devoirs : qu'elle nous impose, vouloir ce que Dieu veut, comme Dieu le veut, parce que Dieu le veut ; telle est la conformité

réglée. Ce que Dieu veut, en voilà l'objet ; comme Dieu le veut, en voilà la regle : parce que Dieu le veut, en voilà le motif.

Que l'on seroit heureux, ô mon Dieu! que l'on seroit saint, si l'on se conformoit ainsi à vos volontés adorables! ne seroit-ce pas comme entrer dès cette vie dans l'heureux état des Elus, dont toute l'occupation est de faire votre sainte volonté dans le Ciel ?

1°. Vouloir ce que Dieu veut, c'est le premier pas qu'il faut faire dans les voies d'une sainte conformité. Eh! quoi de plus juste, de plus raisonable, de plus nécessaire! La volonté de Dieu est toujours sainte, toujours éclairée, toujours infaillible; et la nôtre est souvent aveugle, souvent déréglée, toujours bornée, incertaine et flottante, capable de nous séduire, de nous égarer. Ne sommes-nous pas heureux d'avoir une regle sûre et infaillible que nous puissions suivre sans crainte de nous tromper, sans danger de nous égarer ? Dieu ne peut vouloir que le bien; nous n'avons qu'à le laisser conduire, assurés qu'il nous conduira infailliblement au port.

Vouloir ce que Dieu veut, et tout ce que Dieu veut, sans exception, sans restriction, sans réserve. Car comme en matiere de foi il faut que la croyance embrasse tous les articles, et si l'on vient à en excepter un seul, la foi est détruite ; ainsi en matiere de conformité, il faut que la résignation s'étende à tous les objets; et si on vient à se refuser à un seul, tout le mérite de la conformité est anéanti.

Que pourrions-nous, que devrions-nous vous refuser, et nous réserver, ô mon Dieu! Seroit-ce pour notre bien, ou pour notre malheur?

Ainsi l'homme résigné se conformera en tout à la volonté de son Dieu; dans quelque état, dans quelque événement, dans quelque circonstance qu'il puisse se trouver, il trouvera dans sa conformité une regle dans sa conduite, un asyle dans ses combats, une consolation dans ses peines. Si après un bonheur constant, où tout alloit au gré de ses vœux, il tombe dans un état d'adversité, où tous les malheurs viennent fondre sur lui, il s'écriera avec Job: Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur avec des actions de graces, pourquoi ne recevrons-nous pas les maux avec soumission? Si quelque revers de fortune lui enleve ses biens, le réduit dans un état d'indigence ou de médiocrité, il ajoutera avec le même Job: Le Seigneur me les avoit donnés, le Seigneur me les a ôtés; que son saint nom soit béni. Et pour se proposer un modele encore plus parfait, dans quelque état qu'il se trouve, il jettera les yeux sur son divin Maître, et animé par son exemple, et soutenu par sa grace, il s'écriera avec lui: Que votre volonté s'accomplisse, ô mon Dieu! et non pas la mienne: *Non mea, sed tua voluntas fiat* (a).

Peut-être dans certains momens la voix de la nature se fera-t-elle entendre, et demandera-t-elle l'éloignement du calice; mais

bientôt la voix de la grace étouffera celle de la nature, et une conformité toute divine reprendra le dessus sur la sensibilité trop humaine. Frappez, punissez, ô mon Dieu! suivez la sainteté de vos vues, sans écouter la foiblesse de mes répugnances. Que ces sentimens vous sont précieux, Seigneur! et qu'une ame vous est agréable, quand elle les offre au pied de la Croix par les mains d'une conformité si parfaite!

2°. Vouloir ce que Dieu veut, et comme Dieu le veut. Car telle est notre foiblesse ou notre illusion; souvent la volonté se détermine à laisser à Dieu le fond et la substance de ses actions; mais elle se retranche sur la maniere, et s'en réserve les circonstances: on veut les choses, mais on les voudroit autrement: on accepte avec résignation, par exemple, une maladie; mais on ne la voudroit pas si longue et si douloureuse. On se soumet en général aux humiliations et aux affronts, mais on a de la peine à digérer un affront de cette nature. On s'attendoit bien à des ingratitudes dans le monde; mais devoit-on s'y attendre de la part de cette personne qu'on avoit comblée de bienfaits? Dans toute autre occasion je me serois soumis sans peine à votre volonté; mais ici pardonnez ma foiblesse. Mon Dieu! qu'il m'en coûte de me résigner! Vains prétextes, indignes réserves, que la conformité condamne et réprouve! Oui, ame chrétienne, il faut vous soumettre, quoiqu'il vous arrive, de quelque part qu'il vous arrive, dans quelque circons-

tance et de quelque maniere qu'il puisse vous arriver. Car enfin, vouloir ce que Dieu veut et ne pas le vouloir comme il le veut, ce seroit lui dérober une partie du sacrifice; et vous savez combien il a en horreur la rapine dans l'holocauste; ce seroit lui donner l'arbre, et se réserver à soi-même les fruits.

Rappellez toujours l'exemple de votre divin Maître: son Père lui présente le calice d'amertume: les sens alarmés, toute la nature frémit; mais à l'instant une sainte conformité le soumet à tout. Que tout s'accomplisse, ô mon Dieu! non point comme je le voudrois, mais comme vous le voulez vous-même: *non sicut ego volo* (b). Il me suffit de savoir que vous l'avez ainsi résolu dans les vues adorables de votre sagesse: *sed sicut tu.*

Le grand exemple! le beau modèle! Trouve-t-il beaucoup de fideles imitateurs? Que de ménagemens! que de tempéramens! que d'injustes réserves! Homme de peu de foi, vous défiez-vous de la bonté de votre Dieu, et de la sagesse de ses volontés adorables?

3°. Vouloir ce que Dieu veut, comme Dieu le veut: enfin le vouloir parce que Dieu le veut, voilà la perfection de la conformité, et le véritable holocauste qu'elle présente. Non point d'autre motif, en accomplissant la volonté de Dieu, que cette volonté elle-même. Et quel motif plus grand, plus relevé, plus saint, plus parfait, peut se

(b) *Matth.* xxi.

proposer une créature, que la volonté marquée de son Dieu ? Nous convient-il de vouloir sonder les desseins de Dieu, et de lui demander raison de sa conduite ? Comment ceci ? pourquoi cela ? Loin de nous ces sentimens réprouvés. En matière de foi, comment ceci ? comme Dieu le dit. Et en matière de conformité, pourquoi cela ? parce que Dieu le veut. Ce motif seul ne doit-il pas nous suffire, et nous tenir lieu de tout motif et de toute raison ? parce que Dieu le veut. Ainsi vous-même, mon adorable Sauveur, vous êtes-vous résigné à la volonté de votre Père céleste, dans toutes les peines, les humiliations, les tourmens de notre vie mortelle. Vous le voulez ainsi, Père céleste, je me soumets à vos ordres. Je le veux, parce que vous le voulez, et qu'il est de votre bon plaisir qu'il en soit ainsi : *Quoniam sic fuit placitum ante te* (c).

Sentiment sublime ! vue parfaite ! source ineffable de tous les biens ! Que faisons nous en effet par cette sainte conformité ? Nous faisons un heureux échange de notre volonté en celle de Dieu, c'est-à-dire, d'une volonté humaine et toujours défectueuse, en cette volonté divine et parfaite. Une fois ainsi parfaitement résignés à la volonté de Dieu, quels avantages n'y trouverons-nous pas ? Cette sainte conformité ne deviendra-t-elle pas pour nous le principe, le comble, la plénitude de tous les biens ?

Plénitude de graces ; Dieu les a promises à

(c) *Matth.* 11.

une ame résignée dans leur abondance.

Plénitude de mérites ; en est-il une source plus ineffable que cette sainte conformité dans un parfait abandon ?

Plénitude de consolation ; quoi de plus consolant que de se jetter ainsi entre les bras d'un si tendre Père ?

Plénitude de paix ; Eh ! qui pourroit troubler le calme d'une ame qui repose dans le sein de Dieu ?

Plénitude de gloire ; quelle couronne n'est pas préparée dans le Ciel à une ame ainsi disposée sur la terre ?

MÉDITATION.

Sur l'abandon total entre les mains de Dieu.

CONSIDERONS les fondemens sur lesquels il est établi, et les sentimens qu'il doit produire dans nous.

Voici, ô mon ame ! les grandes vérités qui doivent servir de fondement et de base à l'abandon total entre les mains de Dieu ; demandons la grace de les établir solidement dans nous et disons :

1°. Je suis assuré que tout ce qui arrive en ce monde, arrive ou par un ordre exprès, ou par une permission particuliere de Dieu. Il dispose si bien toutes choses, que pourvu que nous ne mettions aucun obstacle à ses desseins, il fera tout servir à sa gloire et à notre sanctification. Cela est de foi. *Dil-*

gentibus Deum omnia cooperantur in bonum (d).

2°. Il est sûr que Dieu sait mieux ce qui nous convient que nous mêmes : il connoit notre naturel, nos penchans, nos besoins, notre foiblesse, toutes nos miseres ; et c'est là-dessus qu'il regle tout, quand on le laisse régler : *Ipse cognovit figmentum nostrum* (e).

3°. Il est sûr qu'il arrive souvent que les moyens qui, selon nos vues humaines, paroissent tout contraires à nos avantages et à notre salut, sont ceux qui nous y conduisent plus sûrement, quand Dieu seul conduit. Témoins Job sur son fumier, Joseph dans sa prison, Daniel dans la fosse, Moyse sur l'eau, et tant d'autres monumens éternels érigés à la gloire de la Providence divine, et de la conformité à ses ordres.

4°. Il est sur que Dieu nous a tracé à chacun un chemin particulier et personnel, par lequel il veut nous conduire au Ciel. C'est une suite d'événemens, un enchaînement de graces et de secours, qu'on ne peut interrompre sans troubler l'ordre de la providence ; Dieu seul connoit ce chemin, et seul il peut y conduire.

5°. Cet abandon total que nous ferons de nous mêmes entre les mains de Dieu, sera pour lui un motif pressant de nous conduire à l'heureux terme. Peut-il abandonner une ame qui se remet de tout entre ses mains ? Un pere ne peut-il pas recevoir un enfant qui vient se jetter entre ses bras ?

Ces vérités sont constantes, aussi évidem-

(d) *Rom.* 8. ... (e) *Psalm.* 10.

tes que la lumiere, aussi certaines que la foi, aussi immuables que l'Etre de Dieu. J'en suis pénétré, et me les appliquant à moi-même, je me dis en esprit de foi :

1°. Il est donc vrai que tout ce qui arrive, arrive par une permission particuliere de Dieu ; pourquoi donc m'inquiéter de ce qui pourra m'arriver en ce monde ? Dieu le veut, ou du moins il le permet ; il sait pourquoi. Laissons le donc maître absolu de tout ; ce qui est entre ses mains paternelles pourroit-il jamais nous éloigner de son cœur divin ?

2°. Dieu sait mieux ce qui me convient que moi-même ; pourquoi donc ne pas me reposer sur lui de mon sort ? Que diroit-on d'un homme sur mer, qui ôteroit le gouvernail de la main du Pilote pour conduire le vaisseau ? seroit-il bien éloigné d'un triste naufrage ? d'autant plus malheureux, qu'il se seroit attiré lui-même son propre malheur.

3°. Souvent les moyens qui paroissent les plus contraires à mon bien, sont ceux qui m'y conduisent plus sûrement ; j'en ai des preuves bien convaincantes dans le cours de ma vie. Quand je me rappelle tout ce qui m'est arrivé, que d'événemens singuliers ! que de traits de miséricorde ! que de prodiges d'une providence marquée ! pourrois-je m'en défier après ce qu'elle a fait pour moi ? Et combien d'autres traits qui me sont inconnus, et qui sont peut-être encore plus admirables dans les vues de Dieu ? Je les connoîtrai un jour, et je l'en bénirai à jamais.

4°. Dieu a tracé à chacun de nous un chemin particulier pour nous conduire au Ciel, le mien est marqué de sa main : ne craindrois-je point, en voulant me conduire moi-même, de m'égarer, de quitter cette voie qui doit conduire au salut, et de prendre quelque sentier détourné qui ne pourroit aboutir qu'à quelque précipice ? Hélas ! ma volonté seroit comme ces feux nocturnes et trompeurs, qui brillent aux yeux, et qui en entraînent enfin dans l'abyme.

5°. Cet abandon total que je ferai de moi entre les mains de Dieu, sera pour lui un nouveau motif de me conduire au terme ; et dès-lors quel nouveau motif pour moi de m'abandonner entièrement à sa conduite ? Dieu ne se laisse pas vaincre en libéralité, et à son égard plus on donne, plus on reçoit. Si je me livre donc sans réserve à sa conduite, que n'aurai-je pas à espérer de sa bonté !

Etabli sur ces fondemens inébranlables, ô mon Dieu ! ma conformité pourroit elle n'être pas entière, mon abandon total et à jamais sans réserve ? Voici donc les sentimens que je forme, et l'acte que mon cœur vous offre. Daignez le recevoir : c'est à votre cœur et à votre amour que je le consacre à jamais.

Sentimens d'une ame qui s'abandonne entièrement entre les mains de Dieu.

MON Dieu, mon Sauveur et mon Pere, je viens faire de moi-même un aban-

don total entre vos mains, c'est-à-dire, dans le sein de votre ineffable bonté. Je sais que vous êtes infiniment sage, et que vous connoissez tout le bien; infiniment bon, et que vous ne voulez que le bien; infiniment puissant, et que tout le bien est entre vos mains. Je sais que vous savez mieux que moi-même ce qui me convient. Je vous abandonne donc dès ce moment tout ce que j'ai, tout ce que je suis, tout ce que j'espère; mon esprit et toutes ses pensées, mon cœur et toutes ses affections, ma vie et tous ses momens, mon espérance même et tous ses désirs. Je veux tout ce que vous voudrez, je ne veux que ce que vous voudrez, que comme vous le voudrez, qu'autant de temps et de la manière que vous le voudrez.

Tout ce qui me viendra de vos mains me sera, sinon agréable, du moins respectable; tout ce que vous permettrez de la part des créatures, me trouvera soumis. Si vous me donnez des consolations, que votre saint Nom soit béni; c'est une faveur que je ne mérite pas. Si vous me ménagez des épreuves et des croix, que votre saint Nom soit encore béni: ce sont des punitions que je n'ai que trop justement méritées. Vous êtes le maître absolu de mon sort, de mes biens, de ma réputation, de ma santé, de ma vie. Je vous remets tout, rien n'est plus à moi. Dès ce moment, je vous en confie le dépôt pour toujours; disposez en Souverain de moi pour la prospérité, pour l'adversité, pour la pauvreté, pour l'abondance, pour le

maladie et pour la santé, pour la vie et pour la mort, pour le temps et pour l'éternité. L'abandon que je vous offre, ô mon Dieu! et que je vous demande, est un abandon total et absolu, un abandon continuel et de tous les instans, un abandon éternel et irrévocable. Qu'il commence dès cet instant, qu'il dure autant que ma vie, qu'il se renouvelle au moment de ma mort, qu'il soit ma dernière pensée, mon dernier sentiment, mon dernier soupir; et qu'il remette mon ame entre vos mains, pour vous bénir, vous louer, et vous aimer à jamais. Ainsi soit-il.

PRATIQUES.

1.°. FORMER souvent des actes d'un saint abandon.

2.°. Dans toutes les croix et les afflictions de la vie, se dire à soi-même: Dieu le veut, Dieu le veut, et s'en tenir-là.

3.°. Dans les grandes croix et les événemens extraordinaires, penser que Dieu a quelque dessein de miséricorde sur nous et s'abandonner alors plus que jamais entre ses mains.

4.°. Cependant de son côté faire ce que l'on peut et ce que l'on doit; sans cela l'abandon ne seroit qu'illusion et que présomption; ce seroit tenter Dieu.

5.°. Se bien persuader que pour aller à Dieu, la voie d'un saint abandon est tout à la fois la plus sûre, la plus méritoire et la plus consolante, en un mot, la plus parfaite.

VINGT-NEUVIEME LECTURE.

Sur le soin et la négligence des petites choses.

Il y a sur ce point deux grandes vérités que nous devons rappeller souvent devant Dieu. Comme il n'est rien de si léger en matiere de mal, qui, par ses suites funestes, ne puisse nous conduire aux plus grands excès, aussi rien de si petit en matiere de bien, qui, par un progrès insensible, ne puisse nous élever à la sainteté la plus éminente.

Et d'abord, rien de si léger en matiere de mal, qui, par ses suites funestes, ne puisse nous conduire aux plus grands excès, et cela par voie de disposition, par voie d'illusion, par voie de punition, et par voie de tentation. Quel fonds de réflexions, de crainte et de remords!

1°. Par voie de disposition; c'est-à-dire, que quand on est disposé à se prêter habituellement aux plus petites fautes, on n'est que trop disposé à se livrer infailliblement aux plus grandes. On se relâche, on se néglige, on se dégoûte de la piété, on rejette la grace, on combat les remords. Aujourd'hui on quitte une pratique, demain on en omet une autre. Aujourd'hui on tombe dans une infidélité, demain une plus grande infidélité plus marquée les succede. Moins de vigilance, moins de recueillement, plus de liberté, plus de dissipation

de penchant au mal : que de chemin on a déjà fait dans la voie du relâchement ! Cependant le fardeau paroît de jour en jour plus pesant, le joug plus onéreux ; on le porte, que dis je ? on le traîne languissamment, peut-être même on s'en plaint, on le secoue autant qu'on le peut ; enfin insensiblement on n'est plus ce qu'on étoit ; et par un changement aussi triste que déplorable, on devient d'autant plus dissipé et plus déréglé, qu'on avoit été plus exact et plus vertueux.

Combien de personnes dont ce peu de mots a tracé le portrait ! autrefois réservées et craignant jusqu'à l'ombre du mal, à présent courant en aveugles dans les sentiers de la perdition. Qu'elles examinent le chemin qu'elles ont fait, le point d'où elles sont parties ; qu'elles remontent jusqu'à la source du mal, elles trouveront une prière retranchée, une pratique négligée, un exercice de piété abandonné, voilà le principe ; des mouvemens de la grace méprisés, des remords de conscience étouffés, voilà le progrès ; une infidélité plus marquée, une faute plus grieve, une chûte suivie peut-être de plusieurs autres chûtes, voilà le terme fatal ; où ira-t-il aboutir ?

2°. Par voie d'illusion. Il n'est que trop ordinaire aux personnes qui s'égarent ou qui se relâchent, de chercher à se rassurer dans leurs relâchemens et leurs égaremens. On se fait de faux principes, de fausses maximes, une fausse conscience. On se rassure sur mille prétextes, on s'autorise sur mille fan-

ses raisons, on se promet bien de n'aller jamais au-delà de certaines bornes qu'on s'est prescrites ! Eh quoi de plus aisé que de se faire ainsi illusion à soi-même, surtout en certaines matieres, où les confins du bien et du mal sont si près, et où il est si difficile de discerner entre l'un et l'autre ! En matiere de pureté (par exemple) combien est-il aisé, peut-être ordinaire, de se tromper, et de regarder comme léger ce qui est en effet très-coupable ? Dans une pensée dangereuse, un regard inconsidéré, un désir naissant, où le cœur en balance, comme flottant entre le sentiment et le consentement, ne peut discerner ce qu'il est où n'est pas, ce qu'il craint ou qu'il aime, ce qu'il cherche ou rejette, ô écueil funeste ! que de tristes naufrages n'avez-vous pas causés et ne causez-vous pas encore tous les jours ! En termes de charité combien de fois dans des railleries piquantes, dans des médisances assaisonnées, ne croyant faire au prochain qu'une plaie légere, a-t-on porté à sa sensibilité des atteintes mortelles, et fait à son cœur des blessures profondes ?

En matiere d'indolence et d'oisiveté, où ne conduit pas le fonds de négligence et de léthargie ! combien d'emplois négligés ! combien de devoirs omis ! combien de talens enfouis ! et le remords se tait, et la conscience ne dit mot. Ainsi arrive-t-il, ô mon Dieu ! qu'on s'aveugle, qu'on s'égare, qu'on se perde, et mille fois en se croyant encore bien éloigné des bords de l'abyme, on est déjà tombé dans la profondeur. Grand Dieu ! que l'aveugle-

ment des hommes est à déplorer ! mais q
la rigueur de vos jugemens est à craindre !

3°. Par voie de punition. Le juste Juge
dit, et en qualité de vengeur, il l'exécu
tous les jours. J'userai envers vous de
même mesure dont vous userez envers mo
et comme envers les âmes fidelles et gé
reuses, je déploierai les trésors de mes grac
aussi envers les ames bornées et resserré
je ressererai le dépôt de mes dons ; non,
craignez pas que les graces nécessaires
communes vous manquent jamais ; la P
vidence se justifiera envers vous, mais la ju
tice conservera ses droits et les vengera. Vo
aurez les graces ordinaires, avec lesquell
vous pourrez combattre, et malgré lesquel
vous serez vaincu ; mais pour les graces sp
ciales et de choix, craignez et tremblez. Ap
tout, les graces de choix ne sont pas du
ne sont pas promises, ne sont rien moins q
mérisées : qu'arrivera-t-il donc ? c'est q
par infidélité, vous abuserez des graces co
munes ; et par punition, Dieu vous refu
les graces de choix. Sur ce plan et c
économie de graces, jugez de ce que vo
devez attendre, vous qui vous faites si p
de scrupule des petites choses ; vous à q
les fautes légeres ne paroissent rien, pa
qu'elles ne sont pas mortelles, vous qui
craignez de pécher que quand vous craig
de vous damner.

4°. Que reste-t-il donc pour combler
mesure des maux, si ce n'est que le dém
par voie de tentation, vienne encore

nouveaux combats, et achever la défaite
la perte d'une ame séduite ? Non, non, le
mon, pour perdre une ame, ne commencera
par lui proposer de grands crimes, des
ès marqués, dont la seule pensée lui feroit
eur : il s'insinue, il se glisse insensible-
nt dans un cœur peu en garde ; il présente
amusemens légers, des dissipations pas-
gères, des fautes comme sans conséquence ;
s'accoutume peu à peu à voir le danger
ne crainte ; accoutumé à voir les fautes
gères avec indifférence, on n'a plus la même
eur des plus grandes ; et dans un moment
tique, dans une tentation violente, le cœur
ébranlé, amolli, chancelant, le démon
nt un dernier effort, l'ame hésite, balance,
combe ; le trait est lancé, l'abyme est
vert, le mal peut-être à son comble. Et
importe après tout que l'eau entre goutte
goutte, ou se précipite à grands flots dans
ruisseau, s'il est englouti ? qu'importe
une étincelle ou un vaste incendie s'allume
une maison, si elle est consumée et ré-
te en cendres ? qu'importe que l'homme
lle pas à pas, ou se précipite tout-à-coup
l'abyme, si à la fin il vient à périr ?

Pénétrez-moi, ô mon Dieu ! ô Dieu saint !
crainte salutaire à la vue des moindres
, d'un regret amer au souvenir des
les plus légeres, et plus encore d'un
ur ardent envers vous. Que je craigne
vous déplaire bien plus que de me damner ;
nom d'infidélité, de péchés griefs
m'alarme et me fasse trembler. Enfin

que je craigne le péché plus que les tourmens, la mort et l'enfer, c'est ainsi que vous servez ceux qui vous aiment, et qui desirent de vous aimer à jamais.

MEDITATION

Sur le même sujet.

C'EST une réflexion bien consolante, ô mon Dieu! pour une ame comme la mienne, peu propre aux grandes actions, de penser que la fidélité aux petites choses peut par un progrès insensible, nous élever à la sainteté la plus éminente; parce que les petites choses disposent aux grandes; parce que l'occasion des petites choses est plus fréquente, et donne plus d'occasions de mérites; parce que la fidelité aux petites choses attire les plus grandes graces; parce que les petites choses, quelques légeres qu'elles soient, prises en particulier, dans leur totalité, leur continuité, sont très-grandes. Quelle source de graces et de mérites, si nous en savons puiser les trésors!

Ouvrez-les-moi, ô mon Dieu! faites que j'en connoisse le prix, et que j'aie part à leur abondance. Peu capable, par ma lâcheté naturelle, de grands sacrifices, ce n'est que par ce progrès insensible dans le bien, que je puis m'élever à vous; serois-je assez infidele pour le négliger?

1°. Les petites choses disposent aux grandes. C'est une erreur de penser que

sainteté ne consiste que dans de grandes choses, ou qu'on atteindra tout-à-coup à la sainteté. Ce n'est d'ordinaire que par un progrès insensible que l'on y parvient. Le chemin de la sainteté ne se parcourt pas en un jour; le trajet est long, pas à pas on avance; en avançant on acquiert des forces, on forme des habitudes; on s'éleve enfin au plus difficile, en pratiquant ce qu'il y a de plus aisé; et par cette fidélité aux petites choses, on acquerra la générosité dans les grandes. La sainteté ne s'acquiert que par des victoires. Or les petites victoires disposent aux grandes; et sans ces petites victoires qui précedent, rarement les grandes qui couronnent, sont remportées. Illusion, de prétendre soutenir les plus grands assauts, quand on ne peut résister aux plus légeres attaques. Témérité, de se promettre de marcher à pas de géant, quand, plus foible qu'un enfant, on tombe presque à tous les pas. Voulez-vous avancer dans la voie? essayez vos forces, préparez-vous aux sacrifices héroïques par des sacrifices de chaque jour; préludez aux grandes victoires par de légers combats; soyez soldat généreux dans les foibles rencontres, vous serez héros dans les grands combats. Tout cela signifie: soyez fidèle dans les petites choses, vous serez généreux dans les grandes.

Vous l'avez dit, ô mon Dieu! et des ames fidelles l'éprouvent tous les jours: celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera aussi

dans les grandes (a). Jusqu'à présent je n'ai eu cette fidélité ni dans les unes ni dans les autres ; aussi n'ai-je fait que languir, sans avancement, sans progrès dans le bien, souvent même reculant au lieu d'avancer. Voilà le triste état où je vis, où je languis, à peine pensois-je à en gémir devant vous; vous m'en faites connoître l'illusion et le danger, aidez-moi à en sortir.

2°. Fidélité aux petites choses; source de sainteté, parce que les occasions des petites choses sont plus multipliées, plus fréquentes, et par conséquent si on est fidele, plus de mérites accumulés, plus de trésors amassés pour le ciel ; les petits ruisseaux forment les grands fleuves; et quoiqu'à petites journées, un voyageur acheve sa course et fournit sa carriere. Car d'attendre les grandes occasions, les grandes actions, c'est ce qui n'arrive que rarement; et pour plusieurs, ce qui n'arrivera peut-être jamais. Un homme qui ne voudroit être vertueux que par de grands sacrifices, les attendroit peut-être toute sa vie. Et voilà, ô mon Dieu ! l'illusion dans la quelle on donne souvent, et par laquelle on se laisse séduire. On attend les grandes occasions, on se réserve pour les grands sacrifices ; et en attendant les grandes occasions qui ne se présentent point, on néglige les petites qui se présentent ; ainsi on néglige les petites par force d'esprit ; on redoute les grandes par foiblesse de cœur ; et de cette sorte on

(a) *Matth.* 25.

ne fait ni les unes ni les autres.

Adorable Sauveur! vous nous tracez un tout autre chemin; il faut pratiquer les unes, nous dites-vous, et ne pas négliger les autres: *Hæc oportuit facere, et illa non omittere* (b). C'est ce que pratiquent à vos yeux les ames justes; quels accroissemens de mérites ne trouvent-elles pas dans cette constante pratique!

N'est-ce pas parce que je l'ai négligée, que je suis si peu avancé dans le bien? J'ai eu mille occasions d'y avancer; ma lâcheté me les a fait négliger; après plusieurs années j'en suis encore comme aux premiers pas dans la voie de la sainteté, tandis que tant d'autres sont déjà si avancés dans leur course: vivrai-je donc jusqu'à la fin de mes jours dans cette indifférence, dans cette négligence sans me la reprocher? ou me la reprocherai-je sans en sortir et la corriger? Je comprends tout ce que je devrois faire, ô mon Dieu! et je ne fais rien; je vois le chemin ouvert, et je ne marche point; est-ce le moyen d'arriver au terme?

3°. La fidélité aux petites choses; source de mérites, parce que les petites choses, quelque légeres qu'elles soient, prises en particulier, dans leur totalité, leur continuité, sont très-grandes. Ceux qui l'ont éprouvé peuvent le comprendre. En fait de petites choses, il est plus aisé de les mépriser que de les pratiquer. Sait-on bien en effet ce que

(b) *Matth.* 13.

c'est? comprend-on ce que signifient ces grands noms, ces grandes maximes; violence continuelle, mortification continuelle, assujettissement de tous les momens? qu'est-ce que tout cela, si ce n'est sacrifice continuel, martyr continuel, mort continuelle? et à quoi? à tout. C'est peu, si on le veut, oui c'est peu de se vaincre dans une occasion; mais qu'il est grand de se vaincre dans toutes! c'est peu de prendre quelque chose sur soi dans une rencontre; mais qu'il est grand de ne se rien accorder dans aucune! c'est peu de réprimer une saillie de vivacité qui s'éleve; mais qu'il est grand de se conserver dans une égalité d'ame toujours la même! c'est peu de supporter un jour, un mois, la mauvaise humeur, les mauvaises manieres d'une personne avec qui l'on vit; mais tous les jours, mais toute la vie; à tous les momens, quel combat! quel courage! quel sacrifice! Oui, la chose fut-elle encore plus légere en elle-même, si elle est ordinaire, si elle est habituelle, la seule pensée même d'en venir là et de s'y résoudre, est quelque chose de si grand, que les plus grands cœurs, les plus grands courages en sont étonnés, et qu'il ne faut rien moins qu'une grande ame pour être capable de cette continuité de sacrifices en petit. Et combien en effet, qui seroient capables d'un grand sacrifice d'un moment, et qui ne seront pas capables d'une continuité de sacrifices multipliés! combien qui supporteront une maladie courte et aigue, et qui ne sauroient supporter une maladie de lan-

gueur ! combien qui souffriroient un martyre violent d'un instant, et qui ne sauroient soutenir un martyre lent toute la vie !

Petites choses, dit on : hélas ! mon Dieu, que pouvons-nous faire de grand pour vous, créatures foibles et mortelles que nous sommes ! Petites choses ; et si les grandes se présentoient, les pratiquerions-nous ? ne les croirions-nous pas au-dessus de nos forces ?

Petites choses : et si Dieu les agrée, et veut bien les recevoir comme grandes ?

Petites choses : l'a-t-on éprouvé, en juge-t-on d'après l'expérience ?

Petites choses : on est bien plus coupable, si les regardant comme telles, on s'y refuse.

Petites choses : ce sont cependant elles qui à la longue ont formé les grands Saints.

Oui, petites choses ; mais grands motifs, grands sentimens, grande ferveur, grande ardeur : et en conséquence grands mérites ! grands trésors, grandes récompenses.

J'entends votre voix, ô mon divin Maitre, vous l'adressiez à l'ame fidelle qui ne néglige rien. Parce que vous avez été fidele aux petites choses, je vous établirai dans les grandes : *Quia super pauca fuisti fidelis* (c). Non mon Dieu, vous ne vous laissez point vaincre en libéralité ; si nous sommes fideles, vous serez magnifique ; si nous profitons de toutes les occasions pour vous marquer notre amour, vous profiterez de toutes les occasions pour nous combler de vos dons. Une

(c) *Matt.* 25.

nouvelle fidélité attirera une nouvelle grace ; et par cet heureux enchaînement de graces et de fidélité, de graces secondées par la fidélité, et de fidélités récompensées par la grace, nous nous éleverons de vertus en vertus, de mérites en mérites, de clarté en clarté, jusqu'à la sainte montagne, à la sainteté la plus éminente.

Dieu est grand ; il regarde le cœur, et non les actions. Agissons par amour pour Dieu, et tout sera grand devant Dieu, et tout trouvera devant lui sa couronne et sa récompense.

PRIERE.

QUELS trésors de graces et de mérites venez-vous m'offrir, ô mon Dieu ! je les avois tous les jours sous mes yeux et entre mes mains, et je les ignorois. Ah ! je le comprends, c'étoit ma négligence qui me les faisoit méconnoître. Je ne voulois pas en connoître le prix, parce que j'en négligeois la pratique. Combien cependant ne m'étoit-elle pas nécessaire ! incapable que je suis des grandes choses, n'étoit-ce pas un grand bonheur pour moi, de pouvoir y suppléer par de si légers sacrifices et de si foibles efforts, que vous daignez agréer ? Quelle grace ! quelle bonté dans vous, Dieu des miséricordes ! de vouloir bien nous tenir compte de si peu de chose, de la récompenser même comme quelque chose de grand ! serois-je encore assez infidele pour y manquer ? non, mon Dieu ! je connois trop la perte que j'ai

faite, et les biens dont je me suis privé. Mon soin principal sera désormais de ne rien négliger dans votre saint service, de mettre les plus petites choses à profit pour le Ciel, et de réparer mes négligences passées par une fidélité inviolable à tous les points de la loi, espérant de vous la récompense que vous avez promise à ceux qui seront exacts à les observer. *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam* (d). Vous avez été fidele dans les petites choses, et moi je vous établirai sur les grandes.

PRATIQUES.

1°. DANS les occasions des petits sacrifices, penser que Dieu nous voit, et qu'il demande de nous cette marque de fidélité.

2°. Promettre souvent à Dieu de ne lui rien refuser, sur-tout quand on a été si souvent et si longtemps infidele.

3°. Penser que si on néglige cette occasion, le cœur de Dieu en sera affligé, et qu'on en aura des remords.

4°. Se prescrire chaque jour un certain nombre de sacrifices et d'actes de mortifications, et les offrir comme autant d'actes d'amour de Dieu.

5°. Unir le peu que l'on fait aux mérites de Jésus-Christ; alors tout sera infiniment digne de Dieu.

(d) [illegible]

TRENTIEME LECTURE.

Sur la mort du Pécheur.

UNE mort funeste, c'est là le terme où conduit d'ordinaire une vie criminelle. S'il n'y avoit qu'à mourir, et que la mort dût conduire à un heureux terme, loin de la craindre, on pourroit la désirer et soupirer après elle; mais quand la mort ne doit être suivie que du plus grand des malheurs, et que la fin du temps ne doit être que le commencement d'une éternité malheureuse, de quels sentimens doit être pénétrée, à ses approches, une ame coupable, dont la vie n'a été qu'une suite de crimes et un tissu de désordres? Telle est la mort du pécheur: durant sa vie il avoit été dans le sein de la joie, de la prospérité et de l'abondance; quel changement funeste! à la mort, il ne lui reste que des regrets et des alarmes, des regrets à la vue de ce qu'il perd; des alarmes à la vue de ce qu'il attend. Quelle mort! falloit-il naître pour mourir ainsi!

1°. Le pécheur mourant se trouve dans un état de privation et de désolation. Quelles pertes ne fait-il pas en perdant la vie! Perte des biens qu'il avoit possédés; perte des amis avec lesquels il vivoit, perte des objets auxquels il s'étoit attaché; perte des graces dont il a abusé; que lui reste-t-il donc que ses péchés avec ses remords?

Plus malheureux encore par l'état de désolation où il se trouve au milieu des dou-

leurs de la maladie qui doit le conduire au tombeau : douleurs vives, douleurs aiguës, douleurs violentes. Quel état pour une ame à qui la Religion ne vient point en adoucir les rigueurs ! Le juste souffrira la mort, il est vrai, on ne meurt pas sans douleur ; mais le juste s'étoit accoutumé à souffrir ; il avoit mortifié son corps et ses sens ; il s'y étoit préparé par les rigueurs et les austérités de la pénitence. Le juste souffre, mais il est résigné ; il offre ses douleurs, en esprit de satisfaction et d'expiation ; il les unit aux souffrances de son Dieu souffrant et mourant ; son Dieu même les lui adoucit par sa grace et l'espérance de la récompense. Le pécheur, au contraire, peu accoutumé à souffrir, à se mortifier, à recourir à Dieu, attaché à son corps, à ses commodités, à ses aises, à ses plaisirs, sentira toute la pointe et toute la violence des derniers accès de douleurs, et il souffrira sans adoucissement et sans fruit. De là ces impatiences, ces inquiétudes, ces agitations ; de là cet état de violence, de transport où on le voit quelquefois, jusqu'à affliger, à désoler ceux qui l'assistent, et qui, malgré tous leurs soins, ne peuvent calmer les violences où il se porte.

Dieu juste ! vous l'aviez annoncé à ce pécheur, vous l'en aviez menacé ; et tous les jours encore vous accomplissez ce terrible oracle sur les pécheurs mourans. Vous m'avez abandonné, leur dites-vous, pendant votre vie, vous m'avez outragé, vous avez mé-

prisé mes menaces, vous avez insulté à ma Loi et à mes préceptes ; et moi je me vengerai en vous délaissant, en vous livrant à toutes les rigueurs et les amertumes de votre mort : *Ego quoque in interitu vestro ridebo vos* (a). Terrible punition ! redoutable vengeance !

Ah ! qu'il est triste, qu'il est amer, d'avoir abandonné son Dieu durant la vie, et de s'en voir comme délaissé à la mort ! Si on l'avoit servi comme on a servi le monde ; si on s'y étoit attaché comme on s'est attaché au monde, auroit-on, à la mort, les regrets dont le pécheur est dévoré et accablé ?

2°. La pensée de l'avenir est encore bien plus accablante pour lui. Le pécheur mourant voit un avenir devant lui ; et quelles funestes images cet avenir vient-il offrir à ses yeux alarmés ! Il craint tout à la fois un avenir certain, un avenir prochain, un avenir terrible, un avenir inévitable, un avenir éternel ; et de quels sentimens cet avenir, ainsi présenté, doit-il agiter, accabler son cœur !

Il craint un avenir certain. Durant la vie, le monde, le péché, les passions avoient tellement affoibli, altéré sa foi, qu'à peine lui en restoit-il quelques traces ; ce n'étoit qu'une foi foible, languissante, et comme morte ; il avoit éloigné ses lumieres ; il avoit révoqué en doute ses vérités ; peut-être l'avoit-il combattue dans ses dogmes. Foible étincelle couverte sous les cendres de tant de passions, qu'elle paroissoit presque éteinte ; à la mort

(a) *Prov.* 11.

elle réveillera, et rentrera dans ses droits ; ses lumieres seront plus vives, plus éclatantes, n'étant plus obscurcies par les nuages des passions. Les doutes s'évanouiront, les nuages se dissiperont, les grandes vérités se présenteront dans toute leur force. Le pécheur croira ; mais hélas ! comme les démons, il ne croira que pour trembler, pour frémir et pour s'alarmer.

Il craint un avenir prochain. Durant sa vie il avoit tâché d'en éloigner le souvenir et l'idée : il se flattoit d'une longue course, il ne voyoit cet avenir que comme dans une longue perspective, qui portoit bien loin ses regards et ses espérances ; mais enfin, cet avenir avance, il est à la porte, il arrive, il est venu. Le pécheur sent que le Dieu vengeur va couper la trame de ses tristes jours ; qu'il l'appelle, qu'il va le citer à son tribunal, et le transporter dans le vaste sein de cet immense avenir. Ah ! quand on voit les choses de près, qu'elles font des impressions bien différentes de celles qu'on voit encore éloignées ! *Manè adhastabo tibi* (b), se dit il : dans peu, demain, peut-être, je paroîtrai devant Dieu, *et videbo*, je verrai : et que verra-t-il, que des péchés accumulés, des graces violées, un Juge inexorable et vengeur.

Il craint un avenir terrible, qui va décider de tout. Durant sa vie il avoit comme fermé les yeux, craignant de trop voir, et de peur de troubler ses plaisirs, il s'étoit étourdi sur

(b) *Psalm.* 5.

ses grands objets : à présent il en voit toutes les suites, toutes les conséquences, toutes les horreurs. Terrible vue que celle d'un avenir où l'on va entrer sans autre préparatif qu'une vie coupable, et n'ayant à présenter que des péchés qu'on a commis, et des graces dont on a abusé ! Qu'il est affreux de tomber entre les mains d'un Dieu vivant, c'est-à-dire, d'un Dieu irrité et vengeur ! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* (c).

Il craint un avenir inévitable ; la main de Dieu est levée sur lui ; eh ! qui pourra le soustraire à cette main vengeresse ? *Nemo est qui de manu ejus possit eruere* (d). Non, mon Dieu, le pécheur mourant ne sauroit se mettre à couvert de vos traits ; l'avenir va l'envéloper de ses tristes ombres ; votre vengeance l'investit de toutes parts, et nul asyle ne se présente à son ame alarmée ; c'étoit à vous qu'il devoit recourir, et ses péchés lui semblent avoir fermé l'entrée de votre cœur. Vous l'avez poursuivi toute sa vie, pour le toucher et le ramener ; comme un Jonas rebelle, il s'est enfui de devant votre face : vous l'atteignez en ce moment, le trait vengeur à la main pour le frapper ; il tremble sous cette main qui le menace, et qui va porter sur lui le dernier coup pour l'immoler et le perdre.

Il craint un avenir éternel ; c'est le point de vue le plus redoutable. S'il n'y avoit qu'un nombre d'années ou de siecles à gémir, à souffrir, il verroit enfin un terme à ses tourmens

(c) *Heb.* 10.... (d) *Job.* 10.

et à son malheur ; mais une éternité qui commencera toujours et ne finira jamais ! non, une fois entrée dans le sein de cette éternité redoutable, il n'y aura plus de retour, plus de miséricorde ; elle a eu son temps, le regne de la justice commence, pour durer à jamais. *In inferno nulla est redemptio.*

Quels frémissements, quelles agitations, quelles alarmes, ces terribles objets doivent-ils porter dans le cœur de cet homme mourant, s'il est en état de penser et de réfléchir ! Il pourroit revenir à Dieu, et profiter des momens que Dieu lui laisse : il le devroit sans doute ; et ses regrets seroient encore reçus, s'ils étoient sinceres ; mais, hélas ! dans l'état de trouble et d'alarmes où il se trouve, de quoi peut-on être capable ? Le chaos de sa conscience est si grand, l'horreur de sa vie si affreuse, la griéveté de ses crimes si énorme, qu'il ne sait comment s'y prendre, et par où commencer. D'ailleurs, c'est souvent une punition terrible et une vengeance redoutable de Dieu, qui livre le pécheur à lui-même et à son sens réprouvé. Accablé de douleurs, épuisé de forces, peut-être même désespérant de son salut, il se précipite en aveugle dans le sein de cette éternité, sur laquelle son irréligion et son impiété jettent peut-être encore les doutes de l'endurcissement et de ses horreurs ; mais ces doutes mêmes, de quoi sont-ils capables, que de l'alarmer ! aussi le voit-on quelquefois dans des troubles, des agitations, des convulsions, des

frémissemens, des transports, jusqu'à effrayer ceux qui l'environnent : on s'imagine que c'est l'effet de la maladie et de ses douleurs ; on se trompe : c'est souvent l'état et le frémissement de son ame alarmé aux approches de sa fin derniere et du jugement redoutable qu'elle va subir ; ce sont comme les préludes et les annonces des tourmens des damnés. Il expire, il meurt, il n'est plus ; son sort est déjà décidé, et son ame précipitée dans l'enfer.

O mon Dieu ! quelle mort ! qu'elle est triste ! quelle est déplorable ! Preservez-moi d'une fin si funeste ; punissez-moi en cette vie, et n'attendez pas à la mort à me faire éprouver la rigueur de votre justice. Je vais travailler toute ma vie à mériter un sort plus heureux.

MEDITATION

Sur la mort du Juste.

1°. IL meurt sans regret sur ce qu'il quitte.

2°. Il meurt plein de confiance sur ce qu'il attend.

Qu'il est heureux, ô mon Dieu ! de finir ainsi sa course mortelle, pour entrer enfin dans la région des vivans ! J'ai été créé pour le même bonheur ; mais, hélas ! une vie stérile en bonnes œuvres est-elle une digne préparation à la mort ? Aidez-moi, ô mon Dieu ! à consacrer le reste de ma vie à mériter un

mort heureuse ; j'ose encore l'espérer de votre bonté.

PREMIER POINT.

Le Juste meurt sans regret sur ce qu'il quitte. Personne ne peut s'assurer d'être juste devant Dieu et aux yeux de Dieu, parce que personne ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine ; la foi nous l'apprend. Cependant, quoiqu'on ne puisse avoir une assurance positive de son état, on peut par une détestation sincère de ses péchés, par le témoignage intime de sa conscience, par une sainte confiance en Dieu, espérer de trouver grace à ses yeux, n'ayant rien d'essentiel à se reprocher devant lui. C'est en ce sens que l'homme peut être appellé juste ; c'est de celui-là seul que l'on dit qu'il meurt sans regret sur ce qu'il quitte. Eh ! quel regret pourroit-il avoir ?

1°. Il quitte le monde ; et que quitte-t-il en le quittant ? Monde trompeur ! monde injuste ! monde ingrat et perfide ! quand on t'a connu, que peut-on regretter ? et quel autre regret peut-on avoir que celui de s'y être attaché, d'avoir trop longtemps suivi ses illusions, ses erreurs, ses maximes, ses exemples et ses scandales ? Le cœur du juste étoit déjà mort au monde ; et depuis un temps le monde n'étoit plus rien pour lui. On ne perd rien quand on est détaché de tout.

2°. Il quitte ses biens, la mort l'en dépouille ; mais ces biens, il n'y étoit pas attaché, et ne tenoit à rien ; il les [illegible]

comme ne les possédant pas ? ces biens, il les avoit déjà quittés de cœur et d'esprit, il ne les regardoit plus comme des biens ; il en fait avec joie le sacrifice à son Dieu ! il voudroit qu'ils fussent plus grands, pour avoir à lui offrir un plus grand sacrifice ; la mort ne le dépouille de rien que de la prison de son corps ; toute autre possession lui étoit étrangere.

8°. Il quitte des parens, des amis ; sacrifice sensible, il est vrai ; mais il savoit qu'il devoit les quitter un jour ; mais il sait qu'il ne doit pas les quitter pour toujours ; il sait qu'il les laisse entre les mains de Dieu. Tendres enfans, épouse chérie, amis sincères, il faut nous quitter, Dieu le veut ; espérons de nous réunir un jour dans le Ciel. Il quitte tout ; mais son Dieu lui tient lieu de tout, et il doit un jour retrouver tout dans Dieu : ce n'est pas les perdre, c'est s'en séparer pour un temps, après quoi on doit se réunir pour ne se quitter jamais ; il va leur préparer les voies, et les attendre dans le sein de Dieu même.

9°. Il quitte la vie : mais hélas ! vie triste, vie périssable, vie sujette à tant de miseres, de chagrins, et plus encore, sujette à tant de tentations et à tant de dangers, où l'on est si souvent exposé à offenser Dieu et à lui déplaire ! Non, il n'a point de regret à la perdre ; il a une sainte résolution d'en offrir le sacrifice à son Dieu ; il l'offre en esprit de pénitence pour ses péchés ; il l'offre en esprit de dépendance au souverain Etre ; il

soffre en esprit de conformité et d'union avec Jesus-Christ mourant; il voudroit avoir mille vies pour les offrir dans ses sentimens.

Loin donc de craindre la mort, il la désire, il l'attend, il soupire après elle. Ainsi David se plaignoit-il de la longueur de son exil: *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est* (e)! Ainsi Saint Paul desiroit-il être délivré de la prison de son corps: *Quis me liberabit de corpore mortis hujus* (f)? Ainsi les Saints ont-ils soupiré après la fin de leur pélerinage et de leur exil.

Mon Dieu! que ce sacrifice, dans ces saintes dispositions, doit vous être agréable! c'est qu'il est consolant pour le Juste de remettre son ame entre vos mains! vous la lui aviez confiée pour un temps, vous lui en demandez le dépôt, pour le transporter dans l'éternité.

Hélas! qu'est-ce que notre vie! Nous croyons vivre, et nous mourons chaque jour; nous nous attachons à cette vie périssable qui passe, et nous perdons de vue cette vie véritable où vous nous appellez. Eclairez nos esprits, Dieu des lumières! touchez nos cœurs, Dieu des vertus! sanctifiez tous nos momens, afin qu'ils soient pour nous comme autant de gages de l'éternité.

SECOND POINT.

Le Juste meurt plein de confiance de ce qu'il espere.

Il attend de trouver un Dieu Pere et un

(e) Psalm. CXIX. (f) Rom. VII.

sericordieux, au lieu d'un Juge sévere et vengeur.

Il attend une vie meilleure que cette vie périssable et mortelle, où il ne faisoit que gémir.

Il espere une place parmi les Elus, et il espere, non sur ses mérites, mais de la bonté infinie de son Dieu.

Il espere, en sortant de ce lieu d'exil, de voir Dieu, de posséder Dieu, d'être à jamais réuni à son Dieu. Le ciel semble s'ouvrir à ses yeux, les Saints lui tendre les mains, l'éternité bienheureuse lui ouvrir son sein pour le recevoir.

Non, non, la mort n'est point une mort pour lui, c'est le commencement d'une vie immortelle et durable, c'est la fin d'un triste pélerinage et d'un exil languissant; c'est le port assuré après tant d'orages et de tempêtes; c'est l'heureuse région des vivans; c'est la véritable et céleste patrie où il va se rendre.

O mort! que ton souvenir est amer à l'homme qui a mis son cœur dans ses possessions, dans les plaisirs, dans les illusions de la vie! mais que ta pensée est douce à celui qui vivoit comme ne vivant pas, qu'il ne vivoit que d'une mort continuelle à lui-même et à tout!

Que la vue du port est aimable, après une longue course sur une mer orageuse! que la liberté est précieuse, après une triste et douloureuse prison! que la paix est délicieuse, après mille et mille combats!

Qu'on se sait alors bon gré d'avoir renon-

cé au monde, sacrifié ses plaisirs, mortifié ses passions, travaillé à l'unique affaire qui intéressoit sur la terre! qu'on recueille avec joie le fruit des combats, des peines, des amertumes de cette vie! qu'on éprouve bien alors la vérité de ce grand oracle: la mort du Juste est précieuse aux yeux du Seigneur: *pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus* (g)!

Je sais, encore une fois, que le juste ne peut se répondre et être assuré de son sort; qu'il doit craindre ses péchés, craindre les jugemens de Dieu. Mais enfin ces péchés, il les déteste plus sincèrement encore que jamais. Les jugemens de Dieu, il a tâché de s'y préparer; il met en Dieu toute sa confiance; et en craignant tout de lui même, il espere tout de sa miséricorde et de sa bonté; il se jette entre ses bras; il lui offre son dernier sacrifice avec le dernier soupir. C'en est fait, le moment est venu, il faut donc mourir; mais non, mon Dieu, il faut vivre et aller à vous qui êtes la vie véritable; il faut sortir de ce lieu d'exil, pour entrer dans le séjour des vivans. O séjour des Elus! ô terre promise!

Allez donc, ame juste, entrez dans le sein d'Abraham; allez vivre avec les Elus, de la vie véritable, allez prendre possession de l'héritage céleste qui vous étoit réservé; et vous, ô Dieu saint! Dieu des miséricordes, venez lui adoucir ce dernier passage; venez la soutenir dans les angoisses

(g) Psalm. 115.

du dernier combat ; venez recevoir et consacrer ses derniers soupirs. Elle n'attend que le moment de sa délivrance, pour entrer dans l'heureuse liberté des enfans de Dieu.

PRATIQUES.

QUE faut-il pour mourir ainsi de la mort des Saints ? Il faut vivre de la vie des Saints, nous préparer saintement à la mort ; toute notre vie mourir à nous-mêmes et à tout ; nous détacher de ce monde, et le quitter avant que la mort nous en arrache ; regarder chaque jour comme pouvant être le dernier de nos jours ; demander souvent à Dieu la grace d'une sainte mort, l'espérer de sa bonté infinie ; offrir notre agonie en union de celui de Jésus-Christ ; enfin non-seulement nous y préparer, mais être prêts à tous les instans.

PRIERE.

VOUS l'avez dit, ô mon Dieu ! la mort des justes est précieuse à vos yeux. Mais pour mourir de la mort des justes, il faut avoir reçu de la vie des Justes. Ayant été si éloigné d'une vie sainte, puis-je encore avoir quelque espérance de cette mort précieuse ? Ce n'est que de votre bonté infinie que je puis l'espérer. Mon Dieu ! ayez pitié de mon ame, ne me délaissez pas dans ces derniers momens, ne me livrez pas aux amertumes et aux angoisses de la mort des

pécheurs, venez à mon aide dans ce terrible combat. Vous êtes mort pour moi, faites que je vive désormais pour vous; afin qu'à ma dernière heure, je puisse trouver grace à vos yeux, et rendre entre vos mains mes derniers soupirs. Que mon ame meure de la mort des Justes: *Moriatur anima mea morte justorum* (a). Ainsi soit-il.

TRENTE-UNIEME LECTURE.

Sur la paix de l'Ame.

LA paix intérieure est l'état d'une ame qui est avec Dieu, qui a le bonheur de vivre dans la grace et l'amitié de Dieu, qui peut pouvoir se dire, non plus que l'Apôtre, qu'elle est justifiée devant Dieu, peut cependant se rendre ce doux témoignage, que sa conscience ne lui reproche rien; que s'il falloit mourir et aller paroître devant Dieu, elle espéreroit trouver grace à ses yeux. La paix véritable, est l'état d'une ame qui évite avec soin toute faute volontaire et délibérée, même celle légère qu'elle paroisse; qui vit dans une fidélité inviolable à la grace; qui craint souverainement de lui résister, de la contrister; qui tâche de retrancher dans elle tout ce qui pourroit être un obstacle à cette paix: si elle a des doutes, elle les éclaircit; si elle a des remords, elle en retranche la cause; si elle a des retours, des inquiétudes et des craintes, elle les offre à Dieu dans le sein de la

(a) *Num.* 23.

résignation. Ainsi à couvert des doutes, des retours et des peines, elle ne s'occupe qu'à servir le Seigneur, à observer sa sainte loi, à se conserver dans la crainte salutaire de ses jugemens, et plus encore dans la douce espérance en ses miséricordes.

Voilà la paix véritable : en voilà la source, la base et les fondemens. Or c'est de cette paix que l'on peut dire : heureuse, mille fois heureuse l'ame qui la possède, qui en connoît le prix, qui en conserve la possession. Jugeons-en par les prodiges que cette paix opere dans l'ame, et par les délices ineffables qu'elle fait goûter, mille fois préférables aux plaisirs des sens : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum* (a).

Cette paix entre-t-elle dans l'ame, tous les biens entrent de concert avec elle ; l'ordre, le calme, la tranquillité, la joie, la consolation, la douceur, avantages précieux, que fonde dans son cœur le sage, le prince pacifique par excellence, tous les biens me sont venus avec elle : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ* (b). On est à Dieu ; on vit avec Dieu ; on est content dans l'union de son Dieu ; l'inquiétude ne fait point sentir ses agitations, les chagrins ne viennent point verser leurs funestes poisons, ni les alarmes ne viennent point porter leurs cruelles atteintes. Dans un calme profond des passions, dans une tranquillité inaltérable de sentimens, l'ame se possède elle-même, et se laisse posséder à son Dieu ; l'ame est dans la paix, la paix

(a) *Ad Philip.* 4. (b) *Sap.* 7.

est dans l'ame, l'ame et la paix sont dans Dieu. *Pax Dei.*

Cette paix est-elle établie dans l'ame ? l'ame dès-lors devient le véritable regne de Dieu, *regnum intrà vos est* (c). Dieu veut régner dans une ame, mais il veut y régner en paix. Non, Dieu n'habite point dans l'agitation, *non in commotione Dominus* (d). Quand une ame est dans le trouble, c'est comme un état est agité par des guerres civiles, déchiré par des divisions intestines. Le crime, l'effroi, le fer, le feu, le carnage, y dominent et avec eux toutes leurs horreurs. Dans un état paisible, au contraire, tout est calme, tout est tranquille : les loix y sont observées, les vertus honorées, le peuple heureux, le monarque respecté : cette douce paix devient comme l'ame de cet empire ; elle s'insinue dans ses membres pour les animer, et fait régner par-tout la joie et l'abondance avec elle. Voilà le regne de Dieu dans une ame ; par cette paix elle devient son trône, son séjour, son empire. C'est le trône où il aime à se placer, c'est le séjour où il veut habiter ; c'est l'empire où il veut résider : toutes ses perfections résident de concert dans cette ame ; il la sanctifie par sa présence, il y réside par sa grace, il y commande par son autorité, il y gouverne par sa puissance, il aime la paix, il cherche la paix, il est par excellence le Dieu de paix ; c'est par elle qu'il regne, c'est avec elle qu'il veut régner : *Pax Dei.*

Cette paix est-elle dans l'ame ? l'ame est

(c) *Luc.* 17. (d) 3. *Reg.* 19.

alors semblable à une vaste mer, à un océan pacifique et immense. Si les vents se déchaînent, si les flots se brisent, si la fureur de la tempête et de l'orage s'élève, c'est le regne de l'horreur et de la confusion : si la mer est paisible, tout change de face ! cette douce tranquillité se fait-elle sentir, le calme étend bien au loin son empire, la sérénité regne dans les airs. Telle est l'image de l'ame en paix ! l'étendue immense de cette mer, représente l'étendue de l'empire qu'elle exerce sur elle-même ; la profondeur de cette mer représente la profondeur de la paix dont elle jouit ; et la quantité immense des eaux que la mer renferme, représente les biens immenses que cette paix porte dans son sein, et fait goûter avec elle : *Pax Dei*.

Disons plus encore ; l'ame est-elle dans cette paix ? elle devient le miroir fidele de Dieu et de ses perfections adorables. Non, rien ne représente si vivement, si sensiblement la majesté éternelle de Dieu, que cette paix inaltérable de l'ame. Comme il n'est rien de si ordinaire parmi les hommes que le trouble, l'inquiétude, la vicissitude et le changement, quand on voit une ame se posséder constamment elle-même dans le repos imperturbable de cette paix, elle paroît élevée au-dessus de la condition humaine, et comme transportée jusqu'aux confins de la Divinité. Car qu'est-ce qui nous donne plus l'idée de Dieu, et nous fait plus admirer la grandeur de son être, que la vue de le voir toujours le même, toujours inaltérable, toujours invariable, toujours

muable, toujours inaltérable dans la possession de sa paix, toujours invariable dans le calme de ses sentimens, toujours immuable dans la consistance de son Etre et de son bonheur ? Voilà Dieu, voici son image, une ame dans le sein de la paix. Eh quoi de plus grand, de plus sublime, de plus divin, que de voir cette ame toujours la même, toujours paisible, toujours tranquille, sans agitation, sans variation, sans altération, toujours dans la même assiette et le même état, toujours se possédant intimement elle même ! voilà l'image la plus sensible de Dieu. Le Ciel représente sa gloire, la terre représente sa stabilité, la mer représente sa profondeur ; l'ame représente sa paix et toutes ses perfections ineffables, parce que toutes ces perfections sont établies dans le sein de la paix. *Pax Dei*.

Disons, s'il se peut, quelque chose de plus grand encore. Cette ame a-t-elle la paix ? dans cette paix et par cette paix elle paroît dès-lors entrer comme en part de la félicité et de la joie des Elus dans la gloire ; elle possede jusques-là son bonheur. Ce qui fait proprement le bonheur des Saints dans le Ciel, c'est cette paix inaltérable dont ils jouissent, et qui les met en état d'entrer dans la jouissance de Dieu ; c'est cette paix qui possede leur ame ; c'est cette paix qui inonde leur [illegible] c'est cette paix qui les fait nager dans [illegible] torrens de délices ; c'est dans cette paix [illegible] qu'ils règnent, qu'ils vivront, [illegible] régneront à jamais.

Or voilà ce que la paix de l'ame produit en quelque maniere dès cette vie : elle fait goûter les premices de cette joie, elle en donne l'idée, elle en présente l'attrait, elle en donne le gage, et dans cette vie même, dans le pélerinage de cette terre, elle donne un avant-goût des délices célestes. *Pax Dei*,

Plaçons à présent cette ame dans les différens états où l'on peut se trouver dans la vie : considérons-là tous les différens rapports qu'elle peut avoir avec Dieu, avec le prochain, et avec elle-même ; je ne dis plus quels effets, mais quels prodiges n'opérera-t-elle pas !

Cette ame est-elle en possession de la paix ? que sera-t elle par rapport à Dieu ? que trouvera-t-on dans elle ? que soumission, que résignation, que dépendance. Fidélité inviolable à sa grace, abandon total à sa providence, conformité, union entiere à ses sentimens.

Par rapport au prochain, que trouvera-t-on dans une ame en paix ? que charité, que bonté, que affabilité, que condescendance. Dans elle, ni ressentiment, ni fiel, ni aigreur, ni jalousie, ni envie ; ce ne sont pas-là les sentimens de la paix, dès-lors ils lui sont inconnus ; ne voyant des défauts que pour les supporter, des besoins que pour les soulager, des misères que pour y compâtir.

Dans elle-même, toujours même égalité, dans quelque circonstance qu'elle se trouve. Quoiqu'il arrive, quelque événement qui survienne, rien ne l'altere, rien ne l'abat ; dans

la perte de tout, trouvant tout dans l'abondance de cette paix. Les biens seront enlevés, la fortune tombera, la santé s'altérera ; le monde périroit, la paix ne seroit point altérée dans la décadence de tout le reste. La paix seule subsistera ; et sur les débris mêmes de tout le reste, elle s'élevera, et établira le triomphe et le trône du Dieu de la paix.

Ainsi en est-il des choses temporelles ; ainsi en sera-t-il encore des choses de piété, des pratiques de Religion. Partout vous trouverez l'ame dans cette paix, et cette paix faisant les délices de l'ame.

Faut-il, au pied des Autels ou de son oratoire, offrir à Dieu l'hommage de sa priere ? elle y va avec confiance ; elle y est avec joie, elle l'offre à Dieu par les mains de la paix. Faut-il s'approcher du sacré Tribunal de la pénitence ? elle le regarde comme le Sacrement de sa réconciliation avec Dieu : elle voit ses péchés, ses péchés l'humilient, la confondent, mais ne la découragent, ne l'abattent pas ; elle s'approche donc de ce sacré Tribunal comme de celui de la paix ; et elle en est toute consolée, toute transportée, lorsqu'en sortant, le Ministre de Dieu lui fait entendre ces douces paroles : *allez en paix ; vade in pace ;* (e).

Faut-il s'approcher de la sainte Table ? elle va recevoir le Dieu de la paix ; c'est la paix qui les prépare ses voies ; c'est la paix qui dispose ses affections, qui prépare ses

sentimens ; et quand ce Dieu de bonté vient à elle, la paix est à la porte du cœur, pour le recevoir : elle l'introduit comme en triomphe dans l'ame.

Ainsi cette paix regle, dirige, console, accompagne l'homme durant le cours de sa vie : elle le suivra encore à la mort ; et alors même plus que jamais, elle lui fera éprouver ses faveurs.

Je me transporte en esprit dans ces derniers momens, ces momens critiques d'un homme mourant. Quel spectacle je considere autour de lui ! tout semble se réunir pour l'effrayer et l'intimider : entouré des ombres de la mort, investi des obscurités du tombeau, assailli des spectres lugubres, les frayeurs, les craintes, les terreurs, tout l'environne pour l'alarmer. O paix intérieure ! le délaisserez-vous dans ce triste état ? au milieu des sombres ténebres, la paix, l'aimable paix viendra allumer son flambeau ; et à la lueur de ce céleste flambeau, les ombres se dissiperont, les nuages seront dispersés, les spectres lugubres s'évanouissant, la paix se montrera à ses yeux, elle rappellera la tranquillité dans son ame, elle modérera l'excès de ses frayeurs ; elle recevra enfin ses derniers soupirs, et faisant changer de face à tous les objets, elle ne présentera la mort que comme un doux sommeil, le souverain Juge que comme un tendre pere, l'avenir que comme un doux asyle, la vie présente que comme une vie passagere et mortelle, que comme le commencement d'une vie immortelle et durable ; l'éternité, que comme la ré-

gion des vivans, parce qu'elle est par excellence la région de la paix.

O paix ! ô délices ! ô Ciel ! qu'avez-vous de plus grand, de plus consolant ? Paix céleste, résidez-vous en ce monde ? et ne devions nous pas craindre que décrignant cette terre, vous n'ayez pris votre essor vers le Ciel, pour y fixer votre séjour ? où êtes vous, ô paix désirée ! où résidez-vous ? où faut-il aller pour vous chercher ? faut-il se transporter au-delà des mers, aux extrémités de la terre, pour vous trouver ? que faut-il donner pour vous acheter ? que faut-il faire pour vous posséder ?

C'est dans vous-même, ame fidelle, que vous la trouverez, que vous la posséderez, si vous la désirez sincérement. Elle ne cherche que des cœurs préparés pour y résider ; disposez le vôtre, elle y établira son séjour et son règne avec celui de Dieu même.

MÉDITATION

Sur les moyens d'acquérir et de conserver la paix de l'ame.

LA paix de l'ame étant un bien si grand, si nécessaire et si divin, il n'est point de moyen sur la terre que je ne doive employer pour l'acquérir et la conserver.

Découvrez-moi ces moyens salutaires, ô mon Dieu ! je ne désire les connoître que

vez qu'en vue de cette paix ineffable que le monde ne sauroit donner, et que votre grace seule peut nous procurer.

Le premier moyen d'acquérir et de conserver la paix, c'est d'éviter le péché. C'est là l'ennemi implacable de cette paix ; c'est le glaive qui perce le cœur ; c'est le poison qui le déchire ; c'est le ver rongeur qui le dévore. Jamais le péché et la paix ne firent entr'eux d'alliance ; eh! quelle paix peut-on goûter, quand on sait qu'on est ennemi de son Dieu ?

Je le comprends, ô mon Dieu! rien qui soit plus selon les loix de votre sagesse et de votre justice : il est juste que quand on perd votre grace, on perde la paix ; que quand on devient votre ennemi, on devienne son propre ennemi ; que quand on cherche sa satisfaction hors de vous, on y trouve qu'affliction d'esprit et amertume de cœur : et quel seroit mon malheur, si, étant dans le péché, j'y trouvois la paix ! Si je vivois tranquille dans le désordre, ne seroit ce pas pour moi le plus grand aveuglement, et le plus grand malheur tout ensemble ? ne seroit-ce pas une marque que vous vous seriez entièrement retiré de moi, que vous m'auriez abandonné à mon égarement ? Quelle ressource me resteroit-il, si, par l'agitation intérieure de mon ame, vous ne me faisiez comprendre que je ne suis pas ce que je devois être ; que mon ame sera dans le trouble tant qu'elle sera dans le péché ; et que la paix une fois perdue, tout bonheur est perdu pour moi ? L'oracle

même son propre tourment : *Fussisti Domine, etc.*

Comprenez-le donc, ô mon ame ! et ne l'oubliez jamais : si vous voulez jouir de la paix intérieure, fuyez le péché, craignez le péché, tremblez à sa vue, comme à la vue d'un monstre, et soyez bien assurée que du moment que le péché entreroit dans vous, la paix en seroit bannie : et que pourroit alors vous offrir le péché, qui vous dédommageât de la perte que vous aviez faite en perdant la paix, unique bien à désirer en ce monde ?

Le second moyen pour acquérir et conserver la paix, c'est d'éviter toute infidélité réfléchie, toute résistance volontaire à la grace et à la voix de Dieu. L'Esprit-saint même nous l'a dit, et l'expérience d'un million de pécheurs le confirme ; quel est celui qui en résistant à Dieu, a jamais trouvé le bien de la paix ; *Quis restitit ei, et pacem habuit* (1) ? Il est impossible de résister volontairement à la grace, sans comprendre qu'on déplait à Dieu, qu'on afflige le cœur de Dieu, qu'on contriste l'Esprit-Saint dans son cœur ; et avec cette vue et dans cette persuasion intime, peut-on n'être pas troublé, agité et sentir qu'on s'éloigne de l'ordre, qu'on s'écarte des voies de la grace ; et que dès-lors, selon le langage de l'esprit-saint, la justice et la paix ne peuvent se donner dans notre ame ce bal-

cer sacré qui en fait les délices. *Justitia et pax osculatæ sunt* (g).

Ah! je ne l'ai que trop éprouvé dans moi-même : si bien souvent dans ma vie j'ai perdu la paix de mon ame ; si dans certains momens je me trouvois tout agité, tout inquiet, devois-je en chercher d'autres causes que mes résistances et mes infidélités à la voix de la grace ? n'étoit-ce pas une voix secrète qui en s'élevant dans moi, contre moi, me disoit intérieurement : tu déplais à Dieu, tu t'éloignes de Dieu, tu contristes l'Esprit-Saint dans ton cœur, tu perdras la tranquillité et le calme de ta conscience ?

Cependant combien de résistances et d'infidélités n'ai-je pas à me reprocher ! combien de fois n'ai-je pas par là banni la paix de mon cœur ! J'étois quelquefois étonné du trouble de mon ame, je lui disois : pourquoi vous troubler, ô mon ame ! et vous livrer à ces agitations ; *Quare tristis es* (h) ? Ne devois-je pas comprendre que j'en portois la cause en moi même, et que mes résistances à la grace en étoient la funeste source ? Non, jamais plus de résistance ainsi réfléchie à vos saintes lumières, ô mon Dieu ! les ténèbres, le trouble, les remords, la suivroient bientôt ; et comme je veux conserver la paix de mon ame au prix de tout autre bien, j'éviterai tout ce qui pourra la troubler : et comme toute résistance à votre voix, toute infidélité à votre grace, seroit un obstacle à cette paix ineffable, jamais pareille résistance ne

(g) Psalm. 84. (h) Psalm. 42.

trouvera d'entrée dans mon cœur. Je craindrois au même instant de voir la paix sortir de mon ame, m'abandonner à mes cruelles agitations, à mes remords dévorans. Je croirois vous voir irrité, armé contre moi ; et dans cet état, de quelle paix pourrois-je jouir ? mon cœur ne seroit-il pas comme une espece d'enfer, par le trouble et les alarmes qui se répandroient dans lui après mes infidélités envers vous ?

Le troisieme moyen de conserver la paix de l'ame, c'est la mortification des passions et des sens. O mon ame ! voulez-vous avoir la paix avec Dieu ? déclarez-vous la guerre à vous même. Toute passion est ennemie de notre repos, par ce qu'elle trouble et renverse l'ordre de Dieu. Pour que la paix regne dans nous, il faut que les passions soient dominées et soumises à son empire.

La paix veut régner comme en souveraine, il faut que tout lui soit soumis : son regne ne sauroit s'établir que dans le calme ; une seule passion suffit pour jeter le trouble et le désordre dans une ame.

Vous l'avez dit, adorable Sauveur ; je ne suis pas venu au monde apporter la paix, mais le glaive ; c'est-à-dire, que pour avoir la paix dans nous, il faut nous armer contre nous mêmes, prendre le glaive de la mortification en main ; combattre constamment nos passions, nos inclinations, nos penchans ; ce n'est que par mille combats et une guerre continuelle contre nous-mêmes, que nous pouvons obtenir

la victoire et la paix ; il faut détruire et subjuguer ses ennemis ; autrement ils s'élèveront sans cesse contre elle et contre nous, et nous réduiront enfin sous leur empire tyrannique et leur esclavage honteux.

Avec quel soin ne dois-je donc pas entreprendre ce combat, si je veux avoir et conserver cette paix intérieure, seule capable de faire le bonheur de ma vie ? Aidez-moi, ô mon Dieu ! ô vous le Dieu de paix ! fortifiez-moi dans le combat des passions, si difficile à mon cœur, et cependant si nécessaire à la paix de mon ame. C'est pour mon bonheur il est vrai, que je la désire ; mais c'est encore pour votre gloire, puisque je ne puis la perdre sans vous déplaire et vous offenser.

Le quatrième moyen, et le moyen le plus sûr, le plus infaillible d'acquérir, de goûter, et de conserver la paix de l'ame, c'est une conformité entière et absolue à la volonté de Dieu, un abandon total et sans réserve à sa providence : c'est de se jeter entre ses bras, et de le laisser en maître absolue, disposer souverainement de notre sort, nous en reposant entièrement sur lui de tout ce qui nous regarde ; et dès lors s'abandonner entièrement à sa divine conduite, sans plus se permettre ni retour, ni réflexion sur tous les événemens de la vie : dans cet heureux état, qui pourroit jamais troubler la paix d'une ame qui veut tout ce que Dieu veut ou permet ; qui ne regarde en tout que la disposition de la providence ; qui, levant les yeux

au Ciel, adore dans tout, celui qui dispose de tout ?

O que ce moyen est divin ! qu'il est assuré ! qu'il est infaillible pour avoir la paix ! qu'une ame qui entreroit dans cette vue, entreroit bientôt dans les voies de la paix ! qu'elle y marcheroit à grand pas ! qu'elle y seroit saintement, sûrement, invariablement établie ! qu'elle y couleroit des jours sereins et heureux !

O mon ame ! tu t'es refusée à ces jours précieux et tranquilles, tu n'as pas voulu marcher dans cette voie d'un saint abandon ; ah ! si tu avois su connoître ce que Dieu te préparoit pour le bien de la paix, quelles délices il t'auroit fait goûter ! quels mérites n'aurois-tu pas acquis ! *Cognovisses quæ ad pacem tibi* (i). Mais aveuglée par les nuages de tes passions et de tes illusions, tu as méconnu la voie du bonheur ; tu t'es égarée des sentiers de la paix ; et en courant après des satisfactions trompeuses et passagères, tu t'es privée des véritables et solides douceurs, *nunc autem abscondita sunt*.

O mon Dieu ! je connois mon erreur, je déplore mon égarement. Insensée que j'étois, je cherchois la paix, je la désirois, je disois : *Pax, pax* (k) ; et la paix se refusoit à mes désirs, parce que je me refusois à ses saints conseils, *et non erat pax*.

Mon Dieu ! pourquoi nous égarer ainsi ? persuadés que vous êtes notre Père, que vous

voulez notre bien, que vous savez ce qui nous convient, qu'avons-nous à faire, que nous tenir en paix et tranquilles dans le sein de votre providence, comme un tendre enfant dans le sein de sa mere ? Nous serions saints, et nous serions heureux.

PRIERE.

DIEU de bonté ! plus que jamais je désire la paix de mon ame ; je ne désire que ce bien en ce monde, je le désire par-dessus tous les biens de la terre. Dieu de la paix, si jamais je vous ai demandé une grace avec instance, avec empressement, avec un désir sincere et ardent de l'obtenir, c'est la grande grace que je sollicite aujourd'hui, la paix de mon ame ; que les autres vous demandent les douceurs, les consolations de la vie ; pour moi, je porte mes vœux vers cette paix ineffable ; je vous la demande dans toute l'étendue de mon cœur, et selon toute l'étendue de vos miséricordes. Je ne la demande pas au monde ; je sais que le monde ne peut la donner ; mais vous savez aussi que ce trait précieux ne naît pas dans mon fonds. Je porte au contraire dans moi-même tous les principes qui peuvent l'altérer et me la ravir ; des passions violentes, des inclinations déréglées, des penchants malheureux, tout dans moi combat contre cette paix ; il n'est donc que vous qui puissiez me l'accorder, et en conserver la possession. Je vous la demande par votre bonté infinie, par cette paix que vous êtes venu annoncer à la terre, par

cette paix que vous faites regner dans le Ciel, et plus encore par cette paix inaltérable qui regne dans votre cœur. De ma part, pour obtenir de vous un bien si nécessaire et si précieux, voici ce que je me propose avec votre grace, source de tout bien et sur-tout du bien de la paix.

RESOLUTIONS ET PRATIQUES.

1°. POUR l'obtenir, je vous la demanderai souvent, ô mon Dieu! avec toute l'humilité, toute l'instance, toute l'ardeur dont je suis capable ; vous avez tout promis à une priere humble et constante.

2°. Pour la conserver, j'éviterai avec soin tout ce qui peut y mettre obstacle dans moi, tout péché, toute infidelité, toute résistance à cette grace : ce seroit le moyen de l'éloigner à jamais.

3°. Je ne garderai jamais aucun doute, aucune peine, qui puisse troubler cette paix dans mon cœur. Tout doute est un ver rongeur, et un fumeux levain.

4°. Quand j'aurai des peines et des troubles intérieurs, je vous les offrirai en esprit de pénitence : je n'ai pas mérité de goûter cette paix, après tant d'infidélités et de résistances.

5°. Pour purifier mon ame et lui rendre [illegible] j'approcherai des Sacremens de vie, de paix, ces eaux [illegible] jaillissent jusqu'à la vie éter-

Je demanderai sur tout la paix de l'ame, pour ces derniers momens qui doivent terminer ma course ; afin que l'Eglise puisse offrir pour moi cette consolante prière : *Requiescat in pace.*

TRENTE DEUXIEME LECTURE.

Sur l'amour de Dieu.

O Mortel ! sorti de la main de Dieu, et créé à l'image de Dieu, voici le grand et inviolable précepte que vous impose l'Auteur de votre être, pour vous conduire au terme de votre bonheur. Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre ame et de toutes vos forces : *Diliges Dominum ex toto corde tuo* (a). Un pere veut être aimé en pere ; un ami veut être aimé en ami ; un Roi veut être aimé en Roi ; et Dieu veut être aimé en Dieu ; c'est-à-dire, que nous devons l'aimer dans tout, avant tout, par dessus tout, préférablement à tout. L'amour que l'on porte doit être proportionné au bien que l'on aime : si le bien est léger, l'amour sera foible ; si le bien est plus précieux, l'amour sera plus ardent ; si le bien est infini et immense, l'amour, s'il [illegible] devroit être immense et infini [illegible]. Oui, Dieu est infiniment au-dessus de tout autre bien, l'amour que nous lui portons doit être au-dessus de tout autre amour. [illegible] aimer par-dessus

toutes choses : plus que nos biens, parce qu'ils sont terrestres : plus que nos amis, parce qu'ils sont mortels ; plus que notre vie, parce qu'elle est périssable ; plus que nous-mêmes, parce que nous sommes à lui ; *diliges* : voilà quel est cet amour de préférence si souvent ému, si souvent célébré, jamais assez médité, jamais assez pratiqué.

Mais cet amour si parfait, en quoi consiste-t-il et à quoi nous engage-t-il ? C'est une estime souveraine, qui donne à Dieu la première place dans notre cœur ; c'est un attachement inviolable à la loi, qui nous fait préférer l'amitié de Dieu à tout autre bien qui se trouveroit en concurrence avec lui ; c'est une disposition intérieure de cœur, telle que si dans une balance on voyoit d'un côté l'amour de son Dieu, et de l'autre les trônes, les couronnes, les sceptres, tous les biens créés et possibles, on n'hésiteroit pas un instant à renoncer, s'il le falloit, à tout autre bien, pour conserver celui de la grace ; on aimeroit mieux renoncer à la possession éternelle de mille mondes, que de renoncer un seul instant à l'amitié de son Dieu. C'est une résolution généreuse de l'ame disposée à tout entreprendre, à tout sacrifier, à tout souffrir plutôt que de blesser, d'intéresser en rien l'amour de son Dieu : les afflictions, les tourmens, les tyrans, la mort, mille morts présentes à ses yeux, ne seroient pas capables de l'ébranler.

Tel est l'amour de la préférence que exige la loi ; c'est cet amour souverain et supérieur

tous les autres amours de Dieu. Amour de complaisance, qui se réjouit des biens essentiels et ineffables que Dieu possède en lui-même, de sa gloire, de ses grandeurs, de ses perfections, de son bonheur.

Amour de bienveillance, qui souhaite à Dieu l'honneur qu'on peut lui procurer; qui voudroit le voir adoré, aimé, servi, glorifié dans tout l'univers, honoré du cœur et de l'hommage de tous les hommes.

Amour de reconnoissance, qui bénit Dieu des grâces dont il le comble, et dont il reconnoît la bonté pour principe.

Amour de pénitence, qui gémit amèrement, de ne l'avoir pas aimé, ou de l'avoir offensé; tout cela autant de rejetons sortis de la même tige, autant de ruisseaux émanés de même source, c'est-à-dire, autant de manières d'aimer Dieu, renfermées éminemment dans l'amour de préférence qui fait l'objet du précepte, et qui rend le plus digne hommage à Dieu.

Mais cet amour souverain si relevé, si parfait, est impossible en ce monde; nous sommes trop faibles, trop imparfaits.

On comprend que dans le Ciel où nous verrons Dieu face à face, où rien ne partagera notre cœur, nous l'aimerons en effet sans partage; mais en ce lieu d'exil, exposés à [illegible]

dans sa perfection, ou dans son essence dans sa perfection, il consisteroit dans le sentiment d'une ferveur continuelle, actuelle, toujours ardente, toujours permanente, à ne perdre jamais Dieu de vue, à se tenir sans cesse dans sa divine présence. En ce sens et dans ce point de vue, la charité ne peut être parfaite en ce monde; elle ne le sera pleinement que dans le Ciel. Partagés entre tant d'occupations et tant de devoirs sur la terre, notre esprit ne sauroit être toujours uni à Dieu dans cette ferveur actuelle; mais le précepte dans son essence, consistant à donner à Dieu la préférence sur tout, et à être prêt à renoncer à tout plutôt qu'à sa grace, non-seulement en ce sens le précepte est possible, mais tous les jours il est par les justes réduit en pratique; des millions de Martyrs l'ont rempli de leur sang.

Mon Dieu, je voudrois bien vous aimer; il me semble que je le désire, que ce soit mon bonheur, ma consolation de vous aimer; mais je ne sens point cet amour, mon cœur souvent dans une sécheresse, une espèce d'indifférence, qui m'afflige, qui m'alarme. Quand je suis devant vous, mon cœur vous dit, me dit rien; je suis pour vous comme sans sentiment et sans vie, je crains de ne pas vous aimer.

Pour calmer mes alarmes, j'interroge mon cœur sensible et tendre, avec raison, solide et de bon sens. L'Eglise veut que je

cœur se porte à Dieu avec une sainte ardeur et un doux transport; mais cet amour ne dépend point de nous, aussi n'est-il point commandé. On peut aimer Dieu sans goûter cet amour sensible, bien des Saints ne l'ont jamais éprouvé. Contentons-nous de l'amour solide; soyons prêts à tout sacrifier, à tout souffrir, à mille fois mourir plutôt que d'offenser Dieu et de perdre son saint amour. De reste, abandonnons-nous à sa divine bonté.

Mais en aimant Dieu, nous est-il défendu d'aimer autre chose que lui? Non. Dieu n'a point prétendu étouffer dans nos cœurs tout sentiment, et nous réduire à une indifférence qu'il condamne lui-même par la voix de la nature et de la raison. Il nous défend d'aimer autre chose que lui, d'un amour indépendant, qui se borne là, sans s'élever jusqu'à lui; mais il nous permet d'aimer autre chose d'un amour dépendant et subordonné, qui se rapporte à lui comme à sa fin. Ainsi, pères et mères, aimez vos enfans; épouses, aimez vos époux; aimez vos amis; mais aimez tout en Dieu, pour Dieu; et toujours moins que Dieu, ou plutôt aimez Dieu dans eux. L'amour de Dieu, dit saint Augustin, est comme un grand fleuve qui coule dans une vaste plaine; tous les ruisseaux viennent s'y jeter et s'y rendre comme tributaires: ce grand fleuve, c'est l'amour de Dieu qui coule dans nos cœurs; tous les autres amours bien réglés sont comme autant de ruisseaux différens, qui viennent se rendre comme tributaires, et offrir leur hommage à l'amour de

vin, qui les réunit tous dans l'immense océan des perfections adorables. Ainsi on aime Dieu en tout, et tout dans Dieu.

A quelles marques peut-on connoître que l'on aime Dieu? Je voudrois vous aimer, ô mon Dieu! et pouvoir me rendre quelque témoignage que je vous aime.

Arrêtons-nous et gardons-nous de sonder la profondeur des abymes. De marque assurée et infaillible, il n'en est point en ce monde. Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine; c'est un secret que Dieu s'est réservé. Cependant, afin de vous donner quelque chose à votre foiblesse ou à votre empressement, voici quelques marques moins assurées, qui seront cependant consolantes. 1°. Désirez-vous sincèrement, ardemment d'aimer Dieu? Si cela est, rassurez-vous! le désir seul d'une chose n'est pas éloigné de sa possession; quand, pour la posséder, il suffit de la désirer. 2°. Pensez-vous à Dieu avec plaisir? Etes-vous bien aise d'en entendre parler, d'en rappeller le souvenir? Si cela est, consolez-vous. Si vous pouvez méditer sa bonté avec complaisance, vous espérez tout à craindre. 3°. Avez-vous une grande horreur du péché, le regardez-vous comme le plus grand des malheurs? Ayez confiance, point de marque plus sensible qu'on aime, que la crainte de ne pas aimer. 4°. Observez-vous les Commandemens du Seigneur? Tâchez-vous de remplir sa Loi sainte, suivant vos différentes conditions? C'est Jésus-Christ même qui le dit: celui qui observe ses Loix, qui

celui qui m'aime. Après tout, ce qui vous importe, c'est d'aimer Dieu, et non de connoître si vous l'aimez: quand vous le connoîtrez, que ferez-vous? faites-le, et vous l'aimerez. La pratique du bien vaut mieux que sa connoissance, qui pourroit flatter l'amour propre, et vous enlever des mains le trésor, si vous vous croyez assuré de la posséder.

Que nous serions heureux, si, réunissant tous ces grands objets sous un seul point de vue, nous pouvions bien comprendre ce que c'est qu'un acte d'amour de Dieu parfait, pour le former à présent dans nos cœurs; si nous pouvions connoître qu'elle en est la grandeur, la beauté, la dignité, la sublimité, l'excellence, le prix! concevons-le devant Dieu.

C'est la plus sainte de toutes les actions de la vie; c'est la disposition la plus parfaite du cœur; c'est le sentiment le plus héroïque de l'ame; c'est l'exercice le plus digne de la Religion; c'est la pratique la plus sublime du Christianisme; c'est l'œuvre la plus sainte que puisse faire une pure créature; c'est l'hommage le plus glorieux qui puisse être offert à un Dieu, c'est ce qui nous approche de plus près des intelligences célestes; c'est ce qui nous donne entrée dans le sein de Dieu même, et qui nous élève déjà en quelque maniere au Ciel, quoique encore habitans de la terre.

L'acte d'un amour parfait envers Dieu, est quelque chose de si grand et de si sublime

qu'il renferme dans lui le prix de toutes les grâces, le mérite de toutes les vertus; disons plus, ce seul acte seroit capable d'effacer l'horreur de tous les péchés. Oui, si nous formions un acte d'amour parfait avec le désir du Sacrement, eussions-nous commis les plus grands crimes, eussions-nous été plongés dans tous les désordres, eussions-nous donné dans tous les excès, à l'instant même tous nos péchés seroient effacés; et si en ce moment on venoit à mourir, cet acte d'amour pourroit être si parfait, qu'à l'instant même cette ame iroit jouir de la présence du céleste Epoux.

O hommes! qui que vous soyez, aimez donc le Seigneur, et ne vivez sur la terre que pour l'aimer, et pour vous mettre en état de l'aimer à jamais. A qui prodiguez-vous vos sentimens et vos cœurs? que vous restera-t-il au jour de toutes les affections terrestres et périssables? elles auront occupé, troublé, agité vos cœurs; les auront-elles jamais satisfaits et remplis? Aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur; aimez-le jusqu'au dernier soupir de la vie et que le dernier soupir même de la vie soit un soupir d'amour vers Dieu.

EFFUSION DE CŒUR.

Sur l'Amour divin.

PROSTERNÉ en votre présence, ô mon Dieu! et en la présence de vos saints Anges, à la face du Ciel et de la terre, je

commence par reconnoître que je ne suis
monde que pour vous aimer, que ce n'
que dans cette vue et à cette fin que vo
m'avez donné l'être et la vie.

Je reconnois, dans la douleur de mon
et le gémissement de mon cœur, que je n
vous ai pas aimé, et dès-lors que j'ai perd
que j'ai profané le temps de ma vie et le
sentimens de mon cœur.

Je désire enfin, dès ce moment, de vo
aimer de toute l'étendue de mon cœur, et d
réparer, par l'ardeur de cet amour, la per
de tant d'années passées sans vous aimer.

Voici donc l'amour que je vous demand
et que je désire pouvoir vous offrir. Un
mour parfait, car je ne veux plus de bors
ni de partage.

1°. Amour vif et ardent; l'amour est
feu, et le feu est prêt à s'éteindre dès qu
languit. Aimer Dieu dans tout, avant tou
par-dessus tout; que ce feu sacré allume
embrase, consume tout dans moi, mon es
prit, mon cœur, mes affections, mes action
que mes paroles soient autant de paroles
feu, mes pensées autant de flammes ardente
mes désirs autant de soupirs embrasés; qu
je ne vive que de ce feu: que je ne respi
que ce feu; que ce feu soit mon alimen
l'ame de mon ame, la vie de mon cœ
Heureuse vie que celle d'un cœur qui ne v
que d'amour!

2°. Amour généreux, capable, s'il
faut, des plus grands sacrifices; en état
tout entreprendre, de tout sacrifier, de to

dre, et plus encore, de tout souffrir. amour divin n'épargne pas ses victimes ; est sur le Calvaire qu'il conduit les ames, là, il leur présente le calice, il les abreuve son amertume, il les arrose de son sang. ds ce calice, elles le reçoivent des mains Epoux ; cette amertume, il la change douceur ; ce sang, il en fait un breuvage immortalité pour les ames. Il les aime, ais il les purifie. Ce n'est pas sur le Tha- que ce forment les saints, mais au pied la Croix ; c'est là qu'il les place ; il y ppelle les véritables aimans ; il n'y a que cœurs généreux qui l'y suivent et qui s'y rtent ; les autres tremblent et s'enfuient : là, o mon Dieu ! Dieu d'amour ! Dieu uffrant et mourant ! vous restez presque ul ; j'y serai avec vous, souffrant avec vous, mourant avec vous. Hélas ! on vou- oit aimer, et on ne voudroit rien souffrir. ffrir, souffrir et mourir, voilà le partage de eux qui aiment. Les autres, loin d'en avoir entimens, en connoissent à peine le nom.

5°, Amour efficace, qui se produit par œuvres. Aimer Dieu, ce n'est pas dire plement qu'on l'aime ; aimer Dieu, ce est pas seulement désirer de l'aimer ; aimer ieu, ce n'est pas purement éprouver quel- e sensibilité passagère de cœur. Aimer Dieu t mourir à soi-même, c'est se détacher monde ; c'est renoncer à tout, de cœur, sprit et d'effet, quand il le demande. Ai- Dieu, c'est observer ses commandemens ; se résigner à ses volontés ; c'est s'aban-

donner à sa providence; c'est soutenir ses é
preuves. Aimer Dieu, c'est dominer ses pa
sions, combattre ses goûts, vaincre ses répu
gnances; c'est mourir à tout. Voilà l'amou
efficace. Tout le reste, dire, désirer, pro
jeter, et s'en tenir là, c'est un langage, un
illusion, un fantôme d'amour; ce n'est pa
l'amour. Si on aime bien, ce n'est pas l
bouche qui le dit, c'est le cœur; ce sont le
œuvres et les sacrifices; voilà son langage
il parle par les effets.

Ainsi ont aimé les saints; les apôtres trans
portés aux extrémités de la terre; les Con
fesseurs dans le sein des cachots; les Mar
tyrs au milieu des brasiers; les Vierges ave
leurs robes teintes du sang de l'agneau; le
Solitaires au fond des déserts. Ah! que ceux
là disent qu'ils aiment; mais moi, ô mo
Dieu! quand je dis, je vous aime, ôsé-je l
dire, quand mes actions ou se taisent, ou l
démentent? Donnez-moi cet amour, et mo
cœur le dira, et vous l'entendrez.

4°. Amour pur et désintéressé. Oui, ai
mer Dieu, mais uniquement pour lui-même
parcequ'il est bon, aimable, parfait; parce
qu'il est Dieu. Aimer Dieu, et dans Dieu
n'aimer, ne goûter que Dieu seul; ne cherche
ni ses dons, ni ses consolations, ni ses récom
penses; mais lui-même, sa bonté, sa beauté
ses grandeurs, ses amabilités infinies. Non
dans l'amour point d'autre récompense, qu
d'aimer toujours d'avantage. Loin de nou
ces cœurs bornés, ces cœurs intéressés, ce
cœurs-mercenaires! ils sont indignes d'aim

ils ignorent ce que c'est que l'amour, ils en déshonorent et profanent les sentiments. Montrez-vous à nous, ô mon Dieu! bonté suprême, beauté souveraine! et faites disparoître tous les vains objets, comme la venue du soleil fait disparoître et obscurcit tous les astres. Vous seul, ô mon Dieu! vous seul, en tout, par-tout, pour toujours. Que cherchons-nous que désirons-nous d'avantage? un Dieu ne suffit-il pas à nos cœurs? et nos cœurs sont-ils trop grands pour un Dieu?

5°. Amour durable et constant: je n'ai qu'une étincelle d'amour, et je voudrois un brasier immense; cette foible étincelle s'allume de temps en temps et s'éteint bientôt, et je voudrois un incendie permanent. Mon Dieu, vous êtes toujours aimable; pourquoi ne vous aimé-je pas toujours? pourquoi ces vicissitudes, ces tiédeurs, ces langueurs? Il y a certain temps où il me paroit que je vous aime; certains momens où touché de votre grace, je vous dis, ce me semble, de cœur: Mon Dieu, je vous aime! Jours heureux! momens délicieux! mais ces temps sont si variés, ces momens sont si courts, cet amour est si peu constant et si peu assuré? On vous aime un jour, ô mon Dieu! et l'autre on ne vous aime pas; on vous cherche un jour, et le suivant on vous perd de vue; on vous aime un temps, et ensuite on semble oublier qu'on vous a aimé; et qu'a-t-on trouvé dans vous pour se dégoûter? et que trouve-t'on hors de vous pour s'y attacher? beauté toujours ancienne et toujours nouvelle! perdez

vous quelque chose de vos attraits ? ne sont-ils pas capables d'exciter sans cesse de nouvelles ardeurs ?

Telle est, ô mon Dieu ! l'unique chose que je vous demande, cet amour saint, céleste et parfait. Non, je ne vous demande, ni la santé, ni la vie, ni aucun bien périssable. Je vous demande votre saint amour : je sais que je ne le mérite pas, que je m'en suis rendu indigne, que j'ai profané mon cœur : je ne mérite pas cet amour ; mais vous le demandez, vous le méritez, je le désire : je ne vous ai pas aimé ; mais je vis, je respire encore ; je suis encore en état de vous aimer. Je puis encore dire de cœur : mon Dieu ! je vous aime. Eh bien ! je vous le dis de toute l'étendue de mon cœur et de ses sentimens : peut-être est-ce pour la première fois de ma vie ; mais je vous le dirai jusqu'au dernier soupir.

ACTE D'AMOUR.

OUI, mon Dieu, je vous aime, je désire de vous aimer de tout mon cœur, de toute mon ame et de toutes mes forces : je vous aime ô beauté ! ô bonté suprême ! et je veux, en ce moment, par l'ardeur de mon amour, réparer tout le temps que je ne vous ai pas aimé, rappeller ces jours infortunés où j'ai été assez malheureux pour vous offenser. Pourquoi tous les jours de ma vie n'ont-ils pas été consacrés à votre saint amour ? J'aurois vécu, et je n'ai fait que mourir.

Mon Dieu ! je vous aime, et non content

de vous aimer moi-même, je voudrois vous faire aimer de tout l'univers ; je voudrois embraser tous les cœurs, attirer à vous tous les êtres ; je voudrois que tous les hommes réunis de concert dans ces sentimens embrasés, se disent les uns aux autres : Aimons Dieu, il est notre pere, nous sommes tous ses enfans. Je voudrois porter jusqu'aux extrémités de la terre le flambeau céleste de votre amour, convertir tous les peuples, éclairer toutes les nations, embraser l'univers. Je voudrois qu'il n'y eût d'autres sentimens que celui de votre divin amour ; que tous les cœurs fussent autant de charbons ardens, toute la terre un vaste incendie. Je voudrois que cet amour durât tant qu'il y aura des hommes au monde, jusqu'à la consommation des temps et des siecles, et que le feu vengeur qui doit consumer tout l'univers, ne fut que le feu même de votre saint amour, qui allumât tout, qui consumât tout, qui réduisit tout en cendres ; et que ce feu même ne cessât enfin de consumer la terre et dans le temps, que pour s'allumer, se ranimer, se perpétuer dans le Ciel et dans la durée de l'éternité même. Je dis tout ô mon Dieu ! dans ce seul mot ; je voudrois vous aimer de l'amour même dont vous nous aimez : voilà mon cœur, il n'est plus à moi ; vivez-y, régnez-y à jamais, et faites-y régner éternellement l'éternel amour.

PRATIQUES.

1°. FAIRE souvent des actes d'amour de Dieu: si nous pouvons, il faudroit les rendre aussi fréquens que nos respirations.

2°. En toutes choses, autant que nous le pouvons, agissons par le motif de l'amour: c'est le plus parfait et le plus digne de Dieu.

3°. Selon notre portée, et dans les occasions, engageons les autres à aimer Dieu.

4°. Unissons-nous souvent de cœur avec les Saints dans le Ciel, où ils aiment Dieu si parfaitement.

TRENTE-TROISIEME LECTURE.

Sur le Paradis.

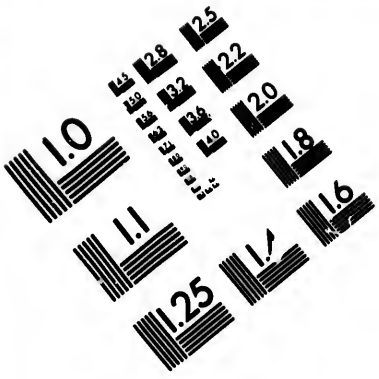
DIEU a créé l'homme pour le rendre heureux, et c'est dans le Ciel qu'il lui a préparé son bonheur. Il l'a placé quelque temps sur la terre, pour lui donner le moyen de mériter cette félicité, qu'il ne veut lui accorder qu'à titre de récompense; après quoi, l'ame sortie des mains de Dieu, doit rentrer dans son sein, pour se réunir à jamais à l'auteur de son être: et voici en quoi consistera son bonheur.

Nous verrons Dieu, nous l'aimerons, nous le posséderons. Mais nous le verrons sans nuage, nous l'aimerons sans partage, nous le posséderons sans crainte de le perdre jamais: *videbimus, amabimus, possidebimus*: c'est saint Augustin qui nous donne du Ciel cette grande idée.

1°. Nous verrons Dieu ; et cette vue, quels objets ineffables présentera-t-elle à nos yeux ! *Videbimus.*

Nous verrons Dieu ; et dans Dieu nous verrons enfin comme à découvert ces grands mysteres qui, durant notre vie, avoient tant exercé notre foi, qui étoient pour nous couverts de tant de nuages ; cette Trinité adorable de personnes dans l'unité d'essence ; un Dieu fait homme et revêtu de notre mortalité, un Dieu caché sous les voiles du Sacrement, et tant d'autres mystères jusqu'alors incompréhensibles à notre intelligence créée. Tout sera éclairée : et des obscurités de la foi nous passerons à l'éclat de la vision intuitive et béatifique.

Nous verrons Dieu : et dans Dieu nous admirerons les effusions de cette bonté divine sur nous durant notre vie et dans le cours de nos tristes égaremens. Tant de traits marqués de cette miséricorde infinie, qui nous a rappelés avec tant d'empressement après notre péché, qui nous a recherché avec tant d'ardeur dans notre fuite, qui nous a attendus avec tant de patience dans nos délais, qui nous a reçus avec tant de tendresse dans notre retour, qui nous a soutenus jusqu'à la fin dans les sentiers de la sainteté et de la justice. Nous verrons avec admiration, de combien de dangers, de combien de malheurs Dieu nous a si souvent preservés. Nous verrons que mille fois nous avons été sur le bord de l'abyme, qu'il n'y avoit plus qu'un pas à



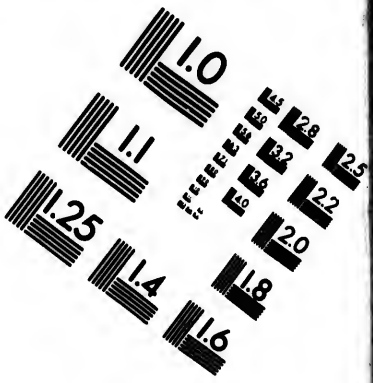
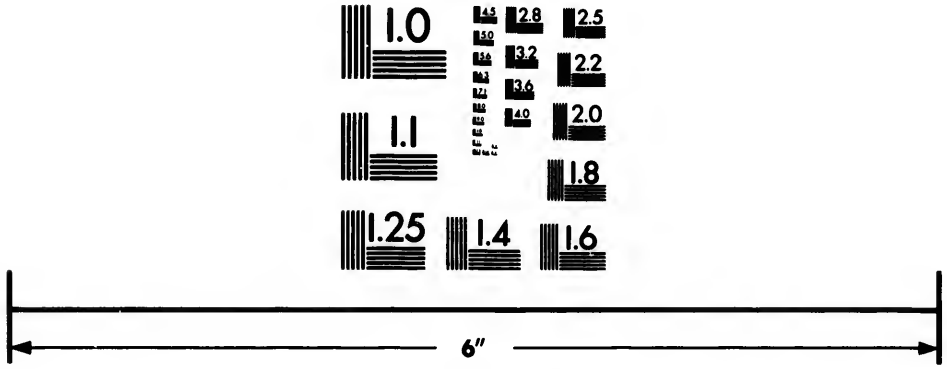
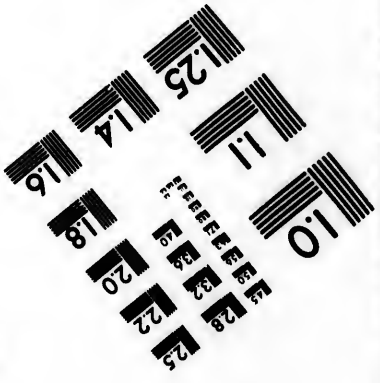


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

faire pour nous précipiter et nous perdre à jamais. La main de Dieu nous a arrêtés, sans quoi nous étions perdus sans retour. O bonté! ô tendresse! qu'avions-nous fait pour mériter vos faveurs?

Nous verrons Dieu; et dans Dieu nous découvrirons les ressorts, jusqu'alors impénétrables, de cette Providence dans la conduite des hommes et de cet univers; par quelles voies Dieu a conduit ses Elus, par quels prodiges de grace il les a sauvés; pourquoi et comment parmi les hommes, les uns éclairés des lumieres de la foi, les autres restés plongés dans les ténebres de l'erreur et les ombres de la mort. Tout cela n'est pour nous que nuages et obscurité; attendons le développement de toutes choses; Le grand jour de l'éternité dissipera tous nos doutes, justifiera la Providence, et levera le voile qui le déroboit tout à nos yeux.

Nous verrons Dieu; et dans Dieu nous adorerons, nous contemplerons à loisir ces perfections aimables, ces perfections adorables, cette beauté ravissante, qui attirera sans cesse les yeux et les cœurs des Elus, sans que jamais ils viennent à se dégoûter de la voir, à se rassasier de la posséder; cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, qui leur présentera sans cesse de nouveaux attraits et leur fera toujours goûter de nouvelles délices; cette sagesse souveraine, si éclairée dans ses vues, si sûre dans ses projets, si impénétrable dans ses conseils, qui a su si divi[illegible] choisir les moyens proportionnés à

leur fin, et par la douceur et la force heureusement tout conduire au terme ; cette puissance souveraine, qui a tiré ce monde du néant, qui a balancé l'univers dans les airs, qui a fixé des bornes insurmontables aux flots de la mer, et qui cependant, dans tout cela, n'a fait qu'un foible essai de ses forces et de ses merveilles. C'est dans le Ciel, et en faveur des Elus, qu'elle s'est réservée à manifester toute l'étendue de son bras, pour leur faire goûter toute l'abondance des plus ineffables délices.

Nous verrons Dieu : et nous le verrons face à face, sans voile, sans ombrage, tel qu'il est lui-même. Jusqu'alors, et dans ce lieu d'exil, nous ne voyons Dieu que dans ses ouvrages, que dans ses images, à travers les ombres de la foi, d'une maniere bien imparfaite. Nous le verrons alors dans lui-même, dans les splendeurs de son essence, dans tout l'éclat de cette lumiere de gloire dont nous serons environnés, et comme investis. O Dieu ! quelle effusion de lumiere se répandra sur notre ame sortie des ténebres d'une si longue nuit ! O moment ! ô jour de l'éternité ! quelle clarté allez-vous faire briller à nos yeux dans les splendeurs de la gloire !

2°. *Videbimus et amabimus.* Nous verrons Dieu et nous l'aimerons. Les yeux peuvent-ils voir le souverain bien, la source de tous les biens, sans que les cœurs en soient transportés ?

Nous aimerons Dieu ; et nous l'aimerons

de tout notre cœur; toutes nos inclinations s'y porteront; et avec quelle ardeur! La pierre qui tend à son centre, le feu qui s'éleve vers sa sphere, foible image de l'activité des transports avec lesquels notre cœur se portera vers l'objet suprême, qui l'attirera à lui pour l'embraser de ses divines ardeurs. Nous aimerons Dieu, nous n'aimerons désormais que Dieu, et nous aimerons tout dans Dieu. Notre cœur ne sera plus partagé dans ses sentimens, ni détourné dans ses affections; Dieu seul en sera l'occupation et le centre. Il avoit fait l'objet de tous nos vœux; il sera le terme de tous nos désirs.

Nous aimerons Dieu; et nous l'aimerons d'une maniere digne de lui, et de l'amour dont il s'aime lui-même. Nous l'aimerons en ce monde; mais hélas! que notre amour étoit foible! qu'il étoit imparfait! nous en gémissions, nous en étions affligés. Notre ame alors prendra son essor, et se portera vers Dieu, en l'aimant autant qu'elle est capable d'aimer.

Nous aimerons Dieu; et nous serons assurés de l'aimer. Durant cette vie nous désirons aimer Dieu; mais, incertains si nous l'aimons en effet, nous tremblons dans cette incertitude; et cet amour qui doit faire nos délices, devient en quelque maniere notre tourment. Assurés alors de nos sentimens, nous aimerons Dieu; et tout notre désir sera de l'aimer toujours davantage, de nous embraser toujours plus de ces ineffables ardeurs, de nous plonger toujours plus avant dans

cette incendie d'amour souverain.

Nous aimerons Dieu ; et nous unirons avec les Saints, pour l'aimer tout de concert, pour nous féliciter mutuellement du bonheur de l'aimer, pour nous animer les uns les autres à ce saint amour, comme autant de feux réunis, qui par leur union augmentent leurs flammes et leurs ardeurs.

O amour ! ô brasier ardent ! ô divin incendie ! embrasez-nous, consumez-nous par avance de ce feu céleste.

3°. *Videbimus, amabimus, et possidebimus.* Nous verrons Dieu ; en le voyant, nous l'aimerons, en l'aimant, nous le posséderons : voilà le terme et le comble de tout bonheur.

Nous posséderons Dieu ; et dans Dieu tous les biens, les richesses et tous leurs trésors, les honneurs et tout leur éclat, les plaisirs et toutes leurs délices ; nous aurons non seulement tout ce que nous désirons, mais encore tout ce qu'il faut pour ne rien désirer ; quelque immenses que soient nos désirs, nous serons satisfaits au-delà de nos désirs mêmes. C'est alors que dans la plénitude de tous les biens, nous éprouverons ce que dit le Prophète ; *Satiabor cùm apparuerit* (a).

Oui, dans le Ciel, tous les biens, tous les plaisirs, tous les trésors à la fois se réuniront dans un même cœur, pour faire goûter toutes leurs délices dans tous les instans.

Nous posséderons Dieu ; et dans Dieu tous les biens, sans aucun mélange de maux. Dans

(a) Psalm. 16.

ce monde les plaisirs sont toujours détrempés de quelque amertume ; jamais de joie pure, jamais de douceur sans quelque retour. Il n'en sera pas ainsi dans le Ciel ; jamais ni trouble, ni dégoût, ni ennui, ni chagrin, ni alarmes, ni aucun des maux de la vie ne viendront altérer la possession tranquille et immuable de ce bonheur : *Neque luctus, neque dolor erit ultrà* (b).

Nous posséderons Dieu ; et dans Dieu tous ses biens pour toujours, sans crainte de les perdre jamais. Oh ! qui pourra comprendre quel poids immense de gloire ajoute au Paradis la certitude de ce bonheur immense dans sa plénitude, et interminable dans sa durée ? Tant que le Ciel subsistera, et il subsistera à jamais ; tant que Dieu sera Dieu, et il sera toujours ce qu'il est durant tous les siècles, au-delà des siècles et de millions d'années et de siècles, les Elus seront avec Dieu et dans Dieu, toujours grands, toujours riches, toujours heureux. Leur éternité semblera commencer à tous les instans ; et tous les instans leur feront goûter les délices de l'éternité toute entière. Leur bonheur, fondé, établi sur l'éternité et l'immutabilité de Dieu même, qui en est l'auteur, ne connoîtra plus de fin ; il en sera d'eux comme de Dieu : *Et regni ejus non erit finis* (c). O ciel ! ô Etre Suprême, ô gloire ineffable ! des créatures mortelles ne pourront jamais concevoir ce bonheur, et cependant elles sont faites pour le posséder : *Nec oculus vidit nec auris audivit* (d).

(b) Apoc. 21.....(c) Luc. 1.....(d) 1. Cor. 2.

MÉDITATION.

Sur le même sujet.

1°. QUE faisons-nous pour mériter le Ciel?

2°. Quels seront les sentimens d'une ame en entrant dans le Ciel! Vous ne m'avez mis sur la terre, ô mon Dieu! que pour entrer dans le Ciel; tous les jours de ma vie doivent être employés à m'y préparer. Elevez mon esprit pour en méditer les délices éternelles; embrasez mon cœur pour en désirer et en mériter la possession immuable.

PREMIER POINT.

1°. Il est donc vrai que nous sommes créés pour un bonheur immense, un bonheur ineffable, un bonheur éternel; mais appelés à un tel bonheur, comment le désirons-nous si peu? Destinés à une gloire immortelle, à peine y pense-t-on, s'en occupe-t-on. Tout rempli, tout occupé des biens périssables, on semble perdre de vue les biens éternels. Toutes les pensées de l'esprit, tous les désirs du cœur, se portent vers la terre. On s'attache au monde, aux biens du monde, aux plaisirs du monde; la vie se passe à se repaître d'illusions, à courir après des fantômes. Une soif ardente, une faim dévorante des choses terrestres transporte le cœur; et celles du Ciel attirent à peine quelques regards. O hommes aveuglés! ou désirons moins, ou

desirons davantage. Desirons moins des biens faux qui nous séduisent, et desirons davantage les vrais et solides biens, seuls capables de nous rendre heureux.

Appellé à un si grand bonheur, au bonheur de Dieu même, comment ai-je travaillé à m'en rendre digne ? qu'ai-je fait pour le mériter ? quels soins, quels travaux, quels efforts lui ai-je consacrés ? Où sont les vertus que j'ai pratiquées, les sacrifices que j'ai faits, les victoires que j'ai remportées en vue de ce bonheur suprême, après lequel je dois uniquement soupirer ?

Que n'a pas fait et souffert un Dieu pour nous mériter le Ciel, et nous engager nous-mêmes à le mériter ? Ses tourmens, ses larmes, son sang, sa mort même, que nous disent-ils, et quelle voix nous font-ils entendre ? Que n'ont pas fait et souffert les Saints pour se rendre dignes de cette couronne de gloire ? Les uns vivant dans le sein de la retraite et de la solitude, les autres livrés à toutes les rigueurs de la pénitence ; ceux-ci ensevelis comme tout vivans dans les antres et les cavernes ; combien d'autres sur les échafauds et au milieu des brasiers ardens, s'estimant heureux de souffrir les plus grands tourmens en vue des récompenses qui les attendoient ! Attendoient-ils un autre Ciel que moi ? Avoient-ils d'autres espérances ? Ne suis-je pas fait pour la même fin et le même bonheur ? Qu'ai-je fait pour le mériter ?

Les mondains eux-mêmes, que ne font-ils tous les jours pour des biens fragiles et

périssables ? On les voit s'épuiser, se consumer de travaux, de veilles et de fatigues ; point de soins qu'ils ne prennent, point d'efforts qu'ils ne fassent, point de moyens qu'ils ne tentent, pour élever l'édifice d'une fortune de quelques jours, à travers les périls, les écueils, les naufrages ; rien ne les arrête, rien ne les rebute ; et après quoi courrent-ils, et pourquoi se consument-ils ? *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant* (c). Pour obtenir une couronne périssable ; et encore sont-ils assurés de l'obtenir ? Combien courent et s'efforcent en vain ? Et nous qui pouvons aspirer à une couronne immortelle, que faisons-nous, que souffrons nous pour l'obtenir ? Enfans de lumiere, jusqu'à quand nous laisserons-nous condamner par les enfans de ténèbres ? Ils mettent tout en œuvre pour des biens incertains, faux et trompeurs ; et nous, destinés à des biens suprêmes, à des biens immortels, nous négligeons de nous en assurer la possession ; nous nous exposons sans cesse au danger d'en être privés à jamais. Où est notre foi ?

Appelé à un tel bonheur, que fais-je sur la terre, si je ne pense, si je ne travaille pas à mériter le Ciel ? Pourquoi suis-je en cette vie, que pour me préparer à une vie immortelle ? Je sais que tout ce qu'il y a dans le monde finira un jour ; que Dieu a créé un nouveau Ciel et une nouvelle Terre, pour être à jamais le séjour des Elus. Je sais qu'il

(c) *Cor.* 9.

ci-bas nous n'avons point de Cité permanente: *Non habemus hic manentem civitatem* (f). Ne nous considérons donc en ce monde que comme autant d'exilés, qui aspirent à leur retour dans la céleste Patrie: *Sed futuram inquirimus.*

SECOND POINT.

Quelle sera la joie d'une ame, au moment où elle entrera dans le Ciel! Quel moment! quels transports! Me voilà enfin assurée de mon sort, arrivée au terme de mes désirs, fixée à jamais dans la possession du souverain bien. Je suis avec mon Dieu, je jouis de mon Dieu; éternellement je vivrai, je régnerai dans son sein avec les Elus. Enfin les voilà passés, ces jours de nuages, ces jours de combats. Il a fallu, pendant quelques années, gémir, souffrir, se faire violence. O peines! ô combats! ô souffrances! que vous êtes abondamment récompensées. Dieu des miséricordes! qu'il m'est doux d'être avec vous! je jouis de votre présence, rien ne sera jamais capable de m'en séparer. Cette seule pensée, ce premier moment d'assurance et de joie, ne sera-t-il pas capable de dédommager une ame des peines, des épreuves de toute sa vie, et de l'engager à s'écrier avec l'Apôtre: *Non sunt condigne passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (g). Non, toutes les peines de la vie ne sont rien en comparaison de la gloi-

(f) Hebr. 13.....(g) Rom. 8.

re dont elles doivent être suivies et récompensées.

O sainte Sion! céleste Jérusalem! aurai-je moi-même le bonheur d'entrer un jour dans ton sein? mon partage sera-t-il un jour celui des Elus?

Ah! si jamais je suis introduit dans cette céleste Patrie, que penserai-je de toutes les vanités, de toutes les illusions, de tout le néant de ce monde? Que je me saurois bon gré d'avoir été fidelle à la loi du Seigneur! qu'il me sera doux d'avoir souffert quelque chose sur la terre, pour mériter une éternité de bonheur! qu'il me sera consolant de m'être séparé de la foule, d'avoir marché dans la voi étroite qui m'a conduit à ces heureux terme! qu'il sera glorieux pour moi d'être associé à jamais avec les amis de Dieu, de chanter le Cantique éternel de louanges, d'entrer dans le concert des Esprits bienheureux? Aspirons, ô mon ame! à ces biens célestes; élevons-nous vers la région des vivens; nourrissons-nous de cette pensée du Ciel durant cette vie; elle nous procurera les plus doux avantages pour l'autre.

1°. Elle sera pour nous un moyen salutaire de nous détacher de tous les biens de ce monde: biens fragiles, biens faux, biens trompeurs, qu'êtes-vous en comparaison des biens solides, des biens immenses que le Ciel nous présente? méritez-vous le nom de biens? de quels maux n'êtes-vous pas la source funeste? Non, je ne connois, je ne désire de biens que ceux qui sont éternels.

Tout ce qui passe n'est rien à mes yeux.

2°. Moyen salutaire pour nous consoler dans toutes les peines et les afflictions de la vie. Elles finiront un jour, et leur récompense sera éternelle. Quelques jours de souffrances qui nous procurent un bonheur durable, sont une grace et un avantage pour nous. Combien de Saints ne devront leur salut qu'à leurs afflictions, et leur couronne qu'à leurs combats! Sans les croix ils auroient été éternellement malheureux.

3°. Moyen efficace pour résister aux tentations, pour réprimer les passions, en pensant qu'au moment où nous viendrons à succomber et à nous satisfaire, nous pourrions être enlevés de ce monde, et qu'un moment funeste de plaisir pourroit nous priver d'une éternité de bonheur.

4°. Moyen assuré pour nous adoucir les rigueurs de la mort. Si comme nous l'espérons, elle doit être suivie d'une éternité bienheureuse, devons-nous tant la craindre et nous en alarmer? Si en sortant de ce lieu d'exil, le Ciel devient notre véritable Patrie, quittons cet exil sans regret et sans peine. Nous ne faisons qu'y souffrir, y gémir, y offenser Dieu; la mort nous conduit au port du salut. Offrons à Dieu notre sacrifice; espérons de sa miséricorde qu'il voudra bien l'adoucir par sa grace.

Elevons-nous donc à cette grande pensée de bonheur qui nous est destiné; souvent rappellons souvent méditons, elle nous fera soupirer après ces biens ineffables, elle nous

engagera à nous y préparer : elle nous y préparera elle-même. La grace qui nous l'inspire sera le gage de la gloire qu'elle nous annonce. Nous n'avons que trop vécu pour la terre, il est temps que le Ciel attire tous nos regards ; il doit être le terme de tous nos désirs.

PRIERE.

VOUS m'avez fait pour le Ciel, ô mon Dieu ! mon ame est créée pour vous posséder à jamais ; ne permettez pas que je me rende indigne de ce bonheur, et que les faux biens de la terre m'égarent jamais de la voie du Ciel où vous m'appellez.

O Sainte Sion ! glorieuse Cité de Dieu ! quand viendra l'heureux jour où je pourrai entrer dans ton sein ? *Quando veniam et apparebo* (h) ? Dans cette attente, les jours sont pour moi des années, les années ont la durée des siecles ; la vie m'est à charge, je ne vis plus que de cette douce espérance. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi* (i). Non, je n'ai de consolation et de joie que dans l'heureuse annonce de cette maison du Seigneur, où j'espere d'être admis un jour, pour y vivre à jamais. *In domum Domini ibimus.*

TRENTE-QUATRIEME LECTURE.

Sur la Persévérance.

CETTE lecture s'adresse à des ames qui [illegible] autrefois éloignées de Dieu par

le péché, ont eu le bonheur de rentrer en grace avec lui par la pénitence : et je dis que le motif le plus grand, le plus efficace, le plus digne de Dieu pour engager à la persévérance dans son saint service, c'est la bonté même de Dieu, et la reconnoissance éternelle que nous lui devons après ce salutaire retour.

Je dis donc à ces ames : qu'étiez-vous autrefois ? qu'êtes vous à présent ? qu'est-ce que Dieu a fait pour vous et en votre faveur ? Vous étiez dans un état de péché, de mort et de damnation, éloignées de Dieu, ennemies de Dieu, objets de sa colere, frappées de ses anathêmes, dignes des peines de l'enfer, et pouvant être à tous les instans précipités dans le sein d'une éternité malheureuse. Dans ce triste état, où vous ne méritiez que les effets de la justice et des vengeances de Dieu, qu'est-ce que Dieu a fait pour vous, et de quelles graces vous a-t-il prévenus ? Il vous a rappellées avec bonté dans votre fuite, il vous a attendues avec une patience inaltérable dans votre éloignement ; il vous a reçues avec une tendresse ineffable dans votre retour : et pour cela que de graces ! et en cela, quelle miséricorde ! Mais en conséquence, quel retour, quelle reconnoissance, quel amour devez-vous avoir pour Dieu ! Quelle fidélité, quelle constance, quel attachement inviolable à son saint service ! Ce seul motif de reconnoissance et d'amour envers Dieu, ne doit-il pas vous attacher à jamais à lui ?

Que si après de tels bienfaits, et une telle miséricorde, vous veniez encore à l'abandonner, à l'offenser, à vous armer contre lui, ne devriez-vous pas vous regarder comme indigne de respirer et de vivre ?

Qu'êtes-vous à présent ? Vous devez vous regarder comme autant d'enfans prodigues, vous en avez tous les traits et toute la ressemblance. Or, pensez à cet enfant autrefois indocile, rebelle, éloigné du plus tendre des peres, mais enfin revenu à lui, reçu avec bonté, comblé de nouvelles faveurs, ayant retrouvé dans le cœur de son pere la place dont il s'étoit rendu si indigne. Si cet enfant, après une si grande et si ineffable bonté de la part de son pere, étoit retombé dans ses premiers égaremens, avoit encore outragé, abandonné ce tendre pere, avoit blessé et percé son cœur d'un nouveau glaive de douleur, ne l'auriez-vous pas regardé comme un monstre d'ingratitude et d'horreur ?

Or, voilà ce que vous seriez aux yeux de Dieu, si vous veniez encore à quitter le Seigneur, à vous éloigner de lui, à l'outrager de nouveau ; en un mot, à manquer de persévérance dans son service. De quel œil devriez-vous alors vous regarder vous-même ? Pourriez-vous encore soutenir vos propres regards ? Et à quoi ne devriez-vous pas vous attendre pour l'avenir ?

Car de là qu'arriveroit-il ? et quelles suites terribles pourroient avoir devant Dieu votre infidélité et votre manque de persévérance !

1°. Dès-lors vous perdriez entièrement

tous les mérites que vous auriez acquis par le passé, le fruit de tous vos travaux, de tous vos combats, de tout ce qu'il vous en a coûté pour revenir à Dieu : l'amitié de de Dieu, la grace sanctifiante, toutes vos vertus, tous vos mérites, tous les trésors que vous avez amassés, tout seroit dissipé et arraché de vos mains par le péché ; vous-même réduit à un état de dépouillement, d'indigence, de misère spirituelle ; et au lieu de tous ces biens précieux, n'ayant que des trésors de colère. Triste et funeste état où vous réduiroit votre infidélité et votre rechûte !

2°. Par le manque de persévérance, votre état devant Dieu deviendroit pire encore que le premier, plus triste, plus déplorable, plus funeste qu'auparavant. C'est le Sauveur même qui nous le dit : *Fiunt novissima illius hominis pejora prioribus* (a). Le péché de rechûte est bien plus grand devant Dieu, parce qu'il est commis avec plus de connoissance, plus de malice, plus d'ingratitude, après des graces plus signalées, après des promesses plus solennelles, après des résolutions cimentées par le sang de Jesus-Christ même. Quel crime et quel malheur !

3°. En manquant de persévérance, vous rendrez votre retour à Dieu bien plus difficile. Comme les maladies où l'on retombe sont plus dangereuses et plus funestes, ainsi les plaies de l'ame qui se renouvellent sont bien plus profondes et plus envenimées.

(a) Matth. 12.

Des passions qui ont pris une nouvelle force, le penchant au mal devenu plus violent, les habitudes plus enracinées ; quels obstacles au retour et à la pénitence! quels efforts redoublés, quels sacrifices généreux ne demanderoient ils pas! en seriez vous capable? et si avec moins d'obstacle vous ne vous êtes point soutenu, que deviendrez-vous quand les obstacles seroient malheureusement multipliés, et vos forces sensiblement affoiblies.

2°. Vous auriez à craindre que Dieu ne retirât ses graces, du moins ses graces privilégiées et choisies, dont il vous avoit si abondamment favorisé. Car enfin, un pere cruellement outragé par un fils ingrat et dénaturé, sera-t-il bien porté à le prévenir et à lui ouvrir son cœur? Un ami indignement traité, déshonoré, fera-t-il aisément les premières avances pour la réconciliation? Un Roi abandonné et trahi, comblera-t-il de ses faveurs signalées un sujet rebelle dont il auroit tant de sujet de se plaindre? Dieu est votre Roi, votre Ami, votre Pere ; si vous étiez assez malheureux pour l'offenser et l'outrager encore, sur tout après qu'il vous à rendu sa tendresse et son cœur, devriez vous vous attendre à ces graces de prédilection et de choix? ne devriez-vous pas craindre, au contraire, qu'il ne les retirât, de peur d'une nouvelle profanation et d'un nouvel abus?

3°. J'ajoute même, en tremblant, que par le défaut de persévérance vous vous

rendriez en quelque maniere suspectes votre pénitence et votre conversion. Je sais bien que la grace ne rend pas impeccable, et qu'après une conversion, même sincere, on peut retomber; que la rechûte n'est point une marque assurée d'une fausse pénitence; je le sais, et à Dieu ne plaise que je veuille jeter le trouble et la terreur dans les ames; mais toujours est-il vrai de dire que les rechutes donnent quelque sujet de craindre pour les pénitences passées, sur-tout quand ces rechutes sont promptes, sont fréquentes, sont plus réfléchies. Or, n'y eût-il sur ce point que la moindre crainte, le moindre soupçon, n'en est-ce pas assez pour faire souverainement redouter la rechûte dans le péché, et par là même, pour nous engager à une sainte persévérance dans la grace, de peur de nous exposer à ces triates retours?

Il y a plus encore; et pour augmenter le désir, le soin d'une sainte persévérance, surtout par le juste motif d'amour et de reconnoissance envers Dieu, vous devez vous considérer, en quelque maniere, comme un tison arraché de l'enfer par un effet des bontés de Dieu. Il est bien constant qu'une personne qui nous empêcheroit de tomber dans un abyme, nous feroit un plus grand bien que si elle nous en retiroit après y être tombés. Voilà ce que Dieu a fait pour vous. Par votre péché vous aviez mérité l'enfer; Dieu en vous empêchant d'y tomber, a plus fait pour vous que s'il vous en avoit retiré après vous y avoir précipité. Or, quel retour, quelle

reconnoissance, quel amour devez-vous avoir pour lui? et comment lui marquer cette reconnoissance et cet amour, que par une fidélité inviolable, une persévérance constante dans son saint service? et que seroit-ce si une personne à qui on auroit sauvé la vie en la retirant du précipice, ou en l'empêchant d'y tomber, se tournoit contre son bienfaiteur qui l'auroit sauvée; si elle l'outrageoit, et s'élevoit contre lui? Voilà quelle seroit l'horreur de votre conduite envers Dieu, si, miséricordieusement prévenu et sauvé par sa grace, vous veniez à l'offenser de nouveau, à tourner contre lui les bienfaits mêmes dont il vous auroit prévenu et comblé.

Si de pareils motifs trouvent dans vous un cœur capable de sentimens, ne doivent-ils pas vous engager à une sainte et inviolable persévérance dans son service, vous attacher pour toujours à lui, vous déterminer à perdre mille fois la vie plutôt que de l'abandonner? Après tout, vous le savez, ce ne sont pas les commencemens, c'est la fin qui décide. Celui-là seul sera sauvé, qui aura persévéré jusqu'à la fin: *Qui perseveraverit usque in finem hic salvus erit* (b).

MEDITATION.

Sur les moyens de persévérer dans le bien.

JE le comprends, ô mon Dieu, mon Sauveur, mon souverain bienfaiteur! tous

(b) *Matth.* 10.

les motifs m'engagent à une sainte persévérance dans votre service. Vous avez déployé sur moi toute l'étendue de vos grandes miséricordes. De ma part je ne désire rien tant que de m'attacher pour toujours à vous, et de prendre pour cela tous les moyens qui dépendront de moi, de ma fidélité, de mes soins, de ma vigilance. Voici en particulier ceux que je suis résolu d'employer et de consacrer à la reconnoissance que je vous dois. Eclairez-moi dans mes vues, soutenez-moi dans mes résolutions, aidez-moi à remplir mon engagement.

1°. Le premier moyen que j'emploirai, ce sera la prière. Je sais que la persévérance est un don, et un don des plus précieux qui soient puisés dans les trésors de vos graces; personne ne peut la mériter dignement; tous doivent la demander ardemment. Je vous la demanderai tous les jours de ma vie, je vous la demande dans ce moment même dans toute l'étendue de mes sentimens. C'est une grace que je ne puis recevoir que de vos mains, accordez-la à mon humble prière. Vous m'ordonnez vous-même de vous la demander, c'est une marque que vous désirez plus ardemment de me l'accorder, que moi-même de l'obtenir. Je la regarderai comme la plus grande des graces, le plus précieux des trésors, le bonheur qui me prépare un bonheur suprême. Exaucez ma prière, vous comblerez mes désirs.

2°. Moyen. Je ferai les réflexions les plus sérieuses et les plus solides pour m'anim-

à la persévérance ; je me dirai à moi-même : les motifs qui m'ont engagé à me donner à Dieu, à revenir à Dieu, ne sont-ils pas toujours les mêmes ? le Dieu que je sers n'est-il pas toujours également grand, également bon, également saint et parfait, également digne de mon cœur et de mes hommages ? L'Evangile que je professe n'est-il pas toujours la loi sainte, la regle assurée qui doit m'éclairer et me conduire jusqu'à la fin ? Les grandes vérités qui m'ont touché ont-elles changé ? Les ombres de la mort qui m'environnent sans cesse, les terreurs d'un Jugement redoutable où je puis être appellé à tous les instans, une éternité de bonheur ou de malheur, où je dois un jour aboutir ; tous ces grands objets ne doivent-ils pas être toujours présens à mes yeux, et diriger constamment tous mes pas dans les voies du salut ? J'espere que des réflexions si solides m'affermiront dans le bien, et m'armeront contre ma foiblesse et mon inconstance. *Memorare novissima tua* (c).

3°. Moyen. La vigilance sur moi, sur mes sens, sur mon cœur, sur mes mauvais penchans, sur mes passions malheureuses, sur toutes mes démarches, sur toutes les actions de ma vie, sur les illusions, les tentations du Démon, de peur que cet Ange de ténebres ne se déguise en Ange de lumieres. Je sais que j'ai tout à craindre de moi, des ennemis de mon salut ; sans une attention continuelle sur moi, je serai dans un continuel danger de perdre la grace de mon Dieu, et de me perdre

(c) *Eccles.* 7.

moi-même à jamais. Sainte vigilance, vous ouvrirez sans cesse mes yeux sur tous ces dangers ; et à la faveur de vos divines lumieres, je tâcherai d'éviter les pieges qui me sont tendus de toutes parts pour me perdre : *vigilate et orate* (d).

4°. Moyen. La fuite des occasions ; ce moyen est absolument et indispensablement nécessaire pour moi. Une triste expérience a dû me faire connoître, me faire craindre ma propre foiblesse. Oui, mon Dieu, je le comprends, je le sens, je le vois ; malgré toutes mes promesses, mes résolutions, mes propos, si je m'expose de nouveau à l'occasion, l'occasion me perdra ; parce que d'une part, l'occasion me présentera toujours les mêmes objets, et de l'autre, j'aurai toujours dans moi le même fonds de miseres. Ainsi les mêmes objets feront à peu près les mêmes impressions, et les mêmes impressions me précipiteront dans les mêmes malheurs. Oui fussions-nous aussi sages que Salomon, aussi forts que Samson, dans l'occasion nous succomberons. Hélas! les plus fermes colonnes ont été ébranlées. Tremblons pour nous, foibles et timides roseaux ; et soyons assurés que, sur-tout dans certaines occasions, il n'est que la fuite qui puisse soutenir et mettre à couvert du danger. *Qui amat periculum, peribit in illo* (e).

5°. Moyen de persévérance. Me mettre au-dessus des jugemens, des discours, des mépris du monde. Funeste respect humain, à combien d'ames n'as tu pas fait faire un dé-

(d) *Matth.* 26....(e) *Eccles.* 22.

plorable naufrage! A certains momens où la grace parle au cœur, on regarde le monde d'un œil de mépris; on dit avec l'Apôtre, dans l'abondance de son cœur, que ni les discours, ni les railleries, ni les persécutions du monde, ni toutes les créatures conjurées ensemble ne pourroient nous arracher à la grace: *Certus sum* (f). Hélas; il n'est pas nécessaire que toutes les créatures se liguent contre moi; un mot, une raillerie, un rien, c'en est souvent assez pour arrêter, pour ébranler tous mes projets de salut. Monde pervers, jusqu'à quand, par de fausses terreurs, ébranleras-tu la confiance des enfans de Dieu? Adorable Sauveur, vous l'avez dit: Si quelqu'un rougit de moi devant le monde, je rougirai moi-même de lui devant mon Père céleste. Le monde est votre ennemi; puis-je ne pas m'en défier et ne le pas craindre?

6°. Moyen. La fréquentation des Sacremens. Oui, mon Dieu, c'est là la source salutaire où j'irai puiser les forces qui me sont nécessaires. C'est l'unique moyen, ou du moins le moyen le plus efficace pour me soutenir. Si on se néglige en ce point, on risque de se démentir en tout. On attend d'un jour à l'autre, d'un mois à un autre: plus on differe, plus on veut différer, et quand on a différé un certain temps, on ne peut presque plus se déterminer. En attendant, privé de ce secours, et livré à sa propre foiblesse,

(f) *Rom.* 8.

on en éprouve bientôt les tristes effets. La ferveur se ralentit, la vigilance sur soi diminue, les mauvaises inclinations se réveillent; et s'il survient quelque occasion malheureuse, on est en danger de tomber dans quelque nouvel abyme, pour ne s'en relever peut-être jamais. O mon ame! ne vous éloignez plus de ces sources de salut et de vie, de peur de vous priver des secours que la grace vous y prépare, et de vous livrer, comme sans défense, aux ennemis conjurés contre vous. Nourissez-vous de ce pain de vie, du pain même des Anges, si vous voulez vivre de la vie de Dieu.

7°. Moyen. La dévotion à Marie, à la Reine des Anges. O mon ame! comment pourriez-vous jamais manquer à ce doux sentiment de confiance envers la plus tendre des meres? Vous en avez si souvent éprouvé les salutaires effets. Or, si jamais vous avez eu besoin de réclamer sa puissante protection auprès de Dieu, n'est-ce pas surtout pour obtenir, par son intercession, la grace précieuse, la grace des graces, celle d'une sainte persévérance jusqu'à la fin? Demandez-la tous les jours de votre vie; demandez-la à cette tendre et divine Mere avec la plus vive instance, et dans toute l'ardeur dont vos sentimens sont capables; elle vous ouvrira les entrailles de sa miséricorde, elle vous tendra une main secourable, elle vous obtiendra l'abondance des secours célestes. Animés des sentimens de cette vive confiance, dès ce moment même donnez-lui en des marques; de-

mandez par son intercession cette sainte persévérance qui fait l'objet de vos réflexions et de vos désirs.

Priere à la Sainte Vierge, pour demander la grace de la persévérance.

J'AI recours à vous, Vierge sainte, pour obtenir la plus grande, la plus précieuse des graces ; celle d'où dépend mon sort et mon salut éternel, la grace d'une sainte persévérance. Souvenez-vous, divine Mere, que jamais il n'est arrivé, dans le cours des siecles, qu'aucun de ceux qui ont imploré votre protection ait été abandonné, et l'ait implorée inutilement ; je l'implore en ce moment dans toute l'étendue de mon cœur. En vain m'auriez-vous obtenu tant d'autres graces, si je venois à être privé de celle de la persévérance. Toutes les autres n'auroient servi qu'à me rendre plus coupable dans le temps, par le peu d'usage que j'en aurois fait, et plus malheureux dans l'éternité, par la peine qu'il m'en faudroit subir. Obtenez-moi donc cette grace ineffable qui couronnera toutes les autres graces, et m'obtiendra enfin la couronne de gloire. Ainsi-soit-il.

CONSIDERATION

Sur les visites de Dieu dans les ames, ou sur les différens états où les ames peuvent se trouver.

DANS la vie intérieure, il y a des temps de douce consolation, des temps de pé-

nibles épreuves. Dieu conduit les ames tantôt sur le Thabor, et tantôt sur le Calvaire. Dans l'ordre de la grace comme dans l'ordre de la nature, il y a des jours et des nuits ; des jours sereins, et des nuits obscures ; c'est-à-dire, que Dieu prépare à ces ames, ou des visites qui les consolent, ou des épreuves qui les affligent. Il importe extrêmement de savoir comment on doit se comporter dans ces différens temps, pour entrer dans les vues de Dieu, et ne point contrister l'Esprit-Saint dans nos cœurs.

Que faut-il faire dans le temps des douceurs et des consolations ?

Que faut-il faire dans le temps des peines et des épreuves ? Quels fruits tirer des uns et des autres ?

Premier Point.

Il y a des temps de douceur et de consolation, jours sereins et tranquilles, où le soleil de justice brille dans tout son éclat ; où il ne répand dans les ames que des influences bienfaisantes et des rosées salutaires ; où dans la priere, dans les Communions, dans les communications intimes avec Dieu, on goûte toutes les délices de la manne céleste ; où l'on est tout ardeur, tout zele et tout feu ; où transporté sur le Thabor, on diroit volontiers avec le Prince des Apôtres : Seigneur, qu'il est bon d'être ici ; fixons-y notre séjour.

Ce n'est point là ce que le Seigneur se propose dans ces jours de bénédictions, dans ces temps de visites si consolantes.

Considérons ce qu'ils sont dans la vue de Dieu, ce qu'ils doivent être par notre fidélité, ce qu'ils pourroient devenir par notre manque de correspondance. Quelle matière à nos réflexions !

1°. Ce qu'ils sont dans les vues de Dieu, et ce qu'il s'y propose pour sa gloire et pour notre salut.

Dieu s'y propose de nous donner une idée de sa gloire, de ses grandeurs, de sa magnificence, de sa bonté, de ses perfections adorables.

Dieu s'y propose de nous attirer toujours plus à lui par l'attrait de ses dons, par l'onction de ses graces, et la douceur de son saint service ; d'engager, de fixer nos cœurs et de nous affermir dans l'amour et la pratique du bien.

Dieu s'y propose peut-être de nous préparer à quelque grand sacrifice, à quelque humiliation, à quelque grande épreuve ; il nous prépare au combat, et nous arme contre la tempête qui va s'élever. Ce sont ici comme les années d'abondance dans l'Egypte ; une triste disette va bientôt succéder.

Ainsi, loin de nous endormir dans le calme, tenons-nous prêts, disposons-nous à combattre, et à soutenir les épreuves, quand le temps en sera venu.

2°. Temps des visites consolantes : ce qu'ils doivent être par notre fidélité ; un temps de reconnoissance et d'actions de graces envers Dieu : un temps d'humilité et de dé-

ance de nous-mêmes : un temps de vigilance et d'attention sur notre cœur et nos sentimens ; c'est-à-dire, un temps de moisson et de récolte pour les jours d'indigence et de privation.

Rappellons le triste exemple des Vierges folles, qui, faute de vigilance, sont surprises à la venue de l'époux, et par là même exclues du festin qui étoit préparé.

3°. Temps des visites consolantes ; ce qu'ils peuvent devenir par notre manque de correspondance. Oui, ce temps de visite, si saint en lui-même, si précieux dans les vues de Dieu, si salutaire dans ses effets, peut par notre faute et notre négligence, devenir un temps d'illusion, un temps de tentation, un temps d'orgueil, d'amour propre, et en conséquence un temps de danger et de chûte.

Un temps d'illusion : l'Ange de ténebres peut se transformer en Ange de lumiere ; tout esprit n'est pas l'Esprit de Dieu. Il faut prendre garde alors de former des résolutions extraordinaires, de prendre des déterminations qui tirent à conséquence. On peut s'engager mal à propos, prendre l'ombre pour la lumiere, prendre un détour qui égare, pour un chemin qui conduit au terme. Il est de la sagesse de ne rien faire de soi-même et sans conseil ; tout avec prudence et maturité. Combien d'ames se sont ainsi égarées en présumant trop de leurs forces, et en comptant trop sur leurs dispositions présentes !

Le temps des visites consolantes peut devenir un temps de tentations. Le démon nous

trouvant alors moins sur nos gardes, peut profiter du manque de vigilance, et nous prendre comme au dépourvu ; dans un mauvais moment nous éloigner pour bien des années ; par un seul coup nous faire bien des plaies dangereuses ; et après quelques instans de douceurs trompeuses, nous faire verser bien des larmes ameres. Il peut devenir un temps d'orgueil et de vanité. On se complaît dans son état, on nourrit son amour-propre, on s'approprie les dons de Dieu, et par là on en abuse, on les pervertit.

C'est comme une épouse à qui un époux a donné des joyaux précieux ; elle en fait son ornement, sa parure, elle s'en sert pour se jetter dans le monde, pour attirer les regards et les cœurs. Epouse ingrate, imprudente, hélas ! peut-être bientôt infidelle. Dans de pareilles dispositions est-on bien éloigné du danger, et ne marche-t-on pas sur le bord de l'abyme : *Qui stat, videat ne cadat* (a). Le Sage l'a dit, et on doit se le dire souvent à soi-même, que celui qui est debout, prenne garde de tomber.

Que faut-il donc faire dans ces temps de visites consolantes, pour éviter ces malheurs, et entrer dans les vues de Dieu ?

1°. Il faut nous humilier devant le Seigneur, et nous croire absolument indignes de ses dons ; penser que s'il nous en favorise, c'est par un pur effet de sa bonté ; c'est pour nous soutenir dans notre foiblesse, de peur

(a) *Cor.* 10.

que nous ne succombions. Prenons conseil, il vous est nécessaire.

8°. Il faut prendre garde de trop s'attacher à ces dons de Dieu, de les goûter et de s'y complaire ; il faut au contraire, les rapporter tous à Dieu, comme à leur principe et leur fin, nous en regarder comme les simples dépositaires, et sur-tout marcher, tandis que nous avons la lumiere, de peur que les ténebres ne viennent nous surprendre.

9°. Il faut nous attendre que ces temps heureux, ces jours consolans, ne dureront pas : nous attendre à la privation, être bien assurés qu'après les lumieres viendront les ténebres, après la sérénité, les nuages ; qu'au calme succéderont les orages et les tempêtes. Préparons-nous donc, ou plutôt tenons-nous toujours prêts ; l'ennemi du salut tourne sans cesse autour de nous pour chercher une proie et la dévorer. Faisons donc des provisions, et ne dissipons pas les trésors que Dieu nous présente.

Cependant il ne faut pas faire des provisions dans un esprit de défiance ou de propriété, qui mette comme en réserve les dons de Dieu. La manne réservée pour le lendemain dégénéroit en pourriture. Faisons des provisions, non d'abondance et de propriété : mais des provisions d'humilité, des provisions de vigilance, des provisions de résignation, d'abandon entre les mains de Dieu ; soyons reconnoissans, Dieu seul sera libéral.

SECOND POINT.

Comme dans le service de Dieu il y a des

jours sereins, il y a aussi des jours de nuages, des jours d'épreuves et de combats. Les prières ne sont plus que sécheresses, les consolations ont disparu, les doux entretiens avec Dieu ne présentent plus leurs attraits, la source des communications intimes paroît tarie. Le temps des orages et des tempêtes s'est élevé, les tentations en foule viennent de toutes parts assaillir.

A cette vue une ame autrefois nourrie de lait et de miel, s'étonne et se trouble, s'alarme, croit tout perdu ; et, comme au milieu d'une mer orageuse, s'écrie, en tremblant : *Salva nos, Domine, perimus* (b). Sauvez-nous, Seigneur, nous allons périr. Heureuse encore, dans cet état, de recourir à son Dieu et de ne pas se livrer à elle-même et à ses alarmes.

Quels sont les desseins de Dieu dans ces visites pénibles, et que devons-nous faire pour entrer dans ses vues ? Dieu veut nous éprouver, nous purifier, nous fortifier, peut-être nous punir, peut-être nous préparer par l'humiliation à quelque grande grace, à quelque nouvelle faveur. Adorons ses desseins, ils ne tendent qu'à notre bonheur, et ne demandent que notre correspondance.

1°. Dieu veut nous éprouver, et voir si nous sommes capables de sacrifice. Souvent tranquilles au pied de ses autels, nous lui avons fait les plus grandes protestations de fidélité ; nous nous sommes crus capables de tout pour sa gloire et son saint amour. Il veut

voir si les effets répondront aux paroles, si c'étoit la bouche ou le cœur qui parloit. St. Pierre hors du combat étoit généreux ? à la première attaque il succombe ; son infidélité fut bientôt lavée dans ses larmes.

2°. Dieu veut nous purifier. Quelque sainte que soit une ame, elle éprouve toujours dans elle bien des miseres. Les plus parfaits ont toujours bien des imperfections. Combien de fautes, d'infidélités, de résistances à la grace ! combien de tiédeurs, de langueurs, de négligences dans le service d'un Dieu si saint ! Hélas ! le juste même peche sept fois le jour, que sera-ce de nous ? Or, ce sont ces fautes, ces infidélités, ces tiédeurs, que Dieu veut nous faire expier par les épreuves où il nous met, par les combats où il nous engage, par les peines intérieures dont il permet que nous soyons affligés. Par là il lave les taches de nos ames. L'or se purifie dans le feu ; ainsi les ames se purifient dans le feu de la tribulation, qui leur rend leur beauté et tout leur éclat.

3°. Par les épreuves, Dieu veut nous fortifier. L'arbre planté dans une terre féconde, en un lieu éminent, est exposé à l'agitation et aux secousses des vents ; s'il résiste, il se fortifie et prend des racines plus profondes et plus assurées. Tel est l'effet des épreuves à l'égard de l'ame. Plantée dans une terre favorable, élevée à un état de graces plus spécial, les épreuves intérieures l'affermiront dans le bien ; soit parce qu'alors Dieu lui donne plus de graces, soit parce

qu'elle-même, devenue plus attentive et plus vigilante, s'arme contre ses ennemis, et réunit toutes ses forces pour se mettre en état de défense. Quand j'éprouve ma foiblesse, disoit saint Paul, c'est alors que je trouve en moi plus de force ; parce que dans cet état, convaincu de sa propre misere on se réfugie dans Dieu, et que ne peut-on pas avec son secours ?

4°. Peut-être par les épreuves, Dieu veut nous préparer à quelque grace particuliere, à quelque faveur spéciale dont il veut nous combler. Il commence à bien établir dans nous les fondemens de l'humilité, sur lesquels doit s'élever l'édifice de notre perfection.

Tels sont les desseins de Dieu sur nous dans les épreuves qu'il nous ménage ; desseins toujours de miséricorde, de providence, de salut, et de grace. Hélas ! souvent opposés aux desseins de Dieu, peu résignés à ses volontés, ennemis de notre propre bonheur, nous nous décourageons, nous nous inquiétons, nous nous laissons abattre et décourager ; peut-être même nous nous plaignons et nous murmurons.

Car voilà ce qui n'arrive que trop souvent ; tandis que la grace sensible nous soutient et nous porte, tandis que les douceurs du service de Dieu se font sentir dans nos cœurs, tandis que le miel des consolation coule dans nos ames, nous marchons, nous nous soutenons.

Mais du moment que le Ciel s'obscurcit, que le soleil de justice semble se cacher et s'éclipser à nos yeux, nos cœurs abattus, nos ames défaillantes, ne sont plus capables de rien ; nous nous arrêtons, nous reculons, nous nous mettons en danger de nous égarer.

Là dessus on se dégoûte de la priere, on néglige ses pratiques, on manque à ses communions, et par-là on éloigne la grace, on s'expose à perdre le mérite de tout.

Que faut-il donc faire pour mettre à profit les épreuves, et les rendre salutaires et méritoires ?

Voici les vraies, les saintes, les solides dispositions qu'il faut prendre, avec le secours de la grace qui nous sera toujours assuré dans tous les temps, et plus encore dans celui des épreuves.

1°. Reconnoître humblement devant Dieu qu'on a bien mérité ces peines, et qu'on se les est attirées par sa faute : *Peccavi.*

2°. S'adresser à Dieu, recourir à la priere pour implorer son secours et son assistance plus spéciale : *Veni, Domine.*

3°. S'armer de courage et de confiance, persuadé que Dieu est alors plus près de nous que jamais. Où étiez-vous, Seigneur, s'écrioit Saint Antoine, au milieu des tentations terribles dont il étoit assailli ? J'étois auprès de vous, lui dit le Seigneur ; et une marque que j'étois présent, c'est que vous n'avez pas succombé.

4°. Loin de se négliger, de quitter les pratiques de piété, il faut s'y affermir, les re-

doubler, y être plus exact que jamais. Doit-on quitter les armes dans le temps du combat?

Sur toutes choses, dans ces temps d'épreuves, de sécheresse, de délaissement, nous unir à Jésus-Christ notre divin modele. Il a été comme délaissé lui même de son pere céleste dans le fort de sa passion et de ses souffrances, il les offroit alors pour nous mériter les graces et les secours dans les temps de nos afflictions et de nos combats.

Enfin, dans le temps de nuages et d'obscurité, espérer des jours plus heureux; après l'hiver le printemps, après la tempête le calme, après les ténebres l'éclat des lumieres. On goûtera mieux les douceurs de la paix après les horreurs du combat.

Ainsi ont été éprouvés tous les Saints; tous ont marché par cette voie semée d'épines, souvent arrosée de leurs larmes, quelquefois même inondée de leur sang. Avant que d'arriver à la terre promise, il faut avoir traversé le désert.

Lequel vaut mieux pour nous, lequel est plus salutaire pour le bien de nos ames, le temps des consolations, ou le temps des épreuves? Nous pouvons dire en général que celui que Dieu nous envoie, dès que nous en ferons un saint usage, est le meilleur pour nous. Mais ce que nous pouvons ajouter, c'est que dans le temps des épreuves, il y a pour nous moins à craindre et plus à mériter, et que dans le temps de consolations, au contraire, il y a moins à mériter et bien plus à craindre.

Encore une fois, laissons tout entre les mains de Dieu ; prenons ce qu'il nous donne, recevons ce qu'il nous envoie, remettons-lui notre sort, tâchons de faire un saint usage de ce qu'il permet. S'il nous rend des visites consolantes, recevons-les avec reconnoissance ; s'il nous fait part des amertumes de son calice, recevons-le de sa main et dans son esprit.

Soyons fideles à sa grace, abandonnons-nous à sa providence, espérons tout de sa miséricorde ; il sait le chemin qui doit nous conduire au bonheur ; c'est à nous de suivre sans nous arrêter : si la route est pénible, le terme dédommagera de toutes les peines.

APPROBATION.

NOUS permettons aux Fidèles de ce diocèse l'usage du livre qui a pour titre L'AME ELEVE'E A DIEU, *persuadé que leur piété croîtra proportionellement aux soins qu'ils auront de se bien remplir des précieux sentimens qui y sont exprimés.*

✠ J. O. Ev. de Quebec.

Québec, 10 Déc. 1811.